



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

VOYAGE dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769; par M. LE GENTIL, de l'académie royale des sciences. Imprimé par ordre de S. M. Tome Ier. In-4to. de 707 pages, avec 13 planches gravées en taille-douce. A Paris, de l'imprimerie royale; & se trouve chez Debure l'aîné, quai des Théatins. 1779. Prix broché, 13 liv. 10 s. & 15 liv. relié.

IL y a peu de voyages qui aient le double mérite d'être écrits par un savant, & d'être le fruit d'un long séjour dans les pays éloignés. Le passage de Vénus sur le soleil, qui devoit arriver en 1761, ayant conduit M. le Gentil aux Indes orientales, & les circonstances l'ayant

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

empêché d'arriver à tems , il attendit celui de 1769 , que le mauvais tems lui a cependant dérobé ; c'est ainsi que M. de l'Isle étoit allé au fond de la Sibérie pour un passage de Mercure qu'il ne put observer à cause des nuages. Mais un savant éclairé , qui porte par tout avec lui l'activité , la curiosité , le zele & les lumieres , fait compenfer des observations perdues par une foule d'observations bien faites. Cet ouvrage de M. le Gentil en est une preuve. M. le Gentil a porté ses vues sur tout ce qui pouvoit être utile à la perfection de la physique , de la marine , de la géographie & de l'histoire. Ses recherches sur l'astronomie des brames , sont celles d'un astronome habile & d'un historien profond & éclairé , exempt des préjugés ridicules qui fascinent , pour ainsi dire , les yeux de tant de voyageurs , & qui fait arracher le voile dont l'orgueil & l'ignorance semblent s'envelopper.

Ce premier volume renferme deux parties & un supplément. Dans la premiere partie , M. le Gentil décrit les coutumes , les mœurs & la religion des Indiens de la côte de Coromandel , en faisant des remarques intéressantes sur la guerre & le commerce de cette partie du monde. Il donne ensuite les principes de l'astronomie des brames , avec un mémoire sur la conformité & les rapports de cette astronomie avec celle des anciens Chaldéens , & il y fait voir comment on peut entendre les quatre cens trente-deux mille ans de regnes que les auteurs Chaldéens donnent aux dix rois , qui

selon eux, précéderent l'époque du déluge. Le long séjour que j'ai fait à Pondichery, dit M. le Gentil, m'a fourni l'occasion de prendre sur l'Inde plusieurs connoissances que j'ai cru propres à piquer la curiosité des Européens; je puis au moins certifier la vérité des faits que je rapporte, malgré les difficultés qu'un voyageur éprouve dans l'Indostan pour se procurer les éclaircissémens qu'il desire. Les brames, qui sont les dépositaires de toutes les connoissances, ne se prêtent que de la plus mauvaise grace, & même souvent avec le plus grand mépris, à répondre à nos questions; il n'est pas même jusqu'aux gens qui servent de domestiques, qui, en tendant la main pour recevoir leur salaire, ne nous fassent sentir qu'ils n'ont pour nous nulle espece de considération.

La difficulté que nous éprouvons aujourd'hui de communiquer avec les brames, rend nos connoissances fort superficielles sur tout ce qui fait partie de leurs dogmes & de leurs sciences. Ils ressemblent beaucoup à ces prêtres égyptiens, dont parle Strabon, & ce ne peut être que par une extrême constance, de l'humilité, des prières, que l'on parvient à tirer d'eux quelques connoissances qu'ils voilent encore de tous les mysteres de l'allégorie. Ils ont la plus grande répugnance à former des élèves en fait de sciences ou de doctrine; ils ne permettent même dans aucun cas à qui que ce soit d'embrasser leur religion, qui est exclusivement attachée à la naissance. A la vérité, cette espece d'indolence produit un effet bien précieux

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pour le repos de la société, en laissant à chaque individu le choix de l'opinion qui a le plus de rapport à ses lumières; ils ne se chargent, ni de convaincre, ni de persécuter des hommes qui n'adoptent point les maximes qu'ils professent; & si un Indien veut embrasser une autre religion que celle de ses pères, ils se contentent alors de le regarder comme n'étant plus membre de sa caste ou tribu dans laquelle il étoit né.

Les peuples qui habitent la côte de Coromandel, & la côte de Malabar, sont distingués, comme tous les peuples de l'Indostan, en différentes castes, c'est-à-dire, familles ou tribus. La côte de Coromandel est habitée par des *Tamouls*, que nous confondons presque toujours, sous le nom de *Malabar*, avec les habitants de l'autre côte. Ces Tamouls sont originaires du Tanjaour & du Maduré, d'où ils se répandirent jadis le long de la côte du Carnate, & dans l'intérieur des terres. Ils se rendirent insensiblement maîtres de tout le pays, en civilisant les peuples qui l'habitoient, & les forçant, en quelque sorte, par la voie de la persuasion, à quitter les bois où ils vivoient comme des bêtes. Mais l'état de mépris où les descendants de ce peuple sont restés aux yeux des Tamouls, est bien propre à leur faire regretter sans cesse les cavernes & les forêts qui servoient de retraites à leurs pères. Quoiqu'ils fassent aujourd'hui partie de la nation, ils n'en composent que la classe la plus vile & la plus malheureuse; sans cesse employés dans

les travaux les plus pénibles & les plus méprisés , ils n'ont pas même l'espoir d'en sortir jamais , car chez ces peuples les castes sont immiscibles. M. le Gentil fait ici plusieurs remarques sur la confusion qui se trouve dans les dénominations que nous donnons aux habitans de la côte de Malabar & de Coromandel ; confusion qui est générale dans presque toutes nos relations , & même dans nos cartes géographiques les plus estimées. Cela le conduit nécessairement à relever les erreurs dans lesquelles sont tombés plusieurs auteurs modernes , soit en parlant des cérémonies religieuses ou des dogmes des brames ; il examine ce que l'on doit croire des conquêtes d'Alexandre exagérées par Quinte-Curce , & du peu de confiance que l'on doit accorder à la relation qu'il nous a transmise , comme l'avoit déjà remarqué Guy-Patin dans ses lettres , & Holwell , dans son histoire de la religion des Gentils. Les Indiens conservent encore , dit-il , une traduction des conquêtes d'Alexandre ; mais ils donnent au guerrier une épithète bien différente de celle de Grand , dont nous l'honorons , car ils l'appellent un jeune éventé , un voleur de tout le monde. On voit encore dans l'Indostan , une ville bâtie dans le tems de son invasion , & qui porte le nom de *Scander-Abad* , composé d'Alexandre & de ville. M. le Gentil ne balance point à croire que les conquêtes de Gengis-Kan , de Tamerlan & de Aureng-Zeb , sont infiniment au-dessus de celles du héros Grec , & il appuie son opinion à cet égard du témoignage de

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'auteur de l'*Esprit des loix*. Gengis-Kan, semblable à un torrent impétueux, inonde & couvre de ses armes les campagnes de l'Asie avec une rapidité qui étonne, & trace à ses successeurs la route de l'Inde; mais bientôt la mollesse asiatique, les charmes du sérail les énervent & terminent de si vastes projets. Tamerlan pénètre dans l'Indostan; il y fonde cet empire, jadis si fameux, connu sous le nom de Grand-Mogol: le luxe asiatique, la vie molle & délicieuse de cette charmante contrée, rend ses descendans aussi peu capables de s'opposer à l'ambition de nouveaux vainqueurs, que ces peuples l'avoient été de s'opposer à ses armes; & deux siècles s'étoient à peine écoulés, lorsque Aureng-Zeb les soumit à son tour. Nous avons vu de nos jours la cour de Delhi, la plus voluptueuse & la plus efféminée de toutes celles de l'Asie, tomber sous la puissance de Thamas-kouli-kani, & cette conquête ne lui coûta que la peine de faire le voyage de l'Indostan. Peut-être, dit M. le Gentil, verrons-nous incessamment les Marattes & les Patanes délivrer à leur tour l'Inde de l'oppression des Mogols, s'ils ne sont précédés par une invasion de Tartares, car ce pays semble être destiné à éprouver des vicissitudes continuelles, & inviter les conquérans du nord à s'en rendre les maîtres. Il n'est point étonnant qu'une contrée qui éprouve de tems en tems des révolutions si considérables, ne soit point aussi peuplée que la beauté du climat, & la fécondité du sol sembleroient l'annoncer; des causes morales y

arrêtent fans doute le cours de la population ; car tous les voyageurs s'accordent à nous peindre , avec enthousiasme , la douce & ravissante ardeur dont on se sent embrasé en abordant sur ces côtes. L'air même qu'on y respire porte dans les sens la plus douce volupté , & l'amour y soumet tout au pouvoir de ses loix. C'est à cette impression du climat que se rapporte un fait dont notre auteur a été témoin ; & il s'agit des moineaux francs : après avoir fait construire un observatoire au milieu des ruines du palais de M. Dupleix , à Pondichery , dit M. le Gentil , je me présentai avec mes instrumens pour en prendre possession ; mais je fus obligé de disputer le terrain à une grande quantité d'oiseaux de toutes especes qui s'étoient retirés dans ce bâtiment ; il me fut assez facile de me débarrasser de la plus grande partie de ces animaux , à l'exception des moineaux , qui ne cessoient de rentrer dans le logement astronomique , malgré toutes les persécutions que leur suscitoit l'astronome ; enfin lassé , après plusieurs jours , de leur constance & de leur opiniâtreté à rentrer par la porte ou par la fenêtre , je pris le parti d'entrer en accommodement. Je fis donc chercher des pots de terre , propres à recevoir leurs nids , que l'on posa dans le haut du logement ; ils s'en emparèrent aussi-tôt , & dès-lors ils ne dérangerent plus les instrumens , & toutes les hostilités cessèrent. Ce fut même dans la suite un sujet d'amusement pour M. le Gentil , qui prenoit un soin particulier de leur faciliter tous les moyens de se reproduire , en

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

faisant des observations sur leur fécondité. Orus dit que dans une heure on a vu de ces oiseaux s'approcher jusqu'à sept fois; M. de Buffon assure qu'il y a peu d'oiseaux si ardens & si puissans en amour; mais un fut certain, est que M. le Gentil les a vus souvent se joindre neuf fois de suite en moins de trois minutes, toujours avec le même empressement, les mêmes mouvemens de trépidation & les mêmes expressions de plaisir. Enfin, si l'on ajoute à toutes les causes du climat, causes puissantes & presque toujours invincibles, que la croyance même des Indiens tient singulièrement à l'idée de la reproduction de leur espèce; on ne sera plus étonné de la mollesse d'un peuple que tout invite à l'amour, ni de toutes les recherches voluptueuses que l'on emploie dans les Indes.

L'éducation d'un tel peuple doit nécessairement se ressentir de la mollesse des instituteurs; aussi la jeunesse indienne croit avoir surmonté les dégoûts de l'école, dès que les hommes sont parvenus à savoir lire, écrire, & sur-tout calculer. On voit en se promenant dans les rues; leurs écoles publiques, sous des espèces d'avant-toit qui tiennent aux maisons; là les jeunes garçons se rangent en files, accroupis comme nos tailleurs, tenant d'une main un petit livre fait de feuilles de latanier, attachées ensemble par les extrémités, ayant à-peu-près 9 à 10 pouces de longueur: de l'autre main ils tiennent un petit stylet dont ils se servent pour écrire: ce stylet forme, sur la feuille de latanier, un trait léger en déchirant la première pellicule.

Lés brames chargés de ces sortes d'instructions sont à côté armés d'un rotin , pour imposer silence & pour corriger leurs élèves. L'éducation des filles est encore infiniment plus bornée que celle des garçons : on ne leur apprend que les choses qui concernent la religion , & cette instruction se fait dans l'intérieur des maisons. Ainsi tout semble concourir à laisser ce peuple dans l'ignorance où il est plongé ; les Indiens ont pour maxime , que l'on doit négliger toutes les sciences qui ne sont pas nécessaires à la vie ; ils disent que les connoissances rendent , à la vérité , les hommes plus éclairés , mais presque toujours aussi plus malheureux & plus vains. L'indolence , si naturelle dans les climats chauds ; le repos qu'ils regardent comme un des grands biens de la vie , leur ôte toute espece d'énergie , & l'on ne trouve d'activité parmi eux que pour augmenter ou faire sentir la douceur de ce repos par des plaisirs qui l'interrompent. Aussi , seroit-il difficile de recontrer sur la terre un pays qui offrît plus d'objets de sensualité.

Les Européens qui ne tiennent point à la couleur du sexe , mais seulement à la régularité des traits , à des tailles élégantes & sveltes , dont les contours moëlleux retracent toutes les graces d'une nature que rien n'a déformée , trouvent les femmes indiennes beaucoup plus belles que celles que nous admirons ; elles ont généralement l'œil noir , vif & rempli de feu & d'esprit , & l'auteur n'est point étonné des éloges pompeux & de l'enthousiasme avec lequel tous nos voyageurs en parlent.

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ajoutons à ce portrait des femmes indiennes, qu'elles passent dans le pays pour être de la plus grande fidélité, & qu'il est rare de voir celles des castes distinguées manquer à la foi conjugale. L'empire de la religion, les superstitions, les usages auxquels ces peuples tiennent si fortement; l'attention où sont les pères d'unir leurs enfans dès l'âge le plus tendre, c'est-à-dire, à 3 ou 4 ans; l'affection mutuelle qu'on leur inspire comme un des devoirs les plus sacrés de la religion, les fortifient si bien dans cette idée de vertu, que les maris n'ont rien à craindre des ardeurs du climat.

Chaque caste indienne se trouve distinguée par les honneurs qu'on lui rend dans les fêtes publiques, & par des marques extérieures, relatives à la dignité de son origine, & auxquelles on ne peut faire des changemens. M. le Gentil rapporte un fait bien singulier au sujet de l'habillement qui est fixé pour telle ou telle caste. Leur habillement, dit-il, n'a souffert aucune variété depuis Alexandre jusqu'à nos jours, & cette manière extérieure de distinguer chaque famille étoit déjà invariable fort antérieurement à cette époque. Lorsqu'il arrive à une caste de vouloir innover quelque chose, toutes les autres se réunissent pour l'accabler, & les hostilités ne cessent pas que celle-ci ne soit rentrée dans les bornes prescrites. Notre auteur raconte à ce sujet une révolte dont il fut témoin, & qui ne s'apaisa qu'au moment où l'Indien qui en étoit l'objet

eut renoncé à toutes ses prétentions de s'élever au-dessus de ceux de la caste dont il tiroit son origine ; quoique la compagnie & le conseil supérieur de France se fussent déclarés ses protecteurs, & qu'ils témoignassent le vouloir protéger de leurs armes, on se vit forcé à l'abandonner.

Les seules femmes qui puissent porter des habillemens particuliers, & qui ne sont point fixés par l'usage, sont des courtisannes ou danseuses que l'on nomme *Bayaderes* : celles-ci sont, en quelque sorte, destinées à être l'ornement des fêtes & des assemblées publiques. Ce sont presque toujours de belles femmes qui portent au dernier point l'art de la danse & des attitudes voluptueuses qui en augmentent le charme. A toutes les cérémonies religieuses, elles paroissent dans la plus grande pompe ; elles accompagnent la divinité que l'on révere, & sont un objet d'admiration pour les Indiens ou les Mogols qui les suivent. Ils n'attachent point, comme nous, une idée de mépris à la conduite de ces femmes, & cela sans doute parce que elles sont employées au culte des dieux. Leur habillement, dont M. le Gentil nous donne une exacte description, est un des plus voluptueux que l'on puisse imaginer ; elles ajoutent à cette élégance une richesse incroyable de pierreries & de bijoux précieux qu'elles savent arranger avec art ; elles portent au col des colliers fort riches ; elles ont des brassellets, & à la cheville du pied des chaînes d'or ou d'argent, souvent enrichies de pierres pré-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cieuses ; quelques-unes portent même des pier-
reries , des perles ou des anneaux d'or aux
narines , & celles-là seules nous paroissent ridi-
cules au premier abord. Il est certain , dit M.
le Gentil , que ces filles , dans leur habillement ,
ont quelque chose de majestueux & de noble
que l'on ne trouve point dans nos danseuses
d'Europe ; & leurs attitudes , quoique plus vo-
luptueuses & plus séduisantes , sont cependant
beaucoup plus décentes. Ajoutez à cela que
leur coquetterie & l'art dont elles savent user
pour séduire , est voilé par un ton de modettie
& de candeur qui réunit toutes les forces de
l'enchantement pour faire des conquêtes.

Qui croiroit que dans un climat où l'on
attache tant de plaisir aux danses des Baya-
deres , les hommes soient d'un flegme &
d'une gravité qui ne varie jamais ? Les Mo-
gols & les Indiens sont plus choqués de voir
nos femmes danser dans nos fêtes , que nous
ne paroissions l'être de tout ce que nous re-
marquons dans leurs usages ; car il semble
leur être impossible de séparer l'idée de fem-
me publique de celui de femme qui se permet
de danser.

M. le Gentil examine ensuite ce que l'on
doit croire de la supériorité que l'on accorde
aux joueurs de gobelets indiens , sur les nôtres.
Il décrit , comment on fait une partie de leurs
tours d'adresse & sur tout par quel moyen
ils parviennent à faire danser le *serpent Capele* ,
dont la morsure est si dangereuse , & à se
faire lécher , en quelque sorte , par ce reptile ,

sans avoir recours, comme on l'a dit plusieurs fois, à la vertu de quelque simple pour leur faire perdre leur venin.

L'usage établi dans l'Inde, & sur tout à la côte de Coromandel, de *masser*, est une chose assez singulière & qui peut donner une idée des mœurs indiennes comparées aux nôtres. Cette opération, qui est peut-être une des plus voluptueuses que l'amour du plaisir ait pu faire inventer, leur fait éprouver des momens d'ivresse & de langueur, tels qu'ils s'évanouissent souvent dans ces situations entre les bras de leurs *masseurs*. On assure que l'usage de *masser* est nécessaire dans l'Inde, & qu'il rétablit la circulation des fluides, qu'une trop grande chaleur tend à ralentir au point d'ôter presque la liberté du mouvement. On se couche sur un sofa ou sur un canapé; ayant une certaine quantité de petits oreillers, que l'on place sous la tête, les coudes, les poignets & sous les genoux. L'on ne conserve dans cette attitude qu'une légère draperie; les personnes chargées de *masser* pétrissent les membres les uns après les autres, à-peu-près comme l'on pétrit de la pâte; tirent les extrémités des membres assez pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux, &c. & tout cela sans que l'on éprouve la moindre sensation de douleur; car ces personnes sont d'une dextérité incroyable pour toutes ces opérations. Il y a même à la côte de Coromandel des personnes dont le métier est d'être *masseur*. On croit que les Romains

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avoient anciennement connu cet usage de faire masser , comme semble l'annoncer ce passage de Martial :

*Percurrit agili corpus arte tradatrix ,
Manumque doctam spargit omnibus membris.*

Séneque , en s'élevant contre le luxe des Romains , semble aussi leur reprocher cet usage oriental.

Après avoir parlé des délices qui semblent être le seul objet après lequel soupire un peuple voluptueux , M. le Gentil nous retrace par combien d'oppressions les Mogols leur font sentir l'esclavage dans lequel cette vie si douce en apparence les a plongés : oppression, dit-il, qu'ils n'ont pas le courage de repousser , malgré le nombre prodigieux d'Indiens qui pourroit s'opposer aux Mogols , s'ils osoient prendre les armes , car on assure qu'il y auroit plus de cinquante Indiens contre un Mogol.

Outre la tyrannie du gouvernement , les dissensions continuelles qui regnent entre les princes Mogols , sur-tout depuis que les Européens y prennent part , contribuent encore à rendre l'oppression plus grande & plus destructive. La paix n'y est jamais qu'apparente , & le fléau de la guerre est encore plus désastreux dans l'Inde que dans nos climats septentrionaux , & toutes les puissances d'Europe , qui successivement se sont attachées aux princes Mogols , soit pour les soutenir dans leurs conquêtes , soit pour envahir de nouveaux comptoirs , n'ont jamais réussi qu'à enrichir quelques par-

ticuliers en ruinant leur commerce ou leur compagnie. Je fais , dit-il , que les princes ou nabab , sont dans l'usage d'implorer l'assistance des Européens contre leurs ennemis , lorsqu'ils se sentent les plus foibles , & qu'ils nous font alors mille promesses ; mais comme la fourberie tient lieu de tout dans ce pays , c'est être dupe que d'y compter un seul instant. M. le Gentil cite pour exemple la dernière guerre des Anglois dans l'Inde ; guerre qui leur coûtoit près d'un million & demi par mois pour entretenir trois mille hommes au plus de troupes d'Europe , quinze mille cipayes , un petit corps de cavalerie de trois cens hommes au plus , & un train d'artillerie. Or , je ne fais , continue-t-il , s'il est de la politique des puissances européennes de détacher chaque année de leurs trésors dix-huit à vingt millions , pour les enfouir à trois mille lieues en protégeant un prince qui nous méprise , & qui profitera toujours de la première circonstance favorable pour se débarrasser de ses bienfaiteurs par toutes sortes de perfidies. D'après toutes ces observations , il conclut que le système de M. Dupleix , qui avoit pour objet d'étendre nos conquêtes & de soumettre des provinces à la France , pouvoit tendre à dévaster le plus beau pays du monde , en absorbant toujours au moins les revenus qu'il auroit pu en tirer , & finissant toujours par ruiner le commerce de sa nation.

Je ne vois , dit M. le Gentil , qu'une puissance capable de faire la conquête de l'Inde &

-18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de la conferver ; mais elle est encore purement imaginaire. Cette puissance seroit celle qui s'établirait à Madagascar , & qui seroit de cette île un royaume policé , comme sont ceux de France ou d'Angleterre ; cette puissance , dis-je , fera , si elle le veut , la maîtresse de l'Inde & de tout l'Indostan. Mais lorsqu'il faudra envoyer de nos ports & tirer de notre continent tout ce qui est nécessaire pour soutenir une colonie capable de se faire respecter & de s'opposer même , s'il le faut , à toutes les guerres que des voisins ambitieux ou des peuples jaloux peuvent leur susciter , on sera toujours forcé à faire des dépenses énormes qui absorberont peut-être au-delà de ce que l'on pourroit retirer d'un pareil établissement. Les Indiens sont pour nous , à bien des égards , ce que les Parthes étoient jadis à l'égard des Romains. La difficulté , dit M. de Montesquieu , en parlant de ceux-ci , consistoit , & dans la situation des deux empires , & dans la manière de faire la guerre : prenoit-on le chemin de l'Arménie , l'armée étoit à moitié ruinée avant d'arriver. Ainsi l'immensité des mers qui nous sépare de ces peuples , les rend pour nous plus invincibles que ne seroit la valeur & le courage s'ils étoient près de nos ports.

Les descriptions & les remarques que fait ensuite M. le Gentil sur la religion des Indiens Talmouls , ne sont ni moins instructives , ni moins intéressantes que les descriptions & les remarques judicieuses dont nous venons de parler ; nous nous contenterons donc de citer quelques lignes de ce chapitre.

Le système de ces peuples sur la nature de Dieu est le même que celui de Platon , c'est-à-dire , qu'ils croient à cette ame universelle répandue dans toutes les parties de l'univers que Virgile peint dans ces deux vers.

*Spiritus intus alit , totamque infusa per artus ,
Mens agitat molem & magno se corpore miscet.*

Holwell , qui nous a donné une traduction du *Shastah* & du *Vedam* , prétend que les Egyptiens , les Grecs & les Romains avoient emprunté leur mythologie , leur cosmogonie , & même leurs cérémonies religieuses & leurs idoles des brames : d'où il paroît que ce système est de la plus haute antiquité , & qu'il nous vient vraisemblablement de l'Asie. Il y avoit cependant jadis dans cette partie de l'Inde , & principalement à la côte de Coromandel & à Ceylan , un culte dont on ignore aujourd'hui les dogmes. Le dieu *Baouth* étoit l'objet de ce culte ; mais il est tout-à-fait méprisé aujourd'hui , & il n'y a plus que quelques Indiens des castes les plus viles qui lui rendent encore des hommages. Voici comment les brames lui firent perdre son crédit pour établir leur religion. Ils commencèrent d'abord par tâcher d'engager le prince à changer de culte & à adopter leurs dogmes par la voie de la persuasion & par la politique ; mais comme les ministres de *Baouth* opposèrent tout leur crédit aux innovations des brames , ceux ci employèrent des miracles ; ils demandèrent qu'on

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

leur amenât un homme qui eût la fièvre ; & ils guérissent en partie le malade en présence du roi. Ils commanderent, dit-on , à la fièvre d'abandonner une moitié du corps & de se retirer dans l'autre moitié ; la fièvre obéit sur le champ. Alors les brames proposerent aux ministres du dieu Baouth de guérir cette autre moitié ; mais ceux-ci qui ne savoient point faire de miracles , demeurèrent confus & furent obligés de reconnoître la supériorité du dieu des brames sur le leur. Le prince & la plus grande partie du peuple abandonnerent dès-lors Baouth , pour suivre la religion des brames.

D'après toutes les traditions qui restent encore dans l'Inde de ce dieu Baouth , & une de ses statues de granit d'environ 3 pieds de hauteur , qu'on voit encore assez près de Pondichery dans la plaine de Vizapatam , statue fort ressemblante au *Sommonacodum* des Siamois , M. le Gentil conjecture que les Egyptiens pourroient bien être sortis d'une colonie de Chinois qui poussa le commerce jufques sur les bords de la mer-rouge. Les Chinois venoient commercer à la côte de Coromandel , avoient au tems de Baouth une colonie à l'endroit où est actuellement Negapatnam , & l'on y voit encore aujourd'hui une tour faite dans le même goût que les tours chinoises , & que l'on dit avoir été bâtie par eux. La statue de Baouth , dont nous venons de parler , ne semble être qu'un modele du Foé des Chinois. Les Tamouls conviennent qu'ils n'ont point cherché à faire des profélytes hors de leur pays , ni porté en

Chine les dogmes de leur dieu ; ils assurent que ce sont les Chinois eux-mêmes qui , en commerçant dans l'Inde , ont emmené en Chine avec eux cette divinité qu'ils disent originaire de Ceylan ou de Nagapatnam. Ainsi , quoiqu'il parût vraisemblable , en admettant cette tradition , que le dieu Baouth est Indien , il pourroit être aussi un établissement de ces mêmes Chinois établis de tems immémorial à Ceylan ou à la côte de l'Inde.

La doctrine des brames , & par conséquent celle de la plus grande partie des peuples de l'Inde , consiste à reconnoître d'abord un premier être indépendant dont ils personnifient les attributs , & des dieux subalternes qui forment parmi eux une quantité de sectes. Selon presque tous les docteurs , il y avoit au commencement une femme nommée *Paraxasti* , ce qui signifie très-excellente & très-sublime puissance. Cette femme eut trois fils. Le premier , qui vint au monde avec cinq têtes , fut nommé par sa mere , *brama* , qui veut dire science ; il reçut d'elle le pouvoir de créer seul toutes les choses visibles & invisibles. Le second de ses fils fut appelle *Vixnou* ; sa mere lui accorda le pouvoir de conserver tout ce qui avoit été créé par son frere. Le troisieme enfin , qui , comme le premier , avoit cinq têtes , se nomma *Rutren* , & sa mere lui conféra le pouvoir d'anéantir tout ce que ses freres avoient créé & conservé. Ces trois freres , qui sont les trois dieux supérieurs , eurent pour femme , di-

sent ces docteurs, la mere qui les engendra. Ce système des trois principes est assez généralement reçu ; mais la maniere de le commenter a donné naissance à cinq sectes principales. Les uns veulent que Paraxati soit seule la cause de toutes choses , & qu'elle soit adorée en cette qualité comme le seul dieu véritable. D'autres prétendent que ce doit être *Brama* ; le plus grand nombre soutient que c'est à *Vixnou* que l'on doit rendre cet hommage ; quelques-uns disent que ce doit être *Rutren* : enfin, il y en a qui disent qu'aucun de ces trois freres en particulier n'est dieu, mais que l'être suprême est la réunion de toutes les vertus des dieux précédens. On trouve dans l'ouvrage de M. le Gentil des gravures faites avec soin de ces divinités, de leurs pagodes ou des temples consacrés au culte de ces dieux. Il y a sur-tout plusieurs cartes géographiques de la route de M. le Gentil, dont les gissemens & les positions sont déterminés par des observations astronomiques faites avec toute la précision que l'on devoit attendre d'un astronome habile. Si nous ne donnons point ici un extrait des excellentes remarques que l'on trouve dans cet ouvrage pour les marins qui veulent naviguer dans ces parages, c'est que nous croyons que celui que nous pourrions faire ici seroit insuffisant, & qu'il est en quelque sorte indispensable pour eux d'avoir entre les mains l'ouvrage même que nous annonçons. Revenons à la description des *pagodes*. Il n'y a point de petite ville , de petit village dans lequel on ne rencontre de ces édifices ; ils sont

même très-fréquens dans les campagnes & au milieu des champs. A la vérité, les pagodes que l'on y trouve sont communément si petites, qu'elles peuvent à peine contenir quatre à cinq personnes. Les Tamouls assurent que leur grandeur & la hauteur de leurs tours dépend du rang de la divinité que l'on y révere. La distribution & la forme de ces pagodes est presque toujours uniforme; elles n'ont de variétés que par les ornemens extérieurs, dont le travail est quelquefois d'une richesse singulière, comme on peut le voir dans les gravures que donne M. le Gentil de celle de Vilnous. Les quatre faces de celle-ci sont chargées de figures sculptées au trois quarts du relief, fort ressemblantes à celles que nous voyons autour de nos églises gothiques, & presque toutes dans des attitudes singulières. La hauteur de la principale des pyramides est de 83 pieds, & sa base de 53 pieds du nord au sud, & 37 seulement de l'est à l'ouest.

L'oracle qui indique aux Indiens le lieu où ils doivent poser ces monumens de leur piété est assez singulier. L'on conduit une vache dans l'endroit à peu-près où l'on veut construire la pagode, après quoi on se retire & on la laisse errer pendant la nuit; & le lendemain matin, les brames se rendent au même lieu, visitent exactement tous les environs en cherchant avec soin l'endroit où la vache a fait ses excréments, & cet endroit, est selon eux, le point marqué par la divinité; dès-lors on y trace une ligne méridienne qui sert à orienter la pagode.

La persuasion où sont les brames qu'un lieu obscur est capable d'inspirer une religieuse horreur, paroît être la cause de l'obscurité de leurs temples, qui n'ont de lumière que celle que peut y répandre une porte fort basse & fort étroite, & une espece de soupirail. Quand on entre dans ces pagodes, l'on croit être dans le plus affreux cachot; l'odorat y est frappé d'une vapeur désagréable, qui est occasionnée par les lampes qui les éclairent, & par des chauves-souris qui se retirent en grande quantité dans ces sombres demeures. Au fond de ces pagodes se trouvent des niches dans lesquelles on entrevoit des figures dans des attitudes que la délicatesse de notre langue ne permet point de décrire.

M. le Gentil traite de la forme pyramidale qu'on donne exclusivement à ces édifices; de la conformité qui existe entre ces pagodes & les pyramides égyptiennes; de la situation exacte qu'elles ont vers les mêmes points de l'horizon, ce qui lui fait conclure que ces pyramides ont une origine plus noble que celle de renfermer quelques restes de cadavres, comme on le croit communément. Il discute ensuite le sentiment des auteurs des *Cérémonies religieuses*, qui affirment que les Bracmanes tiroient leur origine d'une colonie égyptienne; il entreprend de prouver qu'ils n'étoient fondés dans cette assertion ni sur des faits certains, ni sur des témoignages concluans, & qu'il est tout au moins aussi probable de croire que les Egyptiens descendent au contraire de ceux-ci, comme il se propose

propose de le prouver dans la suite de son ouvrage.

Après avoir parlé des fêtes & des cérémonies en usage dans l'Inde, l'auteur nous retrace quelques traits des préjugés de religion & des fables qui les accompagnent : par exemple, de celle qu'ils racontent relativement à leur terreur lorsqu'ils voient une éclipse.

Les brames, chargés d'annoncer ces phénomènes, ne manquent pas de publier tous les ans les résultats de leurs calculs : le jour indiqué ces peuples se rendent sur les bords des rivières ou de la mer; & là, si-tôt que l'éclipse commence, ils implorent les Dieux par leurs prières & leurs gémissemens, afin de hâter les souffrances qu'un dépit jaloux fait éprouver à ces astres brillans. La fable ridicule qu'ils racontent à ce sujet, & que rapporte notre auteur, étant liée à des principes de religion, leur est sans doute enseignée dès leur enfance comme une chose sacrée qu'ils n'osent se permettre d'examiner. Il est sans doute singulier que dans une contrée où l'on trouve des connoissances astronomiques si exactes, & des sçavans capables de calculer avec tant de précision les révolutions des corps célestes, le peuple y conserve des idées aussi fausses sur la cause des phénomènes qui résultent de leurs mouvemens. Mais si l'on réfléchit un moment sur le caractère des Indiens, sur l'intérêt que les brames, seuls dépositaires de ces connoissances, ont de les tromper; intérêt d'autant plus grand, que l'autorité qu'ils conservent sur

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les autres castes, la fortune & la religion dont ils sont les ministres, y sont intéressés, on sentira que ceux-ci font des efforts continuels pour éterniser l'ignorance & la superstition de la multitude; & ils ont d'autant plus d'avantage sur les philosophes qui cherchent au contraire à éclairer leur pays, que les chimères les plus ridicules trouvent plus de prosélytes que les vérités les plus sublimes.

On trouve dans ce chapitre la description des *chauderies*, qui sont de petits bâtimens élevés par la magnificence ou la piété des gens riches, & dans lesquels ils entretiennent à leur frais un Indien ou même un brame pour donner des rafraîchissemens ou des secours aux voyageurs; ces lieux de repos sont si multipliés parmi eux, qu'il est rare de faire une demi-lieue sans en rencontrer; ils servent même de maison de campagne aux Européens qui veulent y passer quelques jours. La description des pompes funebres & le respect religieux qui s'observe dans ces lugubres cérémonies, forment le dernier article de ce chapitre.

Le 3e. chapitre est employé à des recherches intéressantes sur différens points de l'astronomie des Indiens de la côte de Coromandel. Il ne falloit rien moins que la sagacité d'un habile astronome, joint à la constance la plus infatigable pour pénétrer des hommes qui ne se communiquent presque jamais, & dont toute la science se trouve renfermée dans des vers ou des signes allégoriques, inintelligibles à ceux même des autres castes de la nation qui

voudroient les apprendre. Ajoutons à toutes ces difficultés, celle qui provenoit encore des interpretes dont il falloit se servir pour se faire entendre, & qui, manquant ou de connoissances ou d'habitude pour les termes des sciences, rendoient mal les idées d'un savant à l'autre ; enforte qu'il ne pouvoit y avoir qu'un homme capable de retrouver en quelque maniere l'astronomie des brames, qui pût nous instruire de leurs méthodes. Ce que j'avois entendu raconter à Pondichery de l'astronomie des Indiens Tamouls, dit M. le Gentil, avoit piqué ma curiosité ; mais ce qui acheva de l'aiguillonner, fut la facilité avec laquelle je vis calculer devant moi par un de ces Indiens une éclipse de lune que je lui proposai au hasard. Ce phénomène, avec tous les élémens préliminaires, ne lui coûta pas trois quarts-d'heure de travail, pendant que les astronomes d'Europe ne peuvent faire ce calcul en moins d'une heure. Je lui proposai de me mettre en état d'en faire autant ; il y consentit ; mais quoi-qu'il m'eût fait espérer qu'avec des dispositions je serois en état d'en faire autant en peu de tems ; soit qu'il y eût de sa faute, ou que ce fût la mienne, j'eus besoin de plus d'un mois de travail, à une heure par jour, pour être en état de calculer une éclipse de lune, quoique la méthode m'ait paru depuis très-simple & très-facile.

Malgré cette facilité que l'on trouve parmi les brames pour les calculs astronomiques, il semble que cette science n'a acquis aucun de-

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gré de perfection depuis plus de dix-sept cens ans; il semble même qu'ils n'imaginent point que l'on puisse la perfectionner davantage par des observations & des recherches. Leur astronomie se réduit à cinq points principaux; savoir, l'usage du gnomon, la longueur de l'année, la précession des équinoxes, la division du zodiaque en vingt-sept constellations, & le calcul des éclipses de soleil & de lune. M. le Gentil a déterminé, d'après la longueur du gnomon rapportée par les brames, les latitudes de plusieurs points intéressans de cette partie de l'Inde, & qui peuvent être d'un grand secours pour rectifier nos cartes géographiques. L'année tropique des brames, réduite à notre manière de compter, est de 365 15 h. 50' 54". Ils supposent la précession des équinoxes de 54" par années; ainsi les Indiens avoient des connoissances plus exactes de la longueur de l'année que celle que nous ont transmis Hipparque & Ptolomée, qui la supposoient beaucoup plus longue. M. le Gentil en conclut que les savans de cette partie de l'Asie connoissoient le mouvement de précession, tandis que les philosophes grecs ne faisoient que le soupçonner cent vingt-huit ans avant J. C. M. le Gentil fait voir que les âges du monde dont parlent les brames, & dont personne avant lui n'avoit trouvé l'application, ne sont autre chose que la révolution du ciel, ou la période du mouvement des étoiles en longitude, qui est de vingt-quatre mille ans, en supposant le mouvement de précession de 54" par an. L'analogie que notre auteur re-

marque entre plusieurs périodes employés par les brames, telle que l'époque qu'ils nomment *Calyougam*, qui répond à la grande période de six cens ans, dont on voit quelques vestiges dans Josephé, peut faire conjecturer que les anciens Chaldéens avoient eu connoissance du mouvement des étoiles en longitudes; qu'il y a bien de l'apparence que les brames calculent aujourd'hui sur des mouvemens célestes, établis long-tems avant eux, soit par les Chaldéens, soit par les anciens Bracmanes, dont les brames eux-mêmes semblent descendre; qu'il est vraisemblable que la longueur de l'année solaire est un peu plus courte aujourd'hui qu'elle n'étoit du tems des premiers Chaldéens, & la précession des équinoxes plus lente. On trouve dans ce chapitre toutes les tables nécessaires pour réduire les époques indiennes à celles de notre ère; les divisions du zodiaque; les noms qui répondent aux constellations, & des préceptes de tous les calculs nécessaires pour former ces tables; la description de vingt-sept constellations des brames, & l'explication du calcul des éclipses de lune & de soleil par la méthode des brames, avec leurs tables des mouvemens de ces astres.

A la suite de ces calculs est un mémoire sur la conformité de l'astronomie des brames de nos jours avec celle des anciens Chaldéens; c'est un supplément dans lequel l'auteur développe plus particulièrement toutes ses recherches sur les connoissances de l'un & l'autre peuple. Ce mémoire fut lu à la rentrée publique de l'académie des sciences en novembre 1777,

& c'est par-là que M. le Gentil termine cette première partie de son ouvrage.

La seconde partie de ce volume renferme un très-grand nombre d'observations astronomiques & physiques, faites sur-tout à Pondichery. M. le Gentil y donne d'abord une description de son observatoire, des instrumens dont il s'est servi, & des méthodes employées pour les vérifier. Ce recueil précieux pour les astronomes, contient non-seulement de bonnes observations, mais encore les résultats que l'on devoit en obtenir, soit pour la perfection des tables, soit pour la détermination des longitudes des différens lieux où elles ont été faites. On y trouve des recherches sur les réfractions horizontales au bord de la mer, avec des remarques sur l'observation des Hollandois dans la Nouvelle-Zemble, qu'il croit s'être trompés. M. le Monnier est persuadé cependant qu'ils observerent véritablement une réfraction de plus de quatre degrés. M. le Gentil termine ses travaux sur les réfractions par nous donner une table utile & commode, dans laquelle on trouve les réfractions depuis l'horizon jusqu'à 90 degrés de hauteur. Les observations du pendule simple & de la comète de 1769, terminent le premier chapitre. On trouve ensuite un journal raisonné sur la température du climat de Pondichery, sur les variétés des saisons, suivi d'une description des environs de cette ville, du sol & des différentes productions du pays, avec des expériences très-intéressantes sur les eaux des environs.

Le supplément qui termine le premier volume, contient la relation de plusieurs traversées dans ces mers, avec plusieurs remarques intéressantes sur la navigation, de Manille à Pondichery par le détroit de Mulacca, suivi d'un mémoire sur les vents généraux & sur les vents alisés, sur les moussons des mers de l'Inde, & sur les routes que l'on doit tenir pour aller dans l'Inde lorsqu'on a doublé le cap de Bonne-Espérance. Cette partie sera surtout intéressante ou plutôt nécessaire à tous les navigateurs instruits & zélés pour la perfection de leur art.

Nous terminerons ici l'extrait de cet ouvrage, qui intéresse également les astronomes, les physiciens, les érudits, & sur-tout les philosophes. M. le Gentil n'a porté dans l'Inde aucun préjugé d'aucune espèce: ni la vanité de dire des choses extraordinaires, ni l'attachement exclusif à un système qui y fait rapporter les choses qui s'y rapportent, le moins, ne se montrent dans l'ouvrage de M. le Gentil. On y voit au contraire à découvert cette naïveté, cette franchise, cette exactitude même minutieuse qu'on aime tant dans un voyageur, parce qu'elles inspirent la confiance. D'ailleurs, les connoissances de M. le Gentil dans les sciences physiques, sont connues depuis long-tems; & il étoit intéressant que l'Inde, observée par des philosophes érudits, le fût aussi par un philosophe physicien. Nous n'osons prononcer que les astronomes se croient dédommagés par le morceau sur l'astronomie des brames, de la

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

perte de deux observations sur le passage de Vénus ; mais toutes les autres classes de lecteurs regarderont comme un bonheur l'accident qui a empêché M. le Gentil d'observer le premier passage , & sans lequel tout ce que son ouvrage renferme d'observations piquantes dans tous les genres , auroit été perdu pour eux. La suite de ce voyage traitera des isles Philippines & de Madagascar , & de celles de France & de Bourbon. L'impression du deuxieme volume est fort avancée ; & il paroîtra incessamment chez les mêmes libraires.

(*Journal des savans ; Mercure de France ; Journal général de France.*)

DÉCOUVERTES de M. MARAT , docteur en médecine & médecin des gardes-du-corps de Mgr. le comte d'Artois , sur le feu , l'électricité & la lumière , constatées par une suite d'expériences nouvelles , qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'académie des sciences. A Paris , chez Cloufier , imprimeur - libraire , rue Saint-Jacques , 1779.

LE feu , ce puissant agent de la nature , dont les effets sont si variés , & dont l'énergie tient si fort du prodige , fixa de tout tems l'attention des philosophes ; quelques-uns même en firent l'objet particulier de leurs recherches.

Nous ne dirons rien ici des anciens ; leurs

ouvrages de physique ne furent jamais qu'un tissu de rêveries ; quant aux modernes , tous se sont efforcés d'arracher à la nature son secret.

Comme le feu est , pour ainsi dire , sans cesse sous nos yeux , la facilité extrême d'observer ses effets sembloit donner celle de connoître sa nature ; cependant tout se réduisoit encore à de simples hypothèses. Au lieu de consulter l'expérience , les physiciens s'étoient abandonnés à leur imaginative ; & leurs efforts n'avoient abouti qu'à d'ingénieuses spéculations , suivies de résultats obscurs. Pour ceux même qui avoient le plus étudié ce sujet , le feu étoit une émanation du soleil , & la chaleur un attribut de la lumière. Tel étoit l'état de cette belle branche de la physique , lorsque M. Marat entreprit d'y porter le flambeau de l'expérience.

De l'examen réfléchi des phénomènes connus , il avoit inféré que la chaleur & le feu sont des modifications du mouvement d'un fluide particulier ; mais pour connoître la nature de ce mouvement , au plutôt celle de ce fluide , il falloit le rendre visible au moment où il s'échappe avec violence des matières inflammables qu'il consume , ou qu'il se dégage paisiblement des corps qu'ils a pénétrés. Notre auteur en forma le dessein. On sent bien que pour l'exécuter , il a dû se frayer une route nouvelle. Avant lui l'usage du microscope solaire étoit fort restreint : personne n'ignore que , par la manière ordinaire de s'en servir , l'objet

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

est placé au foyer ; on ne pouvoit donc examiner que de petits objets ; encore falloit-il qu'ils fussent diaphanes ; mais entre les mains de M. Marat , le microscope solaire est devenu l'instrument de physique le plus universel. Egalement propre à examiner les corps d'une grande étendue ou d'une petite étendue , opaques ou transparens , il sert encore à rendre visibles leurs plus fertiles émanations ; & pour cela il ne s'agit que de l'armer de son objectif seul , & de placer l'objet dans un point convenable du cône lumineux.

L'auteur prouve d'abord que le feu ou la chaleur n'est qu'une modification d'un fluide particulier , & que c'est le mouvement de ce fluide & non sa présence , qui produit la chaleur & le feu.

» Quand on adapte le microscope solaire ,
» monté du seul objectif , dit-il , au volet d'une
» chambre obscure , & qu'on place la flamme
» d'une bougie dans un point convenable (à
» plusieurs pieds du foyer) du cône que for-
» ment les rayons du soleil , devenus diver-
» gens , on voit sur la toile s'élever autour
» de la mèche , un cylindre allongé , diaphane ,
» ondoyant. Dans ce cylindre on distingue
» l'image de la flamme ; elle paroît sous la for-
» me d'une navette rousse qui en circonscrit
» une autre moins colorée , au centre de la-
» quelle brille un petit jet fort blanc. Ce cy-
» lindre est bordé d'une raie brillante , à l'ex-
» ception du sommet , qui se divise en plusieurs
» jets tourbillonnans , bordés chacun d'une raie

» plus petite ». Le charbon allumé, le fer rou-
 » ge, &c., présentent tous des phénomènes
 » analogues, & qui conduisent nécessairement
 » à conclure que la chaleur n'a lieu que lors-
 » que le fluide ignée est mis en mouvement ».

○ M. Marat dissequé, pour parler ainsi, l'im-
 pression qui se fait sur la toile ; & il rapporte,
 à cette occasion, plusieurs expériences analy-
 tiques & comparatives, qui jettent un grand
 jour sur les objets de ses recherches. Il prouve
 que les effluves brillans qu'on voit sur la toi-
 le, sont des flots du fluide ignée même, &
 non pas quelque vapeur légère, échappée des
 corps incandescens, destinée à transmettre la cha-
 leur, & que les exhalaisons d'un corps enflam-
 mé ou incandescent, loin de servir à trans-
 mettre l'action du fluide ignée, ne font toutes
 que l'affoiblir.

De là il passe à l'examen des propriétés du
 fluide ignée. Celui-ci est transparent & lumineux.
 Il a d'autant plus d'éclat qu'il est plus dense.
 C'est pour cette raison que cet éclat est plus
 vif aux bords de sa sphere d'activité, sur-tout
 au centre de la flamme, où la figure des jets
 ignées approche de la sphérique. Le fluide ig-
 née est en outre pesant, d'une étonnante mo-
 bilité, compressible ; cependant, ajoute notre
 physicien, il n'est point élastique. Il nous pa-
 roît difficile de comprendre qu'une fluide soit
 compressible, & comme M. Marat le dit ail-
 leurs, *doué d'une force expansive*, sans être élas-
 tique. L'élasticité consiste dans la faculté de se
 remettre dans son premier état aussi-tôt que la

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

force compressive ou extensive cesse d'agir M. Marat rapporte lui-même des expériences qu'il ne semble pas s'être rappellées, & qui ne sont pas favorables à son assertion. » Si l'on suspend, » dit-il, un petit boulet rouge sous un récipient de glace, on verra dans la chambre » obscure l'atmosphère ignée *s'étendre* à mesure qu'on fait le vuide, & *revenir à ses dimensions primitives* à mesure qu'on fait rentrer l'air. Après avoir enlevé le récipient, » si l'on abaisse ce boulet, on verra la partie » inférieure de cette atmosphère se resserrer à mesure qu'il plonge, c'est-à-dire, à mesure qu'elle est plus fortement comprimée par l'air qu'il déplace «.

Cette expérience nous paroît décisive en faveur de l'élasticité du fluide ignée. En voici une autre qui, suivant M. Marat, constate qu'il n'est pas élastique, &, selon nous, fait seulement connoître l'uniformité de son action, lorsqu'il est abandonné à lui-même. » Lorsqu'on suspend une boule rouge, vidée & percée d'un trou, on ne voit pas celui (le fluide ignée) dont elle est remplie, s'échapper en plus grande quantité par cette ouverture que par tout autre point de la superficie. (Qu'est-ce qui pourroit le forcer à s'échapper ?) Mais lorsqu'on introduit un peu d'air dans la cavité ; violemment dilaté par la chaleur, il entraîne notre fluide au dehors (c'est-à-dire, qu'il cherche à se rétablir dans son premier état, lorsqu'il est comprimé, & qu'il se laisse volontiers entraî-

» ner par l'air auquel il s'incorpore , c'est-à-dire ,
 » qu'il est vraiment élastique ;) aussi l'en voit-
 » on saillir à grands jets. «

Pour ne pas affoiblir les preuves qui se fortifient mutuellement dans une suite d'expériences , nous invitons à lire dans l'ouvrage même celles de ces expériences , par lesquelles il consiste que la matière ignée diffère essentiellement de la matière lumineuse & du fluide électrique ; mais nous nous arrêterons encore un moment sur celles qui font connoître les loix & les propriétés du mouvement du fluide ignée , lorsqu'il est mis en action.

» Ce fluide , dit M. Marat , qui s'échappe
 » des corps enflammés ou incandescens , forme
 » autour d'eux une sphère d'activité dont
 » l'aire est d'autant plus grande , que le volume de ces corps est plus considérable ; mais
 » l'intensité de la chaleur ne s'y déploie pas
 » en raison inverse du carré de la distance de
 » ces corps , d'où il émane. Une lame de plomb
 » extrêmement mince , fond à six lignes au-
 » dessus d'un boulet rougi à blanc , & ne fond
 » pas à trois lignes des côtés. Une allumette
 » s'allume à six pouces du sommet de la flamme
 » d'une chandelle , & ne peut s'allumer à
 » quatre lignes de sa base. Cette sphère d'activité
 » varie beaucoup , par sa forme , des
 » corps enflammés aux corps incandescens ; ce
 » qui dépend de l'inégale pression de l'air qui
 » l'environne. Dans le vuide cette sphère d'activité
 » s'étend d'une manière uniforme autour des corps
 » chauds , d'où le fluide ignée s'échappe. «

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Notre physicien passe à la figure de la sphere d'activité de ce fluide , considere le besoin que le feu a de l'air , &c. Voici des expériences qui prouvent cette nécessité de l'air pour fournir au feu un milieu compressible , où il puisse librement étendre sa sphere d'activité.

» Lorsqu'on fait entrer la flamme d'une bou-
» gie dans un tube de verre d'un pouce de
» diametre sur six de longueur , à peine est-
» elle introduite qu'elle occupe tout l'espace.
» Or , le tube agissant comme réverbere , bien-
» tôt la chaleur raréfie l'air ambiant ; le res-
» sort de l'air diminué de la sorte , la flamme
» s'étend & s'allonge. Mais si l'on vient à fer-
» mer le bout supérieur du tube , l'air , vio-
» lement dilaté par la flamme , ne pouvant
» s'échapper , la comprime violemment à son
» tour & l'étouffe. Ainsi c'est en la compri-
» mant , ou plutôt en rétrécissant peu-à peu la
» sphere de notre fluide qu'un air trop dilaté
» éteint la flamme. Cet effet , ajoute l'auteur ,
» est bien sensible dans la chambre obscure.
» Placez une bougie sous un récipient de gla-
» ces , fixé sur son support par un écrou ; &
» a mesure que la chaleur augmentera l'ex-
» pansion de l'air contenu , vous verrez cette
» sphere se resserrer par degrés. «

M. Marat explique ensuite pourquoi , prête à s'éteindre , la flamme d'une bougie quitte la mèche pour s'élever. De-là il passe à des considérations sur les différences qu'on remarque dans la faculté qu'ont les corps de fixer l'action du fluide ignée. Cette différence dépend de la

plus ou moins grande quantité de phlogistique qui s'y trouve (& qui n'étant pas assez intimement uni avec les principes incombustibles; peut en être détaché par l'action du fluide ignée.) La déflagration & les phénomènes du refroidissement occupent ensuite notre physicien, ainsi que les discussions relatives à la lumière que répand la flamme, les diverses couleurs de celle-ci, les degrés de pureté du fluide ignée que cette diversité de couleurs indique, enfin la raison pour laquelle la flamme affecte la figure d'un cône allongé.

» Si la flamme, dit-il à cette occasion, mon-
 » toit en vertu du principe de gravitation,
 » comme on l'avance, loin de prendre une
 » forme à-peu-près conique, elle affecteroit
 » toujours la forme contraire, celle d'un cône
 » renversé; puisque le poids de l'air augmente
 » avec la hauteur de la colonne. Le principe
 » ne rend donc pas raison du phénomène. Au
 » poids substituons le ressort, & nous verrons
 » s'expliquer de lui-même cet effet auquel on
 » n'a point encore assigné de vraie cause. A
 » l'aide de la force attractive, le fluide ignée
 » fixe son action sur les substances inflamma-
 » bles, où leurs effluves agités dans la sphère
 » d'activité forment la matière de la flamme.
 » Au centre de cette sphère la force expansive
 » du feu a le plus d'énergie: l'effet de la pres-
 » sion de l'air est donc moins sensible; mais
 » cette force s'affoiblit à la circonférence, &
 » la pression de l'air augmente d'autant: que
 » si la flamme a toujours une direction verti-

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» cale, c'est que l'air plus dense, conséquem-
 » ment plus élastique dans les couches infé-
 » rieures, la comprime davantage, & l'empê-
 » che plus efficacement de s'étendre. Ne pou-
 » vant donc pousser en bas, elle pousse en haut.
 » Voilà comment la flamme prend toujours la
 » forme d'un cône allongé. «

Cent seize expériences, toutes plus intéres-
 santes les unes que les autres, viennent à
 l'appui du système ingénieux de M. Marat. Ce
 physicien a senti la nécessité de l'éraier de
 faits; car dans un siècle éclairé autant que le
 nôtre, il n'y a plus de fortune à espérer pour
 la théorie, même la plus belle, si elle ne
 marche de concert avec l'expérience.

Nous nous garderons bien de devancer le
 jugement de l'académie des sciences sur cet
 ouvrage. C'est aux commissaires qu'elle a char-
 gés de vérifier les expériences de M. Marat,
 d'en apprécier le mérite. Mais en attendant leur
 décision, nous croyons ne pas trop hasarder
 en disant que les résultats nouveaux qu'elles
 présentent, semblent devoir intéresser tous les
 physiciens. Au reste, cette brochure n'est que
 le précis d'un traité plus considérable que M.
 Marat publiera bientôt sous le titre de *Recher-
 ches physiques sur le feu*. On conçoit avec quelle
 impatience les savans doivent attendre un ou-
 vrage de nature à faire époque dans l'histoire
 des sciences.

(*Journal encyclopédique ; Mercure de
 France ; Journal de Paris.*)

HISTOIRE - NATURELLE des oiseaux , in-4to.

Tome Ve. A Paris , de l'imprimerie-royale ;
& se trouve à l'hôtel de Tñou , rue des Poi-
tevins. 1779.

ANNONCER un nouveau volume de l'*Histoire-Naturelle* , n'est-ce pas dire au public qu'une nouvelle source de lumieres & de plaisirs lui est ouverte ? La fortune de cet ouvrage est trop bien établie pour exiger désormais qu'on entre dans de longs détails sur les objets qu'il renferme , & sur la maniere dont ils y sont présentés. Il suffira d'observer que cette suite d'oiseaux a toujours pour historiens MM. de Buffon & de Montbeillard. Les efforts de ces deux naturalistes semblent croître avec la considération que l'Europe entière leur accorde , & avec l'empressement qu'on a pour lire tout ce qui sort de leur plume. On jugera par les morceaux que nous allons transcrire au hasard , si ce volume est digne de figurer à côté des précédens.

La Fauvette. » Le triste hiver , saison de
» mort , est le tems du sommeil , ou plutôt de
» la torpeur de la nature ; les insectes sans
» vie , les reptiles sans mouvement , les végé-
» taux sans verdure & sans accroissement , tous
» les habitans de l'air détruits ou relégués ,
» ceux des eaux renfermés dans des prisons de

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» glace , & la plupart des animaux terrestres
 » confinés dans les cavernes , les antres & les
 » terriers ; tout nous présente les images de
 » la langueur & de la dépopulation ; mais le
 » retour des oiseaux au printems est le premier
 » signal & la douce annonce du réveil de la
 » nature vivante ; & les feuillages renaissans
 » & les bocages revêtus de leur nouvelle pa-
 » rure , sembleroient moins frais & moins tou-
 » chans sans les nouveaux hôtes qui viennent
 » les animer & y chanter l'amour.

» De ces hôtes des bois , les fauvettes sont
 » les plus nombreuses , comme les plus aima-
 » bles : vives , agiles , légères & sans cesse re-
 » muées , tous leurs mouvemens ont l'air du
 » sentiment ; tous leurs accens , le ton de la
 » joie ; & tous leurs jeux , l'intérêt de l'amour.
 » Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les
 » arbres développent leurs feuilles & commen-
 » cent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dis-
 » persent dans toute l'étendue de nos campa-
 » gnes ; les uns viennent habiter nos jardins ,
 » d'autres préfèrent les avenues & les bos-
 » quets ; plusieurs especes s'enfoncent dans les
 » grands bois , & quelques-unes se cachent au
 » milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes rem-
 » plissent tous les lieux de la terre , & les ani-
 » ment par les mouvemens & les accens de
 » leur tendre gaité C'est un petit spec-
 » tacle de les voir s'égayer , s'agacer & se
 » poursuivre ; leurs attaques sont légères , &
 » ces combats innocens se terminent toujours
 » par quelques chansons. La fauvette fut l'em-

» blême des amours volages , comme la tour-
 » terelle de l'amour fidele ; cependant la fau-
 » vette, vive & gaie , n'en est ni moins ai-
 » mante ni moins fidèlement attachée ; & la
 » tourterelle triste & plaintive , n'en est que
 » plus scandaleusement libertine (*). Le mâle
 » de la fauvette prodigue à sa femelle mille
 » petits soins pendant qu'elle couve ; il partage
 » sa sollicitude pour les petits qui viennent
 » d'éclore , & ne la quitte pas même après l'é-
 » ducation de la famille : son amour semble du-
 » rer encore après ses desirs satisfaits »
 Quelle sensibilité ! quelle imagination ! quel sty-
 le ! quelle douce mélodie ! Trouveroit-on dans
 nos poètes , chez nos peintres même , un ta-
 bleau d'une composition plus ingénieuse , d'un
 dessin plus élégant , d'un coloris plus suave &
 d'un effet plus enchanteur ?

La Mefange. » En général toutes les mēfan-
 » ges , quoiqu'un peu féroces , aiment la so-
 » ciété de leurs semblables , & vont par trou-
 » pes plus ou moins nombreuses. Lorsqu'elles
 » ont été séparées par quelque accident , elles
 » se rappellent , & sont bientôt réunies. Ce-
 » pendant elles semblent craindre de s'appro-
 » cher de trop près , sans doute que jugeant
 » des dispositions de leurs semblables par les
 » leurs propres , elles sentent qu'elles ne doi-
 » vent pas s'y fier : telle est la société des mé-
 » chans. Elles se livrent avec moins de défiance

(*) Voyez l'Art. de la Tourterelle , vol. 2.

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» à des unions plus intimes qui se renouvellent
 » chaque année au printems, & dont le pro-
 » duit est considérable (*); car c'est le propre
 » des mesanges d'être plus fécondes qu'aucun
 » autre genre d'oiseaux, & plus qu'en raison
 » de leur petite taille. On seroit porté à croire
 » qu'il entre dans leur organisation une plus
 » grande quantité de matiere vivante, & qu'on
 » doit attribuer à cette surabondance de vie
 » leur grande fécondité, comme aussi leur ac-
 » tivité, leur force & leur courage. Aucun
 » autre oiseau n'attaque la chouette plus har-
 » diment; elles s'élancent toujours les premie-
 » res, & cherchent à lui crever les yeux; leur
 » action est accompagnée d'un renflement de
 » plumes, d'une succession rapide d'attitudes
 » violentes & de mouvemens précipités qui
 » expriment avec énergie leur acharnement &
 » leur petite fureur; lorsqu'elles se sentent pri-
 » ses, elles mordent vivement les doigts de
 » l'oiseleur, les frappent à coups de bec redou-
 » blés, & rappellent à grands cris les oiseaux
 » de leur espece, qui accourent en foule, se
 » prennent à leur tour, & en font venir d'au-
 » tres qui se prennent de même. Aussi M. Lot-
 » tinger assure-t-il que sur les montagnes de
 » Lorraine, lorsque le temps est favorable, il
 » ne faut qu'un appeau, une petite loge & un
 » bâton fendu pour en prendre quarante ou
 » cinquante douzaines dans un matinée. «

(*) Elles produisent jusqu'à dix-huit ou vingt œufs.

L'Alouette. » Elle est du petit nombre des oiseaux
 » qui chantent en volant ; plus elle s'élève , plus
 » elle force de voix , & souvent elle la force à un
 » tel point , que quoiqu'elle se soutienne au haut
 » des airs & à perte de vue , on l'entend en-
 » core distinctement , soit que ce chant ne soit
 » qu'un simple accent d'amour ou de gaité ,
 » soit que ces petits oiseaux ne chantent ainsi
 » en volant que par une sorte d'émulation pour
 » se rappeler entre eux. Un oiseau de proie
 » qui compte sur sa force & médite le carnage ,
 » doit aller seul , & garder dans sa marche
 » un silence farouche , de peur que le moindre
 » cri ne fût pour ses pareils un avertissement
 » de venir partager sa proie , & pour les oi-
 » seaux foibles , un signal de se tenir sur leurs
 » gardes ; c'est à ceux-ci à se rassembler , à
 » s'avertir , à s'appuyer les uns les autres , &
 » à se rendre , ou du moins à se croire forts
 » par leur réunion.... On m'avoit apporté , dans
 » le mois de mai , une alouette qui ne man-
 » geoit pas encore seule ; je la fis élever , & elle
 » étoit à peine sevrée lorsqu'on m'apporta d'un
 » autres endroit une couvée de trois ou quatre pe-
 » tits de la même espèce ; elle se prit d'une
 » affection singulière pour ces nouveaux venus ,
 » qui n'étoient pas beaucoup plus jeunes qu'elle ;
 » elle les soignoit nuit & jour , les réchauffoit
 » sous ses ailes , leur enfonçoit la nourriture
 » dans la bouche avec le bec ; rien n'étoit ca-
 » pable de la détourner de ces intéressantes
 » fonctions ; si on l'arrachoit de dessus ces pe-
 » tits , elle revoloit à eux dès qu'elle étoit li-

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» bre, sans jamais songer à prendre sa volée,
 » comme elle l'auroit pu cent fois : son affec-
 » tion ne faisant que croître, elle en oublia à
 » la lettre de boire & de manger ; elle ne vi-
 » voit plus que de la becquée qu'on lui don-
 » noit en même temps qu'à ses petits adoptifs,
 » & elle mourut enfin consumée par cette ef-
 » pece de passion maternelle. «

La Bergeronette. » L'espece d'affection que les
 » bergeronettes marquent pour les troupeaux ;
 » leur habitude à les suivre dans la prairie, leur
 » maniere de voltiger, de se promener au mi-
 » lieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crain-
 » te, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos
 » des vaches & des moutons, leur air de fami-
 » liarité avec le berger qu'elles précédent &
 » qu'elles accompagnent sans défiance & sans
 » danger, qu'elles avertissent même de l'appro-
 » che du loup ou de l'oiseau de proie, leur
 » ont fait donner un nom approprié, pour ainsi
 » dire, à cette vie pastorale. Compagne d'hom-
 » mes innocens & paisibles, la bergeronette
 » semble avoir pour notre espece ce penchant
 » qui rapprocheroit de nous la plupart des ani-
 » maux, s'ils n'étoient repoussés par notre bar-
 » barie, & écartés par la crainte de devenir
 » nos victimes. Dans la bergeronette, l'affection
 » est plus forte que la peur ; il n'est point d'oi-
 » seau libre dans les champs qui se montre
 » aussi privé, qui fuie moins & moins loin,
 » qui soit aussi confiant, qui se laisse appro-
 » cher de plus près, qui revienne plutôt à por-
 » tée des armes du chasseur qu'elle n'a pas l'air
 » de redouter, puisqu'elle ne fait pas même fuir. «

On voit que M. de Buffon a toujours l'art, ainsi que son collègue, de fondre la morale dans ses descriptions physiques; par-tout ils nous révèlent les secrets de la nature, nous enseignent à mieux l'observer, à chérir ses ouvrages, à nous approprier ses moyens, à multiplier ou faire disparaître ses productions utiles ou nuisibles.

Le Rossignol. » Il n'est point d'homme bien
 » organisé à qui ce nom ne rappelle quel-
 » qu'une de ces belles nuits de printemps, où
 » le ciel étant serein, l'air calme, toute la na-
 » ture en silence, & pour ainsi dire attentive,
 » il a écouté avec ravissement le ramage de ce
 » chantre des forêts. On pourroit citer quel-
 » ques autres oiseaux chanteurs dont la voix
 » le dispute à certains égards à celle du ros-
 » signol : les alouettes, le serin, le pinçon,
 » les fauvettes, la linotte, le chardonneret,
 » le merle commun, le merle solitaire & le
 » moqueur d'Amérique se font écouter avec
 » plaisir lorsque le rossignol se tait; les uns
 » ont d'aussi beaux sons, les autres ont le tim-
 » bre aussi pur & plus doux; d'autres ont des
 » tours de gozier aussi flatteurs; mais il n'en
 » est pas un seul que le rossignol n'efface par
 » la réunion complète de ses talens divers, &
 » la prodigieuse variété qui naît de cette réu-
 » nion; en sorte que la chanson de chacun de
 » ces oiseaux, prise dans toute son étendue,
 » n'est qu'un couplet de celle du rossignol....
 » Ce Coryphée du printemps se prépare-t-il à
 » chanter l'hymne de la nature, il commence

48. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» par un prélude timide , par des tons foibles ,
 » presqu'indécis , comme s'il vouloit essayer
 » son instrument & intéresser ceux qui l'écou-
 » tent ; mais ensuite prenant de l'assurance , il
 » s'anime par degré , il s'échauffe , & bientôt
 » il déploie dans leur plénitude toutes les res-
 » sources de son incomparable organe : coups
 » de gosier éclatans , batteries vives & légères ,
 » fusées de chant , où la netteté est égale à la
 » volubilité ; murmure intérieur & sourd qui
 » n'est point appréciable à l'oreille , mais très-
 » propre à augmenter l'éclat des tons plus har-
 » monieux ; roulades brillantes & rapides , ar-
 » ticulées avec force , & même avec une dureté
 » de bon goût ; accens plaintifs cadencés avec
 » mollesse , sons filés sans art , mais enflés avec
 » ame ; sons enchanteurs & pénétrants , vrais
 » soupirs d'amour & de volupté qui semblent
 » sortir du cœur , & font palpiter tous les
 » cœurs , qui causent à tout ce qui est sensible
 » une émotion si douce , une langueur si tou-
 » chante ; c'est dans ces tons passionnés que
 » l'on reconnoît le langage du sentiment qu'un
 » époux heureux adresse à une compagne ché-
 » rie , & qu'elle seule peut lui inspirer ; tandis
 » que dans d'autres phrases plus étonnantes
 » peut-être , mais moins expressives , on re-
 » connoît le simple projet de l'amuser & de
 » lui plaire , ou bien de disputer devant elle
 » le prix du chant à des rivaux jaloux de sa
 » gloire & de son bonheur..... «

Tous les rossignols ne chantent pas égale-
 ment bien. En Angleterre on préfère ceux de
 la

la province de Surry à ceux de Middlesex. Cette diversité de ramage dans les oiseaux d'une même espèce, a été comparée, avec raison, aux différences qui se trouvent dans les dialectes d'une même langue. » Un rossignol aura entendu par hasard d'autres oiseaux chanteurs, les efforts que l'émulation lui aura fait faire, auront perfectionné son chant, & il l'aura transmis ainsi perfectionné à ses descendans ; car chaque père est le maître à chanter de ses petits ; & l'on sent combien dans la suite des générations, ce même chant peut être encore perfectionné ou modifié diversement par d'autres hasards semblables. «

M. Barrington, & avant lui le jésuite Kirker, ont essayé de noter le chant du rossignol ; mais exécutés par les plus habiles joueurs de flûte, leurs airs ne ressembloient point au chant de cet oiseau. C'est qu'avec nos signes de musique on ne peut exprimer au juste ni la durée relative de chaque note, ni saisir ce rythme si varié dans ses mouvemens, si nuancé dans ses transitions, si libre dans sa marche, si indépendant de toutes nos règles de conventions, & par cela même si convenable au chantre de la nature.

Quoique la voix du rossignol n'ait qu'environ une octave d'étendue, son timbre est aussi puissant que celui de l'homme ; il remplit une sphère d'un mille de diamètre : phénomène bien remarquable dans un oiseau qui pèse à peine une demi-once.

L'auteur a vu un rossignol âgé de dix-sept ans ; il avoit commencé à grisonner à sept , & à quinze il avoit des pennes entièrement blanches aux aîles & à la queue ; ses jambes avoient beaucoup grossi ; il avoit aux doigts des espèces de nodus comme les goutteux : on étoit obligé de lui rogner de tems en tems la pointe du bec supérieur.

M. de Montbeillard observe que ce rossignol n'avoit jamais été apparié : » l'amour , » dit-il, semble abrégér les jours , mais il les » remplit , il remplit de plus le vœu de la nature ; sans lui, les sentimens si doux de la » paternité seroient inconnus ; enfin il étend » l'existence dans l'avenir , & procure , au » moyen des générations qui se succèdent , une » sorte d'immortalité ; grands & précieux dommages de quelques jours de tristesse » & d'infirmités qu'il retranche peut-être à la » vieillesse. «

(*Mercure de France ; Gazette universelle de littérature.*)



ANNALES poétiques , depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XIII. A Paris , chez les éditeurs , rue de la Jussienne , à la maison neuve ; & chez Delalain l'aîné , libr. rue St. Jacques , petit in-12. de 262 pag. , avec le portrait de Malherbe , 1779.

DE six auteurs , dont les meilleures poésies ont été recueillies dans ce treizieme volume , trois sont remarquables : *Jean Bertaut , Gilles Durant de la Bergerie & François de Malherbe.* Bertaut est un de nos vieux poètes dont on a retenu le plus de vers jusqu'à nos jours. C'est qu'il a souvent de la correction & de la clarté. Le cantique de *Félicité passée qui ne peut revenir* , se chante encore depuis deux cens ans. On retrouve dans beaucoup de recueils modernes ces quatre jolis vers :

On ne se souvient que du mal ;
L'ingratitude regne au monde :
L'injure se grave en métal ,
Et le bienfait s'écrit en l'onde.

Enfin , nos plus fameux poètes n'ont rien fait de plus harmonieux , de plus agréable , de mieux senti que ce quatrain qui termine quelques stances du même auteur :

Tous les soucis humains sont pure vanité ;

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

D'ignorance & d'erreur , toute la terre abonde ,
Et constamment aimer une jeune Beauté ,
C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

Cependant Bertaut , en général , n'est point intéressant : il n'est pas à beaucoup près sans talent ; mais il est froid & monotone : sa marche est presque toujours trop didactique. Nous croyons que les lecteurs des *Annales poétiques* lui préféreront *Gilles Durant de la Bergerie* , quoiqu'il soit beaucoup moins connu. Ce dernier avoit une imagination plus riante , plus d'abandon , plus de ce qui constitue le poète. A un seul mot près , la chanson suivante pourroit passer pour être de notre tems :

J'AI couru tous ces bocages ,
Ces prez , ces monts , ces rivages :
Mais je n'ai trouvé pourtant
Celle que j'ai poursuivie :
Hélas ! qui me l'a ravie
La nymphe que j'aimois tant ?

PASTOURELLES joliettes ,
Qui de vos voix *déliettes* (*)
Vos ardeurs allez chantant ,
Selon qu'Amour vous convie ,
Dites , qui me l'a ravie
La nymphe que j'aimois tant ?

AH ! c'en est fait , c'est fait d'elle :
Un Dieu la voyant si belle
Parmi ces bois l'écartant ,

(*) *Déliettes* délices.

Epris d'amoureuse envie,
 Au ciel me l'aura ravie
 La nymphe que j'aimois tant.

ADIEU , forêts désolées ;
 Adieu , monts , adieu vallées ;
 Adieu , je vous vais quittant :
 Puis-je plus rester en vie ,
 Puisque l'on me l'a ravie
 La nymphe que j'aimois tant ?

Plusieurs autres pieces de Durant de la Bergerie peuvent être regardées comme de charmantes odes anacréontiques. Il a fourni quelques jolis morceaux à la fameuse *Satyre Menippée*, entr'autres des *Regrets funebres sur un âne ligueur*, badinage que l'abbé Goujet compare avec raison à ce que Voiture a fait de plus agréable. Mais ce qui nous a le plus frappé dans le choix que les éditeurs des *Annales* nous donnent des poésies de cet auteur, c'est une ode intitulée : *Dièrose, ou la Consécration des chênes*. Le poète y invite un de ses amis à venir faire la consécration de deux chênes sous lesquels leurs bergeres les ont rendus heureux. Il veut que le tems ne puisse pas en détruire la mémoire :

CUEILLONS force fleurettes blanches,
 Et tissons-en des ceinturons ;
 Puis de ces chênes entourons
 A trois tours le tronc & les branches ;
 Gravons nos chiffres sur l'écorce ,
 Et ceux de nos nymphes aussi,
 Afin que le tems n'ait la force
 De les désassembler d'ici.

JE veux au bas du chiffre encore
 Que ces deux petits vers soient mis :
 » L'arbre de *Charlotte* je suis ;
 » Courbe-toi, pasteur, & m'adore. «
 Il faut au bas du tien encore
 Que ces deux mêmes vers soient mis :
 » Courbe-toi, pasteur, & m'adore ,
 » L'arbre de *Flamine* je suis. «
 DEBOUT , avançons notre affaire ;
 Oys-tu comme ils ont retenti ?
 Je vois bien qu'ils ont ressenti.
 L'honneur que nous leur voulons faire.
 Déjà leurs têtes ils se souent
 D'orgueil , de gloire & d'aïse épris :
 A les voir, je crois qu'ils se louent
 Du dessein qu'avons entrepris.

Nous ne dirons rien des ouvrages de *Malherbe* : sa célébrité nous dispense d'en parler. On a réuni dans ce volume en une centaine de pages les chef-d'œuvres de ce pere de notre poésie lyrique. La vie que les éditeurs ont mise à la tête de ce choix, est une des plus soignées de toutes celles qu'ils ont publiées jusqu'à présent, & qui forment l'histoire abrégée de la poésie françoise. Ils y présentent *Malherbe* sous un double aspect : ils font connoître d'abord, dans un assez long détail, les obligations que notre poésie & notre langue ont à cet écrivain, les changemens qu'il a faits, les principes qu'il a établis, &c. Ils jettent ensuite un coup-d'œil sur sa vie privée.

Ce volume est terminé, comme les précédens, par une notice des auteurs dont on n'a point recueilli de vers.

On souscrit pour les *Annales poétiques* moyennant 24 livres pour douze volumes, chez les *Editeurs*, rue de la Jussienne, à la maison neuve, & chez *Delalain l'aîné*, lib., rue S. Jacques, presque vis-à-vis la rue du Plâtre.

(*Journal de Paris.*)

REGIÆ bibliothecæ Matritensis, &c. *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Madrid, rédigé avec des notes, des éclaircissements, &c. Par M. JEAN IRIARTE, garde de cette bibliothèque, ci-devant préposé au cabinet des manuscrits, interprète intime du roi. Ouvrage publié sous les auspices & aux frais de S. M. vol. 1er. in folio. Madrid, 1769, de l'imprimerie d'Antonio Perez de Sotto.*

S E C O N D E X T R A I T. (*)

Nous avons déjà indiqué dans notre précédent journal une partie des articles contenus dans ce catalogue; en voici la suite que nous avons promise.

72. *Incerti de aliis tropis & figuris commentatio.*
(Pag. 376, col. 2.)

73. *Manuelis Moschopuli libellus de dialectis.*
(Pag. 376, col. 2.)

(*) Voyez notre journal dernier, page 182 & suivantes.

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

74. Theodoriti *libellus de spiritibus*. (Pag. 376, col. 2.)

75. Georgii Chæroboschi, *de spiritibus libellus*. (Pag. 376, col. 2.)

76. Tryphonis *grammatici de spiritibus libellus*. (Pag. 376, col. 2.)

77. *Antiquum, incerti que auctoris, de spiritibus opusculum*. (Pag. 377, col. 1.)

78. *Ignoti auctoris libellus de figuris solæcismi speciem habentibus*. (Pag. 377, col. 1.)

79. Emmanuelis Moschopuli *passiones* (Nempe *dictionum*.) (Pag. 377, col. 1.)

80. Hephæstionis *grammatici enchiridion de Metris*, Constantini Lascaris, *tum notis & animadversionibus, tum scholiis auctariis que illustratum*. (Pag. 380, col. 2.)

81. *Proverbia CLXXI ordine litterarum digesta, cum suis pleraque explanationibus, quæ Constantinus Lascaris e variis auctoribus collegit*. (Pag. 381, col. 2.)

82. Maximi Planudæ *dialogus de grammatica*. (Pag. 388, col. 1.)

83. Choricii *sophistæ gazei orationes, seu declamationes variæ*. (Pag. 395, col. 1.)

84. Petri Hispani *logica compendiarium* Georgio scholario in *græcum sermonem, Byzantii translata*. (Pag. 410, col. 1.)

85. S. Basilii Magni *asceticæ constitutiones a cardinali Bessarione in compendium redactæ* (Pag. 411, col. 2.)

86. S. Basilii *exorcismus adversus spiritus imundos*. (Pag. 421, col. 2.)

87. S. Gregorii Thaumaturgi *deprecatio ad*

vexatos ab immundis spiritibus. (Pag. 422, col. 2.)

88. *Ejusdem exorcismus ad vexatos a malis demonibus.* (Pag. 422, col. 2.)

89. *Salomonis exorcismus adversus immundos spiritus.* (Pag. 423, col. 1.)

90. *S. Epiphanii precatio & exorcismus ad immundum spiritum ejiciendum.* (Pag. 423, col. 2.)

91. *S. Gregorii Theologi precatio & exorcismus ad immundos spiritus ejiciendos.* (Pag. 423, col. 2.)

92. *Narratio colloquii strygem inter & S. Michaellem archangelum.* (Pag. 423, col. 2.)

93. *SS. Apostolorum lachmeterion sive sortitio.* (Pag. 424, col. 1.)

94. *Etymologicum parvum.* (Pag. 427, col. 1.)

95. *Harpocratonis liber medicinalis ex Syriâ.* (Pag. 432, col. 1.)

96. *Ejusdem ad Cæsarem Augustum epistola.* (Pag. 435, col. 1.)

97. *Pithagoræ Archicestoris prognosticon ad augiam maxime honorandam.* (Pag. 438, col. 2.)

98. *Constantini Liscaris in rhetoricæ prolegomena ex diversis.* (Pag. 441, col. 2.)

99. *Excerpta duo ex libro Demetrii Triclinii de metris.* (Pag. 446, col. 1.)

100. *Thomæ Magistri & Manuelis Moschopuli scholia, sive explanationes in Pindari olympia.* (Pag. 457, col. 1.)

101. *Georgii Cyprii, patriarchæ Constantinopolitani, sermo antirrheticus contra Becci blasphemias.* (Pag. 457, col. 2.)

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

102. Georgii Scholarii *monodia in Marcum Eugenicum Ephesi metropolitam.* (Pag. 458, col. 2.)

103. Plethonis *monodia de imperatrice Cleope Italá.* (Pag. 459, col. 2.)

104. *Altera ejusdem monodia de celebri ac beatâ dominâ Hypomone.* (Pag. 459, col. 2.)

105. Joannis Argyropuli *oratio consolatoria ad Constantinum imperatorem e Peloponneso venientem, & Joannis demortui sceptrâ capientem.* (Pag. 460, col. 1.)

106. *Alia ejusdem ad eundem consolatoria in ipsius imperatoris matris obitu.* (Pag. 460, col. 1.)

107. *Ejusdem monodia in imperatorem Joannem (Nempe Palæologum.)* (Pag. 460, col. 1.)

108. *Ejusdem ad Constantinum oratio regia, sive de regno aut imperio.* (Pag. 460, col. 2.)

109. Apostolii *oratio funebris in cardinalem Bessarionem.* (Pag. 460, col. 2.)

110. Procopii *sophistæ Gazæi Monodia in sanctam Sophiam terræ motu collapsam.* (Pag. 460, col. 2.)

111. Choricii *Sophistæ Gazæi oratio funebris in Mariam matrem Marciani, Gazæ, & Anastasii, Eleutheropolcos, episcoporum.* (Pag. 461, col. 1.)

112. *Ejusdem oratio nuptialis in Zachariam unum ex suis discipulis.* (Pag. 465, col. 1.)

113. *Ejusdem oratio nuptialis in Procopium & Joannem & Eliam ejus discipulos.* (Pag. 465, col. 1.)

114. Pii II, *Romani pontificis litteræ ad Alexandrum Aranem, nobilem civem Constantinopolitanum.* (Pag. 466, col. 1.)

115. *Procopii Casariensis sententiose dicta, sive sententiæ.* (Pag. 466, col. 1.)

On trouve de plus dans ce volume un grand nombre d'opuscules qui n'avoient pas encore vu le jour, & que le savant éditeur a jugé à propos de rapporter en entier. Nous croyons faire plaisir aux savans & aux bibliographes en indiquant les plus intéressans de ces opuscules. Ce sont les suivans.

*Hymni, Procli, Hecates, & Jani & in Miner-
yam Polymetin.*

*Complura epigrammata græca, latinis expressa
versibus.*

*Cointi Smyrnæi in Homeri paralipomena XIV
librorum argumenta.*

*Constantini Lascaris ad discipulos suos epis-
tola, latine reddita.*

*Polybii Sardiani opuscula de solacismo & acy-
rologia.*

*Libanii ad Constantinum imp. pro admissa ab
eo oratione, quam ipse de illo ad senatum scripse-
rat, gratiarum actionis protheoria latine reddita.*

Constantini Lascaris epistolæ, & opuscula plura.

*Fragmentum ineditum germanici Caesaris prognos-
ticon, prout in MS. Cod. legitur, & versibus Conf-
tans LI.*

*Claudiani Gigantomachiae græce conscriptæ frag-
mentum, Constans versibus LXXVII præmissa hu-
jus fragmenti inventionis enarratione, inserta que
Petri Bembi ad Angelum Politianum ea de re epis-
tola, & annotationibus subjectis.*

*Hephæstionis Thebani ex Dorothei scriptis aströ-
logicis carmina XCVIII.*

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Maximi Planudis laus Ptolemæi , versibus Constantis heroicis XLVII.

Procopii Sophistæ Gazæi Monodia in S. Sophiam terræ motu collapsam.

S. Athanasii de azymis opusculum.

Joannis geometræ protothroni de malo oratio.

Pythagoræ ad Telaugem epistola.

Incerti de claris montibus , fluminibus atque insulis fragmentum.

Elogium , seu epitaphium Constantinæ imperatoris.

Mauricii uxoris ejusque liberorum elegiacis versibus.

Dioscoridis de Lapidibus commentarius.

Magni maris stadiasmus , sive periplus , incerti auctoris.

Monodia , sive oratio funebris in reginam Cleopam a sacerdote Joanne Elucubrata.

M. Iriarte a encor enrichi ce volume de plusieurs savantes dissertations sur divers sujets. Voici les tires de quelques-unes.

De Philagatho , sive Theophane Ceramitâ , ejusque homiliis , accedente earumdem catalogo alphabetico.

Pro asserendâ Gundisalvo Perefio Homeri Odissæ interpretatione , versibus hispanis expressâ.

Disquisitio de hermogenis progymnasmatibus adhuc extantibus , &c.

Ce catalogue & celui des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial ne tiendront certainement pas le dernier rang parmi les monumens glorieux du regne de Charles III , déjà célèbre à tant de titres. Ces deux importants ouvrages peuvent être regardés comme d'heu-

reux présages de la gloire littéraire que l'Espagne peut acquérir un jour , lorsqu'elle se fera peu à peu dégagée des entraves du pédantisme & de la superstition. Il faut commencer par connoître ses richesses , avant de songer à les augmenter.

(*Novelle letterarie.*)

RÈGLEMENT donné par *Mme. la duchesse DE LIANCOUR* à *Mlle. DE LA ROCHE-GUYON* sa petite-fille , pour sa conduite & pour celle de sa maison , avec un autre règlement que cette dame avoit dressé pour elle-même ; suivi du devoir des Grands de *Mgr. le prince DE CONTY* , avec son testament. In 12. A Paris , chez Saugrain & Lamy , libraires , quai des Augustins ; & chez la veuve Méquignon & fils , libraire , rue de la Juiverie , 1779. (Prix , broché , 2 livres.)

CET ouvrage édifiant & plein d'excellentes maximes sur l'éducation des enfans de l'un & de l'autre sexe , fut publié en 1698 , vingt-quatre ans après la mort de son auteur , par l'abbé Boileau , chanoine de St. Honoré , sous le titre de *Règlement donné par une dame de haute qualité , à M... , sa petite fille , pour sa conduite & pour celle de sa maison*. Il étoit devenu fort rare ; & la nouvelle édition qu'on vient d'en

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

publier , ne peut manquer d'être bien accueillie. On trouve à la tête une notice de la vie de cette femme célèbre & vertueuse.

Jeanne de Schomberg , duchesse de Liancour , fut pratiquer toutes les vertus au milieu des grandeurs & du monde : unie à un époux jeune , livré à toutes les dissipations de son âge , occupé des plaisirs , du jeu , du luxe & de la galanterie , qui dominoient dans la cour la plus brillante de l'univers , elle parvint , par son exemple & ses conseils , à l'arracher de ce tourbillon. Il lui fallut 18 ans de patience & de soins pour y réussir. Le duc aimoit heureusement la campagne ; elle embellit sa maison de Liancour , dont elle fit un lieu délicieux , où elle rassembla toutes les commodités nécessaires pour les exercices de force & les jeux d'adresse , qu'il aimoit beaucoup , & par lesquels elle le fixa dans cette retraite charmante. Elle eut peu de peine , lorsqu'il fut loin du monde & de la contagion de l'exemple , à lui faire perdre ses anciens goûts , & à lui inspirer ceux qui conviennent à une vie chrétienne.

Le duc & la duchesse , pendant leur séjour à la campagne , se lièrent étroitement avec les solitaires de Port-royal , auxquels i's donnerent ensuite un ayle contre leurs persécuteurs. Ces liaisons contribuerent sans doute à un refus d'absolution que fit au duc un prêtre de la paroisse de St. Sulpice , sous prétexte qu'il ne croyoit pas que les cinq propositions de Janénius fussent dans le gros livre de ce prélat Flamand. Le fameux docteur Arnaud écrivit , a cette occa-

sion , les deux *lettres à un duc & pair*, dont la Sorbonne censura deux propositions, qui furent la cause de son exclusion.

Mme. de Liancour n'avoit eu qu'un fils, qui mourut jeune , & laissa une fille, Mile. de la Roche-Guyon , pour laquelle elle composa le règlement de conduite que nous annonçons.

» Puisqu'une personne qui a pouvoir sur moi,
 » veut, ma chere fille, lui dit elle en com-
 » mençant, que je vous représente les obliga-
 » tions particulieres de votre condition, & que
 » l'on croit que ce que vous en pourriez ap-
 » prendre des autres personnes ou des livres,
 » ne vous toucheroit pas tant que ce qui vien-
 » dra de moi, quelque défectueux qu'il puisse
 » être; je vous dirai le mieux que je pourrai,
 » ce que j'en ai appris par l'instruction & par
 » l'expérience, demandant à Dieu qu'il lui
 » plaise d'y suppléer par ses saintes inspira-
 » tions. «

Ces réglemens sont partagés en 19 articles; dont tous les objets sont également importants & intéressans. L'usage du tems est le premier sur lequel s'arrête Mme. de Liancour. C'est dans le monde, & sur-tout dans les premieres classes des citoyens que l'emploi en est fort négligé, & qu'il seroit cependant facile de le remplir d'une maniere également utile à soi-même & aux autres. Les maximes de l'auteur paroîtront quelquefois séveres, sur-tout lorsqu'elle parle de l'usage du plaisir & du repos, de celui du bien, des devoirs d'une femme envers son mari, de la conduite qu'elle doit tenir dans le

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

monde , parce qu'elles font précifément l'op-
 pofé de celles que l'on fuit aujourd'hui. Elles
 font toutes fondées fur la connoiffance de la
 foibleffe , & fur la néceffité de veiller avec
 foin fur foi , & d'éviter toutes les occafions
 du mal , pour ne pas s'expofer à le commet-
 tre. » Ne fouffrez point chez vóus de vifites
 » d'hommes qui foient d'âge & de forte à de-
 » venir fufpects ; & s'il y en vient durant que
 » vous n'aurez point d'autre compagnie , ne
 » faites aucune difficulté de faire mettre vos
 » chevaux au carroffe , & de les quitter , en
 » leur faifant excufe de ce que vous avez af-
 » faire à fortir ; & s'ils fe doutent pourquoi ,
 » il n'importe , pourvu que vous ne leur difiez
 » rien qui le puiſſe faire connoître «.

C'eſt ainſi qu'elle eſſaie de prémunir fa pe-
 tite-fille contre les furprifes de l'ambition & de
 la vanité. » Fuyez auffi la tentation de vous
 » affujettir à voir ſouvent & familièrement les
 » grandes princeſſes , pour être plus en crédit
 » & en plus grande confidération dans le mon-
 » de : car , outre la peine que vous auriez de
 » les contredire dans les chofes que vous ju-
 » geriez mauvaiſes , vous vous attireriez de
 » l'envie ; vous vous trouveriez quelquefois
 » d'un parti , & votre mari de l'autre ; vous
 » auriez peine à refuſer de les fuivre par-tout ;
 » & même , après vous être affujettie à les voir
 » ſouvent , elles tiendroient votre ſujétion com-
 » me une choſe due , & vous haïroient , fi
 » vous manquiez de continuer à les voir & à
 » leur complaire toujours. «

Les conseils à une femme sont suivis de ceux qui conviennent à une mere ; l'une & l'autre ont des devoirs à remplir ; la religion est la base de l'éducation qu'on doit à ses enfans ; ceux qu'on élève pour le monde , & ceux qu'on destine à l'église exigent quelques soins différens. Parmi les préceptes de Mme. de Liancour sur ce sujet , nous citerons celui-ci , que l'on ne sçauroit trop mettre sous les yeux des peres & des meres. » Dites bien aux précepteurs & » aux gouvernantes de vos enfans , que vous » ne voulez point qu'on les destine les uns au » monde , les autres à l'église , les autres à être » chevaliers ; mais qu'ils essaient de les rendre » savans & vertueux , ces deux choses étant » nécessaires en toutes les conditions. Pour le » choix de leur profession , c'est à Dieu seul à » le faire , & aux peres & meres à considé- » rer l'inclination qu'il donne à leurs enfans , » pour la suivre à mesure qu'elle se découvre , » & non pas pour la prévenir ou pour en » précipiter la résolution , quand ils semblent » pencher du côté qu'ils desiroient «.

L'auteur ne s'est pas bornée à faire une bonne femme , une excellente mere ; elle a voulu former une économe. C'est peut-être dans les premiers rangs que cette qualité si négligée seroit le plus nécessaire. C'est dans les maisons où il y a le plus de fortune , qu'il seroit important que les femmes prissent une connoissance juste des affaires , & qu'elles entreprissent de les conduire elles-mêmes ; elles n'en iroient certainement que mieux. Le plan de con-

duite qu'on trouvera ici sur ce sujet , & celui que Mme. de Liancour s'étoit tracé pour elle-même , peuvent être adoptés aisément ; il ne faut qu'avoir de la raison , & le vouloir.

A la suite de ces réglemens , on a joint le petit traité des *Devoirs des Grands* , par le prince de Conty. Il avoit été déjà imprimé , mais d'une manière incorrecte , sur une copie imparfaite & surprise. Cette nouvelle édition a été faite de l'aveu des augustes héritiers de ce prince , sur une copie originale , que la princesse sa veuve a bien voulu donner.

Il ne convenoit qu'à un grand prince de traiter des devoirs des Grands ; son ouvrage doit être lu & médité par la classe à laquelle il est spécialement destiné. « La grandeur est » une grace extérieure que Dieu fait à quelques hommes , qu'il élève au-dessus des autres pour les gouverner. Cette grandeur n'est » point donnée pour la personne qui en est revêtue , mais elle est toute pour les autres ; » & ce n'est qu'un moyen dont Dieu se sert pour attirer les peuples au respect nécessaire , afin que les Grands exécutent avec plus » de facilité & d'autorité les fonctions de leur ministère , qui est de gouverner ceux qui leur sont soumis avec piété & justice ; & Dieu leur demandera un compte sévère de l'usage » qu'ils en auront fait «.

Ces réflexions , qui ont été faites plusieurs fois , acquièrent sans doute un degré de force de plus dans la bouche de leur illustre auteur. Le testament de ce prince est du 24 mai 1664 ;

il avoit été destiné à l'état ecclésiastique; après la mort de son père, il le quitta pour prendre les armes; il eut part aux troubles de la Fronde, dont il fut le généralissime, & opposé en cette qualité à son frere, le grand Condé, qui défendoit alors la reine & le cardinal de Mazarin, & qui dans la suite se réunir avec lui contre elle & contre le ministre. Lorsque le prince de Conty écrivit son testament, il regrettoit ce tems d'égarement & de fureur. » J'ai un très-grand regret, disoit-il, » d'avoir été assez malheureux pour me trouver, en ma jeunesse, dans une guerre contre mon devoir, pendant laquelle j'ai toléré, » ordonné & autorisé des violences & des désordres innombrables; & quoique le roi ait eu la bonté d'oublier ce manquement, je suis demeuré toutefois devant Dieu solidairement redevable envers les communautés & les particuliers qui ont souffert pendant ce tems, » soit en Guienne, Saintonge, Berri, la Marche, soit en Champagne & au voisinage de Damvilliers; sur quoi j'ai fait restituer en Guienne & en Berri quelques sommes dont le S. Jasse, mon trésorier, a une particulière connoissance; & j'ai souhaité avec beaucoup de passion de pouvoir vendre tout mon bien pour satisfaire plus largement; mais m'étant soumis sur cela à plusieurs prélats & docteurs très-savans & très-pieux, ils ont jugé que je n'étois pas obligé de me réduire à une vie privée, mais que je devois servir Dieu dans ma condition, dans laquelle tou-

68 L'ESPRIT DE JOURNAUX ,

» tefois j'ai retranché autant que j'ai pu toutes
 » les dépenses de ma maison , afin de restituer
 » pendant ma vie chaque année ce que je pour-
 » rois épargner de mes revenus. «

Ce prince recommandoit à ses héritiers de faire la même chose jusqu'à la réparation entière des dommages qu'il s'accusoit d'avoir causés. Il vouloit que ses enfans & leurs descendans, s'ils venoient à avoir d'autres biens pour vivre, vendissent tous ceux qui provenoient de sa succession , & en appliquassent le produit à cet objet. Il leur laissa même un mémoire détaillé, qu'on joint ici , pour régler la manière dont les distributions devoient être faites.

On voit avec plaisir ces deux morceaux intéressans d'un grand prince réunis à l'ouvrage de la duchesse de Liancour : ce recueil ne sauroit être plus intéressant , plus édifiant , ni plus utile. Il ne faut pas y chercher l'élégance ni la pompe du style ; mais on y trouvera certainement des leçons de sagesse , de piété , de prudence ; ce qui suffit pour engager les gens de condition qui n'ont point fait divorce avec la religion intérieure , d'en faire emplette.

(*Journal encyclopédique ; Journal de littérature, des sciences & des arts.*)



JACOB JONAS BJOERNSTAOHL, professeurs der philosophie zu Upsala Briefe, &c. *Lettres de M. BJOERNSTAOHL, professeur de philosophie à Upsal, écrites pendant le cours de ses voyages, à M. GJOERWELL, bibliothécaire du roi de Suede à Stockholm, traduites du suédois en allemand par M. GROSKURD.* Ier. vol. contenant les voyages en France & dans l'Italie inférieure. A Stralsund, chez Struck, 1777. in-8vo.

P R E M I E R E X T R A I T.

Nous n'avons pu nous procurer que depuis peu ce 1er. vol. que nous n'avons qu'annoncé dans notre journal du mois d'août 1778. De là par une espece de renversement de l'ordre, nous avons rendu quelque compte du second vol. dans le journal de décembre 1778, sans avoir donné l'extrait du premier. C'est pourquoi nous revenons à un ouvrage recommandable par son mérite & la célébrité de l'auteur, que la mort vient d'enlever à Thessalonique, dans le cours de son voyage en Orient, où le roi de Suede l'avoit envoyé.

M. Bjoernstaohl, Suédois, ayant achevé ses études à Upsal, sa patrie, s'est attaché en qualité de gouverneur au baron Charles-Frédéric Rudbeck, jeune seigneur Suédois, qu'il a accom-

pagné pendant huit ans dans ses voyages en France, en Italie, en Suede, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre. Durant son séjour à Paris, M. Bjoernstaohl s'est appliqué avec ardeur aux langues orientales, & y a fait des progrès incroyables sous la conduite de Mrs. de Guignes, Cardonne & le Grand. L'académie des inscriptions l'a pris en 1770 pour correspondant. Il a voyagé assez lentement pour se donner le loisir de bien observer : en quoi il a un grand relief sur les voyageurs qui n'ont fait que jeter un coup d'œil rapide sur la superficie des objets.

Toutes les lettres de ce 1er. vol. sont adressées à M. Gjoerwell, dont le zele pour le progrès des sciences & du goût dans sa patrie, est connu par le grand nombre de ses bons ouvrages. M. Gjoerwell en avoit déjà inséré dans les journaux Suédois une partie qui faisoit desirer le reste, dont il a bien voulu gratifier le public. Nous suivrons l'ordre des 46 lettres en repassant, mais légèrement, sur le 2e. volume.

1. La 1ere. lettre, datée de Paris le 7 avril 1769, présente la situation de la littérature en cette capitale, comme M. Bjoernstaohl l'y a vue. En décrivant le college royal, il en nomme avec honneur la plupart des professeurs : il distingue M. Cardonne, professeur d'arabe, qui a donné en 1765, *l'histoire de l'Afrique & de l'Espagne sous la domination des Arabes, composée sur différens manuscrits arabes de la bibliothèque royale*, en 3 vol. in-8vo. duquel il dit

qu'il a demeuré 20 ans en Orient, qu'il parle très-bien l'arabe & le turc, & qu'il a succédé en 1768 à M. de Fiennes, déplacé & éloigné par ordre du feu roi. Il n'y a que Mrs. des Hauterayes & de Guignes, disciples de feu M. Fourmont, qui entendent le chinois. M. de Guignes surpasse son maître en ordre & en clarté. Son histoire des Huns, qui lui a coûté dix ans de travail, suffit pour l'immortaliser. M. le Beau, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions, avoit coutume de dire de M. de Guignes, aussi membre de cette académie : *il est notre trésor*. M. de Guignes a le bonheur de posséder une épouse d'un grand savoir & d'un goût exquis. Elle est capable de l'aider dans son travail, lit le chinois, & en cherche les mots dans le dictionnaire. Il n'avoit qu'environ 40 ans en 1769. Il est petit de taille comme M. d'Alembert, simple, sans apprêt, & n'a pas grande apparence ; mais il a un beau génie & un excellent cœur. Le savant abbé Barthélemy, qui s'est fait connoître par ses explications des inscriptions palmyriennes & phéniciennes, a abandonné une pension du roi de 1000 l. pour la lui faire passer ; sacrifice rare même à l'amitié !

Voici une anecdote tirée de cette lettre. M. Garnier, continuateur de l'*Histoire de France*, commencée par M. Velly, étant devenu professeur d'hébreu, qu'il savoit peu & n'aimoit point, il représenta au comte de St. Florentin, qu'il étoit inutile d'entretenir au college royal deux professeurs d'hébreu qui n'avoient presque

point d'élèves, & qu'il vaudroit bien mieux changer une des deux places, en une chaire d'histoire de France qui manquoit. Le comte de St. Florentin, ministre d'état, fit le changement sans qu'on en eût rien appris au college royal, avant que la gazette l'annonçât. L'académie des sciences & le college en ont témoigné leur déplaisir à M. Garnier. Il y a des gens qui voient avec déplaisir ébranler les établissemens de François I, pere des lettres en France. Le dégoût des langues anciennes & savantes, sembleroit pronostiquer le retour de la barbarie. A peine y a-t-il en France une autre chaire d'hébreu que ces deux, & celle de Sorbonne, fondée par le feu duc d'Orléans. On peut bien lire l'histoire soi-même. D'ailleurs n'y a-t-il pas quelque danger d'enseigner magistralement celle du pays?

Il n'y a point de lieu au monde, qui offre autant de facilités que Paris, pour apprendre tout gratuitement. Les études y sont en honneur. Ce qui passeroit pour pédanterie en Suede, d'aller le livre à la main & de lire dans une promenade publique, y est ordinairement pratiqué, même par des cordons bleus & quelquefois aussi des dames. On lit jusques dans les rues & dans les carrosses.

M. Bjoernstaohl fut spectateur le jeudi-saint à Versailles, du lavement des pieds à 13 garçons. Il dit que le roi ne les lava point, mais les baissa après qu'ils eurent été lavés & essuyés par un officier qui étoit à ses côtés. Le dauphin & les autres princes du sang, porterent
les

les plats de bois au nombre de 13 fois 13, qui furent mis dans 13 corbeilles. Chaque garçon en emporta une, avec une bourse de 13 écus. Aucun ne mangea au château. Après cette cérémonie accompagnée d'un bon sermon, le roi alla dans une chapelle, où il y avoit une représentation du tombeau de J. C. en superbe porcelaine, orné des plus belles fleurs du jardin de Trianon. On ne croit pas jusqu'où va la crainte de Dieu, dans une cour aussi brillante. Tous les matins le roi, dès qu'il est habillé, fait sa prière à genoux avec ses aumôniers, dans sa chambre, entouré des courtisans debout. M. Bjoernstaohl dit y avoir assisté plusieurs fois. Ensuite, S. M. va à la messe qu'il entend ordinairement tous les jours. Toute la cour suit l'exemple du roi.

M. Bjoernstaohl se trouva à Fontainebleau; en même tems que le roi de Danemarck. Il s'y entretint avec le comte de Bernstorff, son premier ministre, qui déplorait beaucoup la mort prématurée du savant professeur Forskaol. Les moines de Fontainebleau conservent la cotte de mailles & le sabre de l'infortuné Monaldeschi, que la reine Christine fit tuer dans la galerie des cerfs : ce qui parut une curiosité aux Suédois.

IIe. LETTRE. *Paris, 6 octobre 1769.*

M. Bjoernstaohl a rendu visite à M. Anqueril, qui préparait alors son ZEND-AVESTA. M. Anqueril a voyagé dans l'Inde, y a demeuré plusieurs années, pendant lesquelles il a fréquenté les bramines, & il a appris des

Guebres, l'ancien persan , appelé *Zend* , qui est la langue dans laquelle Zoroastre a écrit. Tous les ouvrages de ce sage , il les a apportés avec lui en France , avec plusieurs autres livres , aussi en ancien persan , & il les a déposés à Paris , dans la bibliothèque du roi , reliés en velours bleu. Ce sont les seuls qu'il y ait en Europe aussi complets. L'Angleterre ne les a pas tous , & Hyde n'étoit pas en état de tenir la promesse qu'il avoit faite , de publier un pareil ouvrage , qu'on a attendu en vain pendant soixante ans : car Hyde ne savoit ni la langue *Zend* , ni la langue *Pehlvi* , mais seulement le nouveau persan. Non-seulement il n'avoit pas tous les livres rapportés par M. Anquetil , mais même on ne trouve aucuns livres écrits en langue *Pehlvi* , ni en Angleterre , ni même en Europe , autre part qu'à Paris. Il étoit réservé à M. Anquetil , de les faire connoître & de les habiller en françois , pour les rendre plus agréables. C'est sans doute quelque chose de surprenant , que de voir ainsi revêtus les premiers & les plus anciens monumens d'un peuple anéanti depuis plus de 1200 ans , & qui ne peut manquer de piquer fort la curiosité des amateurs de l'histoire humaine & des archives de l'antiquité : mais il est plus merveilleux encore que M. Anquetil soit l'unique en Europe , qui connoisse une langue entièrement morte aujourd'hui , & qui n'est entendue de personne dans l'Inde , & même dans la Perse , si ce n'est de quelques Guebres , qui s'en sont fait une étude particulière.

M. Bjoernstaohl se félicite aussi d'avoir fait connoissance avec M. Berteraud, Bénédictin, occupé à un ouvrage qu'il se proposoit d'intituler : *Rerum à Francis in Oriente gestarum Scriptores*, en 3 ou 4 vol. in-folio. Ce devoit être une collection de mémoires, tirés des manuscrits arabes, touchant les croisades & les exploits des croisés en Orient. M. Berteraud auroit désiré de placer l'arabe à côté de la version latine, s'il eût été facile de se procurer assez de caractères arabes; mais il n'y en a presque plus à Paris, ni ailleurs en France, le goût pour l'arabe s'y étant perdu depuis le ministère du cardinal de Richelieu, sous lequel on a imprimé plusieurs livres arabes. Cet ouvrage de M. Berteraud est une espèce de supplément aux *Rerum Gallicarum & Francicarum Scriptores*, qu'il a recueillis avec d'autres Bénédictins, au travail desquels il préside sous les auspices du gouvernement, qui leur fait pour cela une pension de 1200 liv. Joseph Schahin, Arabe, venu à Paris, après s'être sauvé du naufrage dans la Méditerranée, aide M. Berteraud à déchiffrer les manuscrits arabes les plus difficiles.

Il n'y a pas disette à Paris d'interpretes dans l'arabe, mais ils ont leurs occupations. Outre M. Cardonne, M. le Grand l'a étudié dans les écoles mêmes des Arabes & des Grecs; il a passé 40 ans tant en Egypte, qu'en Syrie & à Constantinople; il écrit & parle arabe, turc, & persan, avec une facilité si extraordinaire, qu'il n'a guere son pareil en Europe dans ce

genre , & qu'il a faisi d'admiration un envoyé d'Alger à Paris. C'est de même pour lui de parler arabe , turc & françois. On en a une *Controverse sur la religion chrétienne & celle des Mahométans*, in-12. traduite d'un manuscrit arabe. C'est un petit homme maigre qui a le cœur bon & beaucoup de crainte de Dieu.

M. Fourmont est aussi interprete des langues orientales. Il a resté quatre ans en Egypte , & a publié une *Description historique & géographique des plaines d'Héliopolis & de Memphis*, Paris, 1755 , où il détruit l'erreur des modernes qui ont presque tous pris Babylone ou le Caire pour Memphis : il est neveu du savant Fourmont , & pour le distinguer on le nomme le gros Fourmont , à cause de sa corpulence.

Il y a à Paris huit ou neuf savans attachés à la bibliotheque du roi pour les langues orientales , & pensionnés du roi : ensorte qu'on n'est jamais à Paris dans le cas que j'ai lu de Stockholm dans une gazette avec désagrément, dit l'auteur : savoir, qu'il y étoit arrivé un Turc ou un Arabe, fans que dans cette capitale du Nord il se fût trouvé quelqu'un qui pût conférer avec lui, ou seulement distinguer s'il parloit turc ou arabe.

Le roi de France entretient continuellement une école où l'on apprend le turc à des enfans grecs ou françois qui sont connus sous le nom d'*enfans des langues*. Ils vont continuellement habillés à la maniere des Orientaux , afin de s'y accoutumer. Leur éducation finie à Paris , on les envoie à Constantinople , au Caire , & à

Smyrne pour se perfectionner & se rendre capables de devenir consuls , agens , drogmans ou secrétaires de légation dans le Levant.

L'émulation est excitée à Paris entre la jeunesse par des récompenses distribuées avec impartialité. A cette occasion M. Bjoernstaohl applaudit au concours établi entre les dix colleges de l'université , & il fait mention de M. d'Ansse de Villosion , d'une ancienne famille , qui après avoir été couronné dans toutes ses classes , avoit lu à l'âge de 19 ans [en 1769] tous les auteurs classiques latins , & 80 grecs , avoit fait en six mois des progrès étonnans dans l'arabe , l'hébreu , le syriaque , & s'étoit acquis l'amitié générale par sa bonne conduite.

Un savant qui réussit à entrer dans une des académies de Paris , ne tarde pas d'être pensionné de deux mille livres au moins , sans pour cela être obligé à aucun travail , s'il ne lui plaît. Ainsi la mort n'a pas plutôt enlevé un habile homme qu'il est remplacé ; sa mémoire est perpétuée par des éloges qui sont un puissant aiguillon pour les vivans.

Tous les six mois on prononce en latin , dans la Sorbonne , le panégyrique de quelque grand homme. M. Bjoernstaohl y a assisté à ceux de Fénelon & de Bossuet , avec un brillant auditoire composé du nonce du pape & de plusieurs évêques , entr'autres illustres personnages. Ces honneurs excitent à l'imitation de ceux qui les ont mérités , comme les lauriers de Miltiade enflammoient Thémistocle , ou comme les grenadiers aiguïsent leurs épées au tombeau du maréchal de Saxe.

De la Sorbonne M. Bjoernstaohl nous conduit avec lui au salon du Louvre , où des chefs-d'œuvres de peinture , sculpture & gravure ; font tous les deux ans offerts à l'admiration publique. Un Suédois dut être flatté d'y en voir de ses compatriotes, Mrs. Roslin & Taravall, peintres du roi , & de Mr. Hall , peintre des enfans de France, fameux en miniature.

Minerve ne vend point ses leçons à Paris ; l'on peut y apprendre tout ce qu'on veut sans qu'il en coûte ; & le baron de Holberg a eu raison de dire qu'à Paris, il n'y a rien qui soit à meilleur marché que la sagesse , ni de plus cher que les folies. La passion d'instruire les autres domine certains savans , au point que sans recevoir pour cela aucuns appointemens du gouvernement , ils donnent *gratis* des cours publics d'instruction. Dans ce nombre, M. Philippe de Prétot est un de ceux qui se distinguent le plus. Depuis 22 ans il consacre deux heures tous les dimanches & tous les jours de fêtes à enseigner dans sa maison l'histoire & la géographie aux personnes des deux sexes qui veulent s'y rendre. Il y vient des gens de qualité. Je lui ai entendu raconter des anecdotes suédoises que je n'aurois jamais cru parvenues jusqu'à lui , dit M. Bjoernstaohl. Il est auteur de *l'Analyse chronologique de l'histoire universelle , depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne inclusivement* , in-4to. imprimé à Paris en 1756 , pour la seconde fois. Il a aussi mis au jour un bon *Atlas*.

M. la Fosse, médecin vétérinaire , auteur

du *Guide du maréchal*, tient aussi à Paris une école gratuite de maréchallerie ; il a fait construire à ses frais un grand amphithéâtre, où il donne ses leçons. Un Suédois, M. Herrnquist, qui demeure avec lui, & s'y forme avec succès à l'art vétérinaire, lui a arrangé son jardin de botanique suivant la méthode de Linné. Ici M. Bjoernstaohl comparant M. la Fosse avec M. Bourgelat, rabaisse beaucoup le second. Nous supprimerons ce désagréable parallèle.

Personne ne surpasse M. d'Anville dans la géographie. Il a fait l'*Atlas des histoires ancienne & romaine* de Rollin, & la *Géographie ancienne & moderne*, in-8vo. 3 vol. ou in-fol. un volume, afin d'y pouvoir joindre les cartes. M. Niebuhr ayant vérifié sa carte d'Arabie sur les lieux, en a rendu un témoignage favorable.

Indépendamment du comte de Kreutz, ministre de Suede, & du baron de Sparre, secrétaire de légation ; il ne laisse pas d'y avoir des Suédois en France, la plupart officiers au régiment Royal-Suédois, comme le comte Sparre, colonel de ce régiment, d'origine suédoise, avec deux de ses frères, quoiqu'il ne connoisse ni la Suede ni sa langue ; le baron Sinclair, capitaine, qui a servi sous Charles XII, & bien d'autres. Il y en a aussi dans le régiment royal de Baviere, qui a pour colonel le comte de Lewenhaupt, Suédois.

On rencontre par forme d'addition l'extrait d'une lettre du 22 septemb. 1775, de M. d'Ansse de Villoison à M. Bjoernstaohl, qui fait connoître la liaison de ces deux savans. M. de

§0 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Villoison mande qu'une des plus illustres connoissances qu'il ait faites dans son voyage en Allemagne, est celle du duc régnant de Saxe-Weimar, âgé de 18 ans, avec qui (en 1775) il entretient une correspondance réglée. Ce prince étant sur le point d'épouser une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, M. de Villoison a composé à ce sujet un épithalame de 120 vers latins. On plaïsantoit un jour devant le prince son frere, qui n'a que 17 ans : après tout, dit-il, un prince ne doit avoir d'autre maîtresse que ses sujets. M. de Villoison, lui demandant s'il aimoit la chasse? Croyez-vous, répondit-il, que les animaux soient faits pour servir de jouets à la cruauté des hommes? Il vit aussi à la cour de Weimar, M. Wieland, célèbre poëte Allemand, ami & sujet du duc.

» M. Oberlin, bibliothécaire de Strasbourg,
» continue M. de Villoison, va faire imprimer
» son ouvrage sur les canaux de communica-
» tion : il m'a fait l'honneur de me le dédier ;
» comme M. Schneider, aussi de Strasbourg ;
» m'a fait l'honneur de me dédier une édi-
» tion de Marcellus Sidites , poëte grec &
» médecin. M. Aeske m'a aussi dédié son De-
» nis d'Halicarnasse. Le pauvre M. Caperon-
» nier est mort ; il ne tenoit qu'à moi d'a-
» voir ses places. J'ai représenté au ministere
» que M. Caperonnier laissoit un fils qui n'a-
» voit d'autre patrimoine que les bontés du
» roi. Je vais donner à l'impression dans un
» même volume in-4to. : 1^o. une édition du
» philosophe Stoïcien Cornutus ; 2^o. un ou-

» vrage purement de ma composition que j'ai
 » intitulé, *Theologia physica Stoicorum*, &c. »

IIIe. LETTRE. *De Paris*, 3 février 1770.

M. Bjoernstaohl y poursuit sa relation des savans qu'il a connus à Paris, & revenant d'abord à M. de Guignes, il annonce l'apparition du Chou-king, livre révééré comme divin par les Chinois, qui contient leur religion, leurs mœurs, leur ancienne histoire, & qui a été composé par Confucius, mort âgé de 73 ans, 478 ans avant l'ère chrétienne. Le Jésuite Gaubil en avoit fait une traduction qui étoit conservée à la bibliotheque du roi. M. de Guignes l'ayant comparée avec l'original chinois, y a apporté les corrections nécessaires pour la rendre un ouvrage fort intéressant. Il devoit publier ensuite dans le même volume la tactique des Chinois, & un poëme mis en françois en Chine, par le P. Amyot, Jésuite, d'après le chinois de l'empereur régnant Rjen-long. Ce monarque l'a composé dans son voyage aux tombeaux de ses ancêtres en Tartarie, pour s'exciter à suivre leurs vertus, & à les prendre pour modeles dans l'art de gouverner. Il s'y plaint de son impuissance à rendre ses sujets aussi heureux qu'il le desire; il exhorte ses conseillers à venir à son secours, & il se propose d'avoir continuellement sous les yeux les exemples de ses peres (*). On dit que ce prince a écrit lui-mê-

(*) *Le chou-king*, traduit en françois par le feu P. Gaubil, a été publié par M. de Guignes en 1771, in-

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

me 38 volumes, & qu'il fait bien des vers latins.

M. Cardonne ne se repose pas dans son office d'interprete des langues orientales. A l'histoire des Arabes il a joint 2 vol. in-8vo. de mélanges de littérature orientale, parmi lesquels il a eu l'attention d'écarter ce qui se rencontre dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, ou qui est imprimé ailleurs. Il travaille à une histoire des Califes, qui nous manque en Europe, & qui doit répandre beaucoup de jour dans l'histoire au moyen-âge. M. le Grand a aussi écrit des *Mélanges orientaux*. Ceux de M. Cardonne sont fort curieux; mais M. le Grand le surpasse. On remarque dans ces deux messieurs, une différence proportionnée à leur séjour en Orient, où M. le Grand a demeuré quarante ans, au-lieu que M. Cardonne n'y est resté que vingt.

M. Keralio, major à l'école royale militaire, n'a pas échappé au voyageur suédois, ne fût-ce qu'à cause de sa *collection de différens morceaux sur l'histoire-naturelle & civile des pays du nord*, 4 vol. in-8vo. qu'il se propose de porter jusqu'à 8 vol. dans lesquels l'histoire de Suele est son objet principal. Il entend presque toutes les langues d'Europe, & traduit le suédois promptement. Son épouse aussi est savante, & on a

4to. de 56 pages; & l'*Art militaire des Chinois*, traduit aussi en françois par le P. Amyot, a été publié aussi par M. de Guignes en 1772, in-4to. de 65 pages.

d'elle des traductions de l'anglois en françois : car à Paris il y a des femmes réellement lettrées. On en voit d'affises à la bibliothèque du roi faire des extraits. Qui ne connoît pas Mlle. Basseporte, qui a dessiné & peint si élégamment pour les ouvrages de M. de Buffon ; demoiselle qui possède tous les agrémens qu'on peut conserver dans un grand âge ? Elle se souvenoit d'avoir vu à Paris le chevalier de Linné , & chargea l'auteur de complimens pour lui. Mlle. Biheron , qui n'est peut être pas aussi connue , mérite autant de n'être pas oubliée : elle a imité des squelettes si parfaitement qu'on croit en voir de véritables avec les nerfs & les muscles. Personne ne fait quelle matière elle emploie à ses anatomies. Elles ressemblent à de la cire , quoiqu'on puisse les tenir auprès du feu , & même les laisser tomber sur le plancher sans les endommager. Elle en nomme toutes les parties en grec & en latin , & a des élèves qui étudient l'anatomie sous elle. Elle a travaillé pour plusieurs cours d'Europe ; particulièrement pour le roi de Danemarck.

IVe. LETTRE. *De Paris , le 13 Mai 1770.*

M. Bjoernsstaohl y découvre de plus en plus son goût pour l'Orient , en s'étendant sur la réponse de M. Niebuhr , aux questions de l'académie royale des inscriptions & des belles-lettres , touchant l'Arabie , & en donnant le plan d'une *société royale des études orientales* , imaginé par les capucins , disciples de l'abbé de Villefroï. Elle devoit être composée de trente-six savans dans les langues orientales , partagés en

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

quatre classes ; l'hébraïque , l'arménienne , l'arabe & la chinoise , suivant les quatre principales langues de l'Orient. Huit membres dans la classe d'hébreu auroient cultivé neuf langues : l'hébreu , le syriaque , le caldéen , le samaritain , le rabbinique , l'espagnol , l'allemand , l'anglois & l'italien. Neuf dans la classe de l'arménien auroient appris sept langues : l'ancien arménien , le nouveau , le persan , le turc , l'ibérien ou géorgien & le caspien ; avec une langue à peu près semblable qu'on parle aussi sur les bords de la mer Caspienne. Six dans la classe arabe , se seroient distingués en arabe , en éthiopien & en cophte. Huit se seroient particulièrement appliqués au chinois , à l'indien , au siamois , au tartare , au russe , à l'esclavon & au polonois. Deux se seroient rendus forts dans le grec ancien & moderne , outre l'hébreu & le syriaque ; deux dans l'histoire sacrée & profane , la chronologie & la géographie ; un auroit été capable de faire honneur à la société par son style latin : total ; vingt-six langues & trente-six hommes. Un président auroit gouverné chaque classe.

Cette société se seroit occupée à compléter & à perfectionner la bible polyglotte d'Angleterre , à rechercher tout ce qui a rapport à la religion , aux mœurs & à l'histoire des peuples d'Asie , & à former pour eux de bons missionnaires. Il manque à la polyglotte d'Angleterre la version syriaque faite sur le grec ; la traduction éthiopienne de tout l'ancien testament ; l'arménienne , remarquable par une addition au cantique des

cantiques qu'on ne trouve que là , de laquelle l'abbé de Villefroï a publié une version ; la cophre ; la géorgienne ; des observations sur les différentes traductions arabes : car il y en a au moins trois , l'une faite sur l'hébreu , l'autre sur le grec , & la 3^{eme}. sur le syriaque , que les Anglois ont mêlées & confondues dans leur polyglotte ; la persane ; & à chacune de ces versions une traduction littérale plus exacte que celles d'Angleterre. Quel vuide ne restet-il pas encore à remplir dans l'histoire des églises chrétiennes d'Asie , dont on ne connoît pas même le nom !

M. l'abbé de Villefroï est le seul connu de M. Bjoernstaohl , qui fût l'arménien , & qui pût profiter des manuscrits que la bibliothèque du roi possède en cette langue si riche que , son dictionnaire auquel on travailleroit , contiendrait 80000 mots. Voilà de vastes projets que le pere Louis de Poix , capucin , espéroit réaliser avec la protection du gouvernement , qui sembloit promise par le duc de la Vrilliere : le pape en avoit témoigné sa satisfaction. On prétend que le feu grand-aumônier a contribué à le faire échouer , en disant qu'il n'étoit pas nécessaire que les capucins fussent si savans , qu'ils devoient plutôt pratiquer la sévérité de leur regle & châtier leur corps. Nous supprimons la réflexion de l'écrivain sur cette maxime.

En abrégéant la lettre suivante , nous lui conserverons sa forme de lettre.

Ve. LETTRE. *De Paris , le 7 juin 1770.*
 » J'ai reçu hier la visite d'un maître de lan-

gues qui jamais de sa vie n'a dit une parole. Cet homme singulier , c'est M. Saboureux de Fontenai , natif de Versailles , fils d'un maréchal-de-logis des chevaux légers de la garde du roi , place qui donne le rang de colonel. Malgré qu'il soit entièrement sourd & muet de naissance , il a appris plusieurs langues & plusieurs sciences , & il les possède assez éminemment pour en donner lui-même des leçons aux autres sourds & muets. Quand on n'est pas accoutumé à ses signes des doigts , on ne peut s'entretenir avec lui que par écrit. Il m'apporta une lettre de M. Duchesne , garde-facs du parlement , auteur du *Manuel de Botanique* , ami de Linné , laquelle m'apprenoit que M. de Fontenai avoit reçu de M. la Perrière , les premiers élémens de lecture & d'écriture ; mais qu'il ne doit qu'à ses propres talens le fonds très-étendu de connoissances qu'il a d'ailleurs acquises en tout genre ; qu'après avoir épuisé les langues d'Europe , il vouloit tâter de l'oriental ; qu'il comprenoit l'hébreu & le syriaque , & qu'il souhaitoit d'entamer l'arabe : c'est pourquoi il me recommandoit de le guider dans cette nouvelle étude. Je prêtai plusieurs livres à M. de Fontenai , propres à seconder son dessein ; & lui ayant demandé quel fruit il prétendoit tirer de l'arabe , il me répondit que c'étoit de connoître la métaphysique des langues primitives. Je le priai d'expliquer sa pensée un peu davantage , ce qu'il fit en ces termes. » J'appelle la métaphysique des langues , cet esprit qui applique des fig-

» nes sensibles aux idées , qui arrange ces fig-
 » nes d'une certaine maniere , qui en rend rai-
 » son , & qui avec ces signes , peint les pen-
 » sées & les images , d'une maniere noble &
 » pleine de feu. «

Je lui demandai s'il n'avoit rien écrit pour le public. Il me dit que feu M. le duc de Chaulnes l'avoit engagé à rendre publique sa dissertation en forme de réponse à une question sur la maniere dont il avoit appris la langue & la religion ; & que sa réponse étoit dans le *journal de Verdun* , octobre & novembre 1765. Il est merveilleux de voir un homme , dont la langue n'a jamais pu articuler un mot , écrire néanmoins sur les langues , & monter jusqu'à leur origine. C'est précisément la même chose que de voir l'aveugle Saunderson , écrire sur les couleurs & les étoiles qu'il n'a jamais apperçues des yeux. «

» J'ai été encore honoré de la visite de M. Brun de Lubec , célébré dans les ouvrages de M. Kennicot. Il venoit d'Angleterre , où il avoit passé un an , tant à Londres qu'à Oxford , toujours avec M. Kennicot , qui l'a renvoyé ici consulter & comparer des manuscrits hébreux , & autres de l'ancien testament , & poursuivre la recherche d'un manuscrit hébreu , de plus de mille ans. Ce manuscrit a été décrit en 1743 , dans le *Journal de Trévoux* ; comme appartenant au feu duc d'Orléans , premier prince du sang , mort à Ste. Genevieve. M. Brun n'a pu le découvrir , mais j'ai été plus heureux que lui. Après avoir parcouru à

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Paris, avec M. Liden, environ quarante bibliothèques, j'allai à celle des Jacobins, qui est dans mon voisinage. J'y trouvai sur une table un papier, contenant la description du manuscrit, copiée des *Mémoires de Trévoux*. Je le demandai aussi-tôt, parce que je savois que les Dominicains avoient hérité de tous les livres du duc d'Orléans, comme les Chanoines de Ste. Genevieve, de son riche cabinet de monnoies & de médailles. Ils me répondirent qu'ils ne savoient point où étoient les manuscrits. Dans la suite, j'ai trouvé celui-là dans la bibliothèque du roi, & je l'ai mandé à M. Kennicot, qui m'en a marqué une joie extrême. «

» Paris cache tant de trésors dans toutes les branches des sciences & des arts, qu'il s'en soustrait toujours beaucoup à la recherche la plus soigneuse. C'est pourquoi je ne m'étonne pas de ce que M. le baron de Heinecke, conseiller de l'électeur de Saxe, y a fait à grands frais trois voyages en huit ans, parce que, disoit-il, chaque fois il oublioit quelque chose de ce qu'il avoit à y voir, & qu'aussi toutes les fois il faisoit de nouvelles découvertes, auxquelles il ne se seroit jamais attendu. Il y a peu de tems qu'il en est parti avec son épouse & son fils unique, dans l'espérance d'y revenir une quatrième fois, quoiqu'il soit âgé de soixante ans. Il est l'auteur des *Mémoires sur les artistes & les arts*, 2 vol. in-8vo. 1768 & 1769, en allemand, de la *Galerie de Dresde*, dont l'exemplaire coûte 400 livres, & de l'idée générale d'une collection d'estampes.

» Il n'est pas toujours facile à Paris d'y trouver les choses qu'on desire d'y voir. Les Parisiens ordinairement ne sont pas propres à les indiquer, les étrangers les connoissant souvent mieux qu'eux-mêmes; ce qu'on croit pouvoir répéter sans injure après M. d'Angerville, qui dit dans son voyage pittoresque de Paris : *cette description ne sera pas inutile à beaucoup d'habitans de la capitale, qui sont étrangers dans leur propre ville.* «

» Il n'y a point de description complète de Paris. D'ailleurs, tout y est trop changeant, pour qu'on puisse assigner une place fixe à un livre. «

» Je découvre fréquemment à Paris des raretés que je n'y aurois pas même soupçonnées, c'est pourquoi, mes amis me nomment *l'espion littéraire*. Entr'autres, j'ai rencontré dernièrement les coins fabriqués à Padoue par Alexandre & par Jean Cavineus, pour contrefaire les anciennes médailles. Ils sont déposés à l'abbaye de Ste. Genevieve, à laquelle Thomas le Cointe, antiquaire du roi, en a fait présent en 1670. On me dit que le roi de Prusse en avoit offert 40000 écus; mais que le roi de France avoit défendu aux chanoines de Ste. Genevieve de les laisser sortir de leur cabinet. Peut-être y a-t-il des livres qui font mention du lieu de ce dépôt, mais ou je ne les ai point lus, ou je ne me le rappelle-pas; ainsi je n'avois pas même la pensée de demander à les voir. «

» L'antiquaire de Ste. Genevieve, est lui-même

me un morceau d'antiquité pour notre siècle poli. Il ne ressemble pas au bibliothécaire M. l'abbé Mercier, qui prévient tous les étrangers avec beaucoup de courtoisie. Cet illustre bibliothécaire, n'a point ici son pareil en beaucoup de parties. Il saisit un jour que l'antiquaire étoit allé en campagne, pour me faire voir lui-même le médailler & les autres curiosités. La plus ancienne médaille suédoise que j'y remarquai, étoit un Eric XIV. J'ai obtenu une autre fois, d'examiner dans le même cabinet, une pierre qui portoit une inscription. M. l'antiquaire me disoit qu'elle n'étoit point grecque, que depuis 12 ans qu'il en avoit la garde, on ne l'avoit point remarquée, & que personne ne lui avoit fait de question à ce sujet. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que cela me paroissoit un peu étrange, d'une pierre de plusieurs pieds de long, qui d'un côté offre aux regards des caractères bien formés. On la tira de l'armoire qui la renfermoit. C'étoit autant que deux hommes en pouvoient porter. Je fis une copie de l'inscription, portant que c'étoit la pierre sépulchrable de Popilius Aelius de Smyrne; & je pris la liberté ensuite de prier M. l'antiquaire, de ne plus douter que l'inscription ne fût grecque, &c. «

Ve. LETTRE. *De Paris, le 16 juin 1770.*
 Les académies de Paris en font le principal sujet. La françoise tient trois assemblées par semaine, celles des sciences & des belles-lettres deux chacune aussi par semaine. Il y a pour chaque assemblée, 40 jettons, chacun de 40 sols

de France à distribuer entre les membres présents : ce qui fait 280 jettons qu'il en coûte au roi toutes les semaines, ou 560 livres de France, qui équivalent à 140 rixdales, sans compter les riches pensions. Le roi destine 72000 francs par an à sa bibliothèque, sur laquelle on renvoie à la description qui s'en lit dans *l'histoire de l'acad. des inscr.* 29eme. vol. On assure que le *Mercur de France*, tous frais acquittés, rapportoit au roi 30000 livres, qu'il repartissoit entre plusieurs savans, poètes, & beaux-esprits. Le *journal des savans*, ne rendoit pas au roi plus de 4800 livres, qui étoient partagés entre les six principaux auteurs.

VIIe. LETTRE. *Paris, 24 juin 1770.* L'histoire de Chulichan, ayant été traduite du persan en françois, par M. Jonas, & imprimée à Londres en 1770, on a paru surpris de cette préférence donnée à la langue françoise en Angleterre. La surprise cessera, en apprenant que le manuscrit persan appartient au roi de Danemarck, qui l'avoit fait venir d'Orient. Ne trouvant aucun Danois qui le pût traduire, il s'adressa pendant son séjour en Angleterre, à M. Jonas, savant de l'université d'Oxford, pour en obtenir une traduction, qu'il fit en françois, parce que cette langue est plus familiere au monarque que l'angloise.

VIIIe. LETTRE. *Paris, 1er. septembre 1770.* Il s'y agit de la connoissance que M. Bjoernstaohl a faite de Jean-Jacques Rousseau. Ce philosophe, qui s'appliquoit alors à la botanique, demanda au Suédois s'il l'avoit apprise;

Le Suédois lui répondit qu'il en avoit reçu quelques leçons de M. de Linné. Au nom de Linné, Rousseau se leva & haussant la voix :
 » Vous connoissez, dit-il, mon maître le grand
 » Linné ! quand vous lui écrirez, mettez-moi
 » à genoux devant lui, « ce furent ses propres
 paroles, » & dites-lui, que je ne connois point
 » de plus grand homme sur la terre. « En
 montrant la *Philosophia botanica* qu'il avoit sous
 la main, il ajouta : » Il y a plus de philoso-
 » phie dans ce livre, que dans les plus gros
 » in-folio. « Dans la suite de la conversation,
 il blâma l'ingratitude d'Adanson & de Crantz,
 d'avoir essayé de ravalier le mérite de leur maître.
 Il nomma plusieurs de ses disciples à Lyon
 & à Montpellier, auxquels M. Bjoernstaahl
 en joignit un autre fort habile de Rouen, (M.
 d'Angerville vraisemblablement.)

IXe. LETTRE. Paris, 14 septembre 1770.
 Plusieurs curiosités de cette capitale & des environs y sont rappellées; en particulier le tombeau de Léon de Lusignan, dernier roi d'Arménie, enterré en 1393 aux Célestins; le monument où le cœur de Casimir, roi de Pologne, est conservé à l'abbaye de St. Germain-des-Prés; & le lieu de la sépulture de Zaga Christos, soi-disant, roi d'Ethiopie, décédé à Ruel, en 1638, à l'âge de 24 ans, & inhumé dans le cœur de l'église paroissiale, sans qu'il en reste d'autre vestige que sur les registres, où il est qualifié de prétendu roi. Il est aussi fait mention du chariot de l'invention de M. Cugnot, qui devoit aller au moyen du feu &

de la vapeur de l'eau, & être chargé d'autant que douze chevaux en peuvent ordinairement traîner. Il est dit encore un mot en passant de M. l'abbé Mercier, à l'occasion des remerciemens qu'il a fait faire à Mrs. Wilde & Gjoerwell, qui lui avoient envoyé des livres, à la place desquels ils en promet d'autres, pour la bibliothèque du roi du Suede, dont M. Œsterdam, habile chirurgien a dû se charger en retournant en Suede.

Xe. LETTRE. *Geneve, 7 octobre 1770.* La relation du voyage de Paris à Geneve, par la Bourgogne & la Franche-Comté, ne contient presque que des observations rebattues.

XIe. LETTRE. *Geneve, 10 octobre 1770.*
 » J'allai le 3 de ce mois faire visite à M. de
 » Voltaire, à un mille de Geneve, dans son châ-
 » teau de Ferney, où j'espérois rencontrer M.
 » d'Alembert, qui malheureusement étoit sorti
 » avec madame Denis, fille de la sœur de
 » M. de Voltaire. On m'annonça au maître qui
 » me fit dire qu'il étoit malade. Cependant on
 » me présenta par ses ordres des rafraîchisse-
 » mens consistans particulièrement en syrop de
 » capillaire, dont on fait grand usage en ce
 » pays. Je remontrai que toutes les douceurs
 » se changeroient en amertume pour moi, si
 » j'étois privé de l'honneur de voir M. de
 » Voltaire, & que sa vue me feroit plus agréa-
 » ble que les mets les plus délicieux. Il prit
 » bien ce compliment qui lui fut rapporté par
 » ses gens, & il m'envoya son secrétaire M.
 » Vanniere pour me tenir compagnie. Je re-

» mis à M. Vanniere la lettre de recomman-
 » dation de M. d'Alembert, qu'il porta à M. de
 » Voltaire, qui vint aussi-tôt lui même en s'ex-
 » cufant de nous avoir si long-tems fait
 » attendre; mais, disoit-il, il avoit la fièvre.
 » Cela ne l'empêcha pas de nous offrir de nous
 » promener dans le jardin. Nous y parlâmes
 » de Charles XII... & de la reine de Sue-
 » de : *Elle m'honore*, reprit-il, *de sa protection*.
 » Je lui marquai combien je devois de re-
 » connoissance à M. d'Alembert, qui m'avoit
 » procuré l'avantage de voir un si grand hom-
 » me. Il repartit : *M. d'Alembert est vraiment un*
 » *grand homme, je ne suis plus qu'une ombre. A*
 » *quoi M. Rudbebeck repliqua : il n'appartient*
 » *qu'aux grands hommes d'apprécier leurs sembla-*
 » *bles : & il récita à propos plusieurs vers de*
 » *la Henriade*, ce qui plut fort à M. de Vol-
 » taire, qui lui adressa cet oracle : *Vous ferez*
 » *une ressource pour votre patrie.* «

» M. de Voltaire témoignoit se réjouir beau-
 » coup des victoires des Russes. L'impératrice
 » de Russie a coutume de lui écrire de lon-
 » gues lettres de sa propre main, presque tou-
 » tes les semaines. Dans la dernière qu'il ve-
 » noit de recevoir, elle disoit qu'elle ne trou-
 » voit aucun plaisir à la guerre; mais, que
 » puisqu'elle étoit attaquée, elle en suivroit la
 » fortune aussi loin qu'elle peut aller.

» M. Rieu, qui recueille soigneusement tout
 » ce qui a rapport à M. de Voltaire, m'a
 » montré deux médailles frappées à sa mémoire.
 » Sur la première on voit d'un côté son buste

» avec ce vers de la *Henriade* au-dessous : il
 » ôte aux nations le bandeau de l'erreur ; & au
 » revers un autel , aux pieds duquel on apper-
 » çoit les génies de l'épopée & du théâtre ,
 » des trompettes , des casques , des armes ,
 » des instrumens de musique & des masques ,
 » avec cette inscription au-devant de l'autel :
 » *Car. Theod. electori Palatino offererebat G. C.*
 » *Wechter jun. M. D. CC. LXIX* , & au bas :
 » *Voltaire , né le 20 fév. M. DC. XCIV*. Le
 » vers , il ôte , &c. n'a plu , ni au clergé , ni à
 » l'électeur Palatin qui n'a pas voulu qu'on
 » y mêlât son nom ; c'est pourquoi on n'a tiré
 » que huit pieces de cette médaille qui est par
 » conséquent très-rare. L'autre médaille ressem-
 » ble à la première , sinon que d'un côté , au
 » lieu du vers , il y a une guirlande , & de
 » l'autre côté , au-lieu de l'inscription du de-
 » vant de l'autel , on a mis : *Tiré d'après na-*
 » *ture , au château de Ferney. G. C. Wechter ,*
 » *M. DCC. LXX.* «

XIIe. LETTRE. *Geneve, 24 octobre 1770.* Quand
 M. Bjoernstaohl arriva à Geneve , le feu des
 dissensions entre les représentans ou grimauds ,
 & les négatifs ou partisans des magistrats , pa-
 roissoit encore caché sous la cendre , malgré
 que les principaux des mécontents eussent été
 bannis ou se fussent eux-mêmes expatriés. Un
 ton d'amertume remarquable dans le discours
 manifestoit encore assez l'ulcération des cœurs
 & la contrariété des sentimens , quoiqu'il y
 fût défendu de parler en aucune sorte du gou-
 vernement & des partis : ce qui ne pouvoit

qu'augmenter la défiance dans une république où l'on n'étoit pas accoutumé à se taire comme à Venise.

Il ne parut pas au voyageur Suédois que ni la ville de Geneve, ni son université répondissent à leur renommée. Il y a neuf basses-classes au college : avant d'arriver à celle de grammaire, qui est la sixieme, il faut avoir passé par celles de lecture, d'écriture & d'orthographe. On lit dans les *nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie & sur les Italiens, par deux gentilshommes Suédois : supposés traduits du suédois*, tome Ier. page 18 de l'édition de Londres, in-8vo. 1764; qu'à Geneve le premier prix est pour l'écriture : le thème le plus mal fait, mais le mieux écrit, emporte le premier prix. Ce galimathias est inintelligible ; car on n'accorde de prix pour l'écriture à Geneve, que dans la classe d'écriture. C'est avec aussi peu de fondement qu'on trouve, page 14, que la ville a garnison Suisse. M. Grosley de Troyes est proprement l'auteur de cet ouvrage, qu'il a attribué à deux Suédois pour le faire valoir ; malheureusement on prétend qu'il n'est pas plus exact que son *Voyage de Londres*.

On distingue à Geneve l'académie du college : sous le nom d'académie, on y comprend les hautes classes, philosophie, théologie, droit, médecine. L'académie n'a que douze à treize professeurs, trois en théologie, Mrs. Vernet, Maurice, & Claparede ; deux en philosophie, deux en droit, un en médecine, un en grec, un des langues orientales, un d'histoire, un de

de mathématique. M. Claparede, qui a écrit contre Rousseau, passe pour orthodoxe [au sens des calvinistes] : Mrs. Vernet & Maurice ont la réputation d'être sociniens. M. Bjoernstraohl demanda un jour à Mrs. Vernet & Maurice, ce qu'ils pensoient de la divinité de J. C. s'ils étoient de l'avis des sociniens. Au-lieu d'une négation simple, ils s'embarrassèrent dans de longs subterfuges. (*)

M. de Saussure, professeur de physique, a l'avantage rare pour un savant d'être riche, & de pouvoir faire venir les meilleurs instrumens de France, & d'Angleterre. Laborieux, avec de grands talens, il promet beaucoup : il reconnoît Linné & Wallerius pour ses principaux maîtres. En 1774, il a publié un projet de perfectionner les études à Geneve. M. Perdriau, professeur de grec & de belles-lettres, est un autre Eckermann pour sa latinité exquisite. M. Mallet, infatigable professeur d'histoire, continue son *Histoire de Hesse*, & son *Histoire de la maison de Brunswick*.

* Indépendamment des professeurs, Geneve contient encore des savans illustres, comme M. Tronchin, ancien procureur-général, auteur des

(*) Nous aurions omis cet article, s'il ne nous avoit pas paru plus généreux de faire connoître à Mrs. de Geneve, cette imputation d'un Suédois qui ne paroît pas l'avoir copiée simplement dans l'article *Geneve* de l'*Encyclopédie*, puisqu'elle parôit résulter, selon lui, de sa conversation avec eux. N. D. R.

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Lettres de la campagne ; M. Bonner , auteur de la *Palingénésie philosophique* ; Mrs. de Luc , freres , qui travaillent ensemble sur l'Histoire-naturelle. L'aîné a imaginé un nouveau barometre avec lequel il mesure sûrement la hauteur des montagnes & des tours. Il a le premier observé que la chaleur de l'eau bouillante n'est pas la même dans les élévations comme dans les lieux bas. Le cadet possède un nombre incroyable de coquillages & de pétrifications.

Parmi les principaux personnages qui ont le plus contribué à rendre à M. Bjoernstaohl son séjour de Geneve agréable , il nomme honorablement le prince Frédéric-François de Mecklenbourg-Schwerin , héritier présomptif des états de son oncle , qui n'ayant point d'enfans , l'a envoyé vivre plusieurs années dans une république libre , afin qu'il s'y nourrit long-tems des sentimens patriotiques , & se les rendît propres. Il a demeuré deux ans à Lausanne , deux ans à Geneve , & y restera peut-être encore deux ans. Mylord Stanhope y a passé six ans avec son épouse , afin d'y donner une bonne éducation à son fils. Mylord Stanhope a lu huit fois Homere en grec , & plusieurs fois Demosthene. On sait que depuis que son pere a conquis Mahon , le fils fils-aîné de cette famille porte le titre de comte de Mahon. M. Hennin , résident de France à Geneve , y possède une bibliotheque de 8 à 9000 volumes ; entre lesquels il y en a de suédois ; car il entend le suédois , ayant été en Suede en 1756. Il a aussi des manuscrits suédois pleins d'anec-

dotes secretees touchant les états, & d'autres manuscrits qui traitent des mines. La bibliotheque de la ville de Geneve est composée d'environ 50000 volumes, sans compter les manuscrits. Un des bibliothécaires, M. Cointe, est peu communicatif; le plus ancien, M. Lullin, est savant, & connoît bien sa bibliotheque : on travaille au catalogue.

XIIIe. LETTRE. *Marseille, 18 novembre.* Lyon, Avignon, Orange, Aix étant assez connus, nous n'en transcrivons qu'une anecdote qui fait autant d'honneur à l'abbé Barthelemy, que sa générosité envers M. de Guignes. Le jeune abbé Baudiffon, avide d'apprendre, mais d'une famille trop peu fortunée pour le seconder, partit un jour d'Aix sa patrie, sans en avertir ses parens, & se rendit à Paris. Il y alla voir l'abbé Barthelemy, pour le prier de lui obtenir une place dans quelque maison où il pût subsister. L'abbé Barthelemy, qui crut reconnoître dans lui une ardeur extraordinaire pour l'étude, l'exhorta à la continuer sans souci, lui promettant de pourvoir à tout. En effet, il lui donne deux louis par mois, sans compter les livres & les habits. Quoique le secret fût recommandé à l'abbé Baudiffon, il n'a pu s'empêcher de faire connoître son bienfaiteur à son oncle maternel, qui l'a publié par reconnoissance.

XIVe. LETTRE. *Marseille, le 30 novembre.* M. Sieuve y est fort vanté pour ses machines, avec une desquelles il prépare une huile si fine & si bonne qu'elle a l'odeur & le goût d'un

baume. Son secret consiste sur-tout à ôter les noyaux des olives, avant de les presser. Il sait aussi préserver les olives des insectes, sécher les figues & les conserver avec leur goût naturel, par une méthode qui lui est propre. Mais le plus important, c'est qu'il a trouvé l'art de garantir la laine des teignes & des vers, d'une manière qui la rend en même-tems plus douce & plus moëlleuse, & qui en relève les couleurs, enforte qu'elle ressemble à de la soie. Il a aussi découvert une mouche qui file une soie forte, élastique, de couleur argentine, sur les sapins. Si elle peut réussir en Suede, on tirera la soie du Nord, comme de l'Orient.

LE LIVRE de tous les âges ou le Pibrac moderne, quatrains moraux, par M. . SYLVAIN MARÉCHAL, avocat en parlement. A Cosmopolis, & se trouve à Paris, chez Cailleau, imprimeur-libraire, rue St. Séverin, 1779. Petit in-12. de 206 pages.

LEs talens que M. Maréchal annonce pour la poésie, sont déjà connus par quelques opuscules que le public a favorablement accueillis. Mais quels éloges ne mérite pas ce jeune poëte, lorsqu'on le voit consacrer son loisir à recueillir des maximes de sagesse & de vertu, & à les rendre plus propres à être

fixées dans la mémoire , soit en les revêtant du charme des vers , soit en les resserrant dans les bornes étroites d'un quatrain ! Ceux de Pibrac , que deux siècles n'ont pu faire entièrement oublier , que les vieillards citent encore dans nos provinces ; mais qu'on ne lit plus dans la capitale , ont servi de modèles à M. Maréchal. Il accompagne les siens d'une glose ou petit commentaire , dans lequel il développe , par quelques réflexions , le point de morale qu'il a traité dans les vers. Quelques morceaux , que nous allons détacher de ce petit ouvrage , mettront à portée d'apprécier le travail & la méthode de l'auteur. Il expose ainsi le précepte de la bienfaisance :

Les faits du grand Condé , les vers du grand Rousseau ,
Les marbres du Puget , les concerts de Rameau ,
Tous ces beaux monumens de notre intelligence ,
Mortels , ne valent pas un trait de bienfaisance.

Il recommande aux jeunes gens le respect pour la vieillesse :

Sur le front du vieillard tes devoirs sont écrits ,
Jeune homme ! du vieillard honore la présence :
Ouvre une oreille avide à ses prudens avis ,
Et sur ta bouche alors mets le doigt du silence.

Le jeune homme , ajoute l'auteur , ne devroit approcher du vieillard , qu'avec le saint respect dont il est pénétré en voyant ces bronzes antiques qui transmettent à nos yeux les traits vénérables d'un Socrate ou d'un Titus. Les vieillards devroient être les seuls livres de

102 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la jeunesse. Les leçons vivantes qu'elle en recevrait, feroient sur elle une impression bien plus profonde & plus durable. Un jeune homme persisteroit-il dans ses projets de vengeance, après avoir entendu un vieillard lui dire avec la dignité que donne l'expérience : Mon fils ,
» toutes les fois que j'ai pardonné , j'ai goûté
» un plaisir beaucoup plus grand , que lorsque
» je me suis laissé emporter à mon ressentiment ;
» j'ai vu le vindicatif consterné , repentant &
» déchiré par les remords ; je l'ai vu plus d'u-
» ne fois pleurer sur la victime qu'il venoit
» de s'immoler. »

L'homme laborieux est rarement méchant ;
l'amour du travail prévient les passions ou les amortit : aussi le poète cherche-t-il à en inspirer le goût.

Mets le travail au rang de tes dieux domestiques :
C'est le gardien des mœurs , l'ami de la santé ;
L'univers est rempli de ses bienfaits antiques ;
Il distrait les chagrins & mène à la gaieté.

L'auteur proscriit avec justice les discours licentieux.

Immole une faillie aux loix de la décence :
Que ta langue soit chaste , organe d'un cœur pur ;
Jamais dans un discours malignement obscur ,
Ne prépare de piège à la simple innocence.

» La société , dit-il dans sa glose , est infestée
» de ces beaux-esprits , qui s'étudient , par des
» paroles à double sens , à décontenancer leurs
» auditeurs honnêtes ; qui ne savent point dis-

» tinger la gâité innocente de plaisanteries gros-
 » fies, & qui aiment mieux couvrir le front
 » d'une rougeur pénible, que de faire naître
 » sur les levres le sourir naïf.... C'est sur-tout
 » parmi les vieillards qu'on rencontre ce vice
 » honteux. Parce que l'âge & la raison leur
 » défendent les plaisirs qu'ils ont goûtés, ils
 » veulent en prolonger la jouissance, en ra-
 » contant leurs antiques prouesses; ils en par-
 » lent jusqu'à la satiété, sans égard pour le
 » cercle qui les écoute par condescendance.
 » L'embarras qu'ils causent est pour eux une
 » sorte de triomphe qui les enhardit; ils croient
 » plaire & ne sont que ridicules. «

Nous citerons encore, ce quatrain sur l'*urbanité* :

Le fer le plus grossier se polit par l'usage :
 Des graces & des arts le commerce innocent,
 A l'austere vertu donne un front plus riant....
 Mais crains-tu pour tes mœurs ? reste plutôt sauvage !

On voit que cette bagatelle morale annonce un ami de la sagesse, & mérite l'accueil des familles honnêtes. Il seroit à desirer que ce petit ouvrage devînt élémentaire, & fût mis entre les mains de tous les jeunes gens, auxquels il pourroit offrir des avantages rarement réunis, de bons vers & de sages maximes.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts ; Mercure de France ; Affiches & annonces de Paris.*)

C. VELLEI PATERCULI quæ supersunt ex historiae romanæ voluminibus duobus cum integris animadversionibus doctorum curante Davide Ruhnkenio. *Ce qui reste des deux volumes de l'histoire romaine de C. Velleius Paterculus , avec les observations entieres des savans : le tout revu par M. RUHNKEN.* A Leide, chez Sam. & J. Luchtman, 1779. 2 vol. in-8vo.

APRÈS les travaux de plusieurs doctes personnages, cet ancien auteur restoit encore fort obscur & défiguré. Les éditions ne sont pas même d'accord sur son nom propre, étant nommé P. dans certaines, & C. dans d'autres : mais M. Ruhnken prouve fort bien que c'est le même Caius Velleius, dont il est fait mention au troisieme liv. *des Annales de Tacite*, c. 39. où il s'est glissé, P. Velleius au lieu de C. par la négligence des copistes.

On a paru surpris que Paterculus ayant manifesté un esprit libre & sublime dans la premiere partie, il se soit abaissé dans la seconde à flatter servilement Tibere. M. Ruhnken rend raison de cette différence, en alléguant ce passage de Tacite : *Tiberii, Caiique, & Claudii, ac Neronis res, florentibus ipsis, ob metum falsæ, &c.* La crainte plutôt que la vérité a conduit la plume des auteurs contemporains de Tibere. En vain quelqu'un objecteroit avec Lipse, *Epist.*

Quæst. V. II, que s'il n'a pas été permis d'écrire ce qui étoit vrai, on n'a pas dû pour cela écrire des mensonges, personne ne rendant compte de son silence? On peut répondre qu'il n'y a pas toujours une sûreté entière à pratiquer cette maxime. Le peuple n'a pas toujours eu impunément le droit de se taire; des tyrans ont exigé des éloges & des acclamations. Qui ignore assez l'histoire des Césars, pour ne pas savoir qu'on a fait un crime à des hommes doctes & vertueux de leur taciturnité, & que Valere-Maxime, Seneque, Curce, les deux Plines, Quintilien & d'autres ont cédé à la nécessité de louer.

Beatus Rhenanus publia, en 1520, à Basse chez Froben, la première édition de C. V. Paternulus sur un manuscrit de l'abbaye de Murbach, tronqué & mutilé, comme en sont aujourd'hui toutes les éditions qui dérivent de celle-là. Burer a pris soin d'ajouter à la fin de cette édition, les propres leçons du texte, tel qu'il étoit dans le manuscrit, dont Rhenanus avoit cru quelquefois devoir s'écarter. C'est sans sujet que Gruter, suivi par Fabricius & Burmann, a soupçonné Burer de fraude.

L'édition de Froben fut suivie de celles de Junte à Florence en 1525, de Vascofan à Paris en 1538, & de celles de Bonhommæus, & de Gryphius, qui tous se permirent des corrections utiles. Cependant les éditeurs qui ont précédé M. Ruhnken, ont négligé les éditions de Vascofan & de Junte. En 1546, Velleius fut aussi imprimé entre les *Scriptores Historiæ*

Augustæ, mais avec des changemens tout-à-fait téméraires, qui seuls prouvent contre l'opinion de Vossius & de Burmann, qu'ils ne sont pas d'Érasme, trop scrupuleux pour s'abandonner jusqu'à ce point à la démangeaison des conjectures. Néanmoins le texte ayant paru plus clair dans cette édition, on n'a plus fait que la copier, en négligeant celle de Rhenanus. Schegkiius, Popma, Gruter, Bocler, ont chargé Velleius de notes superflues sans toucher au texte.

Il est juste de faire plus d'estime des *Variae lectiones & castigationes in Velleium Paterculum*, d'Acidalius, qui a fort heureusement rétabli plusieurs passages entièrement inintelligibles avant lui; des notes d'Éricius Puteanus, entre lesquelles Alde le neveu a choisi ce qu'il a de bon: & de celles de Gerard Vossius. Mais Lipse les a surpassés tous dans son édition de Velleius, quoi qu'en juge Burmann, qui défère la primauté à celle de Nicolas Heinsius, sans faire attention que Nicolas Heinsius n'a pas traité les auteurs qui ont écrit en prose, avec autant de succès qu'il a manié les poètes. Burmann lui-même est bien inférieur dans son édition, à Lipse & à Heinsius, dont il n'a pas eu la sagacité.

Pour ce qui est de la présente édition de C. Velleius Paterculus; dans le premier volume, on y a le texte, avec les notes de Rhenanus, de Burer & de Ruhnken au bas des pages: le second volume est rempli des notes & des observations des autres éditeurs. M. Ruhnken a voulu représenter le texte de Velleius, tel

qu'il a d'abord paru dans l'édition de Rhenanus , qui est l'originale , afin qu'on ne le confondît pas avec les conjectures postérieures. Il ne s'y est pas néanmoins asservi jusqu'à rejeter les corrections les plus claires & les plus indubitables ; mais alors même il a eu soin de faire observer l'ancienne leçon. Le reste de son travail consiste à employer l'histoire grecque & romaine , pour résoudre les difficultés historiques qui se sont présentées ; à éclaircir les passages obscurs ; à confirmer par des autorités , la diction latine de son auteur , dans les cas où elle a été attaquée & paroît douteuse ; à proposer des conjectures pour la correction des endroits corrompus. Des exemples justifieront nos louanges.

Livre I , 2. *Codrum cum morte aterna gloria , Athenienses secuta victoria est. Quis enim eum non miretur , qui his artibus mortem quæserit quibus ab ignavis vita quæri solet.* M. Ruhnken a fort bien vu que la particule *enim* s'étoit glissée là mal-à-propos , à cause de sa ressemblance avec *eum*.

I , 3. *Aletes sextus ab Hercule , Hippos filius , Corinthum quæ antea fuerat Ephyre , claustra Peloppenensi continentem in isthmo condidit.* On propose avec beaucoup de vraisemblance , *claustra Peloppenensi à continente*.

I , 16. *Quis enim abundè mirari potest , quod eminentissima cujusque professionis ingenia in eandem formam & in idem artati temporis congruens spatium , &c.* M. Ruhnken a bien rétabli *congruere*.

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

I, 18. *Una urbs Attica pluribus annis eloquentiæ, quam universa Græcia operibusque floruit.* Cet endroit avoit déjà été restitué par M. Ruhnken dans son *Hist. Crit. Orator. Gr.* p. 37, ainsi : *Una urbs Attica pluribus sanæ eloquentiæ, quam universa Græcia, floruit operibus.*

II, 4. *P. Scipio Africanus --- bis excisos, &c.* Au lieu de *bis*, M. Ruhnken soupçonne *binos*, à l'imitation de ce passage de Cicéron, dans son oraison pour Murena, 28. *Bis Consul fuerat P. Africanus & duos terrores hujus imperii Carthaginem, Numantiamque deleverat.*

II, 6. Au lieu d'*ultio*, on a mis *relatio*.

II, 11. *Marius --- natus equestri loco.* Toute l'antiquité convenant que Marius étoit de la plus basse extraction, il semble qu'il faille *natus extremo loco*.

II, 23. *Transgressus deinde in Asiam Sylla, parentem ante omnia supplicemque Mithridatem invenit.* Burmann & Wopkens ont beaucoup disputé ensemble sur ce lieu, sans voir qu'il vaudroit mieux lire *parentem ad omnia*.

II, 24. *Post victoriam, qua, &c.* L'addition d'une seule lettre dissipe l'obscurité. Lisez *quia*.

II, 125. *Ut pleraque ignavè Germanicus, ita Drusus obsidentes coarctavit.* Il n'y a aucune apparence que Velleius ait blâmé ainsi Germanicus, qu'il a coutume de charger d'éloges. Il vaut mieux *ut pleraque egit navè Germanicus*.

Ibid. Lisez encore *Amputavit* au lieu d'*incipitia sibi*.

Nous nous étendrions trop, si nous voulions rapporter toutes les excellentes corrections, les

raisons solides qui les appuient, & les notes les plus savantes de M. Ruhnken, qui n'a point aussi manqué les occasions qui se sont présentées de réformer en même tems un grand nombre de passages des anciens auteurs Grecs & Latins, qui avoient rapport à son sujet. Nous ne dirons rien des Grecs de Strabon, de Plutarque, de Diodore de Sicile, pour ne pas embarrasser & retarder notre impression; mais nous ne saurions nous empêcher d'en indiquer quelques-uns des Latins.

Jusqu'ici on avoit lu dans Sénèque, *Controvers. V. 30. M. Cicero, qua violentia in absentiam Metelli strepit.* Ce qui n'a aucun sens fondé. Au lieu de *M. Cicero*, mettez *Macerio*. La vérité de cette correction paroîtra manifesté en consultant Pline. H. N. VII. 44. Dans la Xe. Satyre de Juvenal, pour *Mulæ urbes*, on propose *Mæstæ urbes*.

M. Ruhnken a dédié cette bonne édition à Mrs. Henri & Jacques Fagel, ses disciples, qui étudient à Leyde. C'est pourquoi sa dédicace est encore remplie de préceptes propres à guider la jeunesse dans son cours académique.

(*Bibliotheca critica. 4eme. partie. A Amsterdam, chez le Hengst.*)



HISTOIRE de l'église, dédiée au roi ; par M. l'abbé DE BERAULT-BERCASTEL, chanoine de l'église de Noyon. Tome Ve. depuis la décadence de l'empire d'Occident en 423, jusqu'à la conversion des Francs en 496 ; & tome VIe. depuis cette dernière époque jusqu'à la fin de St. Grégoire-le-Grand, en 604. A Paris, chez Moutard, imprimeur de la reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1779.

Cette nouvelle histoire de l'église, destinée à tenir un juste milieu entre les abrégés & les annales trop prolixes, se continue avec succès. Les quatre premiers volumes, qui ont paru l'année dernière (*), ont annoncé un écrivain judicieux, exact, impartial. Les tomes V & VI, que nous annonçons, portent le même caractère de sagesse & de franchise ; & si le style de l'auteur peut paroître quelquefois trop simple, trop négligé, ce léger défaut est avantageusement compensé par la précision & la clarté avec laquelle il expose & présente les faits.

Le cinquième volume embrasse les événemens de l'histoire ecclésiastique, depuis la décadence de l'empire d'Occident en 423, jusqu'à la con-

(*) On en a rendu compte dans le journal de septembre 1779, page 49--61.

version des Francs en 496. La chute de cet empire avoit été préparée de loin ; on eût dit que tout concouroit à l'anéantir. Après la mort du grand Théodose , les rênes du gouvernement se relâchèrent prodigieusement : des ministres destructeurs & perfides se succédèrent , les peuples se virent opprimés par ceux mêmes qui devoient les défendre ; & livrés à la rapacité des Barbares , ils perdirent insensiblement la vénération qu'ils avoient jusques-là conservée pour le nom Romain. On vit en Italie le premier secrétaire-d'état enlever la couronne à Valentinien III , qui n'étoit âgé que de six ans , & forcer Placidie , la mere de ce prince , de se sauver avec lui à Constantinople. Pour se soutenir & intimider ses ennemis , l'usurpateur appella les Barbares à son secours ; mais il fut défait , surpris & massacré dans Ravenne , où il avoit été couronné empereur , & les Barbares évacuèrent bientôt l'Italie , après l'avoir ravagée.

» Quand le calme fut rétabli en Occident ,
 » dit M. l'Abbé Bérault , on vit porter d'A-
 » frique à Rome une cause encore célèbre au-
 » jourd'hui par ses suites , ou par la diversité
 » de sentimens & de réflexions auxquelles elle
 » a donné lieu. C'est l'appel d'Antoine , évêque
 » de Fussal , au saint-siège ». Cette affaire , ainsi
 que celle du prêtre Apiarius , sont trop uni-
 versellement connues pour que nous nous y
 arrêtions ; la jurisprudence canonique de France
 est si expresse aujourd'hui sur les appels en
 cour de Rome , qu'on ne peut mieux s'en ins-
 truire qu'en la consultant.

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On doit lire dans ce volume l'analyse que M. Bérault fait du livre *de la Grace & du Libre Arbitre*, de celui de *la Correction & de la Grace*, que Saint-Augustin adressa aux moines d'Adriette, qui, prenant mal le sens des écrits du saint docteur, lui attribuoient des erreurs auxquelles il ne pensa jamais. Augustin fut consulté par Hilaire & Prosper sur les difficultés que proposoient contre sa doctrine les pélagiens mitigés de Marseille & de plusieurs autres endroits de la Gaule; il répondit avec précision & avec modestie à ces deux savans. Au reste, pouvons-nous désirer de la part de Saint-Augustin une preuve plus éclatante de sa sincérité que les *Rétractations*, ouvrage dans lequel il reprend jusqu'aux expressions dont il craignoit qu'on n'abusât? Que d'auteurs modernes devroient imiter cet exemple de modestie & de franchise! On sera sans doute satisfait du jugement que le nouvel historien porte sur les ouvrages du saint évêque d'Hypone, considéré comme littérateur. » Pour ce qui est du style, observe » M. Bérault, cet illustre pere a sans doute » ses défauts, comme le plus brillant des astres » ne laisse pas d'avoir ses taches; mais tout » homme digne de le lire & capable de le goûter, tout amateur de ce genre de beauté qui » résulte de la grandeur des choses & de la » justesse des proportions, sera si frappé, en » l'étudiant, de l'abondance des pensées, de » leur finesse tout ensemble & de leur noblesse, de leur enchaînement, de leur rapidité, en un mot, de tous les grands traits de

» l'auteur, qu'à peine fera-t-il attention au co-
 » loris de l'écrivain « :

On ne fera peut-être pas fâché de voir ;
 tracé de la même main , le portrait du fameux
 Nestorius , dont la doctrine a causé tant de
 troubles & de divisions dans l'église. » Nesto-
 » rius s'étoit acquis une si grande réputation ,
 » qu'on l'avoit tiré de l'église d'Antioche pour
 » le porter sur le siege patriarchal de Constan-
 » tinople. Ses mœurs graves ou plutôt som-
 » bres & sauvages, la simplicité affectée & la
 » mal-propreté de ses vêtemens , son visage
 » pâle & décharné , une teinture superficielle
 » des arts & des sciences, une *grande* & belle
 » voix, qui prenoit facilement le ton de la com-
 » punction & du pathétisme , une éloquence
 » éblouissante, moins occupée de l'édification
 » des ames solidement chrétiennes, qu'avide
 » des applaudissemens d'un peuple volage &
 » *précipité*, l'amertume de son zele & ses dé-
 » clamations perpétuelles contre les hérétiques,
 » son respect enfin pour Saint-Christophe, qui
 » étoit plus révééré de jour en jour par le peu-
 » ple de Constantinople , avoient répandu les
 » préventions les plus avantageuses en faveur
 » de cet hérésiarque. « Il fut si cruellement
 intolérant, qu'il poussa jusques dans le désespoir
 les divers hérétiques de son tems, ce qui oc-
 casionna par-tout des séditions ; il les faisoit
 condamner au dernier supplice. Il n'épargna
 que les pélagiens, dont il avoit besoin. Un
 certain Anastase , prêtre d'Antioche , prêcha le
 premier publiquément que Marie n'étant qu'une

femme , ne pouvoit être la mere d'un Dieu. Ce blasphème indigna tellement le peuple , qu'il sortit en foule de l'église ; ce qui n'empêcha pas Nestorius de le répéter lui-même en chaire dans un jour de solennité. » Tout frémît dans » l'assemblée des fideles , un murmure confus » se répandit de toutes parts..... Alors un » simple laïc , qui fut dans la suite évêque de » Dorylée , l'avocat Eusebe , homme vertueux » & très-instruit des matieres de religion , se » leve avec assurance & dit , ou plutôt s'écrie » avec force : nous faisons tous ici profession » de croire , & telle est la foi constante de » l'église , que le verbe éternel est vraiment né » de Marie. « Nestorius ne fut point ébranlé par ce coup de hardiesse ; il brava les réclamations de son peuple & d'une partie de son clergé. Sa doctrine se répandit jusques dans Rome , il en infesta les monasteres d'Egypte & une grande partie de l'Orient. Cependant saint-Cyrille , patriarche d'Alexandrie , neveu & successeur immédiat de Théophile , éleva la voix contre ce novateur & contre ses erreurs , il s'étudia sur-tout à détromper les solitaires , en qui souvent l'entêtement est d'autant plus profondément enraciné , que les lumieres sont moins communes. Il falloit désabuser sur-tout la cour impériale où Nestorius jouissoit d'un grand crédit ; c'est ce que fit Cyrille , en adressant à l'empereur deux traités dans lesquels le prélat exposoit la véritable doctrine de l'église. Il ménagea toujours la personne de Nestorius , & ne le nomma dans aucun de ses premiers ouvrages ;

il lui écrivit même directement ; mais le patriarche de Constantinople , irrité du zèle de Cyrille , inspira au jeune empereur des préventions funestes contre ce défenseur de la foi ; il tâcha de soulever contre lui les plus orthodoxes ; Cyrille , toujours ferme & inébranlable , écrivit à Rome , où les écrits de Nestorius étoient déjà connus ; celui-ci y écrivit également , afin de prévenir en sa faveur le premier évêque du monde chrétien. Mais le résultat de ces missives fut une condamnation authentique des opinions nestoriennes. On signifia même à l'auteur d'abjurer , dans dix jours , sous peine de déposition. Saint-Cyrille ayant reçu des lettres de Rome , convoqua tous les évêques de sa dépendance , pour un concile qui se tint à Alexandrie , d'où l'on écrivit une lettre synodale à Nestorius , qui n'en tint aucun compte , & qui continua à prêcher contre la maternité divine. Il fit plus , car il accusa Cyrille de renouveler les erreurs d'Apollinaire , & cette accusation enleva beaucoup de partisans d'une grande autorité au patriarche d'Alexandrie , entr'autres Théodoret , & Jean , évêque d'Antioche. Enfin le mal devint si général , si dangereux , que les orthodoxes supplièrent l'empereur de convoquer un concile général , ce qu'il fit en l'indiquant à Ephèse. St. Cyrille s'y rendit , accompagné de cinquante évêques de l'Egypte ; Juvénal , de Jerusalem , y vint avec ceux de la Palestine ; Flavien , de Tessalonique , avec ceux de Macédoine & des provinces circonvoisines ; il n'en vint point d'Afrique. Nestorius s'y trouva avec dix évêques.

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le patriarche d'Antioche & les évêques Cyriens se firent long-tems attendre ; mais on commença le concile sans eux. Nestorius & ses adhérens ne manquerent pas de protester contre l'ouverture du synode , & cette protestation fut soussignée par beaucoup d'évêques d'Asie , de Thrace & de Syrie ; mais comme l'ordre de Théodose n'exprimoit point de délai, on passa outre ; & dès la première session , à laquelle près de deux cens évêques assistèrent , sa déposition fut soussignée par 198 peres , auxquels adhérent d'autres prélats qui arriverent après l'ouverture du concile. Nestorius , quoique déjà à Ephèse , refusa de se trouver avec les peres , jusqu'à ce que Jean d'Antioche fût arrivé ; on le somma d'y venir , mais il se tint clos dans une maison qu'il avoit fait environner de soldats. On passa outre , & sa doctrine fut anathématisée. Cette première session occupa les évêques depuis le matin jusqu'à la nuit. Le comte Candidien empêcha les lettres du synode de parvenir à l'empereur , & , de concert avec le patriarche condamné , il fit passer à Constantinople une fausse relation de la conduite des peres du concile , qu'il faisoit insulter par les troupes dont il étoit commandant.

Jean , patriarche d'Antioche , étoit enfin arrivé : mais au lieu de se joindre aux évêques assemblés , il tint un conciliabule dans son logis , où il déposa les évêques d'Alexandrie & d'Ephèse. Voilà donc autel contre autel , & un schisme presque consommé. On avoit d'ailleurs indisposé l'empereur contre saint-Cyrille ;

les choses en étoient-là , lorsque les légats du pape arriverent. On ne voit pas que saint-Cyrille ait cédé sa place de président aux légats ; ceux-ci ratifierent ce que les peres avoient prononcé contre Nestorius & sa doctrine. Les Nestoriens ne s'endormoient pas ; ils corrompoient tous ceux qui approchoient le trône impérial , tout ce qui en émanoit favorisoit les sectaires , qui tenoient les orthodoxes enfermés à Ephese. On poussa même la violence jusqu'à jeter St. Cyrille dans un cachot. On découvrit cependant la ruse des hérétiques , & l'on parvint à faire connoître au jeune Théodose , au clergé & au peuple de Constantinople la déposition de Nestorius , la condamnation de ses erreurs , la persécution soufferte par les orthodoxes , & la surprise faite à la religion du prince. Malgré les efforts des gens de bien , l'empereur étoit tellement obsédé par les amis de Nestorius , qu'il se laissa séduire & indisposer contre St. Cyrille & Memnon ; mais Pulchérie , qui heureusement savoit manier l'esprit de ce prince , le désabusa & lui fit ratifier la condamnation de Nestorius , chassa honteusement Candidien , qui l'avoit trompé , & relégua Nestorius dans un monastere pour y faire pénitence. On plaça sur le siege de Constantinople le moine Maximien , qui jouissoit d'une grande réputation. Nestorius , s'ennuyant dans son monastere , tenta de répandre sa doctrine dans les environs , mais on le relégua dans la ville d'Oasis en Egypte ; quoique dépouillé de ses biens & errant de province en province , il ne se rétracta jamais , & mourut d'une chute de cheval.

On lira avec plaisir, la partie de cette ouvrage où l'auteur rapporte l'histoire des démêlés de St. Hilaire avec le siege de Rome. Il n'est pas moins habile dans l'art d'analyser les ouvrages que le pape St. Léon opposa à Eutichès, autre hérésiarque, qui troubla l'église d'Orient, & qui néanmoins, par intrigue ou autrement, parvint à se faire déclarer innocent, & rétablir dans la communion ecclésiastique & dans la supériorité de son monastere. Rien de plus tumultueux que le conciliabule tenu à ce sujet dans la ville d'Ephese. L'empereur ne voyant que par les yeux d'un eunuque, qui favorisoit ouvertement le moine Eutichès, autorisa ce synode par un édit, contre lequel s'éleva St. Léon, avec cette force & cette vigueur qui lui étoient naturelles. La disgrâce de Chrifape, cet eunuque qui conduisoit à son gré l'esprit foible de Théodose, la mort de cet empereur, l'élection de Marcien à l'empire changerent la face des affaires de l'église. On tint un concile à Calcédoine, où Dioscore fut déposé & condamné. On porta aussi en faveur du patriarche de Constantinople, un célèbre décret, auquel les légats & le pape ensuite s'opposèrent constamment, parce qu'il paroissoit accorder au siege de Constantinople des prérogatives que celui de Rome s'attribuoit exclusivement. C'est dans ce Concile qu'on trouve l'institution des pensions sur les bénéfices; car on créa pour Domnus, patriarche déposé d'Antioche, une pension sur les revenus de cette église, laquelle Maxime, son successeur, s'engagea de lui payer avec exac-

titude. On y voit encore l'origine des coadjuteurs ; l'évêché de Perre, suffragant d'Hiéraples en Syrie, fut l'objet de la discussion dont les peres de Calcédoine s'occupèrent dans les dernières sessions. » Athanase & Sabinien se disputoient ce siege, dit M. Bérault, pour lequel Sabinien avoit été ordonné par le métropolitain, à la place d'Athanase. Celui-ci étoit accusé de plusieurs crimes : mais il n'avoit été condamné, que pour n'avoir point voulu comparoître devant son métropolitain, qu'il disoit son ennemi. Cette affaire ne paroissant pas suffisamment éclaircie, le concile en renvoya l'examen au patriarche du ressort, qui étoit celui d'Antioche, avec obligation de terminer dans l'espace de huit mois. Si Athanase étoit convaincu d'un seul chef digne de déposition, il devoit être traité selon la rigueur des loix. Mais si, dans le terme donné, l'on négligeoit de le poursuivre, ou si l'on ne réussissoit pas à le convaincre, on le devoit rétablir dans son siege. Sabinien, dans ce dernier cas, ajoute le concile, conservera la dignité d'évêque & le droit de succéder à son compétiteur, avec une pension que le patriarche proportionnera aux facultés de cette église. Quelques observateurs trouvent l'institution des évêques coadjuteurs dans ce traitement de l'évêque Sabinien. « Nous observerons, d'après l'auteur, que l'ordre des sessions du concile de Calcédoine n'est pas le même dans tous les exemplaires ; cette diversité vient de ce que les évêques des grands sieges

amenoient chacun leurs notaires aux conciles généraux, & leur faisoient transcrire ou rédiger les actes, selon le besoin qu'ils en avoient.

Ce qu'on lira avec plus d'intérêt dans ce cinquieme volume, après les matieres que nous avons déjà analysées, c'est sur-tout l'histoire de l'église d'Afrique, violemment persécutée par le roi Genferic, arien fanatique, politique profond, ennemi dangereux, souverain plus cruel que courageux, moins ignorant cependant que plusieurs autres, qui laissoient flotter, au gré des caprices des favoris entreprenans ou des hérétiques adroits, le gouvernement de leurs états. M. l'abbé Bérault n'omet point de faire mention de toutes les vertus dont l'Afrique fut le théâtre. Les martyrs qu'y fit l'arianisme déploierent un courage dont n'eussent point été capables tous les héros que nous vante l'histoire profane. La vertu sublime de Martinien, la fermeté héroïque de Satius, la confession franche d'Armogaste, franchise si rare dans un courtisan, sont des traits qu'on ne rencontre que dans les annales de l'église. Sous la domination d'Hunneric, la persécution devint encore plus cruelle. Les évêques ariens, maîtres de la cour de ce prince, réveillèrent en lui la haine mortelle qu'il portoit dans son cœur au catholicisme ; les orthodoxes les plus distingués par leurs lumieres, leurs vertus & leur fermeté, furent ou exilés ou mis à mort : entre tous les autres exemples de courage que donnerent les catholiques aux ariens, on admirera sans doute, celui que M. Bérault nous a consigné dans

dans son histoire. » Nul objet d'édification,
 » dit-il, ne fut plus touchant que douze en-
 » fans de chœur, distingués entre les autres par
 » la beauté de leurs voix, & qui suivoient les
 » confesseurs dans leur bannissement. Leur ta-
 » lent les fit regretter par les ariens, qui cou-
 » rurent sur leurs pas, afin de les ramener :
 » mais les généreux enfans ne voulurent pas
 » quitter leurs maîtres; ils s'attachoient à leurs
 » vêtemens, ils se laissoient frapper à grands
 » coups de bâton; ils bravoient les épées nues
 » dont les menaçoient des clercs & des évê-
 » ques ariens; ministres de sang & de terreur,
 » qui marchaient toujours armés, & ressem-
 » bloient beaucoup mieux à des soldats ou à
 » des bourreaux qu'aux prêtres du seigneur.
 » Enfin on les détacha de force & on les ra-
 » mena à Carthage : mais on n'en put jamais
 » séduire un seul par toutes les caresses & tous
 » les mauvais traitemens qu'on employa tour-
 » à-tour. Long-temps après la persécution, ils
 » faisoient encore la consolation & la gloire de
 » l'église d'Afrique, demeurant ensemble à Car-
 » thage, mangeant ensemble, chantantensem-
 » ble les louanges de Dieu. Toute la province
 » révérait ces douze confesseurs comme autant
 » d'apôtres. « C'est sous le regne d'Hunneric
 que le célèbre Vigile, évêque de Tapse, que
 l'on croit, avec raison, auteur du symbole at-
 tribué à St. Athanase, confessa généralement
 la foi orthodoxe. Il est impossible au reste de
 décrire tous les genres de tourmens, ni de com-
 ter tous les martyrs & les confesseurs que pro-

duisit la persécution d'Hunneric. M. Bérault mérite d'être lu dans tout ce qu'il rapporte du regne de Zenon, dans l'empire d'Orient, & sur-tout lorsqu'il parle, quoique succinctement, de *l'hénotique* de cet empereur, sur laquelle on a calqué probablement, dans la suite des temps, le célèbre *interim* de Charlemagne. Notre auteur analyse avec fidélité ce que le pape Gélase écrivit sur la distinction entre les deux puissances, celle de l'église & celle du prince. On trouvera sans doute dans la lettre de ce pape, observe M. Bérault, des expressions & des propositions fort extraordinaires ; mais les circonstances où se trouvoit ce pontife ne l'étoient pas moins. La diversité des temps a amené celle des opinions sur les décrétales de ce pape.

Une des plus mémorables époques de l'histoire des Francs & du christianisme, c'est la conversion de Clovis. Quoique les circonstances en soient assez connues, on se les rappelle toujours avec un nouvel intérêt. On fait que cette conversion fut principalement due à Clotilde, niece du roi des Bourguignons, princesse pleine de piété & attachée à la foi catholique au milieu d'une cour infectée des erreurs de l'arianisme. Clovis jeta les yeux sur elle pour en faire son épouse. La beauté de la princesse, & plus encore les excellentes qualités de son ame avoient déterminé son choix, & les représentations d'Aurélien, favori de Clovis, quoique catholique, le consentement de la princesse. » Gondebaud, dit l'historien, n'osa » refuser le sien à un jeune conquérant, peu

» d'humeur à effuyer impunément un refus.
 » Le Bourguignon fit partir la princesse, &
 » remit à ses conducteurs des sommes assez
 » considérables pour lui servir de dor, suivant
 » l'usage ; mais ce prince perfide comptoit ap-
 » paremment faire tout manquer en route, par
 » quelque-une de ces atrocités secrètes, où il
 » étoit exercé. La troupe fut en effet poursui-
 » vie dès le lendemain du départ ; & l'on ne
 » devoit point prévoir de difficulté à l'attein-
 » dre, la princesse étant montée sur un char
 » attelé de bœufs ; mais elle connoissoit le gé-
 » nie de son oncle : dès le premier jour, se
 » voyant à peine à 4 lieues de Vienne, elle
 » avoit proposé à Aurélien de la faire monter
 » sur un cheval, pour être plutôt hors des ter-
 » res des Bourguignons. L'argent resté en ar-
 » rière fut pillé ; Clotilde échappa & arriva
 » heureusement à Soissons, où le mariage se
 » célébra magnifiquement. Il fallut même que
 » Gondebaud, malgré tous les palliatifs dont il
 » entreprit de couvrir son artifice, restituât la
 » dot, de peur d'une guerre, qu'il craignoit
 » encore plus qu'il n'aimoit l'argent. «

» Clotilde ne manqua pas d'entretenir sou-
 » vent le roi son époux de la prééminence du
 » dieu qu'elle adoroit sur ses idoles de pierre
 » & de bois. Son esprit juste en fut ébranlé ; il
 » consentit qu'elle fit baptiser leurs enfans. Le
 » premier mourut dans la semaine de son bap-
 » tême, & Clovis l'attribua à la colere de ses
 » dieux. Un second, qu'elle nomma Clodomer,
 » fut encore baptisé, & tomba dangereusement

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» malade. Le roi menace de chasser tous les
» chrétiens de son royaume. Le ciel rend la
» santé à l'enfant aux prières de sa mère. La
» confiance prend la place du chagrin dans le
» cœur du prince. Il voulut dès lors lui as-
» surer un douaire digne d'elle & de lui. Sei-
» gneur, lui dit la reine, qui n'avoit d'autre
» ambition que d'étendre le regne de J. C., le
» bonheur d'une chrétienne est pour la vie fu-
» ture : je ne vous demande d'autre faveur
» que la liberté de vous entretenir souvent de
» cette félicité suprême que je ne desirer pas
» moins pour vous que pour moi. «

On fait qu'à la bataille de Tolbiac, Clovis voyant son armée plier de toutes parts, eut recours au dieu de la vertueuse Clotilde, remporta la victoire, & se fit baptiser, comme il l'avoit promis. St. Remi en fit la cérémonie dans l'église de St. Martin de Reims, le jour de Noël 496. Ce saint, qui avoit les idées grandes, dit l'historien, n'oublia rien pour en relever la pompe. Clovis demanda le baptême avec empressement. » Courbez la tête, » fier Sicambre, dit Remi, sous le joug du tout- » puissant ; adorez ce que vous avez blasphémé, » & foulez aux pieds ce que vous avez adoré » jusqu'ici. «

L'exemple de Clovis fut imité par une multitude de Francs, & ses libéralités à l'église furent telles, qu'elles suffirent entr'autres, à fonder l'évêché de Laon, jusqu'alors du diocèse de Reims. » Après le baptême de Clovis, dit » l'auteur, St. Remi continua d'instruire l'illuf-

» tre & fervent néophite , qui entroit avec
 » l'impétuosité de son tempérament tout de feu ,
 » dans les pieux sentimens que le St. évêque
 » cherchoit à lui inspirer. Un jour qu'il lui
 » faisoit la lecture de la passion du Sauveur :
 » *Ah! s'écria le prince , que n'étois-je là avec*
 » *mes François !* Il fit publier une déclaration
 » pour engager tous les peuples de son obéis-
 » sance à se faire chrétien : doux objet de con-
 » solation pour l'église , qui voyoit le chef de
 » la nation la plus belliqueuse & la plus puis-
 » sante depuis la décadence de l'empire , se
 » déclarer pour la vraie foi ; tandis que tous
 » les souverains qui n'étoient pas idolâtres , ou
 » professoient ou protégeoient l'hérésie. «

M. Bérault commence le sixième volume de son histoire par les lettres du pape Anastase à Clovis & à l'empereur Anastase ; cet empereur vouloit faire admettre l'hénotique de Zénon ; & son zèle pour cette piece , réprouvée par le clergé de la première église du monde , devint indirectement l'occasion d'un schisme de peu de durée ; Symmaque & Laurent se portèrent tous deux pour papes. Ce dernier étoit soutenu par la faction impériale ; & ce que l'on trouvera sans doute étrange , c'est que le jugement de ce différend fut déferé à Théodoric , roi & prince arien , qui jugea en faveur de Symmaque , lequel eut pour apologiste *Ennodius* , diacre d'une réputation & d'une éloquence rares.

On trouvera aussi , dans ce volume , une indication très bien faite des ouvrages de S. Ful-

gence , évêque de Rupsé. L'auteur s'étend beaucoup & avec justice sur les événemens qui illustrerent le regne de Justinien : la réformation des loix de l'empire , la publication des *Novelles*, la victoire remportée sur les Perses, la conversion de *Graëtis*, roi des *Elures*, & de *Gordas*, roi des *Huns*, l'établissement de la puissance temporelle des papes à Rome, & de la regle de S. Benoît, sont autant de faits remarquables traités judicieusement par le nouvel historien. C'est en ce tems que se tint le fameux concile d'Orange, présidé par S. Césaire, où l'on foudroya les restes, épars dans quelques monasteres, du sémi-pélagianisme expirant. La France comptoit alors un grand nombre de saints évêques. S. Remi avoit étendu par-tout le regne du christianisme ; & en baptisant Clovis, le premier de nos princes connus, il avoit acquis à cette divine religion une nation puissante, dont la foi, depuis cet heureux moment, s'est inviolablement conservée. Les peuples alors étoient fortement persuadés que les monarques François avoient reçu du ciel le don de guérir les écrouelles. » Il est » certain, ajoute M. Berault, par le témoi- » gnage de *Guibert*, abbé de Nogent, qui voit sur la fin de l'onzième siècle, que la » confiance des peuples attribuoit dès-lors ce » privilege aux monarques François, & que » les gens éclairés en regardoient les heureux » effets comme un miracle véritable. Les ma- » lades tourmentés d'humeurs froides, dit cet » abbé, accouroient par troupes au roi Louis-

» le-Gros , qui leur tendoit la main avec bon-
 » té , & les guériffoit , en faisant sur eux le
 » signe de la croix. On regardoit ce pouvoir
 » merveilleux comme attaché à la piété héréditaire
 » de nos rois ; en sorte que la nation
 » se glorifioit de ce que les princes voisins
 » n'osoient rien tenter de semblable. Ce n'est
 » que depuis que les rois d'Angleterre se sont
 » portés pour rois de France , qu'ils ont prétendu
 » au don de guérir la même maladie. «
 Mais une prétention fausse peut-elle accorder
 un pouvoir réel & miraculeux ? Les rois d'Angleterre
 ne croient plus aux miracles depuis Elisabeth ; ainsi au cas qu'ils aient pu guérir les
 écrouelles , cette prérogative n'a pas dû outrepasser le regne de Marie.

L'empereur Justinien n'étoit pas moins heureux en généraux qu'en jurisconsultes ; Bélisaire , cet immortel capitaine , reprit l'Afrique aux Barbares , & reçut les honneurs du triomphe le plus beau & le plus flatteur : tandis qu'on réunissoit à l'empire d'Orient les provinces qui lui avoient été enlevées , on divisoit la France en quatre royaumes ; division malheureuse dans ses suites , & qui retarda de beaucoup les progrès des Lettres. Nous ne devons pas priver nos lecteurs de deux portraits tracés par M. Berault ; ce sont ceux de deux personnages bien décriés dans notre histoire ; aussi sont-ils peints avec les couleurs convenables. Il s'agit de *Frédégonde* & de *Brunehaut* ,
 » toutes deux d'une grande beauté , toutes deux
 » non-seulement pleines d'esprit , mais de cette

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» élévation & de cette étendue de génie , qui ;
 » loin de se concentrer dans le petit nombre
 » d'affaires ou d'amusemens ordinaires à leur
 » sexe , ne put jamais se renfermer dans les
 » bornes des états respectifs de leurs époux.
 » Brunehaut cependant avoit plus de noblesse
 » dans les idées , plus de vues pour le bien
 » public , plus de cette grandeur d'ame , digne
 » du sang des rois d'Espagne , qui couloit dans
 » ses veines , & beaucoup plus de vertus ,
 » ou moins de vices , au rapport même des
 » auteurs , qu'on croit aujourd'hui ses calom-
 » niateurs. Frédégonde étoit plus cachée , plus
 » artificieuse , plus féconde en expédiens & en
 » ressources , plus entreprenante , & d'autant
 » plus sûre de réussir , que ni probité , ni hu-
 » manité , ni pudeur , ni *le respect* de sa nais-
 » sance , qui étoit des plus basses , ni enfin
 » délicatesse d'aucun genre , ne mit jamais obs-
 » tacle à ses desseins. « Détournons nos regards
 des actions de cette furie , pour les fixer sur
 un spectacle plus flatteur : ce sont les commen-
 cemens de St. Grégoire-le-Grand , dont M.
 Berault analyse les pieux ouvrages , exalte les
 vertus , & sur-tout l'humilité. C'est à cet illus-
 tre pontife que l'Angleterre doit la connoissance
 de l'évangile , que par ses ordres , St. Augus-
 tin y porta ; connoissance altérée jusques dans
 ses principaux fondemens , par l'esprit de ver-
 tige & de libertinage de Henri VIII. St. Gré-
 goire a beaucoup travaillé , & dans les circon-
 stances les plus affligeantes pour l'église , qu'il
 gouverna avec la prudence la plus consommée ;

il fut maintenir l'ancienne discipline dans toute sa vigueur : ses exemples & ses discours pleins d'onction , furent les plus fortes barrières contre le relâchement. Il eut la douleur de voir le trône impérial souillé par les meurtres les plus odieux , enfin usurpé par le plus détestable des hommes. *Phocas* , après avoir massacré le trop foible Maurice & ses enfans , le 27 novembre 602 , fit avertir Grégoire de son élévation , ou plutôt de son usurpation. Il fallut bien se soumettre à l'ordre de la providence , qui permet quelquefois les plus étonnantes révolutions , pour éprouver la foi des justes. *Phocas* , incapable de procurer le bien de l'église , pouvoit lui nuire & la plonger dans le trouble & la division , les moines d'Orient n'attendant que l'occasion de signaler leur funeste attachement à des erreurs cent fois profrites , & toujours renaissantes. St. Grégoire ménagea si bien l'esprit de ce cruel empereur , qu'il l'empêcha de faire aucun mal à l'église : d'ailleurs , il étoit trop occupé des suites ordinaires des grands attentats , pour s'immiscer , à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs , dans les affaires ecclésiastiques. M. Berault cite un trait de patriotisme à l'occasion du meurtre de Maurice , qui mérite d'avoir place dans notre extrait.

Phocas faisoit chercher tous les enfans de Maurice , afin de mieux s'assurer la jouissance du trône ; la nourrice du plus jeune des princes substitua son propre fils , pour sauver le dernier rejetton de la race impériale. Mais Mau-

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rice avertit lui-même Phocas de ce trait presque inouï de zèle & d'affection , en disant qu'il n'étoit pas juste de faire mourir l'innocent pour le coupable. Cette femme méritoit sans doute une statue.

Nous citerons encore , de ce sixième volume , quelques traits qui nous ont paru mériter d'être mis sous les yeux de nos lecteurs.

La 6e. nouvelle de Justinien proscriit la simonie , veut que les évêques ne soient pas mariés , & n'aient pas d'enfans. » Elle règle aussi ,
» remarque M. Berault , le nombre des prêtres & de toutes les personnes du clergé de Constantinople , proportionnellement à la nécessité du service & aux revenus de cette église.
» Comme il n'y avoit pas de quoi entretenir convenablement ce nombre de clercs , accru sans bornes par trop de facilité de la part des évêques , l'empereur défend de faire des ordinations nouvelles avant que cette multitude de ministres ait été réduite au pied de la fondation. On ne verra pas sans étonnement jusqu'où ce nombre montoit dès-lors. Il est statué que la grande église de Constantinople en particulier , n'aura que 60 prêtres , 100 diacres , 40 diaconesses , 90 soudiacres , 110 lecteurs & 25 chantres , en tout , 425 ecclésiastiques , sans compter 100 portiers , qui semblent n'être pas regardés comme clercs. «

Justinien , qui avoit déjà vu Gracien , roi des Hérules , & Gordas , roi des Huns , recevoir le baptême au milieu de sa cour , » fit aussi embrasser le christianisme aux Indiens

» nommés Auxumites , aux Zanes , qui occu-
 » poient une partie de l'Arménie , & aux Abaf-
 » ges , qui habitoient les environs du Caucafe.
 » Il adoucit les mœurs féroces des Zanes , après
 » les avoir vaincus par fes généraux , & il fit
 » cesser parmi les Abafges la coutume barbare
 » d'enlever aux parens leurs plus beaux enfans ,
 » pour les faire eunuques , & les vendre aux
 » Romains. En Ethiopie , fur la frontiere d'Egyp-
 » te , les Blémiens & les Nabates , tributai-
 » res des Romains , ufoient encore des prati-
 » ques les plus révoltantes de l'idolâtrie. Les
 » Blemiens , en particulier , facrifioient souvent
 » des hommes au soleil. L'empereur donna or-
 » dre à Narsès , qui commandoit dans ces quar-
 » tiers , d'arrêter les facrificateurs , d'abattre
 » les temples , & d'envoyer les idoles à Con-
 » stantinople. «

» Ce fut le même zele dans le sein de l'em-
 » pire , tant contre l'idolâtrie que contre l'hé-
 » résie ; s'il y a quelque reproche à faire ici à
 » Justinien , c'est d'avoir poussé les choses jus-
 » qu'à l'excès. Il fit une multitude de parjures &
 » d'hypocrites , réduisit quelques obstinés à se
 » tuer de désespoir , occasionna même de dan-
 » gereuses séditions. Il étoit si sévere contre les
 » violateurs des loix publiées en faveur de la re-
 » ligion , que deux évêques ayant été convain-
 » cus d'impudicité peu après la publication d'un
 » édit contre ce vice , il les fit déposer , muti-
 » ler ensuite , puis promener par toute la ville ,
 » précédés d'un crieur qui disoit : *Apprenez ,*
 » *pasteurs des peuples , à ne point profaner la sain-*
 » *teté de votre caractère.* «

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Pour achever de fixer les idées sur un prince que les uns mettent au rang des plus grands empereurs, & que MM. de Montesquieu & de Voltaire ont peint comme un mauvais politique & comme un tyran, nous rapprocherons de ce morceau le jugement qu'en porte notre historien, & qui ne s'éloigne guere de celui de ces deux grands hommes. » Malgré les taches de sa vieillesse, dit-il, comme il montra de grandes qualités & beaucoup de vertu dans la force de son âge, la postérité paroît lui avoir pardonné les maux qu'il a causés à la religion (en embrassant, entr'autres, les erreurs des incorruptibles), & dont plusieurs historiens assurent qu'il se repentit. Les Grecs l'ont placé dans leur ménologe. Il fit bâtir par-tout l'empire un grand nombre d'églises. Outre les 63 dont on fait état, il établit dix hôpitaux & 23 monasteres. L'avance qu'on lui reprocha ne l'arrêtoit pas dans ces occasions; mais l'amour de ses sujets auroit dû le détourner d'une prodigalité qui, tout pieux qu'en est l'objet, ne sauroit être une vertu, quand elle est à charge à tant de malheureux. »

Une histoire des progrès de l'autorité des souverains pontifes seroit peut-être aussi curieuse qu'intéressante; mais cette matiere seroit bien délicate à traiter. En attendant que quelque publiciste ose l'entreprendre, voici un passage qui pourra entrer dans ses matériaux. » Sous le regne d'Arhalaric, roi des Goths en Italie, qui ne traita pas les catholiques avec

» moins d'équité que ne l'avoit fait Théodo-
 » ric, son aïeul, dans son plus beau tems,
 » on publia une loi digne d'attention par la
 » connoissance qu'elle nous donne du point où
 » étoit alors l'autorité temporelle des papes à
 » Rome. Athalaric, ou plutôt Amalasonte,
 » mere du jeune roi & régente du royaume,
 » en confirmation de l'ancienne coutume, or-
 » donna que si quelqu'un vouloit actionner un
 » clerc de l'église romaine, il s'adresseroit pre-
 » mièrement au pape, & ne pourroit recourir
 » au juge séculier, qu'après avoir prouvé le
 » déni de justice de la part de l'église. Ainsi
 » l'autorité ou la juridiction temporelle des
 » souverains pontifes ne s'étendoit encore que
 » sur les clercs, en défendant, avec appel au
 » juge séculier. «

Le travestissement des femmes en homme
 n'est pas rare dans les affaires du monde. On
 en a un exemple célèbre de nos jours. S'ils
 sont moins fréquens dans l'église, ils ne prou-
 vent pas moins que ce sexe, si foible en ap-
 arence, est capable de soutenir les mêmes
 austérités que celui qui se glorifie d'avoir le
 courage & la force en partage. » Une sainte
 » fille, nommée Papule, nous fournit un de
 » ces exemples extraordinaires, mais qu'une
 » multitude de miracles fait regarder comme
 » l'effet d'une inspiration spéciale, qui seule
 » peut le justifier. Papule ayant long-tems sol-
 » licité auprès de ses parens la permission de
 » se faire religieuse, sans pouvoir l'obtenir,
 » sortit enfin de la maison paternelle, prit un

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» habit d'homme , & se fit recevoir en Tou-
» raine dans un monastere de religieux. Elle y
» passa trente ans sans être reconnue. Ce ne
» fut que trois jours avant sa mort , qu'elle
» pudeur souffrant de la seule idée de sa pro-
» chaine sépulture , elle révéla son secret , afin
» que l'on commît à des femmes le soin de
» l'ensevelir. «

Ces citations nous paroissent suffire pour donner une idée du style historique de l'auteur , & de l'intérêt qu'il fait mêler à son récit. C'est sur-tout dans l'analyse des ouvrages des docteurs de l'église , tels que les St. Augustin , les St. Grégoire-le-Grand , &c. &c. , qu'il donne des preuves de sa sagacité , d'une saine critique , & de ses connoissances dans les lettres sacrées. Aussi ces deux nouveaux volumes présentent à la piété tout ce qui peut la nourrir & l'éclairer. L'auteur a sur-tout le mérite précieux de l'exactitude ; il discute avec sagesse & avec modération , & ne s'écarte point des regles de la prudence , même en traitant les matieres les plus délicates. On trouve à la fin de chaque volume les tables chronologiques & critiques des souverains & des papes , des sectaires & des persécutions , des conciles & des écrivains ecclésiastiques.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts ; Journal encyclopédique.*)



LETTRES d'un voyageur Anglois ; par M. SHERLOCK. A Berlin, chez Werther, 1779. Brochure d'environ 200 pages.

MR. Sherlock ne s'est pas piqué de faire un gros livre, chose aisée, comme on fait, surtout pour ceux qui ne pensent guere ; & même cette facilité, qui semble croître en raison de la disette d'idées, explique assez naturellement ce malheur d'ennuyer, attaché aux longs ouvrages. Il avertit lui-même dans un trop modeste avant propos, qu'il a cru témoigner plus de respect pour le public, en publiant cent pages qu'on pourroit relire, qu'en faisant imprimer mille pages dont on ne liroit pas la moitié. Nous le louons à regret d'avoir donné un exemple bien rare, & le public peut se plaindre, pour la première fois, d'être respecté plus qu'il ne veut ; car quoiqu'un gros livre soit une espèce de préjugé contre son auteur, seulement parce que c'est un gros livre, il y a sans doute quelques exceptions à ce préjugé ; & M. Sherlock pouvoit en être une, s'il eût publié 200 lettres sur ses voyages, comme il avoue qu'il eût pu le faire ; il a préféré d'être court ; & c'est après avoir parcouru presque tous les grands états de l'Europe, après avoir vu tous les hommes illustres, tous les lieux célèbres, & tous les mo-

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

numens des arts qui honorent ces différentes contrées, qu'il s'est plu à réunir trois ans d'observations dans un recueil de 27 lettres, qui, toutes ensemble, ont de la peine à composer une légère brochure. Il est vrai qu'il use, on ne peut mieux, du talent anglois de penser beaucoup en peu de mots, & de parler à l'esprit par abréviation ; bien différent de tant de voyageurs qui ont fait tant de volumes, en donnant leur itinéraire, bien plus que leurs observations, & qui, manquant d'yeux pour voir, comme de talent pour écrire, semblent ne se faire imprimer que pour faire partager au lecteur l'ennui, la fatigue & les frais du voyage.

Les cinq premières lettres sont datées de Berlin, où l'auteur s'arrêta un assez long-tems en 1777. Elles sont infiniment curieuses par des détails intéressans sur le roi de Prusse, que M. Sherlock s'attache à faire particulièrement connoître. On ne soupçonnera pas aisément un Anglois de flatter un roi, & cela seroit assez difficile, même pour un flatteur, lorsqu'il est question du roi de Prusse. Il faut bien convenir avec toute l'Europe, qu'il fait combattre & gouverner. M. Sherlock, à cet égard, est d'accord avec la renommée ; & sans dissimuler que ce monarque a des défauts, il affirme qu'à tout prendre, c'est le plus grand homme qui ait jamais existé. Quant au titre de grand poëte, qu'il ajoute encore aux titres de ce prince à tous les genres de gloire, on peut sans doute ne pas le lui disputer, même en oubliant qu'il

commande à des légions ; mais nous fera-t-il permis de dire qu'il y a un peu d'exagération dans les éloges de M. Sherlock ? » Quand un » poète, dit-il, a une richesse d'idées & d'expression, à chaque fois qu'on le lit, on y » trouve de nouvelles beautés : c'est l'histoire » d'Horace & du roi de Prusse. Il n'y a pas, » à coup sûr, un auteur dans la langue française, qui ait plus de pensées, ni de pensées plus vigoureuses que ce prince. Toutes » ses productions viennent d'une imagination » forte & brillante, toujours réglée par un » jugement solide, ce qui fait, à mon avis, » le comble du génie ». Voilà sans doute un éloge fortement senti, & sur-tout une belle définition du génie, de ce génie si rare, & si difficile à définir ; on pourroit peut-être ajouter encore la sensibilité à cette réunion de l'imagination & du jugement.

Il ne faut souvent à M. Sherlock qu'un coup-d'œil pour voir, & qu'un trait pour peindre. Le passage qui suit en fournit une preuve : il s'agit toujours du roi de Prusse. » Dans le » commencement de sa vie, il publia son *Anti-Machiavel*, & c'est un des traits de machiavélisme le plus parfait qu'il y ait. C'étoit une lettre de recommandation de lui-même, qu'il écrivoit à l'Europe, dans l'instinct où il forma le projet de s'emparer de la Silésie. « Il seroit difficile de faire une observation plus fine, & de l'exprimer d'une manière plus piquante. M. Sherlock se croit fondé à prétendre que le caractère du siècle,

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

sur lequel les hommes se sont trompés le plus ;
est précisément ce roi , qu'il représente à la fois
comme grand homme , & *bon homme*. Il raconte
à ce sujet un trait qui fait en effet honneur à
sa bonté. » On lui dit que quelqu'un avoit mal
» parlé de lui ; il demanda si cette personne
» avoit 100 mille hommes ; on lui répondit
» que non. Eh bien ! dit le roi , je ne puis
» rien faire ; si elle avoit 100 mille hommes ,
» je lui déclarerois la guerre. Une preuve t.ès-
» forte pour moi , ajoute M. Sherlock , que le
» grand Frédéric est bon , c'est que ses sujets
» en disent un peu de mal , & beaucoup de
» bien ; une autre preuve plus forte , c'est
» qu'il n'a jamais fait périr un homme , & qu'il
» vit sans gardes. « Son esprit & son caractère
sont ainsi peints en deux lignes : » Marc-Aurele ,
» Horace , Machiavel , & César ont été ses
» modèles , & il les a presque tous surpassés. «
M. Sherlock , à la manière de Plutarque ,
suit ce prince dans sa vie privée : » Plutar-
» que , dit-il , & Shakespeare ont montré les
» grands hommes dans leurs pantoufles , &
» dans leurs bonnets de nuit. Je ne puis pas
» montrer S. M. Prussienne dans son bonnet
» de nuit , car Frédéric n'en porte jamais ;
» c'est une habitude qu'il a prise , étant jeune ,
» de dormir tête nue pour s'endurcir. Il n'a
» point de pantoufles non plus : car en for-
» tant du lit , il met ses bottes. L'on sait qu'il
» se lève à 4 heures , qu'il se couche à 9 ,
» qu'il ne *procrastine* rien , qu'il aime à plai-
» santer , qu'il mange beaucoup de fruit , qu'il

» joue de la flûte tous les soirs , qu'il passe
 » la plupart de son tems à Sans Souci dans ses
 » vieilles bottes , & qu'il gouverne l'Europe ». A l'égard de ce dernier trait d'éloge , nous observerons que la gloire du roi de Prusse , à l'époque présente , est de gouverner son royaume , & d'être respecté & admiré de l'Europe , mais sans la gouverner. Ce qui a été vrai , ne l'est plus ; mais on se passionne aisément pour un héros , & certainement ce monarque en est un assez grand pour justifier l'enthousiasme de M. Sherlock , qui , dans sa qualité d'Anglois , ne pouvoit le porter plus loin qu'il n'a fait , non pas en le comparant pour le militaire à César , pour la politique à Machiavel , & pour la *bonhomie* à Marc-Aurele , mais en le mettant , pour le génie , à côté de Shakespeare. Cet excès d'admiration est tel , qu'il peut même passer pour une impiété en Angleterre , mais , vraisemblablement , ce compliment ne sera pas entendu en France , où l'on doute un peu plus de la divinité de Shakespeare que des talens du philosophe de Sans-Souci.

Dans les autres états que M. Sherlock a visités , mille objets ont partagé sa curiosité ; à Berlin , où rien n'est plus grand que le roi , la curiosité du voyageur a dû se porter toute entière sur ce prince , & elle a été satisfaite , en ne voyant que lui. C'est la plus grande idée qu'on puisse donner de Frédéric , & du mérite de l'observateur. Suivons M. Sherlock à Dresde : » C'est vraiment un pays délicieux , dit-il ,

» & les Saxons feroient trop heureux, s'ils
 » n'avoient pas un héros pour voisin. « Le
 rapprochement que cette idée amène est très-
 philosophique, & ne pouvoit se présenter qu'à
 l'esprit d'un homme éclairé & sensible. » C'est
 » un mauvais voisinage que celui d'un héros
 » ou d'un volcan. La situation de Dresde res-
 » semble à celle de Portici ; & ses habitans
 » frémissent d'une menace de Frédéric, com-
 » me ceux de Portici d'un gémissement du Vé-
 » suve. Rien ne donne une image de la guerre
 » si parfaite, que la lave. Imaginez une riche
 » campagne couverte de vignes, de pâturages
 » & de bleds : vient un torrent de feu, &
 » dans un instant, le paysage le plus brillant
 » est changé dans le tableau le plus morne
 » que la nature puisse offrir. C'est l'histoire
 » d'une éruption du Vésuve ; c'est celle du Pa-
 » latinat, embrasé par Turenne. «

Si les Prussiens sont les Macédoniens de l'Al-
 lemagne, dit M. Sherlock, les Saxons en sont
 les Athéniens. Le morceau qui suit, est si beau,
 que nous le mettrons tout entier sous les yeux
 du lecteur. » C'est au Vatican qu'on apprend
 » à admirer les chefs-d'œuvre de Raphaël ;
 » c'est à Dresde qu'on apprend à apprécier les
 » tableaux du Corrège. Raphaël est presque
 » universellement reconnu pour monarque du
 » règne pittoresque ; je voudrois qu'il eût le
 » Corrège pour collègue. Je fais que j'aurai
 » contre moi tous les demi-connoisseurs, &
 » je leur en dirai la raison : ou ils n'ont pas
 » vu les beaux tableaux de ce maître, ou il

» les ont vus superficiellement. Ses meilleurs
 » ouvrages sont à Parme & à Dresde, & ce
 » sont deux villes que le voyageur voit en
 » poste. A Rome, on n'entend nommer que
 » Raphaël. Si un étranger parle du Corregge,
 » les Romains disent qu'il a beaucoup de mé-
 » rite ; mais ils ne sentent pas ce qu'ils disent :
 » car ils n'ont vu de lui que quelques tableaux
 » extrêmement médiocres qui sont à Rome. Ils
 » comparent ces tableaux avec ceux de Ra-
 » phaël, & vous pouvez deviner les conséquen-
 » ces qu'ils en tirent. La vérité est qu'ils esti-
 » ment le Corregge comme beaucoup de phi-
 » losophes modernes adorent Newton, par oui-
 » dire. Pour décider sagement, il faudroit met-
 » tre la *Nuit* à côté de la *Transfiguration* ; la
 » *Magdelaine* ou la *Vénus* à côté de la *Galatée*,
 » ou le *St. Sébastien* à côté de l'*Ecole d'Athe-*
 » *nes*, & des autres tableaux du Vatican. «

M. Sherlock va plus loin : il ne craint pas
 de dire que les Romains ne sont pas bons ju-
 ges en peinture, en avouant toutefois qu'ils
 décident bien de certaines parties. » Dans tout
 » ce qui concerne la composition & le dessin,
 » leur tact est sûr ; & dans ces deux points,
 » Raphaël n'a point eu d'égal. Quant au co-
 » loris, ils s'y connoissent peu : accoutumés à
 » considérer Raphaël comme un modele parfait,
 » ils croient son coloris parfait aussi. Mais dans
 » cette partie de l'art, le Corregge est sans ri-
 » val. La magie de son pinceau détache abso-
 » lument ses figures de la toile, & avec ce
 » relief elles ont un moëlleux *inarrivable* «.

142 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

M. Sherlock a prévu que les voyageurs ne feroient pas d'accord avec lui sur la prééminence qu'il donne ici au Corregge sur Raphaël, en fait de coloris seulement ; mais il en dit la raison : c'est qu'ils forment leur goût à Rome, & qu'à Rome le Corregge n'est point connu. On aimera la comparaison touchante que M. Sherlock fait de la situation du Corregge avec celle de Raphaël. » Pauvre & isolé, le Corregge » vivoit dans une petite ville, où il n'avoit » pour maître que son génie, pour modele » que la nature, & que la nécessité de pro- » curer du pain à sa famille pour le *stimuler* ; » voyez Raphaël à Rome, protégé du souve- » rain, courtiſé, par conſéquent, des princes » & des cardinaux, entouré d'ouvrages grecs » & de grands artistes, ſes rivaux, qui l'aiguil- » lonnoient & l'éclairoient à la fois. Que d'a- » vantages ſur le pauvre & aimable Corregge, » qui fut obligé d'aller à pied à Parme, por- » tant ſur ſon dos ces chefs-d'œuvre dont un » ſeul aujourd'hui fait la richeſſe d'un cabi- » net ! «

Après tous ces détails, attachans par l'intérêt qu'ils reſpirent, vient le parallele de ces deux grands hommes, où l'on reconnoitra l'amateur éclairé & plein de goût. » Jamais peintre » n'a deſſiné comme Raphaël ; jamais peintre » n'a connu le clair-obscur comme le Corregge : Raphaël eſt toujours correct & noble ; » le Corregge a ſouvent des négligences : Raphaël prit beaucoup d'idées dans les ſtatues » & les bas-reliefs anciens ; le Corregge ne pillia

» que la nature. Raphaël a toutes les graces
 » majestueuses ; le Corregge a toutes les graces
 » aimables : Raphaël est Junon avec la ceinture
 » de Vénus : le Corregge est Vénus elle-même. »

Nous ne suivrons pas M. Sherlock dans sa
 marche ; mais nous avons trouvé dans chacune
 de ses lettres une lecture variée & intéressante ,
 des pensées fines , des réflexions profondes ,
 un goût délicat , un jugement sain , enfin un
 esprit excellent , orné de connoissances , un sen-
 timent exquis des arts , le caractère d'une ame
 honnête , la sage hardiesse d'un amateur instruit ,
 & un style brillant d'imagination , sans qu'elle
 nuise à la précision des idées. Veut-il peindre
 Vienne ? Il le fait en deux lignes. » Si vous
 » êtes simple dans vos manieres , & noble dans
 » vos procédés , vous ferez enchanté de Vienne ;
 » & si , en quittant ce pays , vous n'en faites
 » pas l'éloge , vous ferez votre propre satire. »
 Il seroit difficile d'imaginer un trait plus vif , ni
 un tour plus heureux. La description de la course
 des traîneaux est aussi des plus pittoresques.
 » C'est ici un des plus beaux momens de la
 » vie d'une Dame Viennoise : c'est le moment
 » dans lequel elle fait l'étalage le plus fastueux
 » de ses richesses & de ses charmes. Parée de
 » toutes ses graces , la tête étoilée de diamans ,
 » son sein à découvert , elle paroît une Vénus
 » dans son char ; & sachant qu'elle est l'objet
 » de l'admiration de quelques milliers de per-
 » sonnes , elle montre le contentement de son
 » cœur par un perpétuel sourire. En tout pays
 » le sexe va orné aux spectacles pour être re-

144 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» gardé ; mais ici les femmes font le spectacle ;
 » & le plaisir que cette idée leur inspire est
 » si vif qu'il leur fait oublier entièrement les
 » rigueurs de la saison. Des hommes ont sou-
 » vent été obligés de se retirer avant la fin
 » de la fête , à cause du froid excessif ; mais
 » on n'a jamais vu de femme s'en plaindre. «
 On peut remarquer ici le vrai talent, dans cette
 manière de peindre le cœur humain , en ne
 paroissant que faire la description d'une fête
 publique. Nous regrettons beaucoup de ne pou-
 voir nous arrêter sur la lettre où M. Sherlock
 parle du célèbre Méraïstase, qu'il compare avec
 beaucoup de sagacité & de goût au Tasse &
 à l'Arioste. Cette lettre seule est un morceau
 précieux de littérature. Celle qui est datée de
 La Haye , fait parfaitement connoître la Hol-
 lande, & son école de peinture. » Cette école
 » mérite d'être vue , pour prendre une idée
 » du point auquel le mécanisme de l'art peut
 » être porté. Le fini des peintres Hollandois
 » est beaucoup plus parfait que celui des Ita-
 » liens ; mais comme ils ne copient que servi-
 » lement une nature ingrate, aucun de leurs
 » tableaux n'inspire jamais l'envie de le revoir.
 » Ils méprisent l'école italienne , & l'antique
 » est un terme ridicule pour eux. « M. Sher-
 lock dit que se trouvant dans un cabinet à
 Amsterdam , il s'est rappelé ce mot de Louis
 XIV sur un tableau d'une fête hollandoise ,
 pleine de toutes ces idées dégoûtantes qui ac-
 compagnent une débauche crapuleuse : *Otez-*
moi ces magots-là ; mot, ajoute M. Sherlock ,
 digne

digne du siècle de Boileau , Moliere & Racine , où les imitations de la nature belle & noble , étoient les seules qui savoient plaire. Ce tableau étoit d'un des premiers maîtres , & parfaitement bien peint ; mais M. Sherlock observe avec raison , que si la nature choisie par le peintre est dégoûtante , plus l'imitation en est parfaite , plus le tableau est choquant ; & il faut convenir avec lui que les personnes qui peuvent admirer de pareilles productions ont un goût bas & dépravé.

Rome , Naples , & Ferney terminent les voyages de M. Sherlock , Rome & Naples , séjour embelli par la nature & par les arts , & Ferney alors habité par Voltaire. Nous avons lu avec un plaisir vif les trois lettres en forme de dialogues sur ce grand homme , dans lesquelles M. Sherlock est son digne interlocuteur ; leur étendue ne nous permet pas de les citer , & le goût nous défend de les abrégér. Les lettres sur Rome & sur Naples sont telles qu'on peut les attendre d'un observateur philosophe. Quelques traits vont le prouver. » Chaque cour » est le séjour de la dissimulation ; à Rome , il » y a autant de cours que de cardinaux ; » chaque cardinal est une espèce de prince , & » peut devenir souverain. Cette seule raison » suffit pour nous montrer que ce pays doit » avoir plus d'hommes masqués qu'un autre. « Et dans un autre endroit : » La nation a quel- » que chose de ressemblant à l'orgueil , qui ne » m'a pas déplu ; c'est cette espèce de fierté que » conserve un homme d'une ancienne maison

146 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tombée en décadence. Vous aurez souvent
 » occasion, dit encore M. Sherlock, d'admirer
 » le génie de Corneille pour la vérité avec
 » laquelle il a *frappé* les Romaines. L'assurance
 » de leur œil, la fermeté de leur pas, cha-
 » que trait de leur figure, & chaque mouve-
 » ment de leur corps annoncent la hardiesse
 » de leur ame. Elles ont beaucoup de noblesse
 » dans leur maintien, qui est relevé par des
 » robes traînantes, qu'elles portent toutes,
 » jusqu'aux femmes du troisième ordre. « Se-
 » lon notre voyageur, voici un trait de distinc-
 » tion nationale entre la Romaine & la Napolit-
 » taine : une femme de Naples est moins modeste
 » qu'une Romaine, & plus honteuse ; on a vu
 » rougir des Napolitaines, mais il n'y a pas moyen
 » de décontenancer une Romaine. Le point de
 » vue, continue M. Sherlock, d'où l'on voit
 » l'union la plus parfaite du sublime & du beau,
 » dans la nature, c'est le sommet du Vésuve. Le
 » point de vue d'où l'on voit l'union la plus
 » parfaite du sublime & du beau, dans l'art,
 » c'est le cortile de l'Apollon du Belvedere.
 » C'est sur-tout en parlant de ce fameux cortile
 » que M. Sherlock exprime avec transport sa vé-
 » nération pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité,
 » l'Apollon, le Laocoon, l'Antinoüs, & le céle-
 » bre *Torfo* d'Hercule, qu'on appelle le *Torfo* de
 » Michel-Ange, à cause de son admiration pour
 » ce précieux fragment. La plume d'un homme,
 » dit-il, ne peut pas rendre justice aux ouvrages
 » grecs. La supériorité des Grecs sur toutes les
 » nations de la terre se montre dans ce Belvedere,

& la distance qui est entre l'Apollon , le Laocoon , & tous les chefs-d'œuvre françois ou italiens , est si grande , qu'il est presque ridicule de les nommer ensemble. Si ces eloges pouvoient paroître exagérés , M. Sherlock a répondu d'avance aux froids critiques , que pour être juste , il faut quelquefois paroître extravagant , & que , lorsqu'un objet est supérieurement beau ou grand , il faut lui donner des éloges proportionnés. On ne peut au moins contester à M. Sherlock le sentiment profond de cette admiration qu'il a vouée aux chefs-d'œuvre anciens , quand on le voit s'adresser au jeune voyageur pour lui dire : » Regardez » l'Apollon ; songez que ce que vous voyez » a été un bloc de marbre ; le premier pas pour » l'artiste étoit de créer le caractère de ce dieu. » Avant donc que le marbre ait été touché , » le sculpteur avoit fait un effort de génie. « Il semble ici que quelque chose du sublime de l'ouvrage du sculpteur ait passé dans l'ame de l'écrivain pour se communiquer à son style. Toute cette lettre est en effet admirable. L'Apollon du Bernini , & celui de Bouchardon y sont appréciés comme de belles statues ; mais ce sont celles d'un homme , & l'Apollon de Belvedere est celle d'un dieu.

Voilà donc comme s'exprime un étranger dans notre langue , tandis qu'une multitude d'écrivains nationaux semble conspirer pour la déshonorer par des ouvrages où les fautes de style fourmillent. L'estime pour M. Sherlock doit encore s'augmenter , si l'on se rappelle qu'il

ne possède pas moins heureusement la langue italienne, comme il l'a prouvé dans l'ouvrage écrit à Rome même, en cette langue, & imprimé à Naples, sous le titre de *Consiglio ad un giovane poeta*, (*) ouvrage aussi élégant que judicieux, composé sur les principes d'une saine littérature, & qui seroit encore utile aux jeunes gens qui cultivent la poésie, quand même il ne leur seroit pas nécessaire. Nous croyons que M. Sherlock est le premier Anglois qui se soit fait connoître au public par des ouvrages écrits purement dans deux langues étrangères; la publication des lettres que nous annonçons aujourd'hui est une raison de plus pour l'inviter à nous donner souvent l'occasion de lui rendre justice, comme il l'a rendue lui-même d'une manière éclatante à nos grands écrivains du siècle de Louis XIV, dans son livre italien, en les offrant avec les auteurs grecs & latins, comme les seuls modèles du goût qui aient jamais existé chez tous les peuples.

(*Journal encyclopédique.*)

(*) Journal de juillet 1779, page 219.



EPITOME sur l'état civil de la France ; contenant l'origine, les usages, les coutumes, les mœurs de tous les peuples des empires & républiques d'Orient & d'Occident ; l'histoire chronologique, civile & politique de la France ; & l'état actuel des loix, des usages, des mœurs, des arts & des sciences en France, &c. Par M. PERCHERON DE LA GALEZIERE. A Paris, chez Knapen & fils, libraire-imprimeur de la cour des aides, au bas du pont St. Michel ; les Debure, freres ; & Mérigot jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. 1779. Avec approbation & privilege du roi. 2 vol. in-12. l'un de 516 pages & les préliminaires 12, l'autre de 551.

C E titre arrête d'abord & peut donner lieu à des observations : 1°. *Précis* ou *Abrégé* n'auroit-il pas été bien aussi françois qu'*Epitome* ? 2°. Qu'est-ce que l'auteur entend par *l'état civil de la France* ? Le second titre explique sur cela le premier, & la préface explique le second titre. M. de Voltaire parle quelque part d'explications,

Que l'on explique encor, peur de s'entendre.

Pour nous, malgré les explications & du titre

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& de la préface , nous devinons que l'état civil de la France est son état de civilisation , & que cet ouvrage doit être l'histoire abrégée des progrès de cette civilisation : 3°. or , pour abréger l'histoire de la civilisation françoise , on y fait entrer en passant l'origine , les loix , les usages , les coutumes , les mœurs de tous les peuples des empires & républiques d'Orient & d'Occident. C'est assez bien prendre son tournant. On voit que l'auteur va , sans rien omettre & sans prévariquer ,

Compendieusement énoncer , expliquer ,
Exposer à nos yeux l'idée universelle
De sa cause , & des faits renfermés en icelle.

Au reste , on ne peut pas lui dire : *Avocat ; ah ! passons au déluge* , car il a la discrétion de ne partir que de cette époque , sans remonter le moins du monde au-delà ; il prend l'état civil de la France précisément à la sortie de l'arche , & l'origine de la langue françoise à la tour de Babel & à la confusion des langues. Chemin faisant , il nous avoue en confidence que Josué avoit peur des Philistins , dont il n'étoit pas question de son tems. En revanche , il nous assure que *Saül , roi des Philistins , voit , craint , évite la rencontre des Israélites*. En conscience , nous craignons qu'il n'y ait ici une faute ou de l'auteur ou de l'imprimeur , & qu'il ne faille lire : *Saül , roi des Israélites , voit , craint , évite la rencontre des Philistins*. Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup à gagner à cette correction , car il se trouvera encore que Saül ne

craignit pas & n'évita pas assez les Philistins, puisqu'il fut tué par eux dans une bataille avec Jonathas son fils.

L'auteur ajoute que Saül offrit sa fille à David, pour qu'il la prît sans douaire. On pourroit croire que l'auteur confond ici la dot avec le douaire; il n'en est rien cependant. Le texte porte : *le roi n'a pas besoin de dot pour sa fille : non habet rex sponsalia necesse*; ce qui a un sens très-net, & qui répond fort bien à l'objection que faisoit David, *qu'il étoit trop pauvre pour épouser la fille du roi*. L'auteur a voulu abrégé ici, & la clarté en a souffert :

Brevis esse laboro

Obscurus fio.

Ne traite-t-il pas un peu légèrement la chronologie, lorsqu'il paroît placer Daniel entre Josué & David, qu'il appelle, d'une manière un peu profane, *l'Horace du monde naissant*.

Il traite l'histoire moderne avec le même soin que l'histoire ancienne. Après avoir dit que la loi salique excluait de la couronne de France Isabelle, mere d'Edouard III, & par conséquent Edouard, il ajoute peu conséquemment à ce qu'il semble : » Philippe V & Charles IV » avoient conservé le titre de roi de France; » ils avoient gouverné ce royaume pour Jeanne » de France, fille de Louis X. «

Nous pouvons l'affirmer que Philippe V & Charles IV gouvernoient le royaume de France & portoient le titre de roi pour leur propre

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

compte, & nullement pour le compte de leur niece, qui évidemment ne pouvoit pas avoir plus de droit qu'Isabelle, d'après la loi salique. La proposition de l'auteur, si elle eût été admise dans le tems, auroit donné pour roi à la France, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, fils de Jeanne de France, & qui, du tems de la querelle d'Edouard III & du roi Jean, osoit bien dire en effet qu'il avoit plus de droit à la couronne de France que ceux qui se la disputoient.

Dans les petits *épitomes* du regne de chaque roi de France, rien n'est fixé. Tantôt l'auteur parle des événemens militaires, tantôt il les abrege tant qu'il les passe sous silence. On trouve néanmoins dans ces abrégés des réflexions très-singulieres.

L'auteur convient que le caractère de Louis-le-Débonnaire étoit *d'une foiblesse inouïe*, & la ligne d'après, il assure qu'il avoit *toutes les qualités propres au gouvernement*. Aucun roi de l'Europe ne fut de la premiere croisade, & Philippe I, roi de France, n'y alla pas plus que les autres. M. Percheron juge à propos d'en faire un mérite à ce prince, dans lequel il suppose beaucoup de fierté philosophique. Philippe, dit-il, *placé sur son trône, promene ses regards sur les erreurs du monde qui égardoient les souverains, les héros, les guerriers & les peuples, pour les conduire dans des terres inconnues*, &c. Sous le regne de Philippe-Auguste, on lit que ce monarque, à la bataille de Bouvines, fut vainqueur de deux cens mille Anglois. (T. 1. p. 116)

& l'on trouve que ce sont beaucoup d'Anglois. Le fait , c'est que l'armée ennemie n'étoit guère composée que de cent cinquante mille hommes, dont les deux tiers étoient Allemands, Flamands, &c. (V. le Pr. Hénaut , p. 215.)

Dans le second volume , l'auteur paroît s'occuper plus particulièrement de la *progression de l'ordre civil en France* , & les détails relatifs aux arts entrent dans son plan. En conséquence il se croit obligé de parler de la poésie , à commencer par *Orphée & Linus* ; viennent ensuite ces réflexions sur la poésie en elle-même.

» Les sages de ce siècle, dit-il , ne veulent y
 » voir que la vérité , ils voient que la fable
 » & le mensonge y présentent souvent un tissu
 » pernicieux pour les mœurs : mais il faut sou-
 » vent des situations inventées à plaisir , pour
 » montrer de grands exemples , lorsque le ca-
 » ractere des hommes y est développé avec
 » tout l'art qui montre les vérités les plus ca-
 » pables de jeter dans les ames un sentiment
 » de crainte du danger dont les effets sont
 » marqués par la véhémence de l'action : aussi
 » voyons-nous que l'attention que nous don-
 » nons à ces grandes situations qui montrent
 » le cœur de l'homme vivement affecté par la
 » colere , la crainte ou quelque autre passion
 » violente , porte en nous une émotion qui
 » nous met hors de nous-même , nous afflige ;
 » nous fait verser des larmes que le sentiment
 » propre à nos cœurs arrache malgré nous ,
 » parce que c'est l'effet naturel de la sensibilité
 » & de l'harmonie qui regnent dans nos ames. »

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On se souvient de la définition de Boileau ; qui appelloit *galimatias simple* ce que les lecteurs ne peuvent comprendre , & *galimatias double* ce qui ne peut être compris ni par le lecteur ni par l'auteur lui-même. Celui-ci est-il simple , est-il double ? Nous croyons devoir nous en rapporter là-dessus à la bonne-foi de M. Percheron.

Nous acheverons de faire connoître l'ouvrage en citant quelques traits du parallele que l'auteur fait du regne de Louis XIV avec celui de Louis XV.

Le premier de ces monarques , dit-il , voit tous les maux de son peuple en commençant à régner ; il examine d'abord l'ordre civil ; la police publique , le commerce , les arts , les sciences sont l'objet de ses soins : tout s'avance & s'élève pour atteindre à la perfection , tandis que le prince soutient les droits de son trône , établit sa puissance , fait des conquêtes , & se rend redoutable en Europe.... Colbert embrasse toutes les parties de l'administration qui peuvent concourir à la prospérité de l'état ; il simplifie la perception des impôts , supprime les plus onéreux , porte un œil attentif sur tous les objets de dépense , pour ne laisser subsister que ceux qui assurent la paix , l'ordre public & la défense du royaume , sans diminuer l'éclat & la dignité du trône....

Louis XIV perfectionne le régime de ses prédécesseurs. Rien de plus grand que l'ensemble de son administration civile & politique : l'ordre , la puissance , les richesses , les douceurs

dé la vie y sont assurés & soutenus par la force, la justice & les mœurs ; mais il semble que ces avantages ne sont parfaitement sentis que dans le tems d'une paix solide qui permet aux sujets un libre usage de leur fortune, & dissipe la crainte de perdre dans les combats des hommes utiles à l'état ainsi qu'à leurs familles, & de voir perpétuer les dépenses énormes dont la guerre surcharge nécessairement les peuples. Sous le regne de Louis XIV, la prospérité de la France a été portée au plus haut degré, & s'est soutenue avec la vigueur naturelle du monarque pendant plus de 40 années, sans qu'aucune puissance ait été capable d'arrêter ses conquêtes ; mais sa gloire avoit fait ombrage à ses voisins ; la crainte, l'envie, la vengeance excitent des ligues secrètes, lorsque des événemens que la prudence humaine ne sauroit prévoir. intéressent à la fois les principaux états de l'Europe, comme pour y maintenir une balance égale, mais en effet, pour remplir les vues particulières d'une foule d'ennemis humiliés par un roi trop long-tems victorieux. Louis XIV a besoin de toutes ses forces ; ses peuples redoublent leurs efforts ; on établit de nouveaux subsides ; ce sont de foibles secours : on crée une multitude de charges, & l'on assujettit les anciennes à de nouvelles finances dont le poids retombe sur le peuple ; les intérêts sont énormes, les capitaux excèdent la masse des espèces numéraires de tout le royaume ; l'agriculture est négligée & la population presque détruite ; ce-

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pendant la France échappe aux plus affreux dangers.

Sous Louis XV , après une régence éclairée par de grands hommes dont le seul système des finances peut ternir la gloire , l'esprit de modération se montre avec la force & la dignité. Tant que le prince conserve la vigueur de l'âge , tout annonce l'ordre & l'harmonie dans les différentes parties de l'administration politique. Ses guerres n'ont pour objet que de repousser les insultes de ses voisins , d'arrêter leurs desseins ambitieux , de maintenir les traités , de soutenir les alliés & la gloire de la France , dans laquelle il fait consister la sienne propre. Ce n'est qu'à la fin de son regne , lorsque son ame est affoiblie par cette multitude d'impressions qui en ont altéré les ressorts , qu'on ose lui tendre des pièges , & lui faire partager des produits sur la subsistance du peuple.

Louis XIV aimoit la guerre ; il l'entreprit avec ce sentiment de grandeur qui le rendoit trop jaloux de sa gloire pour appercevoir les maux qu'il préparoit à son peuple , & qu'il ne put écarter par ses prospérités. Ses guerres lui devinrent personnelles ; l'appareil d'une vanité excessive offensa ses voisins , excita des ligue puissantes qui formerent le projet de renverser son trône : elles ne purent que l'affoiblir en ruinant plusieurs de ses provinces , le priverent de plus d'un million d'hommes , & de richesses dont la perte lui laissa des dettes immenses.

Que l'on compare les 50 années du regne florissant de Louis XV & le tems heureux de son administration avec les premiers triomphes & l'affoiblissement de celui de Louis XIV ; que l'on compare les avantages, les maux & les revers dont les peuples ont été les victimes : on remarquera que le regne de Louis XV est moins éclatant & moins redoutable en apparence , mais plus tranquille & mieux affermi... Tout est grand & majestueux au commencement du regne de Louis XIV , tout manifeste une supériorité d'administration dans le régime politique ; mais l'Europe , en admirant le monarque , craint le conquérant , & est jalouse de sa gloire... Sous le regne de Louis XV tout est pendant long-tems calme & modéré ; une chaîne d'événemens intéressans laisse ses voisins dans la plus heureuse sécurité ; ils voient sa puissance & ils la respectent. L'esprit de paix se manifeste par-tout dans l'administration de Louis XV ; on voit une politique habile qui ne cherche point à franchir les bornes que la nature paroît avoir mises à la domination du prince, mais qui fait prévaloir dans l'Europe le droit commun des nations.

L'admiration ne peut naître que des grandes choses & des actions éclatantes ; mais le vrai bonheur est senti par les dons immenses qu'une paix solide assure , & dont les avantages se répandent par-tout. Ce sentiment fut bientôt imprimé dans tous les cœurs françois sous le dernier regne, parce que jamais le monarque ne présuma trop de ses forces pour combattre

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ses ennemis ; il ne vouloit entreprendre que des guerres justes, afin que ses triomphes ne fussent point suivis de catastrophes. Il laissoit à son conseil la liberté des suffrages ; cependant il jugeoit presque toujours très-bien ; ses principes étoient sûrs ; il savoit pénétrer, pour ainsi dire, l'esprit des opinions, & se trompoit rarement dans ses conjectures.

Les troubles de l'église, qui avoient commencé, sous le regne de Louis XIV, par des disputes scholastiques, causerent moins de ravages sous celui de Louis XV. Il fut éviter ces grands coups d'autorité provoqués par la vengeance du parti dominant ; la loi célèbre qui imposa un silence absolu, suffiroit pour prouver sa sagesse. » Si, dans les derniers jours
 » de son regne, continue M. Percheron de la
 » Galeziere, les *idoles de la fortune* ont surpris
 » sa bonté naturelle, ont abusé de sa confiance, ces écarts ne lui sont pas personnels, &
 » la vengeance en étoit réservée à son auguste successeur. Tout, dans un état, est susceptible d'abus, quelque solide que soit le
 » principal ressort qui fait mouvoir chaque partie de l'administration ; mais combien de
 » maux ne sont pas effacés, lorsque nous
 » voyons nos villes & nos campagnes beaucoup plus peuplées, plus riches, plus commerçantes, plus policées & mieux éclairées
 » sur les devoirs de la vie civile? ... La France
 » est aujourd'hui plus riche du double qu'elle
 » ne l'étoit à la fin du regne de Louis XIV :
 » il n'y avoit alors que 900 millions d'espèces

» numéraires, & actuellement il y en a plus
 » de 1800. Il a été acquitté plus de 1200
 » millions de dettes, tant nationales qu'étran-
 » geres. L'or & l'argent ouvragés ne montoient
 » pas à 600 millions à la mort de Louis XIV ;
 » il y en a aujourd'hui pour plus de 1500
 » millions, & c'est la moindre partie des ri-
 » cheffes mobilières de l'état... Pendant l'ad-
 » ministration de Louis XV, le royaume n'a
 » jamais été en danger ; le peuple a joui libre-
 » ment des productions nationales, & de cel-
 » les que procure le commerce étranger... A
 » tout cela il faut ajouter un grand nombre
 » d'établissémens pour l'agriculture, le commer-
 » ce, les arts, les sciences, la police généra-
 » le, des loix pleines de sagesse sur l'adminis-
 » tration politique & civile, des alliances &
 » des traités avantageux «.

L'auteur, comme on a dû le prévoir, con-
 clut de ce parallèle, que le regne de Louis XV,
 l'emporte de beaucoup sur celui de Louis XIV ;
 conclusion qui, ainsi que certaines assertions
 dont elle est précédée, trouvera assurément plus
 d'un contradicteur.

Ceux qui desireront s'instruire davantage,
 doivent recourir à l'ouvrage même, qui pourra
 paroître assez amusant à ceux qui sauront bien
 prendre les choses.

(*Journal des savans ; Journal de Paris ;
 Journal encyclopédique.*)

INDICATION sommaire des réglemens & loix de son altesse royale l'archiduc LÉOPOLD, grand-duc de Toscane, avec des notes. A Bruxelles, chez Boubers. Avec approbation & permission. Vol. in-12. 1779.

LA Toscane présente à l'Europe, depuis quelques années, un spectacle nouveau pour elle. Parmi les princes que l'histoire a placés au rang des bons rois, on en trouvera peu sans doute, qui supérieurs à l'orgueil de leur rang & à l'amour de l'autorité, n'aient apperçu dans leur place que les grands devoirs qu'elle leur imposoit ; qui aient suivi dans le gouvernement de leurs états, cette justice scrupuleuse, qu'un particulier vertueux met dans ses engagements : qui enfin, n'aient pas cru qu'il y eût une autre morale pour les souverains que pour les autres hommes, à moins qu'on ne supposât qu'elle dût être encore plus sévère.

L'ouvrage que nous annonçons est le recueil des loix du grand-duc, & prouve que l'esquisse que nous venons de tracer peut avoir son modèle.

On verra en le lisant, combien les anciens souverains, dont le nom est depuis tant de siècles l'objet de l'admiration & du respect, sont loin d'avoir laissé de pareils modèles de leurs vertus. Qu'on ne prenne point cette

●bservation pour une flatterie ; ce n'est pas ici Léopold que nous louons , c'est son siecle. Et pourrions-nous croire qu'un prince qui, depuis 12 ans, goûte le bonheur de faire la félicité de son peuple, pût être flatté de quelques éloges ? La gloire peut éblouir l'homme de génie , parce que sentant sa foiblesse plus fortement peut-être que les hommes ordinaires, l'aveu que les autres font de ses forces le rassure & l'encourage ; mais l'homme vertueux qui peut se rendre témoignage du bien qu'il a fait , n'a pas besoin d'être loué.

Un ouvrage comme celui-ci est peu susceptible d'extrait. Nous nous bornerons à donner une idée des changemens qui, de l'un des pays gouvernés par les plus mauvaises loix d'administration, en ont fait celui où ces loix sont les meilleures.

Ce tableau des bienfaits du grand-duc intéressera sans doute nos lecteurs , & comme homme, & comme François. Le frere d'une reine que nous chérissons n'est point étranger à la France.

Il existoit à Florence une foule d'impôts, désignés par des noms bizarres, dont la signification même étoit oubliée. Ces impôts ont été remplacés par un impôt unique, dont la somme est fixe, & que chaque canton, formé en communauté, impose de la maniere qu'il lui plaît ; on a seulement prescrit à ces communautés la condition que l'impôt ne porteroit que sur les immeubles, & qu'aucune capitation, aucune taxe ne tomberoit sur les artisans ou sur le commerce.

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les corporations dans les arts & métiers étoient établies en Toscane; le commerce étoit soumis à une foule de gênes; les privilèges exclusifs avoient été multipliés à l'excès, & tous ces petits objets étoient administrés par une foule de petits tribunaux qui s'arrogeoient le droit de faire les réglemens les plus favorables à leur autorité ou à leur intérêt. Ces abus ne subsistent plus.

L'industrie est libre, le commerce n'est plus assujetti qu'à quelques droits d'entrée, d'importation, d'exportation, levés sous la forme la plus simple, déjà réduits beaucoup, & que le grand-duc paroît ne laisser subsister que parce qu'il n'a pu les supprimer totalement, & qu'il a eu soin de régler de manière à faire le moins de mal qu'il est possible à l'industrie & au commerce. En effet, quoique tous ces établissemens soient vicieux en eux-mêmes, ils peuvent l'être plus ou moins; des douanes sur les frontières sont moins nuisibles que les douanes intérieures; des droits d'entrée aux portes, le sont moins que des droits sur les consommations, levés dans les maisons mêmes des citoyens. Les droits d'importation nuisent plus à l'industrie s'ils sont imposés sur les matières premières, & ceux d'exportation s'ils le sont sur des matières manufacturées. Enfin comme les droits sur l'exportation nuisent à la quantité de la reproduction, ils sont d'autant moins de mal que les denrées qui y sont soumises, sont moins nécessaires à la subsistance ou au bien-être des citoyens. Tels sont les principes que le grand-duc a suivis.

A l'administration de tous ces tribunaux, il a substitué une administration municipale, formée par les propriétaires de chaque district : nobles , roturiers , ecclésiastiques , tous y entrent sans distinction, tous y ont le même intérêt , parce que l'impôt porte également sur tous.

Les travaux publics étoient négligés ; ces communautés en ont été chargées , & depuis ce temps on a exécuté des travaux qui auroient paru demander un siècle.

Le bled , la viande , & l'huile , qui , en Toscane, tient lieu de beurre, sont les plus grands objets de la consommation du pays. Des tribunaux chargés de ces trois objets multiplioient les réglemens ; le grand-duc a laissé la liberté la plus entière , & a ordonné de punir comme perturbateurs du repos public ceux qui troubleroient cette liberté.

Les droits de bannalité gênoient la liberté du commerce des denrées nécessaires , & en haussioient le prix ; ces droits ont été supprimés : le gibier de certains cantons réservé pour le souverain, ou pour des particuliers, nuisoit à la culture ; la chasse a été rendue absolument libre. Le grand-duc a offert des indemnités aux seigneurs qui perdoient leur chasse, aux propriétaires des bannalités ; ils auroient rougi d'en demander à un souverain qui s'étoit imposé de plus grand sacrifices : aucun ne s'est présenté.

Une législation fort compliquée sur les forêts , n'avoit d'autre effet que d'empêcher de

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

planter des bois ; le grand-duc a rendu à chacun la disposition la plus libre de cette espèce de propriété.

Quel a été le fruit de cette législation ? Les productions de bled, de vin, de soie & d'huile ont augmenté, les plantations ont été multipliées (*), les impôts ont diminué ; & cependant les dettes de l'état ont été payées. Dans la première famine du regne du grand-duc, il suivit les anciens principes, n'osant agir encore d'après ses propres idées ; il dépensa beaucoup en approvisionnement, & il perdit près de cinq mille hommes par l'effet de la disette. D'autres disettes sont venues dans le temps de la liberté ; elle n'étoit pas entière encore ; il a pris ce moment pour l'étendre davantage, & la disette ne lui a coûté ni argent ni sujets. (**)

Le nombre des crimes est diminué d'une manière sensible ; au lieu de 21 hommes condamnés aux galères, année moyenne, il n'y en a plus que 14 ; au lieu de 17 hommes exécutés

(*) Le grand-duc a cru devoir, pendant quelques années, demander des états de ces productions ; mais il a senti combien cette connoissance lui étoit inutile, & il a dispensé depuis ses sujets de cette gêne.

(**) C'est par une loi du 24 août 1775, que la liberté entière du commerce du bled, de la farine & du pain a été établie ; les communautés de Toscane en ont remercié le grand-duc par une médaille consacrée *Principi providentissimo*, & portant pour légende : *Libertas frumentaria restituta : opes auctæ*.

2 mort en 10 ans , il n'y en a eu que 2 en 13 ans ; mais le nombre des hommes condamnés a de petites peines pour des délits légers a augmenté : preuve évidente qu'il y a moins de crimes & moins d'impunité.

On n'a négligé ni les réformes des loix civiles , ni celle de la jurisprudence criminelle ; mais l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons s'est peu étendu sur cet objet. Nous y voyons cependant des traces de cet esprit de justice & d'humanité qui a dicté les autres loix. On ne peut plus emprisonner pour dettes que pour des sommes au-dessus de 30 liv. (*) ; les débiteurs sont enfermés , non dans une prison , mais dans une maison de sûreté. Les prisonniers ont chacun 28 onces de pain par jour , quel qu'en soit le prix , & 16 sols pour leur dépense ; c'est la seule des dépenses de son trésor que le grand-duc ait augmentée.

La peine de la marque a été supprimée ; les petits délits sont punis légèrement ; mais l'espèce du délit , le nom du coupable & la peine restent affichés pendant un tems fixé dans un lieu public. Ce genre de punition a produit les plus heureux effets.

Il reste en Toscane encore quelques impôts , sous la forme de privilèges exclusifs ; tels sont les privilèges de vendre le fer , le tabac & le

(*) La livre de France est à celle de Toscane , comme comme 7 à 6 ; ainsi 30 liv. valent 25 liv. 14 s. 3 den. & 16 sols valent 13 sols 8 den.

166 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fel ; ces privileges étoient à ferme , & le souverain les a mis en régie , en attendant qu'il puisse suivre entièrement ce que lui dictent ses principes , sa justice , & son amour pour ses peuples ; mais du moins pour les délits simples de contrebande , toute loi pénale est supprimée , & cette suppression n'a point diminué la recette.

Tel est l'ouvrage qu'a accompli jusqu'ici un prince de 32 ans. Si un peuple absolument libre avoit été chargé de son bonheur , s'il eût été éclairé , s'il n'eût accordé sa confiance qu'à des hommes vertueux , en aussi peu de tems on n'eût pas fait mieux ; & c'est le plus grand éloge qu'on puisse donner aux loix d'un prince absolu.

En parcourant cet ouvrage , on verra qu'il reste beaucoup à faire , & que sur plusieurs objets , la législation relative à l'administration de la Toscane , est encore en contradiction avec les principes du législateur ; mais elle s'en rapproche chaque année , chaque mois , chaque jour , pour ainsi dire.

Il reste trois grands objets , la jurisprudence civile , la procédure criminelle , & l'établissement d'une éducation publique : sur ces objets , il ne paroît encore que des loix douces , justes , où l'humanité est respectée ; mais on ne voit point , comme dans les loix d'administration , un système général qui embrasse tout & qui règle tout d'après un petit nombre de principes généraux. A la vérité , aucune nation n'en a encore donné l'exemple , mais l'Europe a droit de l'attendre du grand-duc.

(*Mercur de France.*)

LETTRE de M. l'abbé RIVES, à M. DE LA
BORDE, sur la formule NOS DEI GRATIA.
A Paris. In-4to. 1779.

CETTE lettre ne contient que huit pages d'impression, & les notes dont elle est accompagnée, ont plus d'étendue que le texte. On avoit demandé à l'auteur des éclaircissemens sur la formule, *Nos Dei gratia*; il renvoie d'abord aux auteurs qui ont traité cette matière; ensuite il présente les recherches & des observations critiques qu'il a faites sur cette formule. » Il y en a plusieurs, dit-il, que vous ne lirez aucune part, & qui sont entièrement neuves. « En voici le précis. Dans son origine cette formule ne fut qu'une marque de piété, qui prit naissance dans l'église. Des évêques du concile d'Ephèse l'employèrent en souscrivant à la condamnation de Nestorius; & depuis jusqu'au 15e. siècle, des abbés, des abbeses & des ecclésiastiques du second ordre en firent usage dans le même esprit. Sur la fin du 13e. siècle la cour de Rome profita de l'abolition des élections, pour y faire joindre, par des évêques qu'elle gagna sous main, les mots & *sanctæ sedis Apostolicæ*. Arnoul, évêque de Bamberg, en 1287, se servit de la formule ainsi augmentée; Piganiol de la Force a donc eu tort de dire que le premier qui l'employa fut Gérard, archevêque de Nicosie, en 1298.

Il y a eu, jusqu'à la fin du 15^e. siècle des évêques, même en Italie, qui, ne se prêtant point aux vues de la cour romaine, ont retenu l'ancien usage, & ce n'est qu'à cette époque que la formule amplifiée est devenue générale.

Celle de *Dei gratia* passa de l'église dans la chancellerie de nos rois. Pepin fut le premier qui l'employa dans ses diplômes, & Charles-le-Chauve le premier qui les fit graver sur les sceaux ; exemple qui fut suivi par les empereurs d'Occident, par les ducs, les marquis, les comtes, & même par les seigneurs. Plusieurs savans ont cru qu'elle avoit toujours été employée comme une marque de souveraineté & d'indépendance. Ils se sont trompés. Ce n'étoit dans le commencement qu'une protestation religieuse qu'on faisoit de tenir de la faveur de l'être suprême toute puissance & tout titre. Dans la suite, & seulement au 15^eme. siècle, il y eut en France des comtes & des ducs qui causèrent de l'inquiétude à nos rois par l'abus qu'ils en faisoient. Charles VII défendit en 1442, à Jean IV, comte d'Armagnac, de s'en servir. C'est ce qu'ont reconnu les auteurs du nouveau traité diplomatique & de l'art de vérifier les dates, & qui est attesté par un écrivain du tems appelé Gille le Bouvier, surnommé Berry, premier hérault de Charles VI & Charles VII, dans une histoire que plusieurs auteurs ont mal-à-propos attribuée à Alain Charrier. Struve n'a pas fait cette faute ; mais il fait deux auteurs différens de le Bouvier & de Berry. En 1449, Philippe le Bon,
duc

duc de Bourgogne, fut obligé, par Charles VII, de déclarer expressement, qu'il ne prétendoit donner par cette formule aucune atteinte aux droits de la couronne de France sur les possessions qu'il tenoit d'elle. Charles-le-Téméraire son fils s'en servit dans le même sens que son prédécesseur, avant que Louis XI eût enfreint le traité de Péronne; mais il ne l'employa plus que comme un signe de son indépendance & de sa liberté, après que le monarque françois fut déchu, par son infraction, de la souveraineté qu'il avoit sur une partie des états du duc. En 1463, Louis XI envoya son chancelier à François II, duc de Bretagne, pour lui interdire l'usage de cette formule.

Tel est en substance le contenu de cette lettre; où l'auteur juge qu'on trouvera peut-être plus d'ordre & plus d'observations que dans un mémoire de feu M. Bonamy, (Tom. XXVI des *mémoires de l'académie des belles-lettres.*)

Les notes contiennent quelques observations critiques, dont nous dirons un mot. Dom Vaissète a dit, que Catel, dans son *Histoire des comtes de Provence*, imprimée en 1723, est le premier qui ait fondé la vérité historique sur l'autorité des actes. C'est une erreur dans laquelle il a engagé M. de Bréquigny, & d'autres écrivains. On cite ici quelques auteurs, qui, avant 1623, ont justifié leur récit par l'autorité des diplômes; par exemple, Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*; Nostradamus, dans son *Histoire de Provence*; d'Argentré,

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dans celle de Bretagne ; Augustin Dupaz , André Duchesne , &c.

Les auteurs de la nouvelle diplomatique ont dit au tome IV , pag. 76 & 571 , qu'on voit l'introduction de ces mots & *sanctæ sedis* , vers la fin du 13e. siecle ; & au tome V , p. 574 , ils remarquent qu'on en voit le commencement dans une charte de 1224 , ou vers le commencement du 13e. siecle. Mais cette charte porte ces mots , *divina permissione & apostolica auctoritate* , qu'ils ont interprétés par l'autorité du saint siege , quoiqu'ils puissent également signifier , par l'autorité des apôtres.

L'auteur montre l'erreur de quelques écrivains qui ont confondu la *suzeraineté* avec la *souveraineté*. Un prince qui tient d'autrui les états qu'il possède , n'en a que la *suzeraineté* sur les vassaux qui lui sont soumis. La prééminence des rois & autres potentats , sur ceux qui tiennent d'eux , s'appelle *souveraineté*. C'est sans doute par inadvertance que ces mots , dont le sens est si connu , ont été confondus ou mal employés. La plupart des autres notes sont des citations relatives au texte de la lettre.

(*Journal des sçavans.*)



THÉÂTRE à l'usage des jeunes personnes. Tome Ier. A Paris, chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins, & chez M. le comte de Genlis, place Vendôme, s'adresser à M. Lebrun; A Amsterdam, chez Van Harrevelt, dans le Kalverstraat; à Liege, chez Lemarié, vis-à-vis l'hôtel-de-ville. 1 vol. in-8vo. de 522 pages. 1779.

SI l'on étoit venu dire à quelqu'un de nos auteurs les plus exercés dans l'art dramatique : il faut que vous nous fassiez des piéces de théâtre dont tous les personnages soient de jeunes personnes ou des femmes, où il ne soit pas plus question d'amour que si cette passion n'étoit pas naturelle au cœur humain; des piéces où vous ne ferez entrer ni contrastes de vices & de vertus, ni intrigues, ni passions violentes : il n'en est pas un seul vraisemblablement qui eût osé se charger d'une tâche si difficile, & qui eût cru pouvoir intéresser, en s'interdisant tous les ressorts qui ont coutume de produire de l'intérêt. Ce que l'art & l'étude n'avoient pas même soupçonné, le goût de la vertu, le desir de le fortifier dans l'ame de jeunes princesses, dont le sang est cher à la nation, l'amour maternel, ce sentiment, pour qui rien n'est impossible, l'ont exécuté au grand étonnement des gens-de-lettres les plus

172 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

distingués, qui ont été témoins de cette espee de phénomène. L'innocence dans toute sa pureté, la sensibilité avec tous ses charmes, ont fait presque seules les frais de ce nouveau théâtre, ouvrage d'une femme dont le moindre avantage est celui d'une naissance distinguée, & que les qualités de l'ame unies à toutes celles de l'esprit rendent célèbre malgré elle.

Les pieces rassemblées dans ce volume sont au nombre de sept, & elles portent toutes le nom de *Comédies*. Ce sont en effet des comédies véritables, à l'exception de la première, qui est un petit drame du genre le plus pathétique. Il a pour titre, *Agar dans le désert*. Les personnages sont *Agar, Ismaël son fils & l'Ange*. *Agar*, répudiée par *Abraham*, se trouve dans une affreuse solitude, où il n'y a ni ruisseaux ni fontaines; l'air y est brûlant, & la soif dévore les voyageurs; elle n'a pour toute ressource qu'un vase qui contient encore un peu d'eau qu'elle réserve pour son fils. Accablée de lassitude & de sommeil, elle étend *Ismaël* à l'ombre d'un buisson, se met auprès de lui, & place le vase à ses pieds; après quelques instans, elle s'apperçoit que le soleil donne sur la tête de son fils; elle veut lui former un abri avec une branche, se leve & fait un mouvement qui renverse le vase & répand l'eau; elle retombe alors accablée de douleur: son fils se réveille mourant de soif, & implore une goutte d'eau de sa pitié. Qu'on juge du désespoir de cette mere malheureuse

& de la ferveur de la priere qu'elle adresse à Dieu. Elle se rejette du côté de son fils, le visage caché. Après un long silence, on entend une symphonie douce; la toile du fond se leve, & l'on découvre l'ange sur un nuage, une palme à la main. Le théâtre change, & représente un paysage orné de fleurs & de fruits. *Agar* croit long-tems son fils mort: il ouvre enfin les yeux: l'ange touche la terre avec sa palme, & il en jaillit une fontaine abondante. La piece finit par cette belle morale que l'ange adresse à *Agar*: " Que votre
" exemple, lui dit-il, serve à jamais de le-
" çon; qu'il corrige les murmures des mor-
" tels insensés, & qu'il apprenne que Dieu fait
" récompenser la patience, la soumission, le
" courage & la vertu. "

Ce petit drame nous semble parfait en son genre; l'intérêt y croît de scene en scene. Ce seul ressort du vase répandu porte la pitié & la terreur au plus haut degré; le dénouement enfin délivre le spectateur ou le lecteur du poids qui l'opprime, & le laisse satisfait.

La Belle & la Bête est empruntée du même conte qui a fourni à M. Marmontel l'opéra-comique de *Zémire & Azor*. D'après les loix que Mde. la comtesse de G** s'est imposées, ce conte a dû être fort simplifié. Il n'y a encore ici que trois personnages, *Zirphée*, (c'est la Belle), *Phédime*, une amie qui a été élevée avec elle, & le génie *Phanor* (la Bête).

Phanor, génie, qu'on peut appeller celui de

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la laideur , & en même tems de toutes les vertus , est amoureux de *Zirphée* , qui se trouve dans son palais ; il paroît dès la première scène , tenant *Zirphée* par sa robe , & lui demandant un moment d'entretien ; elle détourne la tête avec horreur. Cependant elle trouve sa voix touchante ; elle commence à s'attendrir , elle le fuit. *Phédime* , amie de *Zirphée* , console *Phanor* , en lui disant que *Zirphée* a le cœur sensible. Il faut savoir qu'une fée a métamorphosé ainsi *Phanor* en un monstre de difformité , & qu'il ne pourra reprendre ses premiers traits que lorsqu'il se fera fait aimer sous cette horrible figure. *Zirphée* survient & s'entretient seule avec *Phédime* : un penchant secret , qu'elle cherche à se déguiser à elle-même , l'intéresse pour *Phanor* ; il est doux & bienfaisant , il n'a contre lui que sa laideur. Les nuances de cette passion naissante sont très-bien graduées ; l'ame de *Zirphée* s'ouvre à l'amour par la pitié ; *Phanor* se montre le plus généreux des hommes ; il consent que *Zirphée* quitte son palais , si elle s'y déplaît ; elle fait entrevoir à *Phanor* une partie de ses sentimens ; il lui laisse en partant une boîte qui renferme un anneau précieux , par l'effet duquel elle peut se transporter où elle voudra , & voir réaliser tous ses souhaits. *Phédime* vient lui annoncer que *Phanor* a quitté son palais , en lui disant un éternel adieu. *Zirphée* est désolée de cette nouvelle ; elle veut faire usage de son anneau pour se transporter aux lieux qu'il habite ; elle prend la boîte & l'ouvre ; mais avec l'anneau elle voit une let-

J A N V I E R , 1780. 175

tre de *Phanor* , qui lui marque que *loin d'elle il ne peut supporter la vie , & qu'il y renonce sans peine*. *Zirphée* tombe évanouie dans les bras de *Phédime*.

P H É D I M E .

Que vois-je ? ô ciel ! *Zirphée ! Zirphée !*

Z I R P H É E .

Il n'est plus..... Laissez-moi , *Phédime* , vos soins sont superflus. La vie m'est odieuse..... Enfin , trop tard je lis dans mon cœur ; ô *Phanor* ! j'ai creusé ta tombe & la mienne. La malheureuse *Zirphée* te suivra de près. Oui , *Phanor* , je t'aimois ; oui , je ne puis exister sans toi.

Pendant qu'elle prononce ces derniers mots , le théâtre change ; Phanor paroît dans le fond , sous sa figure naturelle , assis sur un trône de fleurs. Il le partage avec Zirphée. Phédime termine la pièce par cette apostrophe qu'on peut regarder comme sa conclusion morale. » Cœurs » sensibles & vertueux , ne vous plaignez ja- » mais du fort ; & que cet exemple vous ap- » prenne que la bienfaisance & la bonté sont » les plus sûrs moyens de plaire , & les seuls » droits pour être aimé. «

L'idée de la comédie intitulée les *Flacons* ; est très ingénieuse. Pour ôter à deux jeunes personnes confiées aux soins d'une fée , le goût de la coquetterie & de la vanité , cette fée leur a fait croire qu'elle les a rendues hideuses , afin qu'elles s'occupent à réparer cette disgrâce par de bonnes qualités , par des vertus & des ta-

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lens. *Mélinde* leur mere vient les voir ; elles n'osent paroître devant elle. *Mélinde* feint de ne pas les reconnoître , & leur demande qui elles sont. Elles se jettent à ses pieds. Leur mere , après les avoir embrassées , insiste sur la nécessité où elles se trouvent de perfectionner leurs qualités , puisqu'elles sont dépourvues des charmes de la figure. Pour s'assurer de l'effet de leurs leçons , *Mélinde* & la fée leur remettent à chacune deux flacons ; l'un , couleur de rose , doit faire disparoître leur laideur en le buvant ; l'autre , qui est blanc , a le pouvoir de les rendre parfaites. Les voilà bien embarrassées ; on les laisse seules pour se déterminer. Leur perplexité a quelque chose de très-comique ; elles se mirent dans une glace , elles se trouvent affreuses , elles sont bien tentées d'essayer du flacon couleur de rose.

I P H I S E.

La fée a beau dire , il est impossible qu'avec de semblables visages on puisse jamais se montrer dans le monde.

C É N I E.

Sous un dehors si révoltant , prendroit-on la peine d'aller chercher de l'esprit , un bon caractère...

I P H I S E.

On nous laisseroit - là avec notre perfection intérieure.

C É N I E.

D'ailleurs , sans le secours du flacon blanc , ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts ? Il est vrai que cela ne sera pas si prompt.

J A N V I E R , 1780. 177

I P H I S E.

Mais nous ne sommes pas si pressées....

C É N I E.

Sans doute, nous sommes bien jeunes.

Cénie qui est l'aînée, arrête sa sœur lorsqu'elle veut boire.

C É N I E.

Ecoutez-moi de grace, si nous préférons ce flacon, nous affligerons maman.

I P H I S E.

Ah! si je pouvois le penser, je le casserois plutôt.

C É N I E.

Eh bien, ma sœur, soyez-en sûre. J'ai vu son inquiétude quand elle nous a quittées; elle trembloit que nous ne fissions un choix imprudent.

I P H I S E.

En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jetté sur nous en partant; il étoit bien triste & bien tendre.

C É N I E.

Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le suivre.

I P H I S E.

Notre laideur nous est moins cruelle, que notre maman ne nous est chère.

C É N I E.

Elle & la fée ne desirent que notre bonheur.

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

I P H I S E.

Sacrifions-nous pour elle, tenez chere Cénie.

C É N I E.

Je n'hésiterai pas pour celui-ci. *Elles boivent toutes deux.*

I P H I S E, *après avoir bu.*

Me voilà donc accomplie!

Dans le moment elles s'apperçoivent en se regardant toutes deux, qu'elles ont repris leur premiere figure; elles craignent déjà de s'être trompées de flacon; leur mere & la fée paroissent, les embrassent avec des transports de joie, & leur apprennent la vérité. » Mes enfans, (leur dit Mélinde) n'oubliez jamais que dans tous les événemens de la vie, la résolution la plus honnête & la plus vertueuse est toujours la plus sûre & la meilleure. «

L'Isle Heureuse a pour objet de faire voir combien les vertus & la bonté l'emportent sur l'esprit & les talens. Lumineuse & Bienfaitante, deux fées, ont élevé deux princesses, Rosalide & Clarinde, d'une maniere différente. Bienfaitante a inspiré sur-tout à Clarinde, sa pupille, les vertus qu'exprime son nom, le desir de faire du bien & celui de se faire aimer. Lumineuse a voulu faire de Rosalide un prodige d'esprit & de talens; toutes deux ont réüssi dans leurs vues. Il s'agit de favoir laquelle des deux princesses sera reine de l'Isle

Heureuse. Elles ont au trône un droit égal ; mais il appartiendra à celle qui aura obtenu les suffrages des sages & des vieillards de l'isle. Le jour de l'élection est arrivé. Chacune des deux princesses doit faire un discours, après lequel on va aux voix. Chacune des deux fées se flatte que la couronne sera déferée à son élève. Lumineuse compte sur-tout sur l'effet que produira le discours de Rosalide ; elle ne se trompe pas ; ce discours, qui a été préparé avec le plus grand soin, est accueilli avec les plus grands applaudissemens, & au bruit des acclamations. Lumineuse se flatte déjà de l'emporter ; mais Clarinde qui n'a rien préparé, & qui n'a d'autre éloquence que celle du cœur, a à peine commencé à parler, que les larmes coulent, & toutes les voix la proclament reine. Rosalide est la première à applaudir à son triomphe & à reconnoître ses droits de préférence. Clarinde non moins généreuse, ne veut du trône qu'en le partageant avec elle, & la force d'y consentir.

La cinquieme piece a pour titre, *l'Enfant Gâté*. Elle est en deux actes, ainsi que les trois précédentes. *Lucie*, niece de *Mélanide*, est élevée par *Dorine*, maîtresse de musique & de dessin, logée chez *Mélanide*, & qui a toute sa confiance, dont elle abuse indignement. Elle flatte avec une bassesse servile tous les défauts de son élève, sa paresse, son penchant à la médifance, son amour-propre, & ce caractère n'est que trop souvent celui de cette

espece de domestiques à qui l'on confie l'éducation des enfans. Lucie profite très-peu des leçons de musique & de dessin , qu'on ne lui donne que lorsqu'elle veut bien les recevoir ; mais ces mêmes leçons , assez inutiles pour elle , ne le sont pas à Toinette , fille d'une femme-de-chambre de Mélanide , & qui est élevée avec Lucie comme une compagne & un objet d'émulation. Toinette est le contraste de Dorine. Elle aime beaucoup Lucie , mais elle ne craint pas de lui dire ses vérités : aussi est-elle très-odieuse à Dorine ; mais Lucie , qui a le cœur bon & qui n'a que l'esprit de gâ-té , lui pardonne sa franchise en faveur de l'amitié véritable qui en est le principe. Ce portrait d'un naturel heureux , qu'une mauvaise éducation altère , mais ne peut détruire ; ce contraste d'une domestique qui cherche à plaire à son élève en la flattant , & d'une amie qui ne lui déplaît pas en lui parlant de ses défauts ; la situation de la jeune Lucie , combattue entre sa vanité & sa foiblesse qui la font pencher pour Dorine , & son cœur & sa conscience qui la ramènent à Toinette , forment un tableau très-intéressant & très-moral ; & les scènes sont aussi bien exécutées que conçues. Rien ne fait sur-tout plus de plaisir que les mouvemens de bonté qui échappent à Lucie , malgré tout ce qu'on fait pour la corrompre. Elle est médisante & railleuse , & portée au dangereux talent de contrefaire. Elle s'est moquée d'une demoiselle de Surville , qui vient chez sa tante , & qui est pleine de qu-

lités estimables. Toinette le lui reproche. Dorine applaudit; & pour rassurer Lucie qui commence à se repentir de son indiscretion, elle lui dit : « mademoiselle de Surville n'a qu'à » vous le rendre, vous ne vous en formaliserez pas.

L U C I E.

» Oh ! pour cela non ; au contraire, j'en » serai charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le » rendît, afin que nous fussions quittes ; car » cette plaisanterie, je ne fais pourquoi, me » pèse à présent malgré que j'en aie. «

Lucie éprouve bientôt une leçon bien plus sensible. On la fait descendre au salon pour montrer des essais de ses talens ; elle reçoit des louanges de tout le monde ; mais un moment après, en passant dans le jardin, derrière une charmille, elle entend ces mêmes personnes qui viennent de la louer, faire un résumé exact de tous ses défauts, de ses prétentions, de ses airs, enfin la déchirer sans pitié. Une seule prend sa défense, & c'est mademoiselle de Surville. Lucie vient, le cœur gros, conter son aventure à Dorine. » Je vous » avoue, (dit-elle en parlant de mademoiselle » de Surville) que cette bonté de sa part » m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & » me faisoit éprouver je ne fais quoi de pénible, que la méchanceté des autres ne me » causoit pas. La fausseté de toutes ces personnes m'inspiroit plus de mépris que de colère & d'émotion ; mais la générosité de mademoiselle de Surville m'indignoit contre moi-

» même ; & à mesure qu'elle parloit , je sen-
 » tois mes larmes couler. Apparemment qu'il
 » est plus cruel de se voir convaincre d'injus-
 » tice , que d'éprouver celle des autres.

Combien la morale , mise en action & en sentiment , a d'intérêt & de pouvoir ! Et que l'on doit aimer à voir dans ce premier âge ces traits d'équité naturelle qui montrent que l'homme n'est pas né méchant !

Enfin , la dernière leçon que reçoit Lucie , lui vient d'une lettre de Dorine sa gouvernante , que Toinette a trouvée à moitié écrite , & qu'elle n'a pu s'empêcher de lire , dès qu'elle a vu qu'il y étoit question de son amie. Lucie la blâme de son indiscrétion ; mais Toinette , qui veut profiter de cette occasion pour démasquer Dorine & détromper Lucie , lui lit la lettre , qui est la satire la plus cruelle & la plus injurieuse. Lucie a le cœur percé ; cependant son ressentiment s'exprime d'une manière noble. « Je ne vous fais pas mauvais » gré (dit-elle à Dorine) de m'avoir dépein- » te telle que vous me voyez & telle que » je suis peut-être ; mais du moins , en détail- » lant tous mes défauts , vous ne deviez pas » vous en plaindre , puisqu'ils sont votre » ouvrage. «

Melanide , à qui Toinette a tout conté , renvoie Dorine , malgré les prières de Lucie , qui obtient du moins de sa tante , qu'elle pourvoira aux besoins de la gouvernante congédiée. » Son imprudence , (dit-elle à sa niece) » a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie.

» Que cette cruelle expérience vous apprenne,
 » mon enfant, à vous défier des flatteurs, &
 » à chérir la vérité, qui seule peut nous éclairer sur nos fautes, & réprimer l'amour-propre qui nous séduit & nous égare. «

De toutes les pieces de ce recueil, l'*Enfant gâté* est peut-être celle dont la morale est susceptible de plus d'applications. Le rôle de Lucie ne pouvoit pas être mieux fait ; il est plein de traits touchans qui font venir les larmes aux yeux.

La Curieuse, qui est aussi en deux actes, est d'un intérêt plus pressant. L'action, quoiqu'elle soit nécessairement derriere la scene, est très-attachante, & jamais on n'a donné un exemple plus effrayant des maux que peuvent produire la curiosité & l'indiscrétion, défauts les plus ordinaires de la premiere jeunesse. La marquise de Valcourt a deux filles, Sophie & Pauline, & une niece nommée Constance, élevée avec elles. Pauline est d'une curiosité excessive, & ce défaut est cause que sa mere, qui ne cache rien à Sophie & à Constance, dont elle connoît la discrétion, ne confie rien à Pauline, dont l'érourderie a déjà eu plusieurs fois des effets très-désagréables. Dans le moment où la scene se passe, madame de Valcour est occupée d'un secret bien triste & bien important ; son fils, le chevalier de Valcour, est caché dans son château sous le nom de Mirville, & ce secret est la suite d'une aventure assez extraordinaire. Il avoit quitté sans congé

son régiment pour aller à Valenciennes au secours d'un ami qui avoit besoin de ses services. Comme il comptoit revenir dans deux jours, il avoit pris en route le nom du chevalier de Mirville. Le malheur a voulu qu'il eût une affaire dans une auberge avec le fils du baron de Sénanges. Il l'a laissé pour mort, & lui-même, grièvement blessé, se trouvant à quatre lieues du château de sa mere, a eu le bonheur d'être rencontré par Thibaut, le concierge de ce château, qui l'y a fait porter la nuit, aussi secrètement qu'il a été possible. Il y a été soigné par un valet-de-chambre-chirurgien, & gardé dans un cabinet de sa mere à l'insu du reste de la maison. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que le baron de Sénanges, qui a entendu dire que le chevalier de Mirville a été l'agresseur, a obtenu des ordres pour tous les commandans des places frontieres, d'arrêter le chevalier. Le baron lui-même se trouvant dans le voisinage du château de Valcour, est venu rendre visite à la marquise, & fait trembler à tout moment cette malheureuse mere, en lui parlant de ses ressentimens & de ses moyens de vengeance. Pauline s'est apperçue qu'il y avoit quelqu'un de caché dans le château, elle est venue à bout de faire cette découverte à force de recherches & de soins, & par le secours de Rose, la fille du jardinier & sa confidente. Rose, de son côté, a reçu une lettre d'un inconnu pour remettre à mademoiselle Sophie ; elle & Pauline l'ont ouverte, & ont vu qu'elle étoit d'un jeune homme qui demandoit en mariage

mademoiselle Sophie, & qui ne signoit point : il demandoit pourtant réponse, & prioit de la porter dans le creux d'un arbre du parc, qu'il indiquoit. Pauline prend sur elle de faire écrire par Rose une réponse qui ne contient que ces mots : *vous pouvez vous montrer*. En même-tems elle redouble ses efforts pour pénétrer le secret que lui cachent sa mere, ses sœurs & sa cousine, qu'elle voit également agitées. Elle entend par hasard le nom du chevalier de Mirville, & ce nom redouble sa curiosité. Elle rencontre dans le parc le baron de Sénanges qui lui fait des questions ; elle y répond avec la plus grande envie de dire tout ce qu'elle fait, & le plus grand regret de n'en pas savoir davantage. Elle se plaint qu'on lui cache tout ; mais elle ajoute qu'elle n'ignore pourtant pas que le chevalier de Mirville est enfermé dans le cabinet au bout de la grande gallerie. A ce nom le baron la quitte aussi-tôt, frappé comme d'un trait de lumiere, & Pauline commence à croire qu'elle a fait une imprudence, & annonce déjà son repentir. Elle ne tarde pas à s'appercevoir que ses craintes ne sont que trop réelles. A onze heures du soir, au milieu du parc, au commencement d'un orage, elle raconte à Rose tous ses chagrins. Sa mere est étonnée de la rencontrer à cette heure, & dans le même instant on vient apprendre à la marquise que le baron fait tout, qu'il a déjà dépêché deux couriers, qu'il va monter en chaise & faire arrêter le chevalier de Mirville. La mere au désespoir ne sait à qui s'en prendre de ce mal-

heur. Pauline avoue sa faute & s'évanouit de douleur, lorsqu'elle entend que ce chevalier de Mirville est son frere. Madame de Valcour ordonne à Rose de la secourir, & court arrêter, s'il se peut, le baron de Sénanges, & empêcher son départ. Pauline reste avec Rose, qui la fait revenir avec beaucoup de peine. L'orage qui redouble, la nuit, l'abandon, les remords, la punition, les alarmes de Pauline, forment un tableau très-théâtral & très-intéressant. Elle envoie Rose pour s'informer de ce qui se passe, & Rose revient un moment après apporter des nouvelles consolantes : tout est apaisé, & l'inconnu qui recherchoit la main de Sophie, & le marquis de Sénanges qui vient de se faire reconnoître. Il est guéri de ses blessures. Il a vu Sophie plusieurs fois depuis que sa convalescence le retient dans le pays, il en est devenu amoureux ; il l'obtient, & ce mariage concilie tout. Madame de Valcour embrasse Pauline & lui pardonne.

Les Dangers du Monde, comédie en trois actes, la dernière de ce recueil, sont d'un genre qui l'élève au-dessus des pieces précédentes. Quoique l'objet en soit le même, & que l'auteur se soit soumis aux mêmes loix que dans les autres, les personnages ne sont plus des enfans. Les peintures sont prises dans la société ; & si la bonne comédie est sur-tout le portrait fidele des mœurs, il ne manque à celle-ci, pour être une des meilleures de ce genre, que d'y joindre une intrigue que l'auteur s'est refusée, mais

qu'il seroit à souhaiter qu'elle se permît , pour achever un ouvrage qui doit lui faire tant d'honneur. La marquise de Germini est une jeune femme très-bien née , mais qui , dans l'absence de son mari , s'est liée avec une vicomtesse Dorothee , femme riche & à la mode , qui l'a entraînée dans tous les travers & toutes les dépenses d'une vie dissipée. Juliette , femme-de-chambre de madame de Germini , voit avec douleur que la fortune de sa maîtresse se déränge tous les jours. Elle a été élevée avec elle , placée dans sa maison par madame Dorizée , tante de la marquise ; elle aime tendrement madame de Germini , & ne cache rien de ce qui se passe à madame Dorizée , qui après une absence de dix mois , vient voir sa niece. Juliette lui fait le portrait de cette vicomtesse Dorothee. » Elle joint à ses travers mille prétentions ridicules ; elle affiche une *sensibilité* passionnée , un goût décidé pour les arts ; la musique , la peinture lui tournent la tête. » Elle passe , dit-elle , les nuits à lire ; elle se pique aussi de *philosophie* & de *bienfaisance*. Ces deux grands mots sont continuellement dans sa bouche ; elle fait des cours de *physique* , de *chymie* , manque toutes les leçons , n'apprend rien ; parle de tout , décide impérieusement , en impose quelquefois aux sots , & fait pitié à tous les gens raisonnables. «

Le fond de cette piece n'est autre chose que le détail des folies & des inconséquences où la vicomtesse Dorothee entraîne successivement madame de Germini , qui commence à être lasse

de ce joug, effrayée du mauvais état de ses affaires, & touchée de l'intérêt que lui a montré sa tante : cette femme vraiment estimable tire sa niece du précipice, en payant pour elle soixante & dix mille livres de dettes, contractées en l'absence d'un mari qui est prêt à revenir. Il n'y a point d'autre action dans l'ouvrage, dont le mérite sur-tout consiste dans des scènes d'une vérité frappante. Nous en citerons quelques morceaux.

Par exemple, la scène de la toilette.

L A M A R Q U I S E.

Bon jour, Mlle. le Doux ; vous serez bien mécontente de moi, car je ne vous achèterai décidément rien.

Mlle. L E D O U X.

Eh, mon Dieu ! Madame, ce n'est pas l'intérêt qui me guide ; mais je fais que personne n'a plus de goût que madame la marquise, & je voulois seulement lui faire voir que je ne suis pas tout-à-fait indigne d'obtenir sa protection.

L A M A R Q U I S E.

La vicomtesse Dorothée m'a souvent parlé de vous.

Mlle. L E D O U X.

Elle a mille bontés pour moi... & puis il y a un si grand plaisir à travailler pour elle ; sa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre... (*Tout en parlant, Mlle le Doux étale différens chiffons.*) Pour moi, madame, j'ai une fantaisie qui m'empêchera de faire fortune ; c'est que je n'ai d'adresse que pour les jolies personnes ; & jamais je n'ai cherché la pratique des laides.

JANVIER, 1780. 189

JULIETTE à part.

Elle fait son métier.

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

Ah! voilà un drôle de bonnet!...

Mlle. LE DOUX.

Je l'ai inventé & fait cette nuit : je l'ai nommé l'*espiegle*. Il *fiérait* bien à madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes très-aimable, Mlle. le Doux...
Juliette, venez-donc voir l'*espiegle*. Il est joli,
au vrai.

JULIETTE.

Mais, si donc, madame, il est hideux.

LA MARQUISE *le plaçant au-dessus de sa tête
& se regardant dans le miroir*

Oh, la bonne figure!... Regardez-donc, Mlle.
le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre *espiegle*.

Mlle. LE DOUX.

Ah! madame, je voudrais que vous fussiez
peinte comme cela. En vérité, ce bonnet vous
va si bien, que si vous ne le prenez pas, je serai
véritablement inconsolable. Ce n'est assurément
pas pour la conséquence du bonnet; car ce ma-
tin madame de Larcé a voulu me l'acheter...

LA MARQUISE.

Madame de Larcé!... Ah! par exemple, elle
est un peu vieille pour prétendre encore à l'*es-
piéglerie*.

Mlle. LE DOUX.

Aussi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Te-

190 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nez, madame, il ne peut convenir qu'à vous...
Madame la Vicomtesse est bien jolie ; mais elle
n'a pas la vivacité, la physionomie de madame ;
& ce bonnet-là ne lui feroit sûrement pas au-
tant.

LA MARQUISE.

De quel prix est-il ?

Mlle. LE DOUX.

Madame remarquera qu'il est d'une blonde
comme sûrement elle n'en a jamais vu, & qu'il
y a beaucoup d'ouvrage ; malgré cela il n'est
que de six louis.

LA MARQUISE.

Ah ! par exemple, je l'aurois estimé plus cher.

JULIETTE.

En effet, une aune de blonde & une demi-
aune de gaze pour six louis, cela est bien bon
marché !...

LA MARQUISE.

Ah ! j'entends la voix de la Vicomtesse...

JULIETTE.

Allons, bon ; tous les chiffons vont rester ici.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est-elle.....

LA VICOMTESSE.

Quel prix, mon cœur, vous attachez à une at-
tention si médiocre !... (*) *Elle l'embrasse.*

(*) Un présent de porcelaine.

J A N V I E R , 1780. 191

L A M A R Q U I S E .

Oh ! cela est charmant ! tenez la voilà encore sur ma toilette ; car je ne l'ai découverte que dans l'instant.... Juliette prenez-la & portez-la dans mon cabinet...

J U L I E T T E .

Quoi , madame ?...

L A M A R Q U I S E .

Cette figure de biscuit ; mais prenez bien garde de la casser.

J U L I E T T E à part.

La perte en effet seroit grande.... *Elle prend la figure & s'en va.*

L A V I C O M T E S S E .

A présent occupons-nous un peu de Mlle. le Doux. (*A la Marquise.*) N'est-ce pas , mon cœur ; qu'elle est aimable.... Mlle le Doux , avez-vous des pouffs ?...

Mlle. L E D O U X .

Oui , madame ; tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

L A V I C O M T E S S E .

C'est un monstre... Montrez-moi autre chose ; apportez-nous ce grand carton. (*A la marquise*) Asseyons-nous. (*Elles s'assèyent.*)

L A M A R Q U I S E .

Oui , donnez-le nous sur nos genoux.... là , fort bien. (*La vicomtesse & la marquise tirent du carton différens chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

Voilà un assez joli chapeau.... Il est commun pourtant. Mlle. le Doux, il faut que je fasse un travail avec vous sur les chapeaux ; je vous donnerai des idées.

Mlle. LE DOUX.

Madame a tant d'imagination !

LA MARQUISE.

Mlle. le Doux, tenez mettez tout ceci à part pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah ! mon cœur, prenez encore ce bonnet ; en voici un tout pareil dont je m'empare.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers.

LA VICOMTESSE.

A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reste dans le carton. Mlle. le Doux, faites-le porter dans ma voiture.

LA MARQUISE.

J'espérois, ma chère amie, que vous dînez avec moi.

LA VICOMTESSE.

Eh ! ne suis-je pas engagée à une lecture, à un thé... Ah ! j'ai oublié mon sac à parfiler ; que je suis étourdie ! Je m'ennuierai à la mort.... Je ne puis entendre lire sans parfiler....

LA MARQUISE.

Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire ?

LA

JANVIER, 1780. 193

LA VICOMTESSE.

C'est un poëme.

LA MARQUISE.

Ah! du chevalier d'Herbain, je parie?

LA VICOMTESSE.

Justement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer; mais vous connoissez le chevalier, il est d'une modestie, d'une simplicité!... Le nom d'auteur lui fait une peur affreuse; comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amusement de ses amis.

LA MARQUISE.

Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire son poëme à soixante personnes.

LA VICOMTESSE.

Bon! aujourd'hui nous ferons plus de cent; mais c'est qu'il est si répandu; il a beaucoup d'amis.... Je suis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture; mon cœur, savez-vous que nous ne nous verrons guere aujourd'hui?

LA MARQUISE.

A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes si parée dès le matin?

LA VICOMTESSE.

Eh! mon Dieu, c'est que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures je vais à la comédie françoise, de-là je reviens vous prendre, nous allons voir le ballet nouveau; nous faisons deux ou trois visites, & puis souper chez l'ambassadeur. Nous jouerons au pharaon; j'y suis ruinée, n'importe; j'ai pour lui une passion aussi constante que malheureuse.... Je finirai par quitter le jeu & le monde, tout

Tome I.

I

cela m'excede : au vrai, je ne suis bien qu'avec vous, ou absolument seule ; je deviens misanthrope, je vous en avertis ; si vous saviez toutes les méchancetés que j'éprouve... & puis, je m'affecte d'un rien. On est bien à plaindre d'être douée d'une certaine sensibilité, c'est un présent du ciel bien funeste.... Mon cœur, avez-vous là du rouge ? C'est que le mien est un peu pâle.

Le détail de la journée de la Vicomtesse est remarquable.

LA VICOMTESSE.

Je suis excédée de la fatigue de ma journée.... & tout ce que je suis obligée de faire demain... A midi, nos expériences sur l'air fixe ; à une heure, la course.... delà à l'académie françoise, pour entendre le discours de réception, & puis à la foire voir la danse des chiens ; & puis à Versailles.... Véritablement je ne conçois pas comment avec ma fanté délicate & foible, & mes crispations de nerfs, je puis avoir la force de mener un tel genre de vie, &c.

N'est-ce pas là le ton de l'excellente comédie qui nous manque aujourd'hui ? Y a-t-il un dialogue plus agréable, plus naturel, un tableau plus fidele, plus vrai, plus piquant des travers & des ridicules à la mode ? La sensibilité & le rouge pâle, les pouffs & les crispations de nerfs, l'académie françoise & la danse des chiens ! ce n'est pas là une peinture chargée, c'est la chose même.

L'Ouvrage de Mde la comtesse de G ** en fera faire beaucoup d'autres. Elle n'a point eu de modele, mais elle aura beaucoup d'imita-

teurs ; & c'est le sort de quiconque a su créer un genre nouveau.

On ne connoissoit guere jusqu'à présent d'ouvrages dramatiques dont le but moral fût aussi marqué que dans ces nouvelles comédies, & cependant les leçons qu'elles offrent continuellement sont bien loin d'avoir l'air de l'affectation : c'est qu'elles sortent toujours du fond du sujet. On peut regarder ce théâtre comme une espece de traité de morale en action : mais l'ame qui l'a dicté, le style facile & naturel de l'auteur, la profonde connoissance du monde & du cœur humain, la délicatesse d'une infinité de traits différens, les sentimens de bonté & de bienfaisance qui y sont répandus avec profusion, rendent cette morale attrayante. C'étoit un grand service à rendre aux jeunes personnes que de ne jamais leur présenter la vertu sous des formes trop austeres : madame la comtesse de G * * va plus loin : elle la fait adorer. Enfin, comme le dit très-bien l'éditeur dans une courte préface, en jouant ces pieces, en les apprenant par cœur, les jeunes personnes y trouveront l'avantage d'exercer leur mémoire, de former leur prononciation, d'acquérir de la grace & un bon maintien, & pardeffus tout, de graver dans leur souvenir des principes excellens. On ne peut que souhaiter ardemment de voir bientôt paroître le second volume d'un ouvrage où brille un talent si aimable, & qui réunit tant d'agrément à tant d'utilité.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ;
Année littéraire ; Journal encyclopédique.*)

THE works of English poets , &c. *Œuvres des poètes Anglois , avec des préfaces biographiques & critiques ; par M. SAMUEL JOHNSON. Edition enrichie des portraits des poètes , gravés par MM. Bartolozzi , Caldwell , Hall , Sherwin , Walker , &c. 60 vol. petit in-8vo. Londres , 1779 , chez Bathurst , & chez les principaux libraires de cette ville.*

Cette magnifique édition est une des plus belles entreprises typographiques qu'on ait encore faites en Angleterre ; & le nom de l'éditeur universellement reconnu pour le critique le plus judicieux de ce royaume , ne doit laisser aucun doute sur le mérite de l'exécution. Les journalistes Anglois ne nous apprennent pas à quel point cette édition est avancée. Ils s'étendent seulement sur quatre volumes de préfaces biographiques , que nous ferons connoître d'après eux dans un certain détail , pour donner à nos lecteurs une idée des beautés & des défauts des fameux poètes Anglois , & les familiariser avec cette branche de littérature , ce qui est un des principaux objets de notre travail. On n'a généralement en France que des notions fort vagues à cet égard ; & on n'y connoit guere que deux sentimens pour tout ce qui est étranger , le mé-

pris ou l'admiration que l'on adopte indifféremment sur parole. C'est contre l'un ou l'autre de ces deux écueils que sont allés échouer tous ceux de nos écrivains qui se sont occupés de la littérature angloise. Les uns, trop prévenus de la supériorité littéraire de leur nation, & trouvant chez eux des modèles auxquels ils ont voulu tout rapporter, n'ont pu goûter des formes absolument étrangères ; les autres, jaloux de se distinguer de la multitude, trouvant peu de gloire & de mérite à louer ce que d'autres avoient loué avant eux, & égarés peut-être par cet esprit de parti dont il est bien difficile de se défendre au milieu des dissensions de la république des lettres, ont été chercher au loin les objets de leur culte, se sont passionnés fortement pour ces divinités de leur choix, & sans trop se mettre en peine, dans leur enthousiasme factice, de distinguer le bon du mauvais, & l'excellent du médiocre, ont parlé à-peu-près du même ton d'estime & d'admiration, de Cowley & de Milton, du *Paradis perdu* & du *Lycidas*. Entendons maintenant un littérateur Anglois aussi impartial qu'éclairé, prononcer avec connoissance de cause & après un mûr examen, sur le mérite des hommes célèbres de sa nation, & nous apprendrons à nous défier également des censeurs indiscrets & des panegyristes outrés.

De ces quatre volumes de préfaces, le premier est consacré à Cowley & à Waller ; le second à Milton & à Butler ; le troisième à

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Dryden seul ; le quatrieme à plusieurs poëtes d'un ordre inférieur, tels que Denham , Sprat , Roscommon , Rochester , Yalden , Otway , Duke , Dorset , Halifax , Stepney , Walsh , Garth , King , J. Philips , Smith , Pomfret & Hugues.

La vie de Cowley est très-courte, mais l'examen de ses ouvrages est très-étendu. Il est précédé d'une digression intéressante sur les écrivains qui florissoient en Angleterre au commencement du dix-septieme siecle , & que M. Johnson appelle *poëtes métaphysiciens*.

» Ces poëtes, dit-il , étoient des hommes d'un
» grand savoir , & leur unique objet étoit de
» montrer leurs connoissances ; mais malheureusement ils voulurent les revêtir de la
» rime ; & au lieu de faire de la poésie , ils
» ne firent que des vers dont on pouvoit
» mieux juger par les doigts que par l'oreille ;
» car la modulation étoit alors si imparfaite ,
» que pour savoir si c'étoient des vers, il fal-
» loit compter les syllabes.

» Si le pere de la critique a donné une idée
» juste de la poésie en l'appellant un art imi-
» tatif, ces écrivains se trouveront déçus de
» toute prétention au titre de poëtes ; car on
» ne peut pas dire qu'ils aient rien imité ;
» ils n'ont copié ni la nature ni la vie hu-
» maine ; ils n'ont su ni peindre les formes de
» la matiere, ni représenter les opérations de
» l'ame.

» Cependant ceux qui leur refusent le titre
» de poëtes, leur accordent celui de *beaux-*

» *esprits* ; Dryden convient que ses contem-
 » porains & lui-même sont au-deffous de Don-
 » ne pour l'esprit , mais il soutient avec rai-
 » son qu'ils sont au-deffus pour la poésie.

Cowley adopta la maniere métaphysique des hommes célèbres de son tems ; mais il eut le mérite d'y mêler plus de sentiment , & d'y joindre plus d'harmonie. M. Johnson cite comme son meilleur ouvrage sa premiere piece , dont le vrai titre , suivant ce judicieux critique , est *Epître à ma muse*. Il loue aussi son ode à l'esprit (*To wit.*) Quant à son poëme intitulé la *Davidéide* , le plus considérable de ses ouvrages , & en même tems le plus négligé & le plus obscur , voici le jugement qu'il en porte.

» Dans la *Davidéide* , comme dans les au-
 » tres ouvrages de Cowley , on trouve de
 » l'esprit & du savoir prodigués en pure perte.
 » On n'est pas dédommagé de l'attention qu'on
 » y donne ; rien n'intéresse le cœur ; on est
 » quelquefois surpris , mais jamais flatté ; on
 » trouve beaucoup à admirer , mais peu de
 » choses qu'on puisse approuver. Cependant on
 » y reconnoît toujours l'ouvrage de Cowley ,
 » d'un esprit naturellement vaste , & rempli
 » de connoissances acquises par l'étude.....
 » On peut assurer sans trop donner à l'enthou-
 » siasme , dit plus bas M. Johnson , que Cow-
 » ley , en entrant dans la carrière de la poésie ,
 » y apporta un esprit plein de savoir & d'idées ,
 » & que ses ouvrages sont embellis de tous
 » les ornemens que les livres peuvent fournir ;

200 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qu'il fut le premier qui imprima à la ver-
 » sification angloise le grand caractère du genre
 » pindarique , & qui lui donna la gaieté du
 » genre anacréontique ; qu'il étoit fait pour se
 » distinguer également par les faillies de l'es-
 » prit , & par les élans d'une imagination for-
 » te ; qu'il fut un de ceux qui effacèrent de
 » la traduction les anciennes traces de servi-
 » tude , & qui au lieu de se traîner sur les
 » pas de leur auteur , furent marcher à son
 » côté ; & que s'il laissa la versification suscep-
 » tible d'une plus grande perfection , il donna
 » de tems en tems d'excellens modèles dont ses
 » successeurs profiterent pour perfectionner ce
 » qu'il n'avoit qu'ébauché.

Waller a laissé une réputation plus brillante
 que Cowley , du moins chez les étrangers ;
 mais les plus estimables de ses ouvrages pour
 le fonds , ses poésies sacrées , sont ceux qui sont
 les moins estimés , & M. Johnson développe
 d'une manière très-judicieuse les causes de leur
 peu de succès.

» Les personnes pieuses se plaignent sou-
 » vent de ce qu'on s'est trop peu occupé d'ap-
 » pliquer l'art des vers aux sujets de dévotion ;
 » & on a fait beaucoup de tentatives pour em-
 » bellir les sentimens religieux des charmes de
 » la poésie ; on fait assez que ces tentatives
 » ont été pour la plupart infructueuses , & il
 » n'est pas hors de propos d'en chercher la
 » raison. «

» Que les oreilles pieuses ne s'offensent point ;
 » si j'avance , malgré tant d'autorités contraires

» à mon sentiment , que des vers dévotieux
 » doivent rarement plaire. On peut certaine-
 » ment défendre dans un poëme didactique les
 » dogmes de la religion ; & celui qui a l'heu-
 » reux talent de raisonner en vers , ne doit
 » pas renoncer à cet avantage en traitant un
 » sujet sacré. Un poëte peut décrire la beauté
 » & la grandeur de la nature , les fleurs du
 » printems , les fruits de l'automne , les vicissi-
 » tudes de la mer , les révolutions du ciel ,
 » & louer l'auteur de ces merveilles en vers
 » dignes d'attacher tous les lecteurs. Le sujet
 » de la discussion n'est pas la piété , mais les
 » motifs de la piété ; le sujet de la description
 » n'est pas Dieu , mais les ouvrages de Dieu. (*)
 » La piété contemplative ou le commerce en-
 » tre Dieu & l'ame humaine ne peut pas être
 » poétique. L'homme admis à implorer la mi-
 » séricorde de son créateur , & à discuter avec
 » lui les mérites de son rédempteur , est déjà
 » dans un degré d'élévation fort au-dessus de
 » celui où la poésie peut le porter.

» L'essence de la poésie est l'invention , &
 » l'invention telle qu'il en résulte une surprise
 » agréable & un plaisir inattendu. Les princi-
 » pes généraux , & si l'on peut le dire , les lieux
 » communs de la dévotion sont en petit nom-
 » bre & universellement connus ; ce petit

(*) Ceci doit servir de réponse aux objections qu'on
 pourroit tirer d'*Esther* , d'*Athalie* , & des odes sacrées
 de Rousseau.

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» nombre ne peut pas s'augmenter , la nou-
 » veauté des sentimens ne peut y ajouter au-
 » cune nouvelle grace , & celle de l'expres-
 » sion n'y en peut ajouter que fort peu.....
 » Toutes les méditations pieuses se réduisent
 » à quatre points , croire , remercier , se re-
 » pentir & prier. La foi , invariablement uni-
 » forme , n'est pas susceptible des ornemens
 » qu'invente l'imagination. La reconnoissance le
 » plus agréable de tous les sentimens religieux,
 » mais s'adressant à un être sans passions , ad-
 » met peu de modifications , & est faite pour
 » être sentie plutôt qu'exprimée. Le repentir
 » tremblant en la présence du juge suprême ,
 » ne s'occupe point du choix des épithetes &
 » de la cadence des phrases. Les prieres que
 » l'homme adresse à l'homme peuvent être for-
 » tifiées de tous les moyens de persuasion ,
 » mais celles qu'il fait à Dieu se bornent à crier
 » miséricorde.... Les idées de la théologie chré-
 » tienne sont trop simples pour exercer l'élo-
 » quence , trop sacrées pour admettre le mê-
 » lange de la fiction , trop majestueuses pour
 » avoir besoin d'ornement ; vouloir les relever
 » par des tropes & des figures , c'est comme
 » si l'on vouloit agrandir le firmament à nos
 » yeux par le moyen d'un miroir concave.

Indépendamment de ces raisons générales ,
 il y en a une autre particulière du peu de suc-
 cès de Waller dans les poésies sacrées , c'est le
 genre même de son talent.

» Le caractère général de sa poésie est l'é-
 » légance & la gaité. Il n'est jamais pathétique

» & rarement sublime. Il ne paroît pas qu'il
 » ait eu l'esprit naturellement élevé, ni qu'il
 » ait cherché à l'agrandir par l'étude. Ses pen-
 » sées sont celles d'un homme d'une conversa-
 » tion agréable & qui a beaucoup vécu. Elles
 » peuvent cependant avoir eu autrefois la grace
 » de la nouveauté, dont elles manquent main-
 » tenant aux yeux de ceux qui les ayant trou-
 » vées dans des ouvrages postérieurs, ne pren-
 » nent pas la peine d'examiner quel est le pre-
 » mier en date. Cette maniere de juger est
 » injuste. Les imitateurs ne doivent rien faire
 » perdre à l'auteur original.... Quoiqu'on puisse
 » beaucoup retrancher des titres de Waller à
 » nos éloges, cependant il lui en reste encore
 » beaucoup. On ne peut nier qu'il n'ait ajouté
 » chez nous à l'élégance de la diction, & mé-
 » me à la justesse de la pensée; & il mérite
 » qu'on lui applique ce que le Tasse disoit avec
 » autant de raison que d'esprit, de lui-même &
 » de Guarini, après avoir lu le *Pastor fido* de ce
 » dernier; *s'il n'avoit pas lu l'Aminte, il ne l'au-*
 » *roit pas surpassé.*

Dans la vie de Milton, M. Johnson ne nous
 donne pas une idée bien avantageuse des qua-
 lités morales de cet homme célèbre. A l'égard
 de ses ouvrages, il les apprécie avec autant
 de goût que d'impartialité. Il trouve ses poé-
 siés latines élégantes, mais sans invention &
 sans chaleur. Son *Lycidas* lui paroît un fort
 mauvais poëme, dont personne ne pourroit sou-
 tenir la lecture, si l'auteur en étoit inconnu.
 Il est plus content des deux morceaux intitu-

204 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

lès *l'Allegro* & il *Penferoso*. Mais le *Masque de Comus* est, à son avis, la meilleure de toutes les productions de la jeunesse de Milton, & celle dans laquelle l'auteur du *Paradis perdu* s'est le mieux annoncé. Pour les sonnets, il se contente de dire que les meilleurs ne sont pas mauvais. Il fait à l'occasion de toutes ces bagatelles, que le nom de Milton a consacrées, une réflexion très-juste & susceptible de bien des applications. » Ceux qui admirent les beaux
» tés de ce grand poëte, s'en imposent à eux-
» mêmes dans le jugement avantageux qu'ils
» portent de ses petites pieces; ils font vio-
» lence à leurs propres lumieres, pour trou-
» ver admirable ce qui n'est que singulier.
» Tout le mérite de ces petits ouvrages con-
» siste dans la netteté & l'élégance. Milton
» n'a jamais connu l'art de dire de petites cho-
» ses avec grace; il regardoit de la hauteur
» de son génie, l'humble mérite de la douceur
» & de la délicatesse; c'étoit un lion qui ne
» savoit pas danser comme un épagueul.

Le *Paradis perdu* est le véritable titre de la gloire de Milton; c'est par-là qu'il est immortel chez les étrangers comme dans sa nation; c'est aussi sur cet ouvrage, aussi singulier qu'admirable, que M. Johnson s'étend avec le plus de complaisance, & l'examen qu'il fait de ses beautés & de ses défauts, est un morceau de critique si intéressant, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en transcrire une grande partie.

» Les sentimens considérés comme analogues
» aux mœurs, ou appropriés aux caractères,

» sont pour la plupart dans ce poëme, d'une
 » justesse incontestable.

» On y trouve rarement des passages frap-
 » pans, qui offrent des leçons de morale, ou
 » des préceptes de prudence. Telle est la na-
 » ture de ce poëme, que comme les passions
 » humaines en sont exclues jusqu'au moment
 » de la chute de nos premiers parens, il ne peut
 » fournir que peu de regles de conduite. Sa
 » fin est d'élever l'esprit au-dessus des soins
 » & des plaisirs du monde sublunaire. Cepen-
 » dant l'exemple du courage, avec lequel Ab-
 » diel persiste dans ses sentimens de fidélité
 » & de vertu, malgré les insultes des anges
 » rebelles, est applicable dans tous les tems,
 » & les reproches que Raphaël fait à Adam
 » de sa curiosité indiscrete sur les mouvemens
 » des planetes, peuvent, ainsi que la réponse
 » de notre premier pere, le disputer aux plus
 » belles leçons de morale qu'aucun poëte ait
 » jamais données..... Milton avoit considéré la
 » création dans toute son étendue ; ses descrip-
 » tions sont par conséquent savantes. Il avoit
 » accoutumé son imagination à ne point con-
 » noître de bornes, & par conséquent les con-
 » ceptions étoient vastes. Le caractere distinc-
 » tif de son poëme est la sublimité. Il descend
 » quelquefois jusqu'à l'élégance, mais la gran-
 » deur est son élément. Il a quelquefois de la
 » grace ; mais son port naturel est gigantesque.
 » Il peut plaire quand il le faut ; mais son ta-
 » lent particulier est d'étonner... Quelque su-
 » jet qu'il traite, il ne manque jamais de rem-

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plir l'imagination. Mais ses images & ses des-
» criptions des scènes & des opérations de la
» nature, ne paroissent pas toujours exacte-
» ment copiées de l'original, & n'ont pas tou-
» jours la fraîcheur, la pureté, l'énergie que
» produit l'observation immédiate des objets.
» Il voyoit la nature, comme Dryden l'a dit,
» au travers des livres, & dans beaucoup d'oc-
» casion il appelle son savoir à son secours.
» Le jardin d'Eden rappelle à l'esprit la vallée
» d'Enna, où Proserpine cueilloit des fleurs
» avec ses compagnes..... Il n'y a dans son
» poëme que deux êtres humains. Mais ce
» sont les auteurs du genre humain, vénéra-
» bles avant leur chute, par leurs prérogati-
» ves & leur innocence, aimables après leur
» disgrâce par leur repentir & leur soumission.
» Dans leur premier état, leurs affections sont
» tendres sans foiblesse, & leur piété sublime
» sans présomption. Après leur péché, ils nous
» montrent comment la discorde prend sa source
» dans la fragilité humaine, comment l'union se
» rétablit par une indulgence mutuelle, com-
» ment le péché détruit la confiance en Dieu,
» comment on peut recouvrer l'espoir du par-
» don par le repentir & la prière. Nous ne
» pouvons qu'imaginer un état d'innocence, si
» encore dans notre état actuel d'abaissement
» & de misère, il nous est possible de nous-éle-
» ver à cette idée ; mais les sentimens de piété
» propres à un être déchu & coupable, nous
» avons tous à les apprendre, parce que nous
» avons tous à les mettre en usage....

» Le plan du *Paradis perdu* a cet inconvé-
 » nient qu'il n'est relatif ni aux actions ni aux
 » mœurs humaines. L'homme & la femme qui
 » agissent & souffrent dans ce poëme, sont
 » dans un état qu'aucun autre individu de leur
 » espece ne connoitra jamais. Le lecteur n'y
 » trouve aucun événement auquel il puisse
 » prendre part; il n'y voit point de circon-
 » stances dans lesquelles il puisse se placer lui-
 » même par l'effort de l'imagination; cet ou-
 » vrage doit donc exciter peu de curiosité ou
 » de sympathie.

» Nous sentons tous à la vérité les effets
 » de la désobéissance d'Adam; nous péchons
 » tous comme Adam, & comme lui nous avons
 » tous à gémir sur nos péchés; nous avons
 » des ennemis dangereux & infatigables dans
 » les anges rebelles, & des gardiens & des amis
 » dans les esprits bienheureux; nous espérons
 » d'être compris dans la rédemption du genre
 » humain; & les descriptions du paradis & de
 » l'enfer ont sûrement de quoi nous intéresser,
 » puisque nous devons un jour habiter l'un
 » ou l'autre. Mais ces vérités sont trop im-
 » portantes pour être neuves; nous les avons
 » apprises dès notre enfance; elles viennent se
 » mêler à nos méditations & à nos entretiens
 » familiers, elles se reproduisent dans tout le
 » cours de la vie. N'étant pas neuves, elles
 » ne peuvent donc pas exciter dans l'ame une
 » émotion extraordinaire: nous ne pouvons
 » pas apprendre ce que nous savions déjà; nous
 » ne pouvons pas être surpris de ce qui n'est
 » pas inattendu pour nous.

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Nous avons un éloignement naturel pour
 » les idées liées à ces vérités terribles; nous
 » repouffons les unes avec respect, excepté
 » aux heures spécialement consacrées à ce genre
 » de méditation; nous rejettons les autres avec
 » horreur, ou nous ne les admettons que comme
 » des menaces salutaires qui servent de con-
 » trepoids à nos passions. De telles images
 » sont donc plus propres à abattre l'imagina-
 » tion qu'à l'éveiller. Le plaisir & la terreur
 » sont certainement les deux vrais pivots de
 » la poésie; mais le plaisir qu'elle cherche à
 » exciter doit être tel que l'imagination puisse
 » au moins le concevoir; & la terreur qu'elle
 » peut inspirer, telle que les forces de la na-
 » ture & la fermeté humaine puissent suffire à
 » la combattre. L'idée de biens & de maux éter-
 » nels, est d'un poids trop fort pour les aîles
 » de l'imagination; l'ame succombe sous un tel
 » fardeau, & ne peut qu'adorer & croire.

De Milton à Butler il y a loin, sinon pour
 la mesure, du moins pour le caractère du ta-
 lent. *L'Hudibras* de ce dernier est une plaîsan-
 terie excellente, mais qui, comme tous les ou-
 vrages consacrés à peindre des ridicules passa-
 gers, a perdu en vieillissant une grande partie
 de ce qu'elle avoit de piquant dans sa nou-
 veauté.

» On peut appliquer à la plaîsanterie, observe
 » très-bien notre judicieux critique, ce que
 » Cicéron dit de la philosophie, que le tems
 » efface les rêves de l'opinion, & confirme les
 » déterminations de la nature. Les mœurs fon-

» dées sur des rapports stables & sur des pas-
 » sions générales , sont communes à tous les
 » hommes ; mais ces modifications dans la ma-
 » niere de vivre , ces usages particuliers , qui
 » sont le fruit de l'erreur ou de l'influence
 » passagere des circonstances , n'ont qu'une exis-
 » tence bornée , & qui ne s'étend pas au-delà
 » d'un certain lieu ou d'une certaine époque.

» Beaucoup de ces traits plaisans qui enchan-
 » toient dans Hudibras les lecteurs du siècle der-
 » nier , sont entièrement perdus pour nous ,
 » parce que nous ne connoissons pas l'aigreur
 » emphatique , la sombre superstition , la gravité
 » chagrine & la scrupuleuse opiniâtreté des an-
 » ciens puritains ; ou que si nous les connois-
 » sons , ce n'est que par le rapport des livres
 » ou de la tradition. Nous n'avons jamais eu
 » sous les yeux de pareils personnages , & ce
 » n'est qu'au moyen de l'étude & de la réflexion
 » que nous pouvons entendre les vers où ils sont
 » tournés en ridicule. Nos aïeux jugeoient de la
 » copie par les originaux , nous , au contraire ;
 » nous ne pouvons juger des originaux que par
 » la copie.

M. Johnson n'en regarde pas moins l'Hudi-
 bras comme un ouvrage qui fait honneur à
 l'Angleterre tant pour le fonds que pour le
 style , & comme un monument d'autant plus
 précieux , qu'il est en quelque sorte national &
 domestique , quoique le fameux roman de Don
 Quichotte paroisse en avoir fourni l'idée originale.
 Mais il ne croit pas qu'un nouvel *Hudibras* eût
 le même succès , quand il renaîtroit un nouveau

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Butler; & il trouve la raison de cette différence dans la nature même du burlesque. » Le
 » burlesque, dit-il, consiste dans une disproportion entre le style & les sentimens, ou entre
 » les sentimens accessoiress & le sujet fondamental. Ce mélange semblable à tous les corps
 » composés de parties hétérogènes, contient en
 » lui-même un principe de corruption. Tout
 » ce qui est disproportion n'est pas naturel, &
 » ce qui n'est pas naturel ne peut procurer
 » d'autre plaisir que celui de la nouveauté.
 » Nous admirons une pareille chose pour ce
 » qu'elle a d'étrange; mais dès qu'elle cesse
 » de nous le paroître, nous découvrons sa dif-
 » formité. C'est une espèce d'artifice qui se tra-
 » hit en se répétant; le lecteur sachant d'abord
 » à quoi il doit s'attendre, jette le livre de côté,
 » comme le spectateur détourne les yeux quand
 » on recommence un tour d'adresse qu'il a com-
 » pris dès la première fois.

On peut conjecturer que la vie de Dryden, & les observations sur ses ouvrages, sont fort étendues, puisqu'elles occupent un volume entier. M. Johnson le considère d'abord comme écrivain en prose.

» Tout ce qu'il a écrit en prose est didactique ou polémique, à l'exception de quelques
 » pages consacrées à ses protecteurs. Ses préfaces n'ont jamais passé pour ennuyeuses. Elles ne pèchent point par l'uniformité d'un
 » style symétrique, dans lequel le premier
 » membre de chaque phrase fait deviner le
 » second; ses idées ne sont jamais calculées,

» ni ses périodes arrangées; chaque mot semble
 » se présenter par hasard & se trouver de lui-
 » même à sa place. Rien n'est froid ou lan-
 » guissant; tout est léger, animé, vigoureux;
 » les petites choses ont de la grace, les grandes
 » de la majesté. On peut dire qu'il parle trop sou-
 » vent de lui-même; mais sa vanité paroît fondée
 » lors même qu'elle s'agite avec trop de vio-
 » lence. Tout est excusé par le brillant des
 » images & la vivacité de l'expression. Quoi-
 » que tout soit aisé, rien n'est foible; quoique
 » rien ne paroisse travaillé, tout est fini; &
 » quoiqu'il se soit écoulé plus d'un siècle de-
 » puis la publication de ses premiers ouvrages,
 » on n'y trouve rien de vieilli.

» Il est difficile à un auteur qui écrit beau-
 » coup d'éviter les retours fréquens d'un cer-
 » tain mode d'idées & d'expressions qui peut
 » en quelque sorte se noter, & qui est ce
 » qu'on appelle une maniere. Dryden est tou-
 » jours le même & toujours différent; il ne
 » reproduit jamais sous la même forme la
 » même élégance de style; il ne paroît pas
 » avoir d'autre art que celui d'exprimer
 » avec clarté ce qu'il conçoit avec vigueur.
 » Il n'est pas aisé d'imiter son style sérieuse-
 » ment ou par plaisanterie, car étant toujours
 » égal & toujours varié, il n'a point de
 » qualités dominantes ou distinctives. On ne
 » peut pas ridiculiser par une imitation char-
 » gée, une beauté exactement proportion-
 » née dans tous ses traits & dans toutes ses
 » parties.

Cependant le mérite de bien écrire en prose n'est que le moindre de Dryden.

» C'est sur-tout pour avoir perfectionné le
 » langage, l'esprit & l'harmonie de la poésie
 » angloise que son nom est en vénération par-
 » mi tous les littérateurs Anglois.

» Les pensées les plus forcées, & la versifi-
 » cation la plus barbare, avoient regné un
 » demi-siècle, lorsque Waller & Denham firent
 » quelques pas vers le naturel & l'harmonie.
 » Ils firent voir que de longs discours rimés
 » ne pouvoient plaire, à moins que d'être dis-
 » tribués en phrases bien cadencées, & que
 » le vers ne consistoit pas seulement dans le
 » nombre, mais encore dans l'arrangement des
 » syllabes.

» Mais quoiqu'ils eussent beaucoup fait, qui
 » peut nier qu'il ne restât encore beaucoup à
 » faire? Leurs ouvrages n'étoient pas nombreux
 » ni leurs talents fort étendus, & les exemples
 » manquoient dans beaucoup de genres de
 » composition.....

» Avant Dryden il n'y avoit pas de lan-
 » gue poétique; on n'avoit pas un système
 » de mots également éloignés de la bassesse
 » des expressions populaires & de la rudesse
 » des termes consacrés dans les arts. Les ter-
 » mes trop familiers ou trop peu communs,
 » ne conviennent pas au poète. Ces sons qu'on
 » n'entend que dans des phrases triviales ou
 » qui ne se produisent que dans des occasions
 » peu importantes, ne sont pas propres à por-
 » ter à l'esprit des images agréables ou des im-

» pressions fortes ; & les mots qui nous sont
 » à peu-près étrangers , détournent sur eux-
 » mêmes l'attention qu'ils devroient attirer aux
 » choses. On avoit rarement essayé chez nous
 » ces heureuses combinaisons de mots qui dis-
 » tinguent la poésie de la prose, nous avons
 » peu d'élégances de diction , peu de gra-
 » ces de style. . . . La nouvelle versification ,
 » comme on l'appelloit alors , fut établie par
 » Dryden , & si bien établie que la poésie an-
 » gloise n'a plus couru le risque de retomber
 » dans sa première barbarie.

M. Johnson cite une lettre de Dryden , écrite à ses fils voyageant en Italie , par laquelle il paroît qu'il croyoit à l'astrologie , & qu'il se piquoit de faire des prédictions lui-même , tant il est vrai qu'on peut avoir un esprit foible avec un très-grand génie , vérité humiliante pour l'humanité , mais dont les exemples sont malheureusement trop communs ! Cependant une erreur mérite plus de pitié que de blâme , même dans un grand homme ; ce qu'on peut reprocher plus justement à la mémoire de Dryden , c'est ce desir de gloire effréné qui lui fit traiter en ennemis tous ceux qui lui firent ombrage , c'est l'aigreur & l'emportement de sa critique , ce sont ses injustices , ses invectives , ses procédés violens & peu généreux contre son adversaire Settle , qu'il attaqua avec toute la fureur d'un rival jaloux.

» La critique où Dryden s'abaisa , tenoit
 » de la rage & de la terreur ; rage sans mo-
 » tifs , terreur sans danger. Ce doit être une

» consolation pour le vulgaire qu'afflige son infériorité, & une grande mortification pour l'orgueil des sages, de voir les plus grands esprits se ravalent ainsi au niveau des plus abjects. Mais qu'on se souvienne que les grandes âmes ne se dégradent dans l'exercice de leurs facultés, que pour n'avoir pas su fixer leurs desirs à la hauteur où la nature les a placées. Dryden & Settle avoient mis tous les deux leur bonheur dans les vains applaudissemens de la multitude.

La gloire de Dryden est fondée en partie sur ses belles traductions ; M. Johnson en fait un éloge très-juste & très-mérité, mais il y joint une réflexion que nous croyons devoir relever, parce qu'elle intéresse la gloire de notre littérature.

» La richesse & les ressources de notre langue, dit-il, ne se montrent nulle part avec plus d'éclat que dans nos traductions en vers des anciens poètes, genre d'ouvrage que les François ont été obligés d'abandonner par le désespoir d'y réussir.

Il y a quelques années que cela pouvoit paroître vrai ; mais l'illustre traducteur des *Géorgiques* a bien vengé la langue françoise du reproche d'impuissance qu'on lui faisoit, & il a prouvé qu'il n'y a rien d'impossible pour le génie. S'il est jusqu'à présent le seul de nos écrivains qui ait traduit des poètes avec succès, c'est qu'il est le seul poète qui se soit encore appliqué à traduire.

Les poètes qui occupent le quatrième voi-

lume , étant bien moins célèbres que ceux dont nous avons parlé , & très-inférieurs , nous ne nous étendrons pas sur eux ; nous nous contenterons d'en citer quelques uns , avec le jugement que M. Johnson porte de leurs ouvrages.

S P R A T.

» Il confidéroit Cowley comme un modele ;
 » & il supposoit qu'on devoit approcher d'au-
 » tant plus de la perfection qu'on imitoit cet
 » auteur plus fidèlement. Le peu d'ouvrages
 » qu'il a laissés , offre un assez grand nombre
 » de ces pensées bizarres qu'il jugeoit excel-
 » lentes. Il dit de Cromwel que la réputa-
 » tion de cet usurpateur *blanchira , comme l'hom-*
 » *me , en vieillissant.*

O T W A I

» Parmi ceux de ses poèmes que cette col-
 » lection admet (*) , le plus long est une *plainte*
 » *du poëte à sa muse.* Je n'en comprends pas une
 » partie , & dans celle que je comprends , je
 » trouve peu à louer. Le style est peu élé-
 » gant , & la versification dure.

D U K E.

» Il y a de la vigueur dans quelques passages

(*) Les ouvrages dramatiques en sont exclus , & c'est pourquoi il n'y est pas question de Shakespear.

» de son *Review*, quoique cet ouvrage ne soit
 » pas fini. Ses poésies ne sont ni au-dessous
 » ni au-dessus de la médiocrité.

S T E P N E Y.

» Il se donna pour poète, & il ajouta son nom
 » à ceux des autres traducteurs de Juvenal. Mais
 » c'est un traducteur très-licentieux, & aucunes
 » beautés de son propre fonds ne rachètent sa
 » négligence à rendre celles de son auteur. Dans
 » ses poésies originales, on trouve quelquefois
 » un vers heureux ou un passage agréable :
 » mais le tout est dénué de grace & de vi-
 » gueur.

M. Johnson travaille maintenant aux vies de
 Pope, de Prior & des autres poètes modernes.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)



M Ê L A N G E S.

VIE de l'empereur CHARLES VI, pere de l'impératrice-reine. Traduite de l'Allemand.

LA vie de l'empereur Charles VI, est en même tems l'histoire de presque la moitié du XVIIIe. siecle, durant laquelle tout ce qui s'est passé de plus remarquable se rapporte à lui : en sorte que l'on pourroit donner à cette époque la dénomination d'âge de Charles VI, avec autant de vérité que les François ont appelé siecle de Louis XIV & siecle de Louis XV, les regnes de ces deux monarques.

Charles naquit à Vienne le 1 octobre 1685. Il fut le second des enfans mâles que l'empereur Léopold I eut de sa troisième femme Eléonore-Magdeleine-Thérèse, princesse Palatine, fille du duc de Neubourg, devenu électeur le 6 février 1685, par l'extinction de la branche palatine de Simmeren. Il eut pour parrain le roi d'Espagne Charles II, & pour marraine l'impératrice Eléonore, douairière de Ferdinand III. Son éducation répondit à sa naissance & à ses hautes destinées. Dès sa tendre jeunesse, il reçut du prince Antoine de Lichtenstein, son gouverneur, un goût exquis pour les sciences & les arts, dont on peut voir encore des témoignages au Belvedere. Mais le ciel ne permit pas au jeune archiduc de ne cultiver

que les arts pacifiques. De grandes vues politiques lui rendirent nécessaire l'apprentissage de la guerre à sa treizième année.

En 1697, l'évêque de Lerida & le duc de Moles, ambassadeurs d'Espagne, vinrent à Vienne concerter les moyens de lui assurer l'héritage de cette couronne, & de ses riches possessions dans les quatre parties du monde. L'ouverture prochaine de cette succession mettoit en mouvement toutes les cours. Tous les yeux se portoient sur Madrid, où la ligne masculine de la maison d'Autriche-Espagnole alloit disparaître avec Charles II, prince foible, sans postérité, à qui la nature avoit tout refusé. La France en guerre avec lui, conclut la paix à Ryswick, pour se frayer le chemin au trône dont on attendoit la vacance. Elle témoigna beaucoup de modération dans ses victoires, & rendit aux Espagnols ce qu'elle avoit conquis sur eux.

Le roi infirme étoit importuné de plusieurs côtés pour qu'il désignât son héritier; comme si la disposition d'un prince à peine obéi pendant sa vie, eût dû être sans difficulté suivie de toute la terre après sa mort. On comptoit trois principaux prétendans : l'empereur Léopold, en qualité de chef de la seconde ligne masculine de la maison d'Autriche, & en vertu du pacte de succession réglé entre Charles V & Ferdinand I, auteurs des deux lignes : Maximilien-Emanuel, électeur de Bavière, au nom du prince électoral Joseph-Ferdinand, qu'il avoit eu de Marie-Antoinette, fille de l'empereur Léopold, née de son premier mariage avec Marguerite-Thérèse, sœur cadette de Charles II, roi d'Espagne : & le dauphin de France, comme fils de Marie-Thérèse, sœur aînée du même Charles II,

La France avoit renoncé solennellement à la succession au trône d'Espagne, par le contrat de mariage entre Louis XIV & Marie-Thérèse; mais cette renonciation avoit été l'ouvrage du cardinal Mazarin, qui se jouoit de la bonne foi, & les publicistes François n'en soutenoient pas moins qu'un roi de France ne peut, par aucune renonciation, priver ses descendans de leurs droits & de leurs prétentions légitimes.

Une partie de l'Europe avouoit les droits de l'empereur Léopold, qui descendoit de mâle en mâle de Ferdinand I, frere de Charles V, & son successeur à l'empire : mais le système de l'équilibre de l'Europe, qui avoit déjà allumé plusieurs guerres, & la crainte du surcroît de puissance que la maison d'Autriche auroit acquise, si elle avoit uni la monarchie d'Espagne à l'Empire d'Allemagne, plongèrent les cours dans l'irrésolution.

Pour adoucir la jalousie & l'opposition, Léopold ne demandoit point la succession d'Espagne pour lui, ni pour son fils aîné, mais pour l'archiduc Charles, son second fils. Dans ce dessein il envoya à Madrid le comte de Harrach, qui y trouva la cour partagée & dans une grande perplexité. Les Allemands attachés au service de la reine s'étoient fait haïr par leur faveur. La préférence que cette princesse Bavaroise leur accordoit dans la distribution des graces dont elle s'étoit rendue maîtresse, anima si fort les Espagnols contre toute la nation Allemande, que le seul nom d'Allemand leur étoit odieux. Plus le roi & la reine laissoient voir d'inclination pour la maison d'Autriche, plus les grands travailloient à éloigner la désignation de l'archiduc Charles.

Sur ces entrefaites, les François prirent Bar-

K 2

Sur ces entrefaites

celone , & pénétrèrent plus avant en Catalogne ; il y eut un soulèvement à Sarragosse. Le peuple vouloit hautement la paix. Un courier de l'électeur de Baviere apporta les propositions de la France , qui offroit de restituer toutes ses conquêtes. Les Espagnols qui se croyoient au bord de leur ruine , les acceptèrent avec transport , & signerent la paix à Ryſwick le 20 septembre 1697 , sans que la succession fût réglée par le traité , auquel l'empereur , abandonné de ses alliés , acquiesça le 21 octobre suivant.

La cour de Madrid proposa alors à celle de Vienne , d'envoyer l'archiduc Charles avec un corps de 12 mille hommes en Espagne , où , à son arrivée , il auroit été déclaré héritier de la monarchie ; mais les conjonctures ne permettoient pas cet envoi. Quand la guerre fut finie avec la France , celle qui dura encore contre le Turc , exigeoit tout l'argent & toutes les troupes de l'empereur. D'ailleurs , à 12 mille hommes harassés par une longue marche , la France en auroit opposé facilement un bien plus grand nombre , ayant retenu , malgré la paix , trois cents mille hommes sur pied , des flottes armées , & fait voir qu'elle eût regardé comme une rupture l'entrée de l'archiduc en Espagne ou dans le Milanez. Il n'y avoit que la voie des négociations de praticable.

La reine d'Espagne étoit à la tête du parti attaché aux intérêts de la maison d'Autriche. C'étoit une princesse sage & d'un esprit ferme ; mais trop d'indulgence & de libéralité envers ses serviteurs Allemands , lui avoient aliéné les cœurs des Espagnols. La comtesse de Perlepsch , avoit monté auprès d'elle à une faveur qui excitoit la jalousie de tout le monde. L'Amirante de Castille , ennemi déclaré du cardinal Porto-

carrero, n'avoit pas une moindre part à ses graces : ce qui irrita si fort ce dernier qu'il s'appliqua sans relâche à traverser le parti Allemand. L'Amirante n'avoit pas assez de résolution & d'activité pour la place qu'il occupoit dans le ministère. Avec peu de puissance, il faisoit encore moins qu'il ne pouvoit. Las des contradictions, il n'eût pas attendu la disgrâce, & eût quitté de lui-même la cour, si la reine ne l'y eût retenu.

Le cardinal Portocarrero employa toute l'adresse d'un courtisan consommé pour se former un parti qu'il tourna d'abord du côté de l'électeur de Baviere, & ensuite vers la France. Il savoit affecter le désintéressement & cacher ses desseins jusqu'au moment de les manifester. Avec le génie d'un ministre d'état, en même tems prêtre, il dirigeoit à son gré le monarque dévot & indécis, & par son ascendant sur lui, il chagrina souvent la reine qui le détestoit ouvertement. Ce grand politique qui gouvernoit son souverain, étoit lui-même gouverné par don Uraca, son secrétaire.

La plupart des courtisans lui étoient dévoués & secondoient ses projets. Pour se conserver plus sûrement le maître de la volonté du roi, il lui persuada de renvoyer son confesseur, qui étoit dans les intérêts de la reine & des Allemands, & il le remplaça par deux de ses créatures, les peres Froylán & Moreta, qui, l'un sous le nom de confesseur, & l'autre sous celui de conseil de conscience, venoient à bout de résoudre le roi à tout. Un jour ils ne manquèrent pas de raisons pour le convaincre que c'étoit un grand péché de garder à Madrid une nombreuse garnison, & ils mirent, à ce sujet, un si grand trouble dans son esprit, qu'il fallut pour le calmer, en faire

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sortir la garnison dans le même jour (*). Ce tour joué à l'Amirante fut apperçu de la reine, qui en éprouva elle-même de pareils. Tandis qu'on traitoit de l'envoi de l'archiduc Charles avec un corps de troupes, & que la négociation sembloit prête de réussir, il conduisit subitement le roi de Madrid à Tolède, sous prétexte de sa santé, & il trouva des moyens de différer la conclusion de l'affaire.

Au milieu de ces intrigues, le marquis d'Harcourt, ambassadeur de France, arriva à Madrid, & y déconcerta les mesures qu'on prenoit pour l'archiduc. En vain le comte de Harrach offrit, au nom de l'empereur, que l'archiduc se rendit en Espagne avec une armée, comme on l'avoit d'abord demandé ; le roi tout-à-fait changé, répondit d'abord en termes vagues, & déclara enfin que le prince électoral de Baviere ayant aussi ses prétentions, on ne pouvoit rien décider que la cour impériale ne se fût auparavant accordée avec celle de Munich. Cette réponse avoit été ménagée par Harcourt, politique très-délié.

Le prince électoral de Baviere, fils de la seconde sœur du roi d'Espagne, avoit à peu près les mêmes raisons que le dauphin, fils de la première sœur, de prétendre à la couronne d'Espagne. Sa mere, comme celle du dauphin, avoit donné une renonciation : si la renonciation étoit sans effet pour les Bavares, elle ne devoit pas avoir plus de force contre les droits de la France. Les ministres du parti de Baviere voyoient la difficulté, & tâchoient de s'en débarrasser en publiant que la renonciation de la mere du prince

(*) *Mémoires du comte de Harrach*, tom. II, pag. 37.

électoral étoit invalide , parce que l'Espagne n'en avoit point eu connoissance , & qu'elle avoit été accordée uniquement à l'empereur , ce quin'étoit point le cas du dauphin.

Jamais on ne vit d'ambassadeur plus poli , plus agréable & plus adroit que le parut Harcourt à Madrid. Loin de découvrir ses vues dans les commencemens , il ne tenoit que des discours généraux , en reconnoissant les prétentions de Baviere pour légitimes , sans néanmoins négliger l'art de se créer des partisans. Il sentit qu'il ne feroit rien de bien en se mêlant dans les cabales des ministres , dont la mésintelligence & l'envie auroit été capable de faire échouer ses négociations avec eux : c'est pourquoi il ne les sollicita point en sa faveur , & par-là il s'acquitt d'autant mieux l'affection des grands. Son respect pour le clergé n'avoit point de bornes , parce qu'il en connoissoit l'influence sur le monarque. Il donnoit aux ecclésiastiques de grosses sommes d'argent pour être distribuées parmi les nécessiteux , ceux sur-tout qui avoient du crédit sur leurs semblables. Il soutenoit beaucoup de familles , tant des grands que des petits. Sa maison & sa bourse étoient toujours ouvertes à ceux qui avoient besoin de son assistance. Il conversoit familièrement avec la noblesse ordinaire , étoit honnête vis-à-vis du peuple , courtois envers les dames , & témoignoit aux grands la plus haute considération. Son épouse seconda parfaitement sa politique , en s'insinuant dans l'amitié de la comtesse de Perlepsch , & par son moyen dans la faveur de la reine. Elle évitoit de parler de la succession , & ne s'entretenoit que de plaisirs , de galanteries & d'amusemens qui rendoient sa compagnie tous les jours de plus en plus attrayante , au point que la reine ne

pouvoit plus vivre sans elle. Quand elle se vit établie dans l'esprit de la reine , la marquise commença de lever un peu le masque , mais avec beaucoup de délicatesse. Elle orna ses conversations des louanges du dauphin & du duc d'Anjou , parla à la reine de l'estime de ces princes pour elle , lui faisant concevoir l'espérance d'un mariage avec un prince François après la mort de Charles II. Ce fut par des manieres aussi flatteuses & aussi engageantes , que les François , jusques-là si haïs en Espagne , s'y concilient la bienveillance du peuple , des grands , de la cour & de la reine.

Dans le tems qu'Harcourt servoit si bien son prince à Madrid , Louis XIV mettoit en action d'autres ressorts en différentes cours. Le comte de Portland , qui de page du roi d'Angleterre , Guillaume III , étoit devenu son favori , ayant été envoyé en ambassade à Paris après la paix de Ryswick , la cour de France saisit l'occasion de gagner ce ministre , qui avoit acquis la confiance de son maître & ses dignités par son dévouement presque servile , & quelques actions éclatantes. Comme les François possèdent éminemment la maniere de se rendre les hommes favorables , ils réussirent à lui faire goûter un plan , propre en apparence à fonder une liaison durable d'amitié & d'intérêts entre les deux monarques , qui jusques-là s'étoient haïs personnellement. Portland représenta au Roi d'Angleterre combien il seroit dangereux pour la tranquillité de l'Europe & la sûreté des possessions angloises , que la maison d'Autriche reçût une aussi grande augmentation de puissance que celle qui lui parviendrait de la réuion entière de la monarchie d'Espagne sur la tête d'un prince Autrichien , & en même tems il lui proposa un traité de par-

rage. Le monarque Anglois l'ayant agréé, Portugal se rendit à La Haye, où il fut signé le 11 octobre 1698, par les plénipotentiaires de France, d'Angleterre & d'Hollande.

Ce traité, fort désagréable à l'empereur, accordoit au dauphin, Naples & Sicile, avec les places & isles d'Espagne sur la côte de Toscane, la partie du Guipuscoa en deçà des Pyrénées, nommément Fontarabie, St. Sébastien & le port de passage : à l'archiduc Charles le duché de Milan : & au prince électoral de Bavière, le reste de la monarchie Espagnole. L'Angleterre & la Hollande s'y engageoient envers la France, de soutenir ce partage par la force des armes, si cela étoit nécessaire. Il étoit conçu de manière que ces deux puissances maritimes en devoient être satisfaites suivant leurs maximes d'état.

Non-seulement la cour impériale, mais aussi celle de Madrid, se trouva offensée par le partage de La Haye. L'empereur Léopold s'en plaignit, & rien n'étoit plus triste pour le roi d'Espagne que de voir des étrangers partager sa dépouille pendant sa vie. Les princes se réjouissent encore plus que les autres hommes, d'avoir une postérité dans laquelle ils revivent, & quand ils en sont privés, ils ont coutume de se donner l'espece d'immortalité qu'ils peuvent, en se désignant eux mêmes un successeur, qui leur laisse appercevoir une longue suite d'héritiers. Prévoir le démembrement de ses états, est un tourment pour un souverain. Le roi languissant le ressentit vivement. Dès qu'il apprit le traité de la Haye, il recueillit tout ce qui lui restoit de forces pour en détourner le coup ; mais guidé par Portocarrero, ennemi de la maison impériale, la disposition qu'il fit par testament, fut en fa-

veur du prince électoral Joseph de Baviere, qu'il nomma son seul héritier.

Toutes les cours en furent étourdies. La France, l'Autriche, l'Angleterre & la Hollande, craignirent de voir échouer leurs mesures; mais plus les deux dernières puissances qui n'y perdoient rien, témoignèrent d'indifférence pour cet arrangement, plus il y eut de mouvemens à Vienne & à Versailles. Ces deux cours firent leurs protestations contre le testament; mais un accident imprévu les rendit superflues. Car le prince électoral de Baviere, désigné l'héritier, mourut subitement le 6 février 1699. (*)

Il ne paroissoit plus que deux candidats, qui prétendissent à la monarchie d'Espagne : savoir le dauphin & l'archiduc Charles. Leurs partis poursuivirent leurs espérances en redoublant d'efforts. On fut long-tems sans pouvoir rien terminer à Madrid. Le roi, chagrin & découragé par la mort du prince électoral, ne vouloit plus entendre parler de la succession. C'étoit un martyre pour lui seulement d'y penser. *Vous me tuez*, disoit-il au cardinal, *avec vos propositions : & aux autres : Vous voulez donc que je meure promptement. Ne m'en parlez plus.*

Tandis que l'irrésolution mélancholique du monarque Espagnol laissoit peu d'espérance de réussir auprès de lui, la France travailloit avec l'Angleterre à un nouveau partage. Guillaume III, glorieux d'être recherché de Louis XIV, & de tenir dans sa dépendance, ce fier monarque, autrefois son ennemi, avoir signé le premier partage avec empressement. La mort du prince électoral de Baviere l'ayant rendu inutile, il de-

(*) Moresi dit, non sans soupçon de poison.

firoit de soutenir sa considération par un autre traité. Les circonstances fortifièrent ce desir.

Les ministres d'Espagne firent retentir toutes les cours du mécontentement de leur maître, au sujet du traité de partage. Entre les autres, le marquis de Canales, ambassadeur d'Espagne à Londres, qui avoit trop de hauteur & de chaleur pour sa place, mit dans ses plaintes une vivacité si outrée, que le roi d'Angleterre s'en jugeant blessé, lui fit signifier de sortir d'Angleterre en 18 jours. Le marquis n'en rabattit rien de son arrogance, & lorsque l'ordre lui fut apporté par Vernon, secrétaire d'état, il répondit *Te Deum Laudamus*. Mais les dettes énormes qu'il avoit contractées, le forcèrent de prier qu'on lui fit les avances de son voyage. Il partit en effet dans l'intervalle prescrit, les Anglois ayant pourvu à tout ce qui lui étoit nécessaire. (*)

Il étoit facile au comte de Portland, qui recevoit tous les jours à Paris de nouvelles démonstrations de l'amitié du roi de France, de faire agréer de son souverain un nouveau traité avec la France, touchant la succession d'Espagne. Guillaume s'en occupoit, & la conduite du marquis de Canales l'y portoit encore davantage. Pour Louis XIV, il y étoit d'autant plus incliné, que sans l'alliance de l'Angleterre, il eût eu à redouter contre lui, l'union de la plus grande partie de l'Europe, quand même les négociations du marquis de Harcourt eussent obtenu à Madrid le meilleur succès. Le second traité fut dressé à Londres, par ceux mêmes qui avoient signé le premier à La Haye, & conclu

(*) *Mémoires de Lamberty*, tom. I, pag. 23.

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à l'envi le 2 mars 1700. Engager le roi de la Grande-Bretagne, c'étoit s'assurer des Hollandois, Guillaume ayant plus de puissance en Hollande qu'en Angleterre. Guillaume y gagnoit de la gloire, Louis XIV des domaines, & au fond, les intérêts de l'Angleterre & de la Hollande n'en souffroient point.

L'essentiel de ce traité, consistoit en ce que le dauphin devoit avoir pour sa part, Naples, Sicile, les places d'Espagne sur la côte de Toscane, le Final, le Guipulcoa, & la Lorraine. Le duc de Lorraine obtenoit Milan en dédommagement de la Lorraine, & on laissoit à l'archiduc Charles, tout le surplus de la monarchie Espagnole. Il étoit réglé expressément, par un article secret, que l'archiduc n'iroit ni en Espagne, ni à Milan, avant la mort du roi d'Espagne.

L'empereur informé du contenu au traité, l'approuva à cause de la difficulté extrême d'obtenir & de conserver la succession d'Espagne dans son intégrité. Seulement l'article du Milanez ne lui plaisoit pas, il en écrivit au roi d'Angleterre, en l'exhortant à soutenir l'exécution de ce partage.

La nouvelle du nouveau partage agita toute la cour de Madrid. Irrités de ce que des étrangers osassent disposer de leur patrie sans les consulter, les ministres Espagnols redoublèrent l'indignation de leur roi contre les auteurs de ces traités, & l'exciterent à les anéantir. Ils remontoient au monarque pieux, qu'ils avoient été ménagés par l'artifice des deux puissances maritimes, pour affoiblir la religion catholique par la division de ses forces, & pour diminuer le commerce de l'Espagne, afin de conserver & d'étendre leur domination sur les mers. Char-

les II, déterminé par ces suggestions, résolut de prévenir le mal autant qu'il le pouvoit, en se nommant encore un successeur. Il penchoit pour l'archiduc, son filleul, & il eût suivi son inclination conforme à celle de la reine, si les intrigues de quelques ministres & du cardinal Portocarrero, opposés aux intérêts Allemands, en haine de la reine, n'y eussent pas apporté du retardement.

De la part du roi d'Espagne, on insistoit toujours à la cour impériale sur l'envoi de l'archiduc à Madrid, à quoi l'on ajoutoit la demande d'un corps de troupes pour l'Italie, où les gouverneurs Espagnols auroient ordre de les recevoir. Il n'étoit pas absolument impossible d'envoyer l'archiduc en Espagne, & des troupes en Italie; mais les suites de cette démarche étoient à craindre. La France l'eût prise pour une déclaration de guerre, & l'empereur qui venoit de faire la paix avec le Turc depuis quelque mois, n'étoit point en état d'en soutenir une seul contre la France. Il n'avoit point d'alliés. Au contraire, la France victorieuse s'étoit unie avec l'Angleterre & la Hollande, & elles étoient convenues d'opposer la force des armes à l'archiduc, s'il entreprenoit d'aller en Espagne avant la mort du roi.

A ces difficultés, il s'en joignoit d'autres dont la création d'un neuvième électorat en faveur de la maison d'Hannovre étoit la cause. L'empereur en cette rencontre ne pouvoit compter sur l'assistance de l'Empire divisé. La France prenoit ombrage de la cour de Vienne sur la moindre apparence. Les plus petites choses, telles qu'un cérémonial de cour auquel on auroit manqué par mégarde, lui fournissoient des prétextes de menacer & d'exiger des satisfactions.

Louis traitoit toujours toutes les cours , excepté celle d'Angleterre , avec la fierté que le succès des armes de Turenne & de la politique de Louvois lui avoit inspirée. Quoiqu'en pleine paix , il conservoit de fortes armées sur pied , & il sembloit toujours préparé à venger avec cent mille hommes l'ombre d'une injure.

Ainsi la France formidable & menaçante , l'Angleterre & la Hollande alliées avec la France , ces trois puissances décidées à ne pas souffrir que l'archiduc se rendît en Espagne , l'Espagne foible & troublée , l'Empire désuni , les finances autrichiennes épuisées par une suite de guerres malheureuses , tout étoit contraire à l'exécution du dessein d'envoyer l'archiduc en Espagne.

La situation critique des affaires étoit bien aperçue de la cour de Vienne : c'est pourquoi elle souhaitoit que l'archiduc fût nommé unique héritier , avant qu'il allât en Espagne. Alors on eût pu entamer une nouvelle négociation avec les alliés qui avoient signé le partage , & s'il eût fallu essuyer une guerre , on pouvoit espérer de détacher l'Angleterre & la Hollande des intérêts de la France , & les circonstances pouvoient devenir plus avantageuses avec le tems. Mais jamais le roi d'Espagne ne put être déterminé à nommer l'archiduc son héritier , avant qu'il le vît en Espagne ; parce que Portocarrero s'y opposa toujours avec les ministres de son parti , qui exagéroient continuellement au roi les inconvéniens de la nomination de l'archiduc avant son arrivée. Ils supposoient que le ministère de Vienne ne la différoit que par opiniâtreté & par des intérêts personnels. Ces insinuations artificieuses produisirent insensiblement dans le monarque Espagnol , contre

la cour impériale , un refroidissement qui fut porté jusqu'au dégoût par l'adroit Portocarrero.

Tandis qu'à Stockholm & à Copenhague les cours du nord étoient requises d'adhérer au partage , l'intrigue & la cabale continuoient à Madrid. Les objections réitérées de la cour de Vienne sur l'envoi de l'archiduc , fournissoient à ses adversaires un prétexte sans fin d'indisposer contre elle le roi d'Espagne. En même tems qu'on lui faisoit horreur de la seule idée de diviser ses états après sa mort , on lui vantoit les bonnes qualités des princes François ; les manieres du marquis d'Harcourt faisoient chérir sa nation de plus en plus ; toute sorte de ressorts étoient mis en mouvement pour écarter de la cour l'Amirante de Castille , le comte Oropesa & d'autres grands bien affectionnés pour l'Autriche ; & Louis XIV se faisoit excuser par Harcourt , du partage qu'il le rejettoit sur les Anglois. Cette excuse tendoit à confirmer le foible roi , dans l'opinion que le partage étoit un échec porté aux catholiques par les puissances maritimes protestantes. La religion , comme la dernière & la plus sûre machine , servit à achever de subjuguier Charles , qui s'affoiblissant de plus en plus , approchoit toujours plus près de la mort. Après la déclaration du roi de France , qu'il regarderoit l'entrée de l'archiduc en Espagne , comme une infraction de la paix , il ne restoit plus qu'un testament qui pût conserver les états Espagnols dans leur entier. Malgré les préventions dont on cherchoit à remplir le roi contre l'Autriche , il ne se décidoit point encore pour un prince François. La reine ne pouvoit que parler , & elle-même se laissoit ébranler par le tourbillon des circonstances , par les caresses de l'agréable marquise

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'Harcourt , par la crainte de la puissance des François , & par le retardement de l'arrivée de l'archiduc. Il n'étoit pas possible au roi mourant de réfuter les représentations de ses ministres appuyées sur des motifs de religion.

Portocarrero , toujours ennemi de la maison impériale , proposa au roi \conscientieux , de faire décider par le pape , si la renonciation de la France à la couronne d'Espagne étoit bonne , ou si elle étoit aussi invalide que la renonciation de la maison de Baviere , qui n'avoit pas empêché le testament fait en faveur du prince électoral. Le pape consulté fut d'avis que les renonciations des reines de France , Anne & Marie-Thérèse , infantes d'Espagne , n'avoient point de valeur dans le cas présent , parce qu'elles n'avoient eu pour cause que la crainte de la réunion de toutes les possessions espagnoles à la couronne de France. Pour en suivre l'esprit , il étoit seulement nécessaire de désigner pour successeur au trône d'Espagne , un prince François qui ne fût pas en même tems roi de France.

Afin de tranquilliser encore davantage sa conscience , le roi choisit un conseil qu'il chargea d'examiner les droits des prétendants. Le conseil fut du même avis que le pape , & reconnut l'invalidité des renonciations françoises , pourvu que le même qui seroit roi d'Espagne , ne fût pas aussi en même tems roi de France.

L'Espagne avec ses domaines se jugeoit assez considérable pour avoir son roi particulier. Dans ces principes , on dressa le fameux testament , qui déclara Philippe , duc d'Anjou , petit-fils du roi de France , seul héritier de toute la monarchie espagnole. Le roi Espagnol , aux prises avec la mort , le signa le 2 octobre 1700 ,

& le confirma par un codicille particulier le 5 octobre suivant. Ce fameux testament, en 59 articles, étoit fondé sur la proximité du sang, Philippe d'Anjou, second fils du dauphin & d'une princesse de Baviere, étant petit-fils de Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, sœur aînée de Charles II.

Charles II, roi d'Espagne, mourut enfin environ un mois après le 1 novembre 1700. Jusques-là le testament avoit été tenu secret ou fermé.

(*Pour être continué.*)

A B O U Z A I D.

C O N T E O R I E N T A L.

MORAD, fils d'Hanut, occupa long-tems le premier rang parmi les visirs & les émires, enfans du courage & de la sagesse, qui environnent le trône de Dehli, & forment les conseils ou dirigent les armées de la postérité de Timur. Après s'être signalé dans plusieurs guerres, il avoit été récompensé par le gouvernement d'une province. La reconnoissance des peuples, qu'il rendoit heureux par sa sagesse & sa justice, porta son nom jusqu'à la porte du palais de Dehli; l'empereur l'appella au pied du trône, & déposa dans ses mains la clef de ses trésors & le cimenterre de sa puissance. Dès cet instant la voix de Morad & ses ordres supérieurs furent entendus du sommet du Taurus jus-

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'aux bords de l'Océan. Toutes les bouches restoient muettes, & tous les yeux se baïsoient devant lui.

Morad vécut plusieurs années dans la prospérité ; chaque jour ajoutoit à ses richesses & à son pouvoir ; les sages répétoient ses maximes, & des milliers de guerriers obéïssient à sa voix. L'ambition déconcertée gémissoit dans l'antre de l'envie, & le mécontentement effrayé trembloit de murmurer. Mais les grandeurs humaines ont peu de durée ; elles se dissipent comme l'odeur des parfums qu'on ne renouvelle pas dans le feu qui les consume. Le soleil se lassâ de briller sur les palais de Morad ; les nuages de la disgrâce s'assemblerent sur sa tête, & la tempête de la haine qui s'étoit formée lentement, se grossit & éclata tout-à-coup.

Morad vit sa ruine s'avancer à pas précipités. Les premiers de ses flatteurs qui prirent la fuite, furent ses poètes ; tous les artistes qu'il avoit récompensés d'avoir contribué à ses plaisirs, les imiterent ; & il n'apperçut auprès de lui que le petit nombre de ceux dont un mérite réel avoit été le titre à sa faveur. Il sentit le danger qui le menaçoit, & se prosterna au pied du trône. Ses ennemis parloient avec hauteur & avec confiance ; ses amis muets observoient une froide neutralité, & la voix timide de la vérité étoit étouffée par des clameurs bruyantes. Il fut dépouillé de son pouvoir, privé des richesses qu'il avoit acquises, & condamné à passer le reste de sa vie sur le bien de ses peres, qu'on daigna lui laisser.

Morad avoit été si long-temps accoutumé au tumulte des affaires, à répondre à la foule empressée des supplians & des flatteurs, que sa solitude lui devint à charge. L'ennui se répandit sur son loisir, dont les heures s'écouloient avec une lenteur accablante. Il voyoit avec regret le soleil en se levant, forcer ses yeux à s'ouvrir à un nouveau jour, dont il ne savoit comment remplir la durée. Il envioit le sort du sauvage, errant dans les forêts, à qui les besoins de la nature ne laissent aucun moment vuide, & dont la vie se passe à chercher sa proie, à la dévorer & à dormir.

Le chagrin & l'ennui altérèrent sa constitution; il tomba malade, refusa tout remede, négligea l'exercice, & végéta tristement dans une situation singuliere & terrible, craignant de mourir & ne desirant pas de vivre. Ses gens pendant quelque temps redoublerent de zele & d'assiduités; mais voyant que leurs services étoient dédaignés, que leurs soins ne faisoient que l'aggraver, qu'il leur savoit même peu de gré de leur attention & de leur exactitude, ils devinrent négligens; & celui qui n'aguere commandoit à tant de nations, languissoit souvent abandonné dans sa chambre, sans avoir un seul esclave auprès de lui.

Dans cet état fâcheux qui empirait tous les jours, il dépêcha des messagers à Abouzaïd, son fils aîné, qui étoit à l'armée. Abouzaïd effrayé de la maladie de son pere, se hâta de se mettre en route pour se rendre auprès de lui. Morad vivoit encore; il sentit ses forces

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

se ranimer en serrant son fils dans ses bras. Après les premières caresses, il lui ordonna de s'asseoir à côté de son lit, & lui parla en ces termes :

Abouzaïd, dit-il, ton pere n'a bientôt plus rien à espérer ni à craindre des habitans de la terre. La main de l'ange de la mort est étendue sur lui ; & le tombeau qui l'appelle s'ouvre déjà pour engloutir sa proie. Écoute les derniers avis d'une longue expérience ; & que la voix de l'instruction ne frappe pas inutilement ton oreille.

Tu m'as vu heureux & malheureux ; tu as été témoin de mon élévation & de ma chute. Mon pouvoir est dans les mains de mes ennemis, mes trésors dans celles de mes accusateurs. Mais la clémence de l'empereur a épargné l'héritage de mes peres, & son courroux n'a pu m'enlever ma sagesse. Tourne les yeux autour de toi ; tout ce qu'ils apperçoivent t'appartient dans peu de momens. Écoute mes conseils ; ils peuvent t'apprendre à te contenter de tes possessions. Elles suffisent pour te rendre heureux. N'aspire point aux honneurs publics ; ne mets jamais le pied dans les palais des rois. Ton bien te mettra à l'abri des humiliations inséparables de la misère, & ta modération te préservera de l'envie. Contente-toi de vivre en particulier ; fais jouir tes amis de tes richesses ; sois bienfaisant. La plus douce jouissance du cœur est d'être aimé de tous ceux dont on est connu : recherche-la. Dans le temps de ma gloire & de ma prospérité, voyant tous les mortels

au-deſſous de moi , & un ſeul au-deſſus , je diſois à la calomnie : qui t'écouterà ? Et à l'artifice : que peux-tu ? Mon fils , ne mépriſe jamais la malice du foible. Souviens-toi que le venin ſupplée à la force , & que le lion peut périr de la piqure d'un reptile.

Morad expira peu de momens après avoir tenu ce diſcours. Le temps du deuil étant écoulé , Abouzaïd réglant ſa conduite ſur les conſeils de ſon pere , ne s'occupa qu'à mériter l'eſtime & l'amitié générale par tout ce qu'il jugea propre à ſe les concilier. Il penſa ſagement qu'il devoit commencer par aſſurer ſon bonheur domeſtique. Perſonne en effet ne peut nous faire autant de bien & autant de mal que ceux qui nous environnant ſans ceſſe , ſont témoins de nos négligences , écoutent les faillies d'une gaieté quelquefois inconfidérée , & épient les mouvemens des paſſions que l'on ne contraint pas toujours devant eux. Il augmenta en conſéquence le ſalaire de tous ſes gens ; & il crut exciter leur émulation & fortifier leur attachement par des gratifications extraordinaires dont il payoit les ſervices rendus par le zele de ceux qui ne ſe contentoient pas de remplir leur devoir.

Pendant qu'il ſe félicitoit de la fidélité & de l'affection de ſes domeſtiques , des voleurs ſe gliffèrent un ſoir dans ſa maiſon. Ils furent découverts , pourſuivis & ſaiſis. Ils déclarerent qu'un valet les avoit introduits ; & ce valet interrogé avoua qu'il leur avoit ouvert la porte par dépit de ce qu'on en avoit confié la clef à un autre qu'il n'avoit pas cru mériter plus de confiance que lui.

Abouzaïd lui pardonna; mais il reconnut avec peine qu'il n'est pas aisé de faire un ami de son valet; & que parmi les hommes qui étant dans notre dépendance, aspirent au premier rang dans notre faveur, on ne peut en préférer un sans se faire des ennemis de tous les autres. Il résolut de rechercher ses égaux, qui seuls pouvoient lui offrir des amis, & il choisit des compagnons de sa solitude & de ses plaisirs, parmi les principaux habitans de sa province. Il eut d'abord lieu d'être satisfait de sa nouvelle société; il vécut heureux avec elle pendant quelque temps; mais ce temps ne dura que jusqu'à ce que la familiarité eut chassé la réserve, & que chacun se jugea libre de donner carrière à ses volontés, à ses caprices & à ses opinions. Alors ils se troublèrent mutuellement par leur goûts contraires & l'opposition de leurs sentimens. Abouzaïd se vit dans la nécessité d'en dégoûter plusieurs, en se déclarant pour quelques-uns, ou de les mécontenter tous en ne prenant aucun parti.

Il crut devoir éviter toute liaison trop étroite avec des êtres d'une nature si discordante, & se répandre dans un plus grand cercle. On le vit en conséquence prendre le fourire d'une politesse générale, inviter tout le monde à sa table, mais se dispenser d'admettre aucun de ses convives dans la retraite de son cabinet. Plusieurs personnes piquées d'avoir été dédaignées lorsqu'il fit le premier choix de ses amis, refusèrent de se lier avec lui. Ceux que l'abondance, la magnificence & la délicatesse at-

tiroient à sa table, aspirerent bientôt à son intimité ; & chacun se voyant traité comme les autres , murmura de ne l'être pas avec une distinction qu'il croyoit mériter. Par degrés, tous firent des avances ; Abouzaïd, fidele à son plan , n'en reçut aucune , & voulut conserver l'égalité. Tous le quitterent bientôt. Sa table se couvrit vainement des mets les plus exquis ; une musique délicieuse se faisoit entendre dans son palais désert ; il se vit abandonné , & libre de former dans sa solitude de nouveaux plans de bonheur & de plaisir.

Il résolut d'essayer la force de la reconnoissance ; & s'informant des savans & des artistes , dont le mérite languissoit dans la pauvreté , il les appella auprès de lui , & s'empressa de réparer à leur égard l'injustice de la fortune. Sa maison fut bientôt remplie de poètes , de peintre & de sculpteurs , attirés par l'abondance , & empressés d'employer leurs talens à célébrer leur protecteur. Mais en peu de temps ils oublièrent la misere dont il les avoit tirés. Ils commencerent à ne regarder leur patron que comme un homme d'une intelligence bornée , devenu grand & riche par le hasard de la naissance , & qui étoit plus que payé de ses bienfaits par leur condescendance à les accepter. Abouzaïd les entendit un jour , & n'eût rien de plus pressé que de les renvoyer. Ses yeux , dès ce moment, cessèrent de voir le coloris brillant des tableaux où on l'avoit peint , tendant une main protectrice aux-beaux arts , & son oreille se ferma pour jamais aux éloges

Pendant que les enfans des arts s'éloignoient avec rage, & le menaçoient de le couvrir d'une infamie éternelle, Abouzaïd, qui étoit sur sa porte, appella le poëte Hamet.

Hamet, lui dit-il, j'avois des espérances cheres à mon cœur; ton ingratitude les a détruites & met fin à mes expériences. Je vois à présent la vanité des efforts de l'homme de bien qui aspire à la bienveillance universelle. Je me contenterai à l'avenir de faire le bien & d'éviter le mal, sans m'embarrasser de l'opinion des hommes; & je ne vais plus m'occuper qu'à mériter les bontés de cet être, à qui seul nous sommes sûrs de nous rendre agréables en cherchant à lui plaire.

(*Mercur de France.*)

*CONJECTURES sur l'art inventé par Jean de Brit, relativement à ce qu'en ont dit M. J. G. dans sa lettre à M. l'abbé TUBERVILLE-NEEDHAM, & M. l'abbé de St. L.... dans ses Observations sur cette lettre. (*)*

JE ne rapporterai pas ici le titre françois, ni les fix vers latins qui sont à la fin de l'ancienne édition que M. l'abbé G... a vue dans la bibliotheque de feu M. Meerman : on les

(*) Voy. les mois de juin & de novembre 1779.

trouvera

trouvera aux pages 239 & 240 du mois de juin.

Le quatrieme vers de la souscription :

Imprimit hec civis Brugenfis Brito Johannes,

a fait croire à M. G.... que le nom de l'imprimeur y étoit désigné ; il infere même de certaines expressions dont se sert *Brito* en parlant de Matthieu Regnault, évêque de Terouane, mort en 1415, qu'il a eu quelque relation avec ce prélat, & en conséquence il fait remonter cette édition jusques vers le milieu du XVe. siecle. M. l'abbé de St. L.... lui objecte. (*Nov. p. 240.*) que les souscriptions des Mss. ont souvent passé dans les éditions qui en ont été faites, que le mot *imprimit* ne se rapporte pas toujours à l'imprimerie proprement dite, & que M. Visser, dont les recherches sur les anciennes éditions des Pays-Bas sont connues, n'en rapporte aucune autre de ce prétendu imprimeur que celle qui est en contestation. Mais il esquivé une autre difficulté, qui résulte des derniers vers de la souscription, dont il me semble que dépend le dénouement de la question. Je vais essayer de la résoudre.

Que Jean Briton (car je ne sais pas pourquoi on le nomme de Brit,) n'ait été qu'un simple écrivain, cela paroît clairement par ce début :

*Aspice presentis SCRIPTURE gracia que sit
Confer opus opere.*

Mais cet écrivain a inventé un art , ou une maniere d'écrire inconnue avant lui :

*Inveniens ARTEM nullo monstrante mirandam
INSTRUMENTA quoque non minus laude stupenda.*

Or un écrivain n'a besoin que de plumes & d'encre : quels sont donc ces instrumens merveilleux qu'il a inventés , puisqu'il ne parle que d'une écriture dont la beauté éclatera davantage , si on la compare avec toute autre ? *confer opus opere.*

Dans la persuasion où je suis qu'il ne s'agit pas ici d'une impression en caractères de fonte , & que *l'in-4to.* de M. Meerman n'est qu'une copie exacte de l'original de Briton , dans laquelle on a conservé les six vers latins où il faisoit valoir l'excellence de son invention , il m'est venu une idée que je soumets au jugement des deux savans qui ne sont pas d'accord sur cet objet.

Il existe une espece d'écriture qui justifie en quelque sorte *l'imprimit* de Briton. Elle s'exécute avec de petites feuilles de cuivre minces comme du papier : ces feuilles sont percées avec toute la précision possible , & le vuide de chacune représente une lettre de l'alphabet initiale , majuscule , ou simple ; de différentes grandeurs , & de chacune un alphabet complet : c'est le premier instrument dont j'attribue l'invention à notre artiste. Le second est un vuide quarré , proportionné à la hauteur des lettres , coupé dans une piece de même métal , mais plus épaisse , surmontée à angle droit d'un manche

de bois, avec laquelle on assujettit le caractère qui vient à son tour pour être noirci. Enfin le troisieme est un encrier rempli d'une encre siccativie presque seche, & une brosse à poil court & usé qui sert à prendre un peu de cette encre & en frotter l'endroit où la lettre est percée. Ne feroient-ce pas là ces instrumens étonnans que Jean Briton a inventés ?

Cet art tient encore un peu à l'écriture, parce que celui qui l'exerce est obligé d'ajouter à presque toutes les lettres un trait dans les endroits où il a fallu laisser à cette sorte de moule un soutien pour tenir les parties ensemble, comme à l'*A*, *a*, au *B*, *b*, au *D*, *d*, &c. &c.

Quoique bien des personnes connoissent ces caractères percés, qui sont encore en usage aujourd'hui, j'ai cru cependant devoir m'étendre un peu sur la maniere de s'en servir, afin qu'un chacun puisse juger si ma conjecture est bien ou mal fondée. Si l'on y trouve quelque vraisemblance, j'ajouterai qu'il est très possible que l'auteur de cette découverte ait eu *quelque relation avec Matthieu Regnault*. Voici sur quoi je m'appuie. 1°. En supposant sur le silence de tous les auteurs, & même de ses concitoyens, que l'art qu'il a inventé n'est pas celui de l'imprimerie, je crois pouvoir avancer qu'il a précédé celui-ci de plusieurs années, sans en excepter les premiers essais qui en ont été faits, parce que l'invention, dont il se glorifie, n'auroit pas été trouvée bien admirable, s'il en eût existé alors une autre beaucoup plus expédi-

tive. 2°. Si les instrumens que je viens de décrire sont réellement analogues à ceux qu'il a imaginés , il lui a fallu assez long-tems pour les préparer , & acquérir par l'usage la promptitude nécessaire pour produire un ouvrage d'assez longue haleine. D'où je conclus, 3°. qu'on peut, sans rien hasarder, placer sa naissance avant la fin du XIVe. siecle ; alors rien n'empêche qu'il ait pu connoître Matthieu Regnault, & même avoir été attaché à son service ; mais il s'ensuivra que ce Jean Briton, mort en 1492, dont il est fait mention dans les comptes rendus à la communauté des libraires de Bruges, n'étoit que son petit-fils, ou tout au plus son fils.

Liege, ce 1 décembre 1779.

Le B. D. C.

LETTRE aux auteurs du journal de Paris, sur deux caractères singuliers.

MESSIEURS,

ON a dit depuis long-tems, & avec raison, que ce monde-ci étoit une comédie pour qui favoit l'observer. Quoique dans une grande ville le ton établi dans la société, le code universel de la politesse, y jettent une espece de monotonie, en couvrant d'un masque uniforme tous les visages, c'est-là pourtant que le spectacle se

varie le plus. L'art des contrastes , si piquant sur la scene dramatique comme sur le théâtre du monde , y brille dans toute sa perfection , & quand dans nos spectacles publics on a vu de bonnes copies , on est fort aise aussi d'aller voir des originaux dans la société.

Je vis familièrement avec deux personnes , que j'aime beaucoup. Peut-être , je dois l'avouer , le plaisir qu'ils me donnent entre-t-il pour quelque chose dans mon amitié , car ce maudit égoïsme se mêle par-tout. Il n'est pas extraordinaire de voir deux personnes d'un caractère opposé ; mais il est rare d'en voir qui le soient à ce point-là. Ce qui vous surprendra peut-être , c'est que ces deux personnes-là soient dans la plus intime liaison.

Je vis un des deux hier matin. Il étoit dans son cabinet. Mon ami , me dit-il en me voyant entrer , félicitez moi. Tandis qu'il se dispoisoit à justifier par ses discours la joie qu'il laissoit éclater sur son visage , ma vue tomba sur un secrétaire ouvert & fracassé. Je lui demandai ce que c'étoit. C'est justement de cela que j'allois vous parler , me répondit-il. J'ai dans un coffre que voici plus de 12000 liv. ; des voleurs sont entrés cette nuit dans mon cabinet. Le coffre est resté intact ; & ils n'ont ouvert que mon secrétaire , comme vous voyez , où ils n'ont trouvé que deux mille écus , qu'ils ont emporté.

En me racontant ce fait , il étoit vraiment au comble de la joie. Il ne voyoit point dans cette affaire deux mille écus perdus ; il ne voyoit

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

absolument que douze mille livres de gagnées. Pour moi j'eus de la peine à arranger là-dessus un compliment de congratulation : je le fis cependant ; & après l'avoir félicité sur un bonheur que j'étois loin de lui envier, j'allai voir l'autre ami, pour lui raconter la scène dont je venois d'être témoin. Je le trouvai un papier à la main, avec un air d'humeur, & jurant même entre ses dents. Cet homme est riche en toutes fortes de biens-fonds ; & le papier qu'il avoit sous les yeux étoit le mémoire de ses frais de récolte, qui étoit augmenté considérablement cette année, parce qu'il a recueilli six fois plus que l'année dernière. Que vous êtes heureux, me dit-il dès qu'il m'aperçut : (je dois vous avouer modestement, messieurs, que je suis sans fortune) que vous êtes heureux ! voyez ce que j'ai à payer ou ce que j'ai payé cette année. Enfin je vis que sans se réjouir de l'augmentation de son revenu, il pestoit beaucoup sur l'augmentation de sa dépense.

Vous sentez, messieurs, combien je fus touché du sort de ce malheureux. Je lui racontai la joie de son ami, touchant l'aventure qui lui faisoit perdre deux mille écus. Il me répondit que son ami étoit fou, & son ami m'en a dit autant de lui-même.

Pour moi, messieurs, je crois qu'ils ont raison tous deux ; mais si j'avois à choisir, je ne balancerois pas à adopter la folie du premier, si c'en est une. Observez, je vous prie, qu'ils sont tels l'un & l'autre, non par projet, mais par caractère. Je crois que ces MM. figureroient

heureusement sur la scène. Je vous prie de vouloir bien en exposer le tableau dans votre journal. J'ai l'honneur, &c.

ÉLOGE historique de M. DOMINIQUE MASOTTI.

C E célèbre lithotomiste, étoit né à Faenza, petite ville de la Romagne. Il vint de bonne heure à Florence, où il apprit la chirurgie à l'hôpital de S. Marie-Nouvelle, sous M. François Tannucci, habile professeur de ce tems-là. Il ne tarda pas à se distinguer parmi les autres élèves, & il eut successivement dans cet hôpital plusieurs emplois de confiance. On lui donna ensuite une chaire de chirurgie & de physiologie, à laquelle on en ajouta depuis une de lithotomie. Il y avoit déjà quelque tems qu'il enseignoit cette dernière science, lorsqu'il inventa un nouvel instrument *dilatatoire*, pour extraire la pierre aux femmes, sans avoir recours à l'opération de la taille. Il publia la description de cet instrument & de ses usages, avec la relation de deux opérations faites avec succès par lui sur deux jeunes filles attaquées de la pierre, dans une brochure imprimée à Florence en 1756, chez André Bonducci, & intitulée : *Lettre sur les instrumens nécessaires à la lithotomie des femmes, & sur l'aiguille de Barbette*. Cette aiguille sert pour l'opération de la paracentese, & a été décrite par Paul Barbette, dont elle a pris le

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nom , quoiqu'il n'en fût pas l'inventeur. M. Masfotti perfectionna cet instrument. A l'égard de l'instrument *dilatatoire* pour la lithotomie des femmes, l'académie royale de chirurgie de Paris en porta le jugement le plus favorable, ce qui engagea l'auteur à donner une nouvelle édition de sa lettre, & à la faire réimprimer à Faenza en 1763 , sous le titre de *lithotomie des femmes perfectionnée*. Il enrichit cette édition de quatre observations sur des extractions de pierres faites par lui avec le plus heureux succès à autant de femmes d'âges très-différens. Il y présenta aussi son instrument perfectionné de maniere qu'outre sa propriété de dilater l'urethre, il eût aussi celle de servir de tenaille pour emporter la pierre. Il fut parfaitement secondé à cet égard par M. Cosme Siries, savant mécanicien & directeur des travaux en pierre dure pour la galerie royale de Florence, qui se chargea de la fabrication de ce nouvel instrument.

M. Masfotti fit encore beaucoup parler de lui par un autre ouvrage imprimé en 1772, à Florence, chez Moucke, sous le titre de *Dissertation sur l'anévrisme du jarret*. Il est rare qu'on parvienne à guérir parfaitement la tumeur anévrismatique du jarret sans avoir recours à une des opérations les plus difficiles & les plus incertaines de la chirurgie. C'est en 1744 qu'on a commencé à pratiquer cette opération, ou du moins qu'on en a renouvelé l'usage. M. Jean Pierre Kayser, Lorrain de nation, chirurgien-major du régiment des

gardes du grand-duc de Toscane, & professeur à l'hôpital de sainte Marie-Nouvelle, fut le premier qui la fit connoître à Florence, & il la pratiqua plusieurs fois en présence de plusieurs gens de l'art qui vivent encore, ainsi que la plupart des sujets sur lesquels il opéra. Cependant M. Masotti, tout en citant honorablement M. Kayser dans son ouvrage, ne convint pas que la méthode de ce dernier fût la même que la sienne; & il y a en effet cette différence, qu'au-lieu que M. Kayser vouloit que l'on comprimât avec des plumaceaux & des compresses les petits vaisseaux qui pouvoient jeter du sang dans l'opération, après avoir lié l'artère, M. Masotti, sans désapprouver absolument ce moyen, proposoit la ligature des mêmes vaisseaux.

M. Masotti avoit recueilli un grand nombre d'observations chirurgicales qu'une longue pratique lui avoit fournies. Ces observations sont restées manuscrites; mais il seroit peut-être à désirer que quelque homme de l'art se chargât de les mettre en ordre & de les publier.

Il est mort d'un abcès à Florence, le 20 mars de cette année, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il a laissé, avec une fort belle bibliothèque & un cabinet très-bien fourni en toutes sortes d'instrumens de chirurgie, deux jolies collections d'oiseaux & de fœtus injectés.

(*Novelle letterarie.*)

*ÉLOGE historique de M. le docteur PIERRE
TABARRANI.*

M. Tabarrani naquit le 3 mai de l'an 1702 à Lombrici, annexe de la terre de Camaione dans l'état de Lucques, de Pierre Tabarrani & de Catherine Bonuccelli, tous deux de familles très honnêtes. Il apprit dans sa patrie la langue latine & les principes de la philosophie. Il alla ensuite à Pise, où il se livra à des études plus sérieuses sous les habiles professeurs de cette université, entr'autres sous le savant pere abbé Grandi, & il y prit le bonnet de docteur en philosophie & en médecine. Il passa de Pise à Florence, où il commença à pratiquer dans l'hôpital de sainte Marie-Nouvelle. Le cardinal Salviati l'emmena avec lui à Rome en qualité de son médecin. Il profita de son séjour dans cette capitale du monde pour s'appliquer plus particulièrement à l'anatomie & aux mathématiques, & il y trouva de grandes facilités pour satisfaire le goût qui le portoit à la première science, ayant obtenu par le moyen de Monfig. Levrotti, archiatre de S. S. la permission de choisir à l'hôpital du S. Esprit les cadavres sur lesquels il vouloit opérer, & de les faire transporter chez lui pour les disséquer à son loisir. Ce fut dans ce tems qu'il ouvrit un commerce de lettres avec le célèbre Musschenbroek, comme on le voit dans

les actes de l'institut de Bologne. Le cardinal Salviati étant mort, M. Tabarrani publia l'histoire de sa maladie, avec le rapport de l'ouverture de son cadavre ; & il exerça encore quelque tems à Rome sa profession de médecin, sans abandonner l'étude particulière de l'anatomie, sur laquelle il publia pour lors ses premières observations, qui furent réimprimées plusieurs fois. La mauvaise santé de François Tabarrani son frere, le rappella à Lucques, où celui-ci étoit avocat, & il y resta jusqu'à sa mort, qui arriva après de longues souffrances. M. Tabarrani ne se souciant plus de retourner à Rome, & n'ayant d'autre objet que de se perfectionner dans l'anatomie, alla à Bologne, où l'attiroit la réputation des grands hommes qui y vivoient alors. Il ne tarda pas à s'y faire connoître, & il s'y lia d'une amitié très-étroite avec les célèbres docteurs Galeazzi & Beccari. Ce fut à Bologne qu'il retoucha ses observations anatomiques, & qu'il en prépara une nouvelle édition très supérieure à la première. Le desir de faire connoissance personnellement avec le fameux Jean - Baptiste Morgagni, le fit passer à Padoue, où il vit ce grand anatomiste dont il s'acquit l'estime, ainsi que celle des savans professeurs Pontadera & Vallisnieri. De retour dans sa patrie, il y resta jusqu'à l'an 1759, qu'il fut appelé à Sienne pour y remplir une chaire d'anatomie. Il succéda dans cette chaire au célèbre Jean Bianchi de Rimini, plus connu sous le nom de *Janus Plancus*, qui, après l'avoir occupée pendant

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quatre ou cinq ans , la quitta en 1744 pour aller jouir à Rimini des honneurs que lui offroient ses concitoyens. La chaire étoit restée vacante pendant quatorze ans , & dans cet intervalle M. le docteur Octave Nerucci , Siennois , lecteur d'institutions médicales , avoit été chargé par provision du cours d'anatomie. A l'arrivée de M. Tabarrani les choses changèrent de face , & l'étude de l'anatomie , qui avoit été fort négligée , reprit faveur à Sienne. Il avoit à triompher de deux grands obstacles , de la paresse des étudiants , favorisés par l'espece de discrédit où cette science étoit tombée , & de l'horreur générale qu'on témoignoit pour la dissection des cadavres à laquelle on n'étoit plus accoutumé ; mais son zele & son grand savoir triomphèrent de tout , & il eut la gloire & la satisfaction de former plusieurs savans élèves que nous pourrions citer , si nous n'avions encore à parler de ses ouvrages.

M. Tabarrani est auteur de deux lettres sur la coupe de la forêt de Viareggio , où il fait voir que cette coupe peut être préjudiciable à une grande étendue de pays , en laissant aux vents la liberté de transporter çà & là les exhalaisons des marais. La première de ces lettres a eu deux éditions , dont la dernière faite à Bassano , est de l'an 1742 ; la seconde a été imprimée à Pesaro , in-4to. l'an 1741. Ces deux lettres parurent anonymes ; mais M. l'abbé Lami , qui faisoit alors les *novelle letterarie* , les annonça comme l'ouvrage du docteur Tabarrani , & en parla avec éloge.

La plus intéressante de ses productions, est celle dont nous avons déjà parlé, qui a pour titre : *Observationes anatomicae*. Ces observations parurent d'abord dans le tome premier de la collection intitulée *Memorie Dei valentuomini* : la seconde édition a été imprimée à Lucques, in-4to. l'an 1753.

M. Portal, professeur d'anatomie à Paris, dans son histoire de l'anatomie & de la chirurgie, parle de ce livre, comme d'un ouvrage excellent & rempli d'observations intéressantes pour l'anatomie & la chirurgie. D'autres savans en ont aussi fait l'éloge, entr'autres, M. de Haller dans ses *Fasciculi*, dans sa *Physiologie*, & dans sa *Bibliothèque anatomique*; Gerard Vanswieten, dans ses *Commentaires sur Boerhave*; & Jean-Baptiste Morgagni, dans son ouvrage de *sedibus & causis morborum per anatomen indagatis*.

M. Tabarrani est encore auteur d'un autre ouvrage composé de trois lettres, l'une sur le flux de sang; l'autre sur l'opération de l'hydrocele; la troisième sur les ventricules & les cavités du cerveau, sur l'hymen, sur les muscles supercostaux & intercostaux, & sur le larynx. Cet ouvrage, dédié à M. l'abbé Antoine Nicolini, de la famille des marquis de ce nom, a été imprimé à Lucques, in-4to., l'an 1764.

Il a fourni aussi l'an 1760, au premier volume des actes de l'académie des sciences de Sienne, l'histoire d'une petite-vérole particulière, remarquable par les divers accidens dont elle fut accompagnée, & par les inductions qu'on en peut tirer en faveur de l'inoculation.

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il a publié à Sienne in-4to. , l'an 1766 , des lettres médico anatomiques , dédiées à M. Jean-George de Lagufius , premier médecin du grand-duc , dans lesquelles il rend compte de plusieurs observations faites par lui , tant sur le corps humain , que sur d'autres corps animés. Ces lettres se trouvent aussi dans le tome troisieme des actes de l'académie des sciences de Sienne. M. Michel Gerardi , professeur d'anatomie dans l'université de Parme , rapportant quelques-unes de ces observations , dans son explication des dix-sept tables de Dominique Santorini , s'exprime en ces termes , sur le compte du docteur Tabarrani : *de hac ipsâ... Membrana etiam illustris Hallerius , & presse æque ac distincte , celebris Petrus Tabarranus in Senensi academiâ anatomes professor vera docuit.*

On trouve dans le tome quatrieme des actes de l'institut de Bologne , un mémoire de M. Tabarrani , qui a pour titre : *De thermometrorum peculiari correctione nunc primum excogitata* , suivi d'une lettre du même , sur une source particuliere ; & une autre lettre adressée par lui au célèbre Musschenbroek , sur les thermoscopes , avec une réponse de ce savant , dont la suscription porte : *Experientissimo viro Petro Tabarrano.* Enfin , on verra dans le tome quatrieme des actes de l'académie des sciences de Sienne , qui s'imprime actuellement , un mémoire de lui , sur deux foetus monstrueux , dans lequel il prouve que leur conformation est originaire & non accidentelle , & que le foetus humain , ne reçoit de nourriture dans l'*uterus* , que par le

cordons ombilical , comme c'étoit autrefois l'opinion générale , &c qui lui donne lieu de faire quelques réflexions sur les membranes qui enveloppent le fœtus.

On a encore de lui plusieurs écrits polémiques , occasionnés par les disputes littéraires dans lesquelles il s'est trouvé souvent engagé

M. Tabarrani devint aveugle à l'âge de soixante-treize ans , d'une double cataracte. Il alla à Lyon , où il se mit entre les mains du célèbre oculiste Janin , mais sans succès. De retour dans sa patrie , & toujours privé de la vue , il obtint du grand-duc de Toscane , pour adjoindre à sa chaire d'anatomie , M. le docteur Paul Mascagni , son élève ; & ne pouvant plus se livrer comme auparavant à son ardeur pour les recherches anatomiques , il fut forcé de passer dans le repos , le peu de jours qui lui restoit. Il est mort de la gangrene au pied droit , le 5 avril de cette année , dans la soixantedix-septième de son âge , après avoir occupé , pendant dix-neuf ans , la chaire d'anatomie de Sienne. Il a été enterré dans l'église paroissiale du couvent *della Rosa* , appartenant aux moines camaldules. Il avoit pris pour femme , deux ans avant sa mort , la signora Marie-Anne Bertagna de Camaiore , à qui il a laissé sa succession , montant à quarante mille écus , ce qui prouve que la science n'est pas en Italie un titre d'exclusion à la fortune.

(*Novelle letterarie.*)

POÉSIES FUGITIVES:

L'ESPRIT DE PARTI,

CONTE, aussi vrai que bien d'autres.

UN homme autrefois fit naufrage.
 Ce fait est vraisemblable, & le reste est certain ;
 Il fut poussé vers un rivage
 Peuplé d'heureux On va douter, je gage ;
 L'homme par-tout, dit-on, doit être un peu chagrin.
 Quoi qu'il en soit, sur cette plage,
 Les cœurs sont purs & le ciel est serein.
 Les arts en sont bannis aussi-bien que l'étude ;
 Le culte est d'aimer Dieu, point de rangs, point de
 droits,
 On fait tout simplement le bien par habitude,
 Sans la peur des tourmens & sans le frein des loix.
 Celui que sur ces bords envoya la tempête,
 S'accoutume aisément aux douceurs du séjour.
 Comme un concitoyen, on l'accueille, on le fête ;
 Il dort, il chante, il fait l'amour ;
 D'affaires, de devoirs, ne remplit point sa tête,
 Et ne se plaint jamais de la lenteur du jour.
 « Ma foi, ce n'est qu'ici, disoit-il, qu'on respire. »
 C'étoit un bon humain, vrai, joyeux, confiant,
 Et passablement ignorant,
 Très sociable enfin s'il n'avoit pas su lire.
 Que là science est un fatal présent !

DEUX ans s'étoient passés ; survient un autre orage,

Qui jette sur ces bords un de ces novateurs,
 De ces doctes brouillons se créant un langage,
 Législateurs sans frein, conquérans sans courage,
 Espèce de brigands sous le manteau des mœurs.
 Cet homme avoit sauvé ses livres du naufrage;
 C'étoient les contes dangereux
 De je ne fais quels fous, déterminés sectaires,
 Donnant fausses lueurs pour rayons salutaires,
 Et plaignant tout mortel qui ne voit pas comme eux.
 Du vrai, il faut les croire, ils sont les seuls apôtres.
 Rêvent-ils?... C'est un code utile aux potentats,
 Et ces messieurs croiront cimenter les états,
 En récrépissant mal ce qu'ont bâti les autres.

MAIS venons à mon but : roulant de grands projets,
 Mon drôle au loin promène un œil scientifique
 Sur cette nation de mortels satisfaits,

Unis sans l'accord politique,
 Sans traité maintenant la paix,
 Amoureux sans métaphysique,
 Jouissant de tout sans procès,
 Contens, en un mot, sans logique;

Et la pitié qu'excitent ces objets,

Parle à son cœur philosophique.

- » Le ciel m'appelle ici, j'en dois bannir l'erreur :
- » Infortunés, dit-il, pour vous le jour va naître;
- » Sans les calculs, qu'est-ce que le bonheur ?
- » Sentir n'est rien ; l'homme est fait pour connoître.
- » Le fer même fléchit sous le coup des marteaux ;
- » Le chêne le plus dur cède aux dents de la scie,
- » Et moi je vais souffler la vie
- » Sur cet amas de végétaux. «

Il cherche, il invente, il combine

Les moyens les plus prompts d'exécuter ses vœux,
 Et c'est l'autre étranger que mon savant destine
 A semer avec lui ses venins dangereux ;
 Et qu'il croit en état d'annoncer sa doctrine.

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

LES voilà donc qui travaillent tous deux
 A préparer les maux & la ruine
 D'un peuple d'ignorans.... qui favoient être heureux.
 Le jeune- & crédule Séide
 De ce burlesque Mahomet ,
 En étourdi l'écoute, en dupe se soumet ;
 De révolutions son espoir est avide ,
 La gloire enfin qu'on lui promet ,
 En flattant son orgueil rend son cœur intrépide ,
 Lui-même il brigue des leçons ,
 Avale à longs traits l'imposture ,
 Abandonne une ame encor pure
 Aux fureurs des opinions ,
 Et s'enivre de leurs poisons.
 Qui fermentent par la lecture.
 Devenant fanatique , il se croir inspiré ,
 Veut créer , innover , donner un peuple au monde ;
 Dans cette démence profonde ,
 Il cesse d'être bon , dès qu'il est éclairé.
 Plus de digues , plus de scrupules ,
 Du remords même il étouffe le cri ,
 Cabale , intrigue , impose aux plus crédules ,
 Bavarde effrontément , comme un chef de parti.
 La faction triomphe , & la guerre s'allume ;
 Il faut un autre Dieu , d'autres mœurs , d'autres loix ;
 Aurons-nous des tribus , des consuls , ou des rois ,
 Ou des commis? On s'arme , on se bat , le sang
 fume ,
 La nation est aux abois ;
 Le laboureur raisonne , & la faim le consume.
 Tous les nœuds sont rompus , ou prêts à se briser.
 Bref , ces citoyens si tranquilles ,
 Egarés par deux imbécilles
 Conspirant à les diviser ,
 De leurs savantes mains renversent leurs asyles ,
 Ensanglantent leurs champs , brûlent leurs domiciles ,
 Et s'égorgent entre eux pour se civiliser.

*VERS faits à Ermenonville sur le tombeau de
J. J. ROUSSEAU.*

J'AI vu des rois dans l'ombre des tombeaux,
 J'ai parcouru de vastes mausolées,
 Où par les coups du tems les voûtes ébranlées
 Nous laissoient entrevoir la cendre des héros.
 Mon ame a respiré : toujours libre & tranquille,
 Je n'ai point encensé dans des restes d'argile
 L'idole de la gloire & celle du pouvoir,
 Tout servoit dans ce triste asyle
 A me faire penser plutôt qu'à m'émouvoir ;
 Mais à l'aspect touchant de la tombe champêtre,
 Où de Rousseau s'est brisé le malheur,
 Mes larmes ont coulé. J'ai dit, » O , mon cher maître,
 » Ton infortune avoit flétri mon cœur :
 » Ta mort me donne un nouvel être,
 » Et ton repos adoucit ma douleur. «
 Mon ame aussi-tôt consolée ,
 Le suit vers les détours du moderne Elysée,
 Où le nouveau Léthé de ses tranquilles eaux
 Baigne sa rive fortunée,
 Et je crois voir de fleurs son ombre couronnée
 Y boire l'oubli de ses maux.
 O peupliers sacrés, harmonieux bocage,
 Monument dont la triste image
 Offre les feux de l'œil du jour
 Mourans à travers le feuillage,
 Séjour divin consacré par un sage,
 A celui qui connut la sagesse & l'amour,
 Si de ces deux vertus qu'il sut rendre si bel'es
 J'ai reconnu le pouvoir enchanteur,
 Que l'hommage de mon bonheur
 Lui soit porté par vos échos fideles ;

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Et vous qui riez de mes vœux ,
Ames froides & paisibles ,
Fuyez ; l'air qu'on respire en ce séjour heureux
Est l'élément des cœurs sensibles.

Par M. DE CHOISY.

*RÉPONSE aux couplets insérés dans le journal
de novembre de l'année dernière , adressés par
une femme à son mari , qui ne la tutoyait
point.*

MÊME AIR : *Du vaudeville de la Rosière.*

OUI j'adopte ton sentiment ,
Que vous ne soit plus en usage.
Ton époux te fait le serment
De n'être point pour toi volage.
Vous n'est point fait pour nos amours ,
Toi , seul , toi me plaira toujours.

OUI , ma chère , je tiens à toi ,
Et j'y tiendrai toute ma vie.
Trop froids vous , fuyez loin de moi :
Avec toi mon ame est ravie.
Vous , &c.

HÉLAS ! d'un usage insensé
Je fus trop long-tems la victime ;
Avec vous j'étois tout glacé :
Toi , je le sens bien , me ranime.
Vous , &c.

SI quelquefois parlant de vous ,
La paix cessoit dans le ménage ,
Pour la rappeler entre nous ,
Que toi seul soit mis en usage.
Vous , &c.

A vous je renonce en ce jour,
 Je donne à toi la préférence.
 Pour vous je n'aurai plus d'amour ;
 J'aimerai toi sans inconstance.
 Vous n'est point fait pour nos amours ,
 Toi , seul , toi me plaira toujours.

VERS

A M. LÉONARD, d'après la lecture du chant
 du *Matin*, dans son poëme des quatre parties
 du jour.

QUE ton *Matin* me plaît ! ô ! que dans tes bocages,
 Je respire le frais de tes rians ombrages ;
 De la nature à peine échapée au repos
 Le calme interrompu par le chant des oiseaux ;
 Des larmes de Procris, la terre encor mouillée ;
 Le zéphir qui se joue à travers la feuillée ;
 Dans l'horizon plus pur, par degrés blanchissant,
 De l'astre des saisons, le disque éblouissant
 A travers les rameaux jettant par intervalles
 De ses divers rayons les teintes inégales ;
 Le chant naïf du pâtre, & du réveil du jour,
 Tout l'univers en chœur célébrant le retour.
 Sous tes doigts créateurs tout me plaît, m'intéresse,
 Tout porte dans mes sens cette touchante ivresse,
 Ce silence si doux, ce profond sentiment,
 Qu'un cœur tendre savoure avec recueillement :
 Du ruisseau qui serpente & mouille la verdure,
 Je ressens la fraîcheur & j'entends le murmure ;
 Je vois le soc tranchant sillonner les guerets,
 Je perce avec effroi l'épaisseur des forêts ;
 Ailleurs, en paix, assis sous l'ombrage des hêtres,

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

J'entends les sons aigus des musettes champêtres, (*)
Plus loin , parmi les fleurs qui parent ce jardin ,
La rose ouvre au zéphir , les trésors de son sein ;
C'est peu de voir l'éclat dont elle est animée ,
On en respire encor l'haleine parfumée.
C'est ainsi que toujours sous tes rians pinceaux
D'Albane & de Berghem , revivent les tableaux ;
Il n'appartient qu'à toi de chanter la Nature ;
On l'entreprend en vain , si l'ame n'est pas pure ,
Léonard , si le cœur n'est pas calme & serein
Comme l'air d'un beau jour encor à son matin ,
Ou comme le crystal d'une claire fontaine ,
Qu'Eurus ne trouble point de son obscure haleine.

IL est un doux penchant avoué par les cieux ,
Charme heureux , inconnu par les cœurs vicieux ,
La vertu par lui-même est encor embellie ,
Il parfume de fleurs les routes de la vie ,
Et s'il cause en chemin quelque triste soupir ,
La peine qu'on ressent est encor un plaisir ;
C'est le frere chéri de l'amitié fidelle ,
Sans son trouble enchanteur on le prendroit pour elle ;
Les pleurs qu'il fait couler , pareils aux tendres pleurs
Que l'aurore distille au calice des fleurs ,
Aux roses d'un beau teint prêtent de nouveaux charmes ,
Et sont de la beauté les plus puissantes armes.
Mais si du tendre amour vous desirez le prix ,
On ne le trouve point sous de riches lambris ;
Cherchez , amants heureux , les champêtres asyles ,
Ce Dieu n'habite point dans le fracas des Villes ,
Libre d'habits pompeux , cet enfant ingénu ,

(*) Cornemuse , instrument à anche & à vent , dont se servent les bergers , & qui differe de la musette , en ce qu'au lieu du soufflet , l'air s'y introduit par la bouche dans une espee de vessie , qu'ils enflent aussi & pressent sous leurs bras ,

A l'ombre des buissons chemine demi-nu.
 De quoi rougiroit-il ? il a son innocence :
 Sans crainte dans les champs , ainsi que sans défense ,
 Il n'a point son carquois ni son bandeau trompeur ,
 Des baisers sont ses traits ; la belle dont le cœur
 En a senti l'atteinte , en chérit la blessure ,
 Elle rend au vainqueur les traits avec usure ,
 Et plus foible que lui dans ce combat charmant ,
 Elle tombe & triomphe aux bras de son amant ;
 Les champs prennent pour eux une face nouvelle :
 Pour les amans heureux , que la nature est belle !

MAIS quoi ? c'est n'être encor fortuné qu'à demi ,
 Aux champs avec l'amour je voudrois un ami ;
 Que peut-on toujours dire à la même Bergère ?
 L'amour à quelquefois besoin de se distraire ;
 Après les entretiens de la douce amitié ,
 Vers sa belle on revient plus tendre de moitié.

A l'ombre de tes bois , ô que ne puis-je vivre !
 La sensible Egérie y consent à me suivre ,
 Mais le Ciel bienfaiteur auroit tout fait pour moi ,
 Si l'amour qu'il me faut je le trouvois en toi.

Par M. DE ST. PERAY.

LE ROI, LE PAYSAN ET L'HERMITE ;

C O N T E.

UN roi tourmenté d'insomnie ,
 (On m'a dit que ce mal étoit le mal des rois.)
 Vit à la chasse un villageois
 Etendu dans une prairie ,
 Qui reposoit si doucement ,
 Et dormoit si profondément ,
 Que du triste monarque il excita l'envie.

264 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Au même endroit un hermite passoit ,
Homme sage , & qu'alors par-tout on respectoit ,
Faisant peu de sermons , ne prêchant que d'exemple ,
De toutes les vertus son cœur étoit le temple.
Le roi l'arrête , & lui dit : Homme saint ,
De grace , dites-moi pourquoi ce misérable ,
Que le malheur poursuit , que la fortune accable ,
Malgré les maux qu'il souffre , & malgré ceux qu'il craint ,
Dort comme un bienheureux , & bien mieux qu'un
monarque ?

Sire , répond l'hermite , un pauvre villageois
Ne condamne personne , & ne fait point de lois.
Jamais l'ambition ne trouble sa pensée.
Des fautes qu'il commet seul coupable & puni ,
Ses chagrins sont l'impôt , la taille , la corvée.
Il travaille pour vous , & vous veillez pour lui.
De plaisirs & de maux ce consolant partage ,
D'un Dieu juste & clément , est l'immortel ouvrage.
Vous avez tous les biens , ils ont tous les travaux.
Vous avez les remords , ils ont le doux repos.
Rois , qui nous gouvernez , portez mieux vos couronnes :
Que les honnêtes gens soient vos seuls favoris ,
Et pour mieux dormir dans vos lits ,
Dormez un peu moins sur vos trônes.
Ainsi parla l'hermite ; & le roi , furieux ,
Le fit punir , & n'en dormit pas mieux.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

UN astrologue assez brave homme ,
Qui , sans être prophète , étoit par fois sensé ,
Vit un jour un enfant dormir du meilleur somme ,
Couché sur un canon qu'il tenoit embrassé.
Dans une attention profonde ,
Il l'observe , soupire , & dit :

« Ah ! cet enfant qui dort d'un si bon apétit,
 « Empêchera de dormir bien du monde !
 « Craindra-t-il du trépas l'instrument infernal ?
 « Comme il l'embrasse & dort sur ce bronze fatal ?
 « A regret j'en fais l'horoscope,
 « Cette sécurité fera trembler l'Europe.... »
 L'heureux pronostiqueur ne devina pas mal ;
 Quoique ceci peut-être vous surprenne.
 Cet enfant devint homme, il fut un général ;
 Et ce général fut Turenne.

V E R S

*A Madame la Comtesse DE GENLIS, sur une
 représentation de ses Comédies morales, jouées
 par Mesdemoiselles ses filles.*

NON, ce que j'ai senti ne peut être un prestige,
 Non, j'ai su trop bien en jouir ;
 Et si l'on doute d'un prodige,
 Comment douter de son plaisir ?
 Ces drames ingénus, composés pour l'enfance,
 Où l'art, soumis à l'innocence, (*)
 Se défend les ressorts qu'ailleurs il fait mouvoir,
 Avec tant de réserve, ont-ils tant de pouvoir ?
 Ton art, belle Genlis, l'emportant sur le nôtre,
 Ne fait parler qu'un sexe, & charme l'un & l'autre.
 Que tes tableaux sont vrais dans leur simplicité !
 Tu peins pour des enfans ; mais la maturité
 Et se reconnoît & t'admire ;
 Le miroir où tu les fais lire,

(*) Il n'y a que des rôles de femme, & le mot
 d'amour n'y est pas même prononcé.

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Sur nous de tes leçons réfléchit la clarté.

Jamais , jamais la vérité

N'exerça sur les cœurs un plus aimable empire.

MAIS je parle à l'auteur de ses succès brillans ,
Quand je puis applaudir au bonheur d'une mere !

Je suis bien plus sûr de te plaire ,

En te parlant de tes enfans.

Vous, la gloire & l'amour d'une mere attendrie ,
O Caroline ! Pulchérie !

Des mains de la nature , ô chef-d'œuvres naisans !

Elle a sur votre aurore épuisé ses présens.

Vous semblez ignorer , parmi tant de suffrages

Et nos plaisirs & vos talens ;

A celle dont les soins forment vos premiers ans ,

Vous reportez tous nos hommages ;

Vous oubliez , enfin , dans vos jeux innocens ,

Qu'il n'est donné qu'à vous d'embellir ses ouvrages.

QUEL ensemble enchanteur ! quel spectacle charmant !

Mon cœur est encor plein du plus pur sentiment ,

Mon œil encor frappé de la plus douce image ,

De ce transport flatteur , de ce ravissement ,

Que faisoient naître à tout moment

Les graces de son style & celles de votre âge.

Je pensois à sa joie , à ses félicités ,

Aux mouvemens de sa tendresse ;

Je songeois que ces cris de la publique ivresse ,

Dans son cœur maternel étoient tous répétés.

DIGNE mere , jouis , jouis de ces délices ;

Des vertus , des talens , voilà les plus beaux droits.

Dans toi seule aujourd'hui l'on adore à la fois

L'Auteur , l'ouvrage & les aïctres.

Par M. DE LA HARPE.

É P I G R A M M E.

Le Ténia ou Ver solitaire.

UN Jouvenceau du ténia rongé,
 A son chevet tenoit sa mere en larmes.
 Un ami vient un jour qu'il est purgé,
 Et veut savoir d'ou naissent ces alarmes.
 Ah ! dit la mere, il court à son trépas :
 Il fait des vers si longs, si longs, si plats.... (*)
 L'ami répond : c'est-là sa maladie ?
 Consolez-vous, allez, on n'en meurt pas :
 Mille rimeurs sont dans le même cas,
 Qui cependant sont tous encore en vie.

(*) Le ténia est fort plat; & on en a vu qui avoient
 15 & 20 aunes de long.



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

L'Académie a tenu le samedi 13 novembre, la séance publique de la St.-Martin. Après la lecture des deux programmes pour les prix, dont nous rendrons compte dans le journal prochain, on y a lu huit mémoires.

1°. Sur une méthode de reconnoître la finesse des laines par M. Daubenton. Ce sont les fils les plus gros de chaque espece de laine qui doivent en déterminer l'espece, parce qu'il n'y a pas de flocon de laine grosse qui ne contienne des fils de la premiere finesse. La grosseur des fils est mesurée avec une espece de micrometre dont M. Daubenton donne la description. Après avoir trouvé par cette méthode un certain nombre des classes de laine, on peut en placer des échantillons sur une étoffe noire,

& alors l'inspection seule suffira pour ranger une laine proposée dans la classe qui lui appartient. Cette méthode ainsi considérée, réunit à l'exactitude d'une méthode physique, la simplicité qu'on exige d'une méthode usuelle. Le mémoire est détaché de l'ouvrage, également utile & intéressant, que M. Daubenton se propose de publier sur les moutons & sur les laines.

2^o. Sur les réfractions, par M. le Monier. L'objet de ce mémoire est de prouver par les observations faites à la Nouvelle-Zemble par les Hollandois en 1597, que la condensation de l'atmosphère produite par le froid, augmente les réfractions horizontales d'une quantité considérable, & qu'ainsi on doit avoir égard à cet élément dans les calculs qu'on fait en mer pour déterminer le lieu du navire.

3^o. Sur un instrument propre à mesurer la densité de l'air, par M. de Fouchy. Le baromètre donne le poids d'une colonne entière de l'atmosphère. L'instrument de M. de Fouchy donne les variations du poids de la couche d'air où l'on place son instrument. Le principe en est simple. Une boule, remplie d'un air dont on considère la densité comme l'unité, est mise en équilibre avec une balle de plomb, la densité de la couche d'air de l'atmosphère où se trouve l'instrument, étant la même que celle de l'air qui remplit la boule : si l'air se raréfie, l'équilibre est rompu, & la boule d'air devient plus pesante ; s'il se condense, c'est le plomb qui l'emporte. Pour mesurer la quantité de ces

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

variations , M. de Fouchy place la boule & le plomb aux deux extrémités du fléau d'une balance ; le fléau est ajusté sur une courbe qu'on pose sur un plan uni ; lorsque l'équilibre se rompt , le fléau quitte la direction horizontale ; mais alors le point d'appui change , jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli , & la courbe est calculée de maniere que les changemens dans la densité de l'air soient proportionnels aux angles que le fléau doit faire avec l'horizon pour être en équilibre.

4°. Sur la comete dont on attend le retour vers 1789 , par M. Pingré. Cette comete a paru en 1661 & en 1532 : mais n'a-t-elle été observée que ces deux fois ? Et dans les années qui répondent à cette période d'environ 128 ans , a-t-elle passé sans être apperçue ? M. Pingré a examiné sous ce point de vue la liste de toutes les cometes , & de 1532 à l'année 11 avant notre ère , il en a trouvé 10 dont l'apparition s'accorde avec les époques des retours de la comete de 1661. Ce mémoire est extrait d'un grand ouvrage que M. Pingré doit publier sur les cometes.

5°. Expériences sur la résistance des fluides , par M. l'abbé Bossut. Ces expériences ont pour objet principal les chocs obliques. La loi que donne la théorie ordinaire est défectueuse ; les expériences de M. l'abbé Bossut lui en ont fait découvrir une autre très-simple , & composée seulement de deux termes ; *les résistances obliques sont , d'après lui , comme le quarré du sinus de l'angle du choc , plus , la puissance trois & un*

quart du complément de cet angle. La découverte de cette loi est très-importante pour la théorie & la pratique de l'hydraulique, & on l'avoit inutilement cherchée jusqu'ici.

6°. Sur des lunettes à double image, par M. Jeaurat. Les images des astres paroissent doubles dans ces lunettes; elles sont égales & opposées. Cette construction peut faciliter un grand nombre d'observations, & même en procurer qui auroient été impossibles avec les constructions ordinaires.

7°. Sur les organes de la voix, par M. Vicq d'Azir. Ce mémoire renferme la description comparée du larinx de presque tous les genres d'animaux. Il en résulte que ceux dont le larinx est de la structure la plus compliquée, sont ceux dont la voix est la moins agréable pour nos oreilles. Les oiseaux, dont la voix est la plus harmonieuse, selon nous, ont au contraire le larinx de la structure la plus simple. En examinant les larinx de l'âne, du singe hurleur, du paragoa (oiseau d'Amérique), &c. il est impossible de se flatter que ce soit pour nous que la nature ait pris tant de peine. Les larinx de la grenouille & du crapaud paroissent mieux disposés pour l'harmonie que ceux du rossignol & du ferin. Ce mémoire n'est que le commencement d'un grand travail que M. Vicq d'Azir a entrepris sur l'organe de la voix, de concert avec M. Vandermonde; & nous pouvons espérer de ce travail tout ce que le génie de l'anatomie & celui des mathématiques unis à des connoissances profondes

des en musique , peuvent produire de découvertes.

8°. M. Bucquet a lu un mémoire sur les airs inflammables. Il examine dans ce mémoire la différence qui se trouve entre le gas inflammable des marais , ainsi nommé par M. Volta , & celui qu'on retire de la dissolution des métaux par plusieurs acides. Il prouve par le résultat des expériences qu'il a faites avec M. de Fourcroy , médecin de la faculté de Paris , & dont les détails seront consignés dans des mémoires particuliers , que le premier de ces gas ne diffère de l'autre que parce qu'il est combiné avec une quantité plus ou moins grande d'*air fixé* ou d'*acide crayeux* ; que c'est à cet acide que le gas des marais doit son peu d'inflammabilité ; qu'en le lui enlevant à l'aide de l'eau de la teinture de tournesol , de l'eau de chaux ou des alkalis caustiques , on lui rend sa combustibilité ; que plus on l'a agité dans ces fluides , & plus il se rapproche de l'état de gas inflammable pur , c'est-à-dire , qu'il brûle plus rapidement , que sa flamme est plus brillante , & qu'il détonne mieux avec l'air déphlogistiqué. Outre cette analyse du gas inflammable des marais , (gas qui n'est pas particulier aux marais , & qu'on peut extraire d'un grand nombre de substances , telles que le foye de soufre , le pyrophore , le bleu de Prusse , les matières végétales & animales , &c.) MM. Bucquet & Fourcroy sont parvenus à l'imiter par le mélange artificiel du gas inflammable ordinaire & de l'acide crayeux , & à lui don-

ner par la proportion différente de ces deux principes les diverses nuances d'inflammabilité que la nature elle-même lui donne. Tels sont les principaux objets sur lesquels roule le mémoire de M. Bucquet , dont le tems ne lui a permis de lire qu'un extrait très-court.

(*Journal de Paris; Mercure de France; Journal encyclopédique.*)

I I.

ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.

L'académie tint son assemblée publique d'après la Saint-Martin , le 12 de novembre dernier.

M. Dupuy , secrétaire perpétuel, ouvrit la séance par l'annonce qu'il fit , que les vues de la compagnie n'ayant pas été remplies pour le prix qu'elle devoit distribuer , elle proposoit le même sujet de l'année dernière , pour le prix de la Saint Martin 1781.

M. l'abbé Ameilhon lut ensuite un mémoire dans lequel il entreprend de prouver , contre les prétentions de quelques modernes , que le télescope n'a pas été connu dans l'antiquité. Il fait voir que les tubes dont les anciens se servoient pour observer les astres , étoient des tubes sans verres ; ce qui d'ailleurs ne pouvoit pas être autrement , puisqu'on manquoit alors des connoissances nécessaires pour préparer les verres propres à l'usage des télescopes. Il montre que les verres dont il est fait mention dans

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plusieurs passages des anciens , n'étoient point de forme lenticulaire , quoiqu'ils eussent la propriété de grossir les objets , & de mettre le feu aux matieres combustibles , lorsqu'on les présentoit aux rayons du soleil. Ce n'étoient , suivant l'auteur , que de simples sphares ou ballons de verre , le plus souvent remplis d'eau , & qui , par conséquent , ne pouvoient jamais servir au télescope. Enfin , M l'abbé Ameilhon termine son mémoire en opposant aux systèmes contraires à celui qu'il a cru devoir embrasser , le silence unanime & absolu de tous les physiciens & astronomes de l'antiquité , sur un instrument dont ils auroient dû infailliblement parler ; s'il eût existé de leur tems.

Après cette lecture , M. Gaillard fit celle de la *notice d'un registre du trésor des chartes*. Ce registre est du tems du roi Charles VIII , & concerne principalement les années 1486 & 1487 ; il offre différens traits qui intéressent notre histoire , soit pour les événemens , soit pour les usages. M. Gaillard n'en a tiré , pour la lecture publique , que 3 articles principaux : le premier concerne la confiscation des biens de Jean de Doyac , donnés au connétable Jean de Bourbon ; fait qui avoit été jusqu'à présent ignoré de tous les historiens , & dont il pourroit résulter des doutes sur la légitimité de la condamnation de Doyac : le second article roule sur des lettres de rémission données à Jacques de Brezé , comte de Maulevrier , qui avoit poignardé Charlotte de France , sa femme , fille naturelle de Charles VII & d'Agnès

Sorel , l'ayant surpris en adultère. Enfin , le troisieme & dernier article concerne des lettres de rémission & d'abolition , données à Boffelle de Juge ; elles forment une suite & comme un supplément nécessaire à l'histoire du fameux procès de Jacques d'Armagnac , duc de Nemours , décapité aux Halles , à Paris , le lundi 4 août 1477.

Cette notice fut suivie de la lecture d'un second mémoire de M. l'abbé Guenée , *sur la Palestine , considérée principalement par rapport à la fertilité de son territoire , depuis l'empereur Adrien jusqu'au khalif Omar*. Ce mémoire est divisé en deux parties : après avoir exposé dans la première , ce que l'histoire nous apprend de la Palestine durant cette époque , l'auteur cite & discute les témoignages des écrivains juifs , payens & chrétiens , qui ont parlé de ce pays & de ses productions sous cette même époque. Ces écrivains sont , parmi les juifs , les talmudistes ; parmi les payens , Galien & Pausanias , qui y avoient voyagé tous deux ; Solin , Ammien Marcellin , &c. & parmi les chrétiens , Eusebe , Saint-Jérôme , Théodoret , Antonin , martyr , Procope , &c. M. l'abbé Guenée conclut de ses recherches , que ce pays étoit encore fertile & riche , quoiqu'il commencât dès lors à se détériorer & ses cultures à s'affoiblir.

Le tems ne permit pas à M. de Maizeroy de lire son *mémoire sur la paie des troupes romaines*. L'auteur y détermine la solde journaliere du fantassin , du cavalier & des différens grades , en suivant les variations de cette paie

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jusques sous les empereurs , & en comparant la valeur de la monnoie romaine avec celle de notre marc d'argent. M. de Maizeroy développe encore dans ce mémoire plusieurs points très-curieux & très-intéressans de la constitution politique & militaire des Romains , qui se trouvent liés avec l'établissement de la solde , & la proportion établie entre celle des soldats , des centurions , des tribuns & des chevaliers qui composoient la cavalerie.

(*Journal encyclopédique ;*)

I I I.

UNIVERSITÉ de Paris.

Le sujet du discours pour le prix d'éloquence latine , fondé dans la faculté des arts de l'université , par M. Coignard , ancien imprimeur du roi , est , pour l'année 1780 , cette pensée à développer : *Nobilius est imperium in liberos homines , quàm in servos.*

Ce prix est de 350 liv. Pour y concourir , il faut être maître-ès-arts de l'université , & n'appartenir à aucune communauté religieuse , ou congrégation régulière. Ce discours doit être en latin , d'une demi-heure au plus de lecture. Il doit être remis avant le premier mai au greffe de l'université , college de Louis-le-Grand.

Il y aura deux prix à distribuer cette année , parce que celui de l'année dernière a été remis. Le sujet est : *Scribendi rectè sapere est & principium & fons. HOR.*

(*Journal de Paris.*)

I V.

SOCIÉTÉ économique de Vienne.

La société a publié, par ordre de l'impératrice-reine, un programme par lequel elle ad-juge un prix de 36 ducats au mémoire portant la devise suivante : *Semper officio fungitur utilitati hominum consulens & societati* ; & l'accéssit à un autre mémoire avec cette devise : *Hæc docet experientia*. La question proposée étoit d'indiquer les raisons pour lesquelles, dans la Basse-Autriche, on négligeoit les prairies naturelles & artificielles, & en général la culture du fourrage.

La même société propose pour l'année prochaine, par ordre de S. M. I. & R., pour le plus grand avantage de ses états héréditaires, les deux questions suivantes : 1^o. *Quelle est la maniere la plus sûre de connoître & de distinguer les différentes especes de marne appelée schlier dans le pays, de découvrir avec plus de facilité les manieres de former les fosses nouvelles, & d'entretenir aux moindres frais possibles celles déjà établies ?* 2^o. *Comment peut-on mêler le sel pierreux hongrois avec d'autres sels provenant des pays héréditaires d'Autriche, en sorte que, sans être propre à servir aux boulangeries & dans les mets, ce sel puisse, sans danger, être lèché par les bestiaux, & ne pas coûter plus cher ? Quelles seroient les matieres propres à ce mélange, & par quels moyens pourroit-on empêcher les gens avides de gain de tirer parti de ce même sel, en le séparant par petites*

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

masses , & en l'épurant pour le vendre ensuite aux particuliers.

Les premiers prix affectés à ces questions sont deux médailles d'or , de la valeur de 36 ducats chacune. S. M. I. a de plus établi 30 petits prix de 2 ducats chacun , pour récompenser ceux de ses sujets qui , dans le courant d'une année , à compter de ce jour , auroient été reconnus avoir , selon leur faculté , établi dans leurs possessions le plus de prairies ou de treffles.

Les mémoires , écrits en allemand ou en françois , doivent être envoyés , francs de port , avant la fin d'octobre 1780 , au secrétaire de cette société.

(Journal encyclopédique.)

V.

ACADÉMIE des sciences de Gottingen.

Dans l'assemblée du 17 juillet de l'année dernière , M. Murray a lu pour M. Olof Acrel , directeur général des hôpitaux de Suede , un mémoire qu'il avoit envoyé , contenant l'historie de certaines tumeurs rares aux environs du poignet & dans la paume de la main , qui se ressemblent , quoiqu'elles soient d'un caractère différent , & qu'elles demandent un différent traitement.

Le 14 août , M. Gatterer lut un mémoire de *linguæ germanicæ epochâ diplomaticâ* ; & M. Gmelin lut quelques expériences envoyées par

M. Crell , professeur à Helmstaedt , sur le mélange de l'huile très-fine avec de l'esprit-de-vin très-rectifié & de l'acide très-concentré.

Le 18 septembre , M. le professeur Meiners lut son troisieme mémoire sur Zoroastre , dans lequel il rapporte les sentimens des écrivains Persans & Arabes touchant la personne , la vie & les écrits de Zoroastre ; puis il poursuit l'examen du *Zend-Avesta* , publié par M. Anquetil. M. Meiners s'imagine que le tableau de Zoroastre , tel qu'on nous le représente aujourd'hui , est nouveau & calqué sur les merveilles empruntées de Moïse , de J. C. & du faux prophète Mahomet. Il paroît tiré presque entièrement d'un poète Persan vieux d'environ deux siècles , qui a attribué à Zoroastre des prodiges inconnus aux anciens Persans & aux écrivains Arabes. On combat l'authenticité des prétendus ouvrages de Zoroastre par les raisons suivantes.

Les Persans des deux derniers siècles ne prétendoient point posséder les véritables livres de Zoroastre , & ils ont avoué de bonne foi aux voyageurs Olearius , Chardin , Tavernier & Grose , que les monumens de l'homme qu'ils révérent comme le chef de leur religion , se sont perdus avec le tems. Les Persans du XIIe. siècle étoient de la même opinion , ainsi que le prouvent les témoignages des auteurs Arabes cités par M. Anquetil même , qui répète les plaintes des Persans , de ce que la fureur des guerres avoit détruit jusqu'aux ouvrages de leur sage ; c'est pourquoi ils ne pouvoient plus continuer leur culte comme autrefois. Des témoi-

gnages aussi précis fussent pour affoiblir la foi qu'on pourroit accorder à certains prêtres avec qui M. Anquetil dit avoir fait connoissance. Ces prêtres n'ignoroient pas que depuis le tems de Frater , les Européens cherchoient les écrits de Zoroastre ; ils desiroient profiter de cette curiosité , & suivant la relation d'Anquetil même , ils employoient mille artifices pour le tromper.

Quand même tous les Persans se glorifieroient de posséder les vrais livres de Zoroastre , on ne seroit pas obligé de les en croire aveuglément. Presque tous les anciens peuples , même les plus instruits , se sont laissé tromper par des livres supposés , & il auroit bien pu en aller de même du petit reste des anciens Persans , avec d'autant plus de vraisemblance , qu'ils ont perdu le fil de l'histoire de leur nation , avec les mémoires des fameux exploits de leurs ancêtres , & tous les anciens ouvrages , ceux même qui ont été composés entre la chute des Arsacides & l'invasion des Arabes , si bien qu'ils n'ont point de règle pour distinguer les livres véritables , anciens & authentiques , des apocryphes , nouveaux & supposés.

Cette perte réelle de tous leurs anciens écrits est un puissant argument contre l'antiquité vantée du *Zend-Avesta* de M. Anquetil. Les langues dans lesquelles toutes les pièces de ce recueil sont écrites , changent en preuve le soupçon qu'elles ont été composées plus tard qu'on ne le suppose ; car dans les dialectes *Zend* & *Pehlvi* il est entré des mots arabes introduits en Perse seulement depuis le VII^e. siècle. En-

fin les livres compris dans le *Zend-Avesta* par M. Anquetil , témoignent contre lui qu'ils n'ont pour auteur ni Zoroastre , ni un contemporain de Zoroastre. M. Meiners démontre de chacun de ces livres , qu'ils ne contiennent presque aucune trace de l'ancienne religion des Perses , & qu'au contraire ils renferment des caracteres manifestes d'indien nouveau , de judaïsme & de christianisme.

Après avoir établi son opinion sur des raisons vraisemblables , M. Meiners réfute , les unes après les autres , celles dont M. Anquetil a fait usage , en faveur de son ouvrage , dans le dernier volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions* , & il conjecture que les prêtres Persans se sont abstenus de communiquer leurs livres de religion. Au moins le *Zend-Avesta* ne s'accorde nullement avec ce que les Persans du dernier siècle donnoient pour les plus anciens & les plus sacrés monumens de leur croyance , dont lord Chardin & d'autres voyageurs ont publié des relations abrégées.

Il n'est pas facile de deviner précisément l'époque de la fabrication des différentes parties du *Zend-Avesta* : mais on peut tenir pour certain qu'elles sont écrites postérieurement à la dernière ruine de l'empire des Perses , & à leur établissement dans l'Inde.

Cette discussion est terminée par un jugement succinct de toute l'entreprise du docte académicien de Paris , & de la manière dont il l'a conduite , afin de ramener de leur erreur , par ce jugement , ceux qui penseroient devoir croire

282 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à l'authenticité du *Zend-Avesta* sur l'unique autorité de M. Anquetil.

M. Anquetil est monté comme un jeune homme encore peu instruit & peu formé, sans préparation & sans secours, sur le vaisseau qui l'a conduit en Asie. Au lieu de prendre la route de Perse, il a débarqué à Pondichéri, où il n'y avoit ni Persans, ni livres persans. Deux ans de dissipation & de courses dangereuses & inutiles, lui avoient fait perdre son but de vue. Revenu à lui-même, il alla à Surate, où il fit rencontre de deux prêtres rusés du plus bas rang. Il en obligea un par récompense, & plus encore par menaces, à lui traduire le *Vendidad*, d'une langue ignorée de M. Anquetil, en nouveau persan, dont, de son propre aveu, il ne savoit que le peu qu'il en avoit appris d'un homme qui n'entendoit ni le françois ni le portugais, & qui ne pouvoit se faire comprendre à lui autrement que par signes. Ainsi quand le *Zend-Avesta* seroit de Zoroastre, il y auroit toujours sujet de douter qu'il fût sage de se fier à la version d'un prêtre mal-affectonné, & que M. Anquetil eût bien compris le prêtre. M. Anquetil a beau dire qu'au moyen de quelques dictionnaires, il s'étoit promptement mis en état de n'être pas dupe; cela tient de la fanfaronnade; car les dictionnaires dont il s'est servi, sont si pauvres & si défectueux, qu'ils ne peuvent seuls rendre quelqu'un capable d'entendre un seul passage d'un livre écrit en *Zend* ou en *Pehlvi*.

Aussi le 18 septembre, M. le conseiller Kaest-

ner communiqua à la société une couple d'observations d'étoiles lumineuses , faites par M. Olber , astronome zélé. Il les a apperçues en observant la dernière comète. Le 20 février il vit à la jambe d'Hercule une petite étoile nébuleuse d'une lumière assez vive , qu'on pouvoit reconnoître avec une lunette de cinq pouces. Elle paroissoit assez éloignée de toutes celles qui sont marquées sur les tables , tellement qu'avec les instrumens dont M. Olber étoit pourvu , il en estima la longitude au huitième degré du Sagittaire , & la latitude septentrionale de 65 degrés $\frac{3}{4}$. Suivant la carte qu'il a tracée , cette étoile nébuleuse forme avec γ d'Hercule la base d'un triangle à peu près équilatéral , où γ est au midi & au sommet de l'angle opposé à cette base , & l'étoile nébuleuse est à l'occident des deux autres.

Le 14 avril , environ à 10 heures du soir , dans un temps serein , M. Olber cherchant encore la comète , recontra une vive étoile nébuleuse à la cuisse de Chiron. Elle ressembloit si fort à une comète , qu'il la prit d'abord pour celle qu'il cherchoit ; mais comme sa latitude lui parut plus considérable de 10 degrés au moins , qu'il n'auroit fallu suivant son estime , il conjectura que ce pouvoit être une autre comète. Mais le 16 avril il s'assura que c'étoit une étoile nébuleuse. Elle est plus apparente que les étoiles nébuleuses du cou d'Artérion & de la chevelure de Bérenice , N^o. 23 & 24 dans le catalogue des étoiles de M. Bode. Sa longitude lui sembla à 8 degrés 30 min. de la

Balance , & sa latitude septentrionale de 36 deg.
16 minutes.

(*Annonces de Gottingen.*)

V I.

S O C I É T É patriotique de Milan.

La société propose pour sujets des prix qu'elle distribuera cette année, les trois questions suivantes : I. *S'il y a des défauts considérables dans le système de culture de l'état de Milan , & quels remèdes on peut y apporter ?* II. *De quelle manière on peut améliorer les vins du Milanois , & quelle méthode il faut suivre , à commencer par la culture des vignes , & à finir par les vaisseaux où se garde le vin ?* III. *De quelle manière & suivant quelle méthode on peut construire les ustensiles de cuisine , pour prévenir les inconvéniens & combiner dans leur usage mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent , la salubrité , l'économie & la commodité ?*

Les prix relatifs aux deux premières questions , consistent en deux médailles d'or , chacune de la valeur de cinquante sequins ; le prix proposé pour la troisième , sera de soixante-quinze sequins ; on les délivrera en nature ou en médailles d'or , au choix des auteurs couronnés. Les mémoires pourront être écrits en Italien , en Latin ou en François. Il faudra les adresser francs de port dans le courant du mois de juin de la présente année 1780 , à M. François Grifellini , secrétaire de la société.

La même société promet une gratification particulière à celui qui trouvera dans le Milanois , des argilles qui soient de la qualité nécessaire pour les manufactures de Majolica (*) de demie Majolica , &c. établies dans la ville & le territoire de Crémone , & qui exigent des frais de transport moins considérables que celles dont les manufacturiers sont obligés jusqu'à présent de se servir.

Elle promet encore en général des prix extraordinaires à toutes les personnes qui indiqueront des moyens vraiment efficaces de faire fleurir l'agriculture , les manufactures & les arts.

Les mémoires couronnés seront imprimés dans les actes de la société.

(*Novelle letterarie.*)

(*) Espece de fayence très-fine & approchant beaucoup de la porcelaine.



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

LE jeudi 18 novembre dernier, on a exécuté, pour la première fois, *Mirsa*, ballet pantomime de la composition de M. Gardel, l'ainé, maître des ballets du roi.

Ce petit drame-pantomime est divisé en trois actes. Au premier, le théâtre représente un salon préparé pour un concert. *Mirsa*, fille de Mondor, gouverneur d'une île Américaine, écrit à Lindor, colonel d'un régiment François, & son amant aimé : elle remet sa lettre à une négresse, sa gouvernante tout à la fois & sa confidente. Bientôt après le gouverneur, son épouse, un officier corsaire, & plusieurs autres personnes viennent assister au concert, qui ne tarde pas à commencer. L'officier corsaire aime *Mirsa*, dont il est dédaigné ; lorsque Lindor arrive, il remarque le trouble des deux amans, & ne peut qu'à peine dissimuler sa jalousie. Cependant *Mirsa* attire sur elle tous les yeux & tous les hommages par le talent qu'elle déploie sur la harpe. Un

pas qu'elle exécute ensuite lui concilie de nouveaux suffrages. Le gouverneur enchanté danse avec sa femme. On avertit qu'on a servi, on se leve; Lindor profite du tumulte pour remettre une lettre à Mirsa, & reçoit la sienne des mains de la négresse. L'officier corsaire offre sa main à la fille du gouverneur; celle-ci prend un prétexte pour la refuser, rester & lire le billet de Lindor. Dans ce billet son amant lui demande un rendez-vous; elle invite sa négresse à l'y accompagner; ce n'est qu'après les plus grandes instances que celle-ci consent à satisfaire Mirsa, qui sort alors pour rejoindre son pere.

Le théâtre change au second acte: il représente une campagne, la mer dans le fond, un pont de bois qui en traverse un petit bras. Mirsa, précédée de sa gouvernante, vient pendant la nuit au rendez vous que Lindor lui a indiqué. Le colonel s'y rend un moment après. Leurs tendres caresses sont interrompues par le bruit d'un combat que soutient un seul officier poursuivi par plusieurs Negres. Lindor vole à son secours, & repousse les assassins. Quelle est sa surprise lorsque dans l'homme dont il a sauvé la vie il reconnoît le corsaire son rival! L'étonnement de celui-ci n'est pas moins grand quand il reconnoît Lindor & ensuite Mirsa. Lindor exige de lui qu'il gardera le secret sur cette aventure; le corsaire le promet, mais en sortant il fait un geste qui annonce quelque projet de vengeance. Le tambour bat la charge; l'officier François est obligé de quitter

sa maîtresse , au bras de laquelle il attache son portrait. A peine est - il parti que le corsaire revient , suivi de quelques soldats ; il leur ordonne de se saisir de la négresse , tandis qu'il enlèvera la fille du gouverneur : elle cherche à lui échapper par la fuite , & va succomber , quand son amant , attiré par ses cris , vole à son secours , arrête le corsaire , le force au combat , le désarme , est désarmé à son tour , saisit son adversaire au corps , lui arrache son épée , le poursuit sur le pont , & lui porte un coup mortel. Le corsaire en fuyant avoit saisi l'épée du colonel , il la jette du pont sur la terre , & se précipite dans les flots. Mirsa , tourmentée par son inquiétude , revient pour chercher Lindor. A la vue de son chapeau & de son épée , à la vue du sang dont la mer est teinte , elle ne doute pas que son amant n'ait perdu la vie ; dans son désespoir , elle tourne le fer fatal contre son cœur ; Lindor l'arrête , le faiblissement qu'elle éprouve la fait tomber évanouie dans ses bras. Le colonel effrayé appelle du secours. Mondor & sa femme arrivent ; la mere s'occupe de rappeler sa fille à la vie , tandis que Lindor cherche à calmer l'indignation , la colere du gouverneur. Mirsa se précipite aux genoux de son pere , qui la repousse. La femme de Mondor attendrie , se joint aux deux amans , & leurs supplications réunies désarment enfin sa rigueur : il pardonne à sa fille , reçoit Lindor pour son gendre , & rentre avec eux dans son château.

Le troisieme acte est consacré tout entier aux
fêtes

fêtes destinées à célébrer l'union de Mirsa & de Lindor. La scene se passe dans une esplanade immense , située devant une des terrasses du jardin de Mondor. Cette terrasse est occupée par la famille, entourée d'une foule d'Américains, de Créoles & de Negres. Le régiment de Lindor défile & manœuvre sous les yeux de son colonel; un corps d'Américains vient ensuite se placer en face du régiment françois. Le gouverneur fait faire aux deux troupes le simulacre d'un combat, ensuite duquel il unit Lindor & Mirsa, au bruit du canon & des instrumens militaires. Les officiers Américains, les femmes Américaines exécutent plusieurs danses, ce qui forme une fête dans le genre de danse du pays. Une contredanse générale termine le troisieme acte & le ballet.

Cette pantomime a eu le plus grand succès; on peut assurer qu'elle en est digne. On a dit avec raison que l'intrigue étoit peu de chose, peut-être auroit-on dû ajouter qu'une intrigue trop compliquée ne sauroit convenir à un ballet; qu'une action simple, facile à développer par la succession des scenes, où le secours de la gesticulation n'est employé que pour peindre des choses & non pas des mots, doit seule être admise dans des ouvrages de cette espece : peut-être devoit-on ajouter encore que l'auteur a eu l'art d'employer très habilement les contrastes, de présenter des tableaux d'un genre opposé, sans blesser les convenances & sans sortir de son sujet. On rit au premier acte, au second on est vivement ému; au troisieme, on

est partagé tour-à-tour entre l'admiration & la joie : il nous semble qu'on ne peut exiger rien de plus d'un compositeur. Il y auroit sans doute quelques nuances à desirer encore , quelques retranchemens à faire ; car , où la perfection se trouve-t-elle ? Le choix des airs qui sont mis en action , est fait avec beaucoup d'esprit & de discernement ; on ne peut pas en dire autant du choix des airs de danse. Malgré ces observations critiques , M. Gardel n'en méritera pas moins les applaudissemens qu'il a obtenus , & les suffrages du public françois , dont il connoît l'esprit & le goût , & qu'il a su attacher par des moyens qui lui conviennent.

On ne doit pas de moindres éloges aux sujets chargés des personnages de cette pantomime. Mlle. Guimard a joué le rôle de Mirsa avec toute l'intelligence , toutes les graces qui lui sont particulieres. Rien de plus gai , de plus vrai , de plus agréable que M. Dauberval dans la forlane qu'il danse au premier acte ; il a parfaitement saisi le costume , le ton , les manieres d'un vieil officier qui cherche à remettre en œuvre la souplesse , l'aisance , les habitudes de sa premiere jeunesse. M. Vestris , fils , a rendu avec beaucoup de chaleur , d'intérêt & de dignité , le moment où il arrête le corsaire cherchant à enlever Mirsa ; & dans le groupe qui termine le second acte , la vérité de ses attitudes , son expression , ont été saisies & applaudies comme elles le méritoient. Nous n'oublions pas M. Nivelon , jeune danseur dont on a encouragé les essais , & qui , depuis ce mo-

nient, a fait des progrès très-sensibles. Son action pendant le combat avec Lindor, son ardeur, sa colere avoient quelque chose d'effrayant; il a suivi la scene avec la même intelligence jusqu'au moment où, sur le pont, il reçoit une blessure mortelle, & sa chute dans la mer a produit sur tous les spectateurs une vive impression de terreur.

Les divertiffemens ont été supérieurement exécutés par MM. Gardel l'aîné & Nivelon; Mlles Allard, Pepin & Dorival. Mlle. Théodore, toujours applaudie, mérite toujours de l'être.

Les évolutions militaires ont été rendues comme on pouvoit l'attendre de l'expérience qu'acquierent tous les jours nos troupes en cette partie. Elles ont été dirigées par M. Faydieu; sergent au régiment des Gardes, homme très-intelligent, & qui a déjà fait preuve de talent dans quelques-uns de nos opéras.

Dans le concert du premier acte, dont la musique est de M. Goffec, on a distingué les *solo* de violon & de flûte exécutés par MM. Berthéaume & Rault; le public leur a témoigné par des suffrages très-flatteurs, combien leurs talens lui étoient agréables.

L'administration, de son côté, paroît n'avoir rien épargné pour donner à ce spectacle, toute la pompe & la magnificence dont le sujet est susceptible.

(*Mercur de France; Journal de Paris.*)

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a donné, le mercredi premier décembre, la première représentation de *Pierre-le-Grand*, tragédie, par M. Dorat. Cette pièce fut jouée en 1760, sous le titre de *Zulica* : elle eut alors sept ou huit représentations. Imprimée depuis avec le titre qu'elle porte aujourd'hui, & avec de légers changemens, elle reparoit de nouveau, après avoir été revue, corrigée & même augmentée. On sait que l'auteur, n'a voulu montrer dans le Czar Pierre, que
 » le créateur d'une nation nouvelle, traversé,
 » combattu par un défenseur de l'ancienne constitution. Il a écarté les nuances de pere,
 » d'amant & d'époux, pour ne considérer en
 » lui, que le politique & le législateur « Il valoit mieux peut-être conserver à cette tragédie, les noms tartares que M. Dorat avoit d'abord adoptés : car, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, lorsqu'on met sur la scène des princes aussi célèbres, des faits aussi voisins de notre tems, il est difficile de se faire pardonner les atteintes que l'on porte à l'histoire. Le public a distingué & applaudi quelques beaux vers de cette pièce. Son succès a été le même que dans sa nouveauté. Voici comment M. Dorat en a rendu compte à la tête de la seconde édition :
 » Une première représentation ramene tout au
 » vrai.... Je vis distinctement que je n'étois pas
 » aussi sublime que je me l'étois imaginé.... L'indulgence du public, qui d'abord fut excessive,
 » ne m'abandonna qu'aux derniers actes, où il

» manqua de force pour m'applaudir , parce que
 » je n'avois plus celle de l'intéresser. «

(*Journal général de France.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théâtre, le 26 octobre, de l'année dernière, une comédie en un acte & en prose, ayant pour titre, *l'Abbé de plâtre*.

Une figure de plâtre colorié, représentant un abbé assis, tenant un livre qu'il lit, a long-tems été admirée à Paris, sur le Boulevard, pour le ton de vérité qu'on y a trouvé : elle a fait naître l'idée du sujet de cette petite piece.

M. Lormond a acheté la figure de cet abbé, qui lui a paru charmante, & en a orné le jardin de sa maison de campagne. Saintival, jeune homme, amoureux d'Agathe, fille de M. Lormond, ne sachant comment parvenir à déclarer son amour, se propose de suppléer cette statue, & de l'enterrer, à l'aide de son valet, dans un coin du jardin, afin qu'on ne s'aperçoive pas qu'il la représente. Ils arrivent tous deux : le valet fait endosser à son maître un habillement semblable à celui de la statue. M. Lormond paroît. Le jeune homme & son valet se cachent. Il est tout étonné de ne point retrouver la figure de l'abbé. Il court après Laurent son jardinier, pour lui demander ce qu'elle est devenue : pendant ce tems-là, Saintival remplace la statue : Laurent, qui revient avec son maître, lui montre qu'elle est à sa place. Celui-ci ne fait que penser : il veut qu'on mande

un *treillageur* pour faire une niche à cette statue.

Saintival, voyant Agathe, qui vient se promener dans le jardin, se met à chanter pour attirer ses regards : la jeune personne croit entendre la voix de son amant ; mais elle n'apperçoit que la prétendue statue, qui se jette à ses genoux. Lormond survient ; il est très-fâché contre sa fille de ce qu'elle a déplacé la figure de l'abbé. Il appelle Laurent pour la remettre à sa place : Saintival s'y pose de lui-même ; & lorsque le pere & le jardinier reviennent, ils trouvent qu'il n'y a rien de dérangé. Laurent s'y attendoit bien ; Lormond reste confondu, & croit bonnement avoir mal vu. Le valet de Saintival est allé au cabaret pour enivrer le *treillageur* qui ne paroît point ; il en revient lui-même afin d'annoncer à son maître qu'ils sont perdus ; qu'un paysan qui a vu enterrer l'abbé de plâtre, a été dénoncer à la justice qu'ils avoient assassiné dans le jardin un homme qu'ils avoient eu soin de couvrir de terre, & que déjà la maréchauffée est arrivée pour les arrêter. Le pere de Saintival, ancien ami de Lormond, vient lui confier cette cruelle nouvelle, & lui demander conseil ; tandis qu'il lui fait part de son chagrin, il fixe les yeux sur la statue, & s'apperçoit que c'est son fils, qui avoue naturellement à son pere que l'amour dont il est épris pour Agathe, l'a déterminé à prendre la place de la statue, afin de pouvoir parler à celle qu'il adore, & lui faire agréer l'hommage de ses sentimens. Les deux peres enchantés de ce que le mal n'est pas plus grand, consentent à leur mariage.

Tout le monde convient que l'idée de cette piece est très-plaisante : elle fournit des situations comiques , qui ont fait beaucoup de plaisir ; mais on trouve que l'auteur , s'il avoit voulu s'en donner la peine , en auroit tiré un meilleur parti. Au reste , il n'a jetté ses scenes sur le papier que pour l'amusement d'une société dont il fait les délices par ses excellens proverbes , petits drames qu'il a mis en vogue. Sa main est très-exercée dans ce genre ; on lui a souvent & inutilement reproché de n'avoir jamais voulu tenter les grandes aventures sur le vrai théâtre de la nation. Ses amis l'ont , pour ainsi dire , forcé de donner au théâtre italien la petite piece dont nous venons de rendre compte , & certainement il n'a pas lieu de s'en plaindre , par l'accueil qu'elle reçoit du public toutes les fois qu'on la représente.

(*Journal encyclopédique.*)

Le vendredi , 5 novembre , on a donné la premiere représentation d'*Arlequin Roi , Dame & Valet* , comédie en trois actes.

Un orage a fait échouer Lélío , Arlequin (son valet) & Argentine , sur les bords d'une isle inconnue , dont le roi vient de mourir ; la loi de cette isle est qu'à la mort du roi , le premier étranger qui y aborde est mis à sa place. Arlequin est nommé *Roi* ; mais la même loi porte qu'il faut épouser la veuve du prince ou renoncer à la royauté. L'amour d'Arlequin pour Argentine ne lui permet pas d'écouter les propositions de la reine-douairière. Sur le

refus d'Arlequin , la reine rassemble des troupes , le combat & le défait. Il prend la fuite , se revêt des habits d'une femme , afin d'échapper aux recherches. Malgré ses soins on le reconnoît ; il va subir la mort , quand Lélío , son maître , abordé comme lui dans l'isle , nommé par la reine général de ses armées , & choisi par elle pour partager son trône , retrouve en lui son valet , obtient sa grace , & lui fait épouser Argentine.

Cette comédie n'a point eu de succès , parce qu'une plaisanterie de cette nature ne pouvoit se soutenir pendant trois actes. On y a trouvé des choses très-agréables , & des idées qui prouvent que l'auteur est fait pour traiter un genre plus élevé.

(*Mercur de France.*)

Le samedi 13 novembre , on a représenté pour la première fois , les *Événemens imprévus* , comédie en trois actes , mêlée de musique ; les paroles de M. d'Hell , & la musique de M. Gretry.

Cette pièce avoit été jouée à Versailles , le jeudi précédent , avec beaucoup de succès , & n'a pas été moins bien accueillie sur le théâtre de la comédie italienne.

Philinte & le marquis de *Verfac* sont depuis quelque tems à la campagne de *Mondor* , riche financier. Ce *Mondor* est pere d'une très-jolie personne (*Emilie*) , qui aime *Philinte* & qui en est aimée. Ils ne se sont point encore confiés leurs secrets sentimens. Le marquis , hom-

me à la mode, presque aussi vain de la foule de ses créanciers que du nombre de ses conquêtes, a voyagé en Provence sous le nom de Philinte, trouvant plaisant, dit-il, d'emprunter ce nom & de donner à ce pauvre diable de Philinte, la réputation d'un homme à bonnes-fortunes. Cependant il a quelque envie d'*entrayer*, de mettre de l'ordre dans ses affaires, de mener une vie moins dissipée; pour cela il jette les yeux sur Emilie, dont la fortune lui convient beaucoup. Il profite de la timidité, de la délicatesse de Philinte, de l'embarras & de la modestie d'Emilie, pour prouver à Mondor que c'est lui qui a captivé le cœur de sa fille. Mondor la presse de s'expliquer, &, au grand étonnement de Versac, ce que dit Emilie est tout à l'avantage de Philinte. Arrive sur ces entrefaites une lettre de la comtesse de Belmont, adressée à Mondor. Elle porte que Philinte n'est qu'un suborneur, un parjure, un perfide, &c. La surprise, le désespoir de celui-ci l'empêchent de s'expliquer. Le quiproquo de nom fait en quelque sorte tout le nœud de la pièce. Le marquis est sur le point de parvenir à son but; mais l'arrivée inattendue de la comtesse le déconcerte; il n'ose plus paraître dans le château de Mondor. Il est question aussi d'un certain commandeur qui ne manquera pas de venger l'honneur de Madame de Belmont sa nièce. Il vient au commencement du troisième acte; le marquis reçoit bientôt un cartel de sa part: tandis qu'ils se rendent au lieu indiqué, le valet de Philinte remet aussi, de la part de

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

son maître , un défi à celui du marquis ; il invite *Lafleur* à s'y trouver.

De plus, *lui dit-il* , pour couronner l'ouvrage ,
 Si j'avois l'avantage
 D'y trouver Mons *Lafleur* encor ,
 Nous pourrions faire un quatuor ,
 Ce feroit à merveilles ;
 Vous l'entendrez ,
 Vous y viendrez
 Avec vos deux oreilles.
 Oh ! c'est un rien.
 Là, vous comprenez bien.

Cependant on entend deux coups de pistolet. Le commandeur a tiré le premier & a manqué son homme ; le marquis a tiré le sien en l'air. Ce trait de générosité confond le commandeur ; ce n'est pas le seul par lequel le marquis veuille se signaler ; revenu désormais de ses erreurs, il demande avec instance la main de la comtesse qu'il obtient, & *Philinte* épouse *Emilie*.

Quoique cette piece ait réussi, on a reproché avec raison, à l'auteur des paroles, d'avoir donné un motif trop léger & trop vague au changement de nom ; la dernière scène du second acte est de l'in vraisemblance la plus choquante ; il ne tiendrait qu'à *Philinte* de dire à la comtesse, d'une manière intelligible, *est-ce de moi que vous parlez ?* Et l'explication se feroit sur le champ, & la piece finiroit là. Une pareille inadvertance est inconcevable de la part de M. d'Hell, qui a donné dans ses au-

tres pieces , le *jugement de Midas* & l'*Amant jaloux* , des preuves d'un talent si marqué.

La musique de M. Grétry paroît avoir été faite dans l'idée de lutter ou de se rapprocher du genre des auteurs Italiens , dont on exécute les opéras bouffons sur le théâtre de l'académie royale de musique. Si telle a été son intention , il l'a souvent remplie à la satisfaction des amateurs. La finale du premier acte ; le *duo* dialogué du second entre Lisette & René ; le commencement de la finale du même acte , jusqu'au moment où la comtesse arrive ; le *duo* de la scene cinquieme du troisieme acte , entre Lafleur & René : tous ces morceaux sont bien faits , écrits dans le style qui leur convient , & ont mérité tous les suffrages qu'ils ont obtenus. On a trouvé de la confusion & des oppositions un peu brusques dans le quatuor du second acte : *Ah ! que je suis à plaindre* ; on auroit désiré plus d'ordre , & une distribution mieux entendue dans les parties de chant qui terminent la finale du second acte. On est en quelque façon convenu de ne chercher que des effets de musique dans les opéras bouffons Italiens ; nous ne croyons pas qu'on ait encore fait , ni qu'on puisse faire cette convention pour les ouvrages qui appartiennent à notre théâtre. Il est donc essentiel que nos musiciens n'emploient qu'avec la plus grande économie ces effets bruyans & prolongés qui ralentissent l'action , privent le spectateur de l'intelligence du drame , & nuisent par conséquent à l'intérêt. M. Grétry est plus fait qu'un autre pour sentir

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la justesse de ce principe, auquel il nous semble qu'il a manqué de tems en tems dans l'ouvrage dont il s'agit.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ;
Journal général de France.*)

L O N D R E S.

COVENT GARDEN.

On a remis dernièrement à ce théâtre ; *l'Esclave*, tragédie de Maffiger, jouée pour la première fois en 1638. & reprise avec succès en 1719, par les soins de Betterton. Elle a reparu cette fois-ci avec des changemens, par M. Cumberland, auteur dramatique, qui a retranché plusieurs passages, que le changement des mœurs & des usages ne permettoit pas de conserver. Voici une idée de cette piece, dont le scene est à Syracuse. Les Syracusains, en guerre avec les Carthaginois, éprouvent plusieurs revers, dont la mauvaise administration de leur république est la première cause. Dans cette extrémité, ils offrent à Timoléon le commandement de leur armée, qu'il n'accepte qu'à condition qu'ils réformeront tous les abus qui regnent parmi eux, & contre lesquels il s'élève avec autant de force que de sagesse. Sur la promesse qu'ils lui font de le contenter à cet égard, il se met à la tête de leur armée, marche à l'ennemi, remporte une victoire complète, & revient à Syracuse en triomphe.

Durant cet intervalle, Marullo, esclave de

Cleora , dame Syracusaine , épris d'une vive passion pour elle , fomenté une révolte parmi les autres esclaves de la ville , dans l'espoir d'enlever sa maîtresse à la faveur de la confusion générale. Le complot réussit en partie , & Marullo , encouragé par l'heureux commencement de son entreprise , déclare sa passion à Cleora , mais d'une manière si respectueuse , que celle-ci , en désapprouvant la hardiesse de son esclave , ne peut s'empêcher de lui savoir gré de ses sentimens.

Cependant Timoléon arrive aux portes de Syracuse avec son armée victorieuse. Les esclaves révoltés lui refusent l'entrée de la ville , & tiennent tête pendant quelque tems à ses troupes ; mais enfin , intimidés par les menaces , ou gagnés par les insinuations de Timoléon , ils mettent bas les armes , & rentrent dans l'obéissance. Marullo est réservé au supplice comme le chef de la sédition.

A cette nouvelle , Cleora desirant de le sauver , supplie Leosthene son amant déclaré , de s'intéresser pour ce malheureux. La chaleur qu'elle met dans ses prières , inspire de la jalousie à Leosthene ; il soupçonne que cet esclave est un rival heureux ; il n'en doute plus , lorsqu'il apprend que Cleora l'a visité dans sa prison ; & n'écoutant alors que sa rage , il offre de le tuer lui-même. Mais l'affaire est portée devant Timoléon , qui doit la juger. Marullo se fait connoître pour ce qu'il est , pour le fameux Pisandre , que sa passion pour Cleora , a fait déguiser en esclave , pour servir

celle qu'il adore , & il reproche en même-tems à Leosthene , d'avoir abandonné sa sœur après l'avoir épousée secrètement. Leosthene confus de ce reproche , rentre en lui-même , & à reconnoit qu'il est véritablement marié avec la sœur de Pisandre ; & celui-ci obtient la main de Cleora , pour prix de son amour.

Il y a dans cette piece quelques allusions qui n'ont pas peu contribué à la faire accueillir favorablement : tels sont ces reproches que Timoleon adresse aux Syracusains. » Ce n'est point » au bien public que vous êtes attachés , com- » me devroient l'être de vrais patriotes ; vous » ne considérez que vos intérêts particuliers... » De-là vient que le trésor public est la proie » de quelques citoyens avides ; que les coffres » de l'état sont vuides , & que des hommes qui » ne donneroient pas un talent pour le bien » général , prodiguent en vaiselles , en bijoux » & en esclaves inutiles , pour nourrir l'orgueil » & les vices de leurs femmes , des sommes » qui suffiroient pour entretenir une armée.

On a joué le 10 novembre dernier , sur le même théâtre , une autre tragédie , intitulée *le Duc de Milan* , dont le même M. Cumberland est l'auteur , ou plutôt le compilateur , car il n'a fait que réunir en un seul drame , deux anciennes pieces du théâtre anglois , *le Duc de Milan* de Massinger , & *la Marianne* de Fenton , dont les sujets sont à peu près semblables.

L'armée des François , ayant été battue par Charles-Quint , le duc de Milan , leur allié , se

trouve enveloppé dans leur malheur. Résolu cependant de montrer de la fermeté dans son désastre , il va négocier en personne auprès de l'empereur , ses propres intérêts & ceux de ses états. Mais avant de partir , comme il est éperduement amoureux de la duchesse son épouse , il charge Francisco , son favori , dans le cas où il apprendrait sa mort , de la faire mourir aussi , ne pouvant se faire à l'idée de la laisser à un autre.

Francisco amoureux lui-même de la duchesse , abuse de la confiance de son maître , en révélant à celle-ci le fatal secret , & lui déclare en même-tems sa passion. La duchesse reçoit sa déclaration comme un outrage ; il l'apaise par un feint repentir ; mais quand le duc est de retour , après avoir terminé heureusement sa négociation , le perfide accuse la duchesse de lui avoir fait des avances. Le duc enflammé de colere , a une entrevue avec sa femme , qui lui parle du ton de la candeur & de l'innocence , & cependant ne fait que redoubler sa folle jalousie. Enfin , aveuglé par la rage , il la poignarde , & se tue lui-même ensuite , après avoir reconnu l'injustice de ses soupçons.

(*Universal magazine.*)

D R U R Y - L A N E.

Le samedi 30 octobre dernier , on a donné sur ce théâtre une première représentation du *Critique* ou du *Connoisseur* , comédie en trois actes , par M. Sheridan. Le but de cette pièce est de tourner en ridicule les mauvais poètes de Londres , les

prétendus amateurs, & les auteurs de toutes ces annonces bizarres dont les papiers publics d'Angleterre sont farcis.

On voit d'abord M. Dangle & sa femme à table pour déjeuner, le mari feuilletant des papiers publics avec empressement, pour y trouver des nouvelles de théâtre, & la femme le priant de lui lire d'abord des lettres politiques, de celles qui sont signées de noms latins (*), & qui traitent de la destruction probable du royaume, & d'autres matières également amusantes. M. Dangle, sans faire attention à ce que lui dit sa femme, continue à feuilleter ses papiers, & tombe enfin sur le *Morning-chronicle*, (chronique du matin), où il trouve sous le titre de *Theatrical intelligence extraordinary*, (nouvelles extraordinaires du théâtre), un article très-épathique, qui annonce que la tragédie de M. Puff est en réputation au théâtre de Drury-Lane. Il est enchanté de cette nouvelle, & il en témoigne toute sa satisfaction; mais sa femme le raille du travers qu'il a pris de se donner pour connoisseur en ouvrages de théâtre, sans autre avantage à espérer que de voir sa maison éternellement remplie d'acteurs & de poètes, & toutes les tables couvertes de manuscrits. Dan-

(*) C'est la coutume des rêveurs politiques qui fourmillent des articles aux gazettes d'Angleterre, de signer ainsi leurs rapsodies; l'un se nomme *Germanicus*; l'autre *Britannicus*; l'autre *Propatria*, &c.

gle répond que le titre de connoisseur donne une grande influence sur les directeurs des spectacles, qu'un amateur en réputation est courtisé des acteurs & des auteurs, & est sûr d'avoir une loge pour sa famille à la premiere représentation de toutes les pieces-nouvelles. La femme replique, & la dispute s'échauffant de plus en plus, dégénere enfin en querelle, quand on annonce M. Sneer (*). La crainte de lui apprêter à rire à leurs dépens, engage les deux époux à signer une trêve. Sneer entre, & signale son humeur caustique en drappant les directeurs des théâtres, les auteurs, les acteurs & le public qui les applaudit; il donne ensuite à Dangle deux nouvelles pieces à lire. Alors paroît sir Fretful Plagiary, qui remplit parfaitement l'idée que Sneer a donnée de lui, par le mépris qu'il marque pour ses confreres, & l'estime qu'il annonce pour lui-même. Sneer & Dangle, pour mortifier son amour-propre, lui donnent le faux avis qu'un anonyme l'a attaqué dans un des derniers papiers, & lui a refusé toute espece d'invention, d'originalité & de talent dramatique, ne lui laissant que le mérite de piller adroitement les autres auteurs. Sir Fretful entre dans une furieuse colere à cette nouvelle, puis voyant les deux autres rire, il sort en leur disant de bien se garder de croire qu'une pareille impertinence lui ait

(*) Ce nom revient à ce que nous appelons en françois, *un rieur*.

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

causé la moindre émotion. Il est remplacé par M. Puff (*), que Dangle présente à Sneer comme la perle des poètes tragiques, & qui se fait connoître à lui pour ce qu'il est, pour un vrai faiseur de tours de passe-passe. Il avoue qu'il vit des articles qu'il insere dans les papiers publics ; & que dans les deux premières années qu'il a fait usage de cette ressource, il a subsisté du produit de ses *infortunes* ; que les *adresses aux personnes charitables & bien-faisantes* l'ont soutenu ; qu'il a été seize fois un pauvre artisan, chargé d'une nombreuse famille, & affligé de fréquentes maladies ; que d'autres fois il a été un pauvre prisonnier ; qu'il lui est arrivé dans d'autres occasions de changer de sexe, & qu'il s'est métamorphosé plus d'une fois en une veuve hydropique, à qui son mari avoit été enlevé par la presse & avoit laissé huit enfans. Il ajoute qu'enfin honteux de tant d'impostures qui pesoient à sa conscience, il s'est mis à traiter la charlatanerie en grand, qu'il l'a réduite en art, & que depuis ce tems son profit a été immense ; que c'est à sa plume que les jurés-crieurs doivent leurs avertissemens poétiques, & que les hommes des autres professions qui se font le plus distingués par la beauté de leur style, en ont l'obligation à ses talens. Il prétend qu'il y a cinq sortes de charlatanerie ; la charlatanerie

(*) *Puff* signifie littéralement une bouffée de vent c'est ici le nom d'un charlatan.

directe, la charlatanerie préliminaire, la charlatanerie oblique, la charlatanerie-collatérale, & la charlatanerie *collusive*. Il rapporte à la première espèce ces articles de théâtre, où on loue avec emphase & sans restriction, les nouvelles pièces, les directeurs & les acteurs. Il fait voir que son art s'étend à tout ce qui est du ressort de la presse; que c'est lui qui prépare les changemens dans le ministère; qui fait réussir des mariages auxquels on n'avoit jamais songé; qui donne & qui ôte les réputations; en un mot, qu'il est l'homme universel des papiers publics. Après que Puff a dévoilé ainsi tous ses secrets, Dangle lui demande la permission de conduire son ami à la répétition de sa tragédie; il y consent & prend congé d'eux, ayant encore quelques paragraphes à faire pour les papiers du lendemain.

Les deux actes suivans sont consacrés à la répétition de la tragédie de Puff, dont la scène est au fort de Tilbury, & qui est fondée sur l'amour de Tilburina, fille du gouverneur, & de don Ferrolo Whiskerandos, prince Espagnol. Ce prince est tué par son rival, Tilburina devient folle de désespoir, & la pièce finit par la destruction de l'*Armada* espagnole, & une procession de toutes les rivières d'Angleterre.

La variété de décorations qu'exige ce sujet extravagant, n'a pas moins contribué au succès de la pièce que les plaisanteries dont elle est semée. La seconde représentation a été encore plus applaudie que la première, grace

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

aux retranchemens que l'auteur a faits & qui portent principalement sur le rôle de Puff, dans lequel on avoit trouvé des longueurs. Ce rôle ainsi élagué a fait beaucoup plus d'effet, & les plaisanteries de l'auteur ont été mieux goûtées, à l'exception d'un passage auquel les spectateurs Anglois n'ont pas fait grâce; c'est celui où il est question des *adresses aux personnes charitables*. On a vu avec peine tourner en ridicule un moyen auquel les infortunés ont recours pour exciter en leur faveur la commisération publique; on a sifflé, & on n'auroit peut-être pas laissé finir la piece, si l'acteur qui jouoit le rôle de Puff, M. King, n'eût apaisé le public, en observant adroitement à ses interlocuteurs, comme si c'eût été la suite de son discours, qu'il ne prétendoit point les rendre insensibles aux plaintes des malheureux; mais seulement leur apprendre à placer leurs bienfaits avec discernement, & à s'informer de la réalité des infortunes qu'ils voudroient soulager avant de se livrer à leurs sentimens charitables. Cette anecdote nous a paru digne d'être rapportée par l'honneur qu'elle fait au peuple Anglois.

(*Universal magazine.*)

N A P L E S.

Le jeudi 4 novembre dernier, jour de St. Charles, fête du roi d'Espagne, de la reine de Naples & du prince des Asturies, on représenta sur le théâtre de St. Charles, super-

bement illuminé, l'opéra intitulé *Creso in media*, mis en musique par M. Schuster, qui eut un grand succès. On applaudit beaucoup aussi les ballers de la composition du sieur Picq, & surtout celui dont le sujet étoit don Quichotte à la cour du duc.

Le dimanche 7 du même mois, leurs majestés assistèrent à une nouvelle représentation du même opéra.

(*Notizie del Mondo.*)

M A N T O U E.

Le dimanche 7 novembre, on donna *gratis* au théâtre de cette ville, en réjouissance de la naissance du prince dont l'archiduchesse vient d'accoucher, un bal public qui dura jusqu'au jour. Cette fête fut précédée de la représentation d'un prologue relatif à l'occasion, dans lequel on introduisit Mantoue, les trois Graces & l'ombre de Virgile. Elle fut aussi terminée par la représentation de la comédie intitulée : *Soliman second*.

(*Notizie del mondo.*)

A L E X A N D R I E en Milanois.

On a dû représenter sur le théâtre de cette ville, pendant la foire de S. François, qui dure depuis le 4 octobre jusqu'au 15, l'opéra intitulé : *La disfatta di Dario*, mis en musique par M. Joseph Ferrero. On annonçoit pour pre-

310 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mier chanteur, le signor Thomas Consoli ;
& pour premiere chanteuse la signora Mar-
guerite Marigi. Le sieur Sébastien Galet, Fran-
çois, devoit composer le premier ballet & le
troisieme ; & le sieur Daniel Curtez, Vénitien, le second, &c.

[*Notizie del mondo.*]



HISTOIRE-NATURELLE.
P H Y S I Q U E.
C H Y M I E . B O T A N I Q U E .

I.

ESSAI SUR LES LONGITUDES, par M. M. D. P.

LE soleil parcourt en 24 heures tous les degrés de l'équateur. Ce mouvement journalier, mais inégal, relativement au point où il se leve & se couche, semble avoir été le grand obstacle à la découverte des longitudes. C'est cependant par le cours de cet astre, que j'ai pensé qu'on pouvoit les déterminer avec la plus grande précision.

Le moyen que j'ai imaginé pour y parvenir, est de construire un cadran général de la terre, dressé sur la boussole & coupé en deux parties égales par l'équateur.

Je choisis un degré dans l'équateur pour établir un méridien. De ce degré je tire une ligne qui passant par les deux pôles coupe l'équateur à angles droits, & donne l'heure de midi. De cette première ligne j'avance de 15 degrés vers

le couchant, pour tirer une autre ligne où le soleil trace une heure après-midi. Je continue la même opération de 15 degrés en 15 degrés, depuis un jusqu'à 24, ce qui compose la révolution du jour entier.

Des 24 heures résultent 24 lignes de longitude, à chacune desquelles j'attache le nombre d'heures qui lui appartient, suivant mon opération de 15 degrés en 15 degrés, & pour rendre leur effet plus sensible, j'en forme 24 stations ou maisons.

Ces 24 maisons ainsi numérotées ne peuvent se confondre. Le nombre de leurs heures les distingue si nettement, qu'il est aisé de connoître la maison où l'on entre, ainsi que celle que l'on quitte; de sorte que les lignes marquées de leurs heures reçoivent leur précision de celle de la marche du soleil, qui par la régularité de son mouvement devient le garant du cadran, comme il en est la base.

Suivant ce plan, c'est le méridien du lieu où sera le vaisseau que le pilote saisira au moment qu'il mettra à la voile. Ainsi lorsqu'il voudra connoître son éloignement du méridien du lieu de partance, le lieu où il est, & celui où il tend, la maison où il se trouvera en prenant hauteur, le lui fera connoître dans la plus grande précision, puisque toutes les heures du cadran général correspondent à toutes les parties de la terre.

Je suppose le cadran disposé de façon à connoître la latitude par la longitude; le soleil, pour se rendre aux tropiques, traverse deux
fois

fois l'équateur pendant le cours d'une année. Ce même équateur devient un moyen d'obtenir avec précision la latitude , lorsque l'on prend hauteur. Si le soleil qui part du tropique d'hiver n'est pas arrivé à l'équateur , le pilote ajoute ce qui y manque ; si au contraire il le dépasse , il diminue l'excédent , & obtient la latitude précise d'après un cercle que l'œil ne sauroit appercevoir.

Une seule & même opération peut donc faire connoître au pilote , en saisissant l'heure de midi , tant son éloignement de l'équateur que la distance où il est de son premier méridien , & par conséquent le point fixe du globe où se trouve le vaisseau ; & même si la boussole qui dirige le cadran varie , elle seroit dans l'instant corrigée par le nord fixe que donne la méridienne.

J'ai dit que les 24 maisons qui indiquent les 24 heures du cours journalier du soleil , étoient disposées de 15 degrés en 15 degrés sur le cadran , en marchant toujours à gauche vers le couchant. Les 15 degrés de chaque maison donnent 60 minutes pour une heure ; & ces 60 minutes représentent sur le cadran un espace de 300 lieues marines du globe terrestre.

Je suppose donc un vaisseau en station fixe dans la maison qui marque 12 heures , il est certain que 24 heures après le vaisseau se trouvera sous la méridienne de 12 heures , que le pilote prendra , si l'on veut , pour son premier méridien : si , partant de-là , le vaisseau destiné , par exemple , pour la Martinique , avance

vers la maison qui marque une heure , & qu'il prenne hauteur , lorsqu'il aura fait le chemin de 10 degrés , c'est-à-dire , de 40 minutes , il conclura qu'il est à 200 lieues à l'ouest du méridien d'où il est parti. Il en sera de même si sa destination est pour les Indes-Orientales ; & comme la méridienne prise avec précision , donne en même-tems la latitude , dans quelque parage que se trouve le pilote , il sera certain tant de son éloignement du lieu de sa destination , que de la distance où il est de l'équateur , toutes les fois qu'il pourra faire usage du cadran général.

En présentant cet essai au public , j'ai prévu plusieurs observations ou objections relatives sur-tout aux moyens de remédier au mouvement du vaisseau qu'on ne doit pas supposer , même dans un tems calme , sans un léger mouvement qui peut rendre l'opération peu certaine ; mais outre que cet inconvénient est commun à tous les systêmes , j'ai cru devoir me borner , quant à présent , à proposer mes idées telles que je les ai conçues , & à les soumettre au jugement du public. Il m'a paru que ce seroit presque annoncer que je les crois à l'abri de toute critique , si je portois mes vues plus loin , ce que je suis bien éloigné de penser.

(*Journal de Paris.*)

I I.

NOUVEL exemple de la cruelle voracité du loup.

Dans un bois connu sous le nom de *Haut-*

du-toit , situé à un quart de lieue du village de Vaubexy , en Lorraine , bailliage de Mirecourt , un loup d'environ 3 pieds de haut sur 4 pieds de long , ayant la tête grosse , le poil ras & de la couleur de celui du renard , attaqua , le 23 septembre de l'année dernière , deux femmes du même village , appelées , l'une Jeanne Touffain , épouse de Claude Châtelain , l'autre François Jacquinet , les dévora presque entièrement , revint trois fois sur leur cadavres , pour se repaître de ce qu'il en avoit laissé , déchira le visage & divers membres au mari de la première de ces femmes , blessa le nommé Joseph Lombard à l'œil , aux poignets , &c. , & emporta une partie très-charnue , principalement utile lorsqu'on est fatigué de rester debout (*clunes*) , à Marie Nivillot , veuve de Charles Conrard ; ces cinq personnes étoient allées ramasser de la faine dans le bois.

Dès que M. François Grand-jean , admodiateur de Vaubexy , eut été informé de cette affreuse scène , qui commença vers midi & finit à 3 heures , il fit sonner le tocsin : les communautés voisines accoururent , armées de fusils , de fourches , de haches , &c. , & se rendirent au *Haut-du-toit*. On vit le loup revenir encore avec toute sa fureur & sa voracité sur les deux cadavres ; on lui tira quelques coups de fusil qui ne produisirent aucun effet , & n'empêcherent point l'animal carnassier de reparoître. Il s'élança sur un homme , vers les 5 heures du soir , & rentra , au commencement de la nuit , dans le fond du bois ,

d'où 150 traqueurs ne purent point le faire sortir.

Le lendemain , à 2 heures , le Sr. Nicolas Valdajol , brigadier de maréchaussée de la brigade de Mirecourt , & le Sr. Jean-Baptiste Routher , cavalier de la même brigade , allèrent éveiller M. le comte de Roucy , mestre-de-camp commandant du régiment de la reine , cavalerie , en garnison dans la même ville , lui communiquèrent le procès verbal qu'ils avoient dressé de ce qui s'étoit passé la veille au *Haut-du-toit* , & lui demandèrent un détachement pour donner la chasse au redoutable loup. M. de Roucy , accompagné du lieutenant-colonel , du major & de plusieurs autres officiers de son régiment , se mit à la tête de 50 maîtres. Ce détachement , graces aux démarches du Sr. Valdajol , fut renforcé par un grand nombre d'habitans de Mirecourt & des villages voisins. A 7 heures , on commença de traquer le *Haut-du-toit* , & les autres bois qui l'environnent : le loup , effrayé , prit la fuite ; il rencontra le nommé Parisot , forestier de Mirecourt , lequel tendoit des filers aux oiseaux ; il se jetta sur lui , le mordit à la jambe ainsi qu'à la cuisse , & lui fit avec la patte une meurtrissure au visage. Parisot , d'un coup de serpe , blessa l'animal carnassier à l'œil , & , de frayeur , laissa tomber cet instrument. Le loup , poussant des hurlemens plaintifs , se sauva entre les vignes & le bois de Girecourt , où il attaqua un jeune homme très-robuste de ce même village , appelé Girard , âgé de 19

ans, le terrassa, lui enleva la peau de la tête, lui enfonça le crâne, lui arracha un œil; & lui fracassa le pouce, malgré tous les efforts que put faire le villageois pour se défendre avec son couteau. Le détachement trouva partagée en deux sur le lieu de cette horrible scène toute la peau de la tête du jeune homme, dont la guérison est très-incertaine. Enfin, l'animal, toujours poursuivi, rencontra le nommé François, domestique de M. Duparge, auditeur de la chambre des comptes de Nancy, & seigneur de Bertoncourt, lequel tendoit des filets aux oiseaux; il étoit prêt à fondre sur lui, lorsque François le prévint, & lui brisa la machoire d'un coup de fusil; le loup fut renversé; le domestique rechargea son arme à feu, la mit à terre, croyant que la bête féroce étoit morte; mais un moment après, il la vit se relever & accourir avec une nouvelle fureur; il n'eut que le tems de prendre son fusil, & de lui tirer un second coup qui la tua vers les 11 heures du matin. Transportée à Mirecourt, elle fut ouverte; on lui trouva dans le ventre, une touffe de cheveux en *catogan*, d'autres cheveux qui tenoient à la peau de la tête d'un homme, un morceau de crâne & une dent.

Cette notice est tirée de deux procès-verbaux très-circonstanciés, & qui ont été signés par les sieurs Valdajol & Routhier, auxquels on en doit la rédaction, ainsi que par MM. Conral, maire; Dominique Sylvestre, syndic, & François Grandjean, admodiateur de Vaubexy.

318 L'ESPRIT DE JOURNAUX ,

La conduite du brigadier & du cavalier de maréchaussée, particulièrement celle du premier, annoncent beaucoup de zèle, de prudence, & méritent, à tous égards, des éloges; le domestique de M. Duparge ne s'en est pas rendu moins digne par sa fermeté & son heureuse adresse.

(*Journal encyclopédique.*)

I I I.

EXTRAIT d'une lettre de Saint-Maurice, près Lodeve en Rouergue, le 14 novembre 1779.

Nous venons d'essuyer un orage épouvantable. La pluie y a duré quatre jours sans discontinuer, & pendant tout ce tems nous n'avons point apperçu la terre. La plaine étoit inondée; une nappe d'eau découloit des montagnes; les ravins ressembloient à des bouches de fleuves. Si le jour étoit affreux, la nuit qui le suivoit étoit encore plus terrible. L'eau n'étoit pas le seul élément que nous eussions à craindre; le tonnerre ne cessoit de gronder; tous les habitans de mon village, forcés de quitter leurs maisons inondées, se rendirent avec moi à l'église, où nous avons passé les jours & les nuits dans la prière & les gémissemens. Personne heureusement n'a péri, & nous en sommes quittes pour la perte de nos terres.

Il n'en a pas été de même dans les contrées voisines. Il y a eu des villages entiers emportés par les ravins, & plusieurs personnes ont été

viâtes de la fureur des eaux. On a vu entr'autres un pere & une mere fuir leur maifon prête à être enlevée; le mari entraîné avec un enfant qu'il portoit; la femme laiffer échapper l'autre qu'elle avoit dans les bras, pour courir après le premier, ne pouvoir le rattraper, reprendre heureufement le fien & fe fauver contre une meule; mais bientôt cet afyle lui eft enlevé, & elle fe voit forcée d'en choifir un fur un arbre, où elle a demeuré vingt quatre heures, l'eau croiffant à vue d'œil; enfin on lui a porté du fecours; & l'arbre a été enlevé au moment où elle venoit de le quitter.

(*Journal de Paris.*)

I V.

P H É N O M E N E S.

Le 8 du mois de novembre dernier, au matin, il y eut à Hambourg un brouillard fi épais, qu'on ne pouvoit pas diftinguer les objets à 4 pas de diftance. Les chevaux & les voitures ne pouvoient s'éviter, & fe mêloient ou s'entre-choquoient, même dans les rues les plus larges; les payfans s'égaroient de rue en rue fans pouvoir trouver la porte par laquelle ils vouloient s'en retourner, & les habitans de la ville même n'ofaient fortir de leurs maifons dans la crainte de s'exposer à quelque accident. Une circonftance remarquable, c'eft que vers deux heures après midi, le foleil fe monroit fans nuages près de la bourfe & du port, tandis que le brouillard

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

devenoit plus épais dans d'autres quartiers. A cinq heures du soir , ce météore s'éleva & forma vers le sud un nuage noir , très-étendu en longueur , mais fort étroit. La nuit suivante , il tomba une très-forte pluie. Ce phénomène , dont on n'avoit pas eu d'exemple à Hambourg depuis 40 ans , est à-peu-près le même que celui qui fut observé à Paris , il y a quelque tems , avec cette différence que dans la première de ces villes il n'a occasionné aucun accident.

V.

On a remarqué à Naples un autre phénomène assez singulier : toutes les terres qui avoient été couvertes de cendres enflammées par la dernière éruption du Vésuve , le 9 août , produisoient avec une telle force , à la fin du mois d'octobre suivant , que les arbres avoient de nouvelles fleurs & de nouveaux fruits. On peut aussi attribuer à la belle saison cette végétation extraordinaire.

(*Journal encyclopédique*)

V I.

*OBSERVATION physico-médicale ; par M.
DESAIVE.*

Ce ne sont pas seulement les vapeurs de charbons , ou des liqueurs en fermentation , ou celles de matières putrides qui peuvent causer , par leur méphitisme , des asphixies ; une

cause très-fréquente & à laquelle on ne fait presque pas d'attention, en peut également occasionner, & en occasionne certainement dont les suites ont peut-être été mortelles pour plusieurs personnes. Le détail qui va suivre, en fournit un exemple, qui, à la vérité, n'a pas eu de suites aussi fâcheuses.

Un pere & une mere avec un enfant de trois ans & demi dans un berceau, couchant dans une chambre bien fermée, où étoit une lampe allumée sous la cheminée d'un fourneau assez ouvert, furent tous éveillés au bout de deux heures de repos, par une toux assez pénible avec une difficulté de respirer. Le mari s'aperçut qu'une fumée épaisse s'étoit répandue dans toute la chambre, & que la flamme de la lampe languissoit; il se leva avec peine & alla ouvrir la porte & les fenêtres de la chambre pour en renouveler l'air, & laisser dissiper le nuage fuligineux qui avoit manqué de suffoquer les trois dormeurs. Leur toux se calma à mesure que l'atmosphère de la chambre se remettoit en équilibre avec l'air extérieur: & finalement cet accident n'a point eu d'autre suite, sinon que le mari s'est trouvé plusieurs jours avec la tête un peu embarrassée. Voici quelques réflexions sur cet événement.

La nuit que cet accident a eu lieu, il ne cessa de pleuvoir, mais la pluie qui tomboit étoit assez fine; ce qui pouvoit empêcher la circulation de l'air par la cheminée, & l'empêcha en effet, puisque la fumée de la lampe, au lieu de se dissiper par ce conduit, fut toute

renvoyée dans la chambre ; de sorte que l'air en devint plus dense , plus épais & moins propre à la respiration , à mesure que ces vapeurs fuligineuses en altéroient le ressort & la fraîcheur : alors les poumons étant irrités par l'inspiration d'un air aussi âcre & aussi nuisible , la toux en fut une suite qui servit heureusement d'avertissement du danger imminent qui menaçoit les trois personnes , si elles eussent restées plus long-tems dans le nuage délétère & meurtrier.

On ne peut douter que les suites de cet accident n'eussent été des plus critiques & des plus funestes , si on n'avoit pas ouvert promptement la porte & les fenêtres de la chambre pour donner lieu à la dissipation du brouillard fuligineux , qui occasionnoit la difficulté de la respiration ; parce que si on eût négligé de procurer un renouvellement d'air dans la chambre , l'atmosphère enseroit devenue d'autant plus méphitique , que la respiration se faisant un peu de tems dans le même air , celui-ci s'altère & se vicie au point de devenir dangereux à respirer , outre que dans le cas dont il est question , il y avoit encore la vapeur empyreumatique de l'huile de la lampe , qui augmentoit l'insalubrité de l'air.

Cette observation doit faire sentir l'utilité du renouvellement de l'air dans les places & dans les appartemens où il se trouve de nombreuses assemblées , & où il y a beaucoup de lumières. Elle présente également un avertissement aux personnes qui tiennent des chandelles ou

des lampes allumées dans leur chambre pendant la nuit. La même observation pourroit encore fournir des idées sur la cause de beaucoup de morts subites dont on s'épouvante avec tant de raison , sans cependant user de précaution contre les abus qui peuvent les occasionner.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

EXTRAIT d'un mémoire relatif à l'art des accouchemens , où l'on démontre par une observation frappante , les abus que commettent la plupart des sages-femmes en pétrissant la tête des enfans nouveaux-nés ; par M. DEHOUSSE , chirurgien ; de la société d'émulation de Liege : lu dans la séance publique de la société , tenue le 18 juillet 1779.

S'Il résulte un bien de l'établissement des académies & des sociétés , c'est sur-tout lorsque les personnes qui les composent dirigent leurs travaux vers l'utilité publique. C'est à ce titre que M. Dehouffe mérite la reconnoissance de ses concitoyens. Il les a éclairés sur un abus dont il a démontré les suites funestes , avec cette précision , cette clarté nécessaires lorsque l'on parle devant une assemblée composée de tous les ordres de citoyens. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'est élevé contre l'usage

barbare de pétrir la tête des enfans nouveaux-nés : les hommes de l'art ont recueilli des observations, ils les ont consignées dans leurs ouvrages : mais ces ouvrages sont-ils lus par les gens du monde ? & les sages-femmes, elles-mêmes, en ont-elles seulement quelque connoissance ? M. Dehouffe parle, en commençant son mémoire, de l'ignorance de la plupart d'entr'elles.

» Tout le monde fait, dit-il, combien l'art des
 » accouchemens (dans presque tous les cas)
 » exige de l'application, de l'adresse & de la
 » prudence de la part de ceux qui s'y dévouent
 » & qui l'exercent; nous voyons cependant
 » tous les jours de nouvelles victimes de l'im-
 » pèritie, de la mal-adresse & de l'ignorance
 » meurtrière de la plupart des sages-femmes,
 » qui, non-seulement, n'ont pas la moindre
 » connoissance des parties sur lesquelles elles
 » travaillent; mais qui, le plus souvent, par
 » une routine mal-entendue, au lieu de se-
 » conder la nature dans ses opérations, s'op-
 » posent au contraire, par une manœuvre bar-
 » bare, à l'heureux effet que cette même na-
 » ture ne manqueroit pas de procurer d'elle-
 » même, si on la laissoit agir seule & sans se-
 » cours. «

L'enfant sorti du sein de sa mere, semble exiger par ses cris, que quelqu'un s'empresse à lui donner des soins. La ligature du cordon ombilical, en est un qu'on ne peut négliger sans doute; mais que de precautions ne faut-il pas pour faire cette opération si essentielle,

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& qui paroît si facile & de si peu de conséquence dans son exécution ?

Après la ligature du cordon ombilical, après avoir donné à la mere ses autres soins , un accoucheur s'occupe particulièrement à observer si l'enfant n'a point quelque défaut de conformation , soit naturel , soit accidentel, pour tâcher de corriger l'un & d'apporter du remède à l'autre. Le devoir d'une sage-femme , ou de celle qui veut en remplir les fonctions , est le même dans ce cas : » mais combien n'en » voit-on pas , qui négligeant tout le reste , » paroissent ne s'occuper que de la tête de » l'enfant ? Elles la trouvent toujours difforme , » elles s'attachent avec scrupule à vouloir arrondir bien régulièrement une tête qui n'est » certainement pas créée pour avoir une figure tout-à-fait ronde.

» C'est alors que ces femme cruelles par » leur ignorance , guidées par un faux préjugé , & souvent engagées par les sollicitations & les recommandations expresses des » meres , qui deviennent elles-mêmes cruelles » par tendresse ; c'est alors que ces matrones » ignares & inhumaines, pressent en tous sens , » moulent & pétrissent avec beaucoup de soin , » d'opiniâtreté & de force , une tête molle & » délicate , dont les os cedent au moindre effort , & qu'elles veulent conformer à leur » gré , au-lieu d'abandonner ce soin à la nature , qui , aidée de la seule pression de l'atmosphère & des battemens réitérés des artères que cette tête renferme , ne manque-

» roit pas de rendre à cette partie la figure
 » qu'elle doit avoir , & qu'on ne peut changer
 » sans occasionner les accidens les plus funestes.

» Qu'arrive-t-il en effet de ces pressions
 » fortes & mal dirigées ? Les pieces d'os si
 » multipliées dans le crâne du fœtus , pressées
 » mal-adroitement , enjambent les unes sur les
 » autres ; quelques uns des petits vaisseaux tendres & délicats qui rampent sur la pie-mere , se rompent & se déchirent , ils distillent peu-à-peu quelques gouttelettes de sang qui s'accumulent insensiblement , & font sur le cerveau une compression d'abord légère ; de là cet assoupissement qu'on observe dans les premiers jours de la naissance , & qui se dissipe , si la résolution du sang épanché peut se faire entièrement sans être refourni par le vaisseau déchiré : mais si le contraire arrive , si ces vaisseaux rompus continuent à verser du sang , la compression augmente , de légers mouvemens convulsifs paroissent , l'assoupissement continue , l'enfant ne paroît sortir de cet état létargique , que par de nouvelles convulsions qui deviennent plus longues , plus fortes & plus fréquentes à proportion que le volume du sang épanché , augmente , & qui donnent enfin la mort en peu de jours à un enfant très-bien constitué d'ailleurs , sans qu'on puisse non-seulement apporter le moindre remede au mal ; mais sans qu'on puisse même s'apercevoir à l'extérieur de la cause meurtriere de la maladie. «

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

A ce tableau effrayant des accidens qui suivent la manœuvre criminelle que l'auteur combat dans son mémoire, il fait suivre l'observation qui y a particulièrement donné lieu.

» Au mois de septembre dernier, le sieur
» de la Croix, marchand confiseur en cette
» ville, me fit appeller pour voir son enfant
» le 9e. jour après sa naissance; il avoit com-
» mencé la veille à avoir des mouvemens con-
» vulsifs aux muscles de la face & à la poi-
» trine; on avoit déjà administré à cet enfant
» les remedes généraux qu'on avoit cru con-
» venables, il étoit assoupi & refusoit de
» prendre le sein; je n'apperçus aucune con-
» vulsion ce jour-là, elles étoient encore
» rares: le lendemain, elles se rapprocherent
» & devinrent plus fortes, l'enfant ne pou-
» voit plus tetter, il étoit très-assoupi; si on
» lui faisoit distiller quelques gouttes de lait
» dans la bouche, il ne les avaloit plus, &
» les convulsions redoubloient en rejetant ce
» qu'on avoit voulu lui faire prendre; il mou-
» rut enfin le 3eme. jour sous mes yeux, tour-
» menté par une espece de hoquet qui avoit
» précédé les convulsions d'un jour.

» Dès ma premiere visite, j'avois examiné
» s'il n'y avoit point quelque plis au bonnet
» de l'enfant, qui auroit pu faire une com-
» pression, j'avois trouvé que tout étoit fort
» lâche: mais j'appris que la sage-femme s'étoit
» d'autant mieux appliquée à arrondir la tête de
» cet enfant, lorsqu'elle l'avoit mis au monde,
» que la mere même, lui avoit spécialement

» recommandé de ne rien négliger , pour faire
 » ce que les femmes appellent vulgairement ;
 » *une belle tête* ; je soupçonnai d'abord que
 » la cause des convulsions étoit un épan-
 » chement de sang sur le cerveau ; je commu-
 » niquai mon soupçon au père , qui ne ba-
 » lança point à m'accorder l'examen du cada-
 » vre , en me priant d'en faire l'ouverture ;
 » ce que je fis sous ses yeux , parce qu'il sou-
 » haïtoit se convaincre lui-même du mal qui
 » pouvoit résulter d'une pratique aussi perni-
 » cieuse , qu'elle est régulièrement observée
 » par ces femmes ignorantes.

» Je disséquai les tégumens , & bientôt j'ap-
 » perçus à la partie moyenne latérale droite
 » de l'occiput , une espece d'échymose au péri-
 » crâne , & je reconnus parfaitement avec le
 » doigt , que la portion inférieure de l'occi-
 » put étoit engagée sous la portion supérieu-
 » re ; j'en fus convaincu par mes propres yeux ;
 » lorsqu'ayant ouvert le crâne , je trouvai
 » que ces deux portions d'os étoient vraiment
 » passées l'une sur l'autre , que la dure-mere
 » faisoit un plis d'a-peu-près une ligne d'épaîs-
 » seur , & qu'il y avoit du sang épanché ,
 » partie coagulé & partie encore fluide , mais
 » en quantité suffisante , pour avoir fait une
 » dépression dans la substance du cerveau de
 » la largeur du pouce de la main , & du dou-
 » ble en longueur , ce qui avoit causé les ac-
 » cidens dont j'ai parlé , & enfin la mort d'un
 » enfant moissonné , dès les premiers jours de
 » sa vie , victime d'un préjugé barbare & des-
 » tructeur.

» C'est à mes confreres , c'est aux hommes
 » de l'art à démontrer les effets d'une ma-
 » nœuvre dont les suites sont aussi funestes ;
 » c'est aux hommes bienfaisans & éclairés qui
 » veillent au bien public , à prendre des me-
 » sures efficaces pour les prévenir. Puis-je
 » douter un instant que les uns & les autres
 » ne fassent tout ce qui est en leur pouvoir
 » afin d'y parvenir !

» Qu'il me soit permis de faire , en finissant ,
 » une réflexion , dont le développement de-
 » montrera d'une manière sensible , le bien
 » qui doit résulter de l'établissement de la so-
 » ciété d'émulation. Mes confreres & moi ,
 » gémissions sur la manœuvre barbare qui fait
 » l'objet du mémoire dont je m'occupe , nos
 » observations se perdoient pour ainsi dire dans
 » des plaintes vagues. Aujourd'hui qu'une ins-
 » titution aussi utile réunit les citoyens de tous
 » les états , rassemblés pour recueillir les fruits
 » qu'elle doit produire , nos observations se
 » multiplieront ; excités par une noble émula-
 » tion , nous les offrirons au public , qui se
 » rassemble pour les entendre , & nous aurons
 » pour témoins de nos généreux efforts , les
 » hommes respectables que leur place met à
 » portée de prévenir les abus , & les peres de
 » famille , dont l'intérêt le plus cher est d'être
 » éclairé sur un objet aussi essentiel que celui
 » dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir.

I I.

*OBSERVATION sur l'inconvénient de lier trop tôt
le cordon ombilical, par M***.*

Le 6 novembre 1778, on me fit voir un enfant mâle né du jour précédent, dont on van-
toit la grosseur & la bonne constitution. Cet
enfant me parut très-replet & extrêmement
sanguin. Je le jugeai ainsi à la couleur de la
peau de son visage, qui étoit plutôt violette
que rouge. Il étoit né d'une mere fort plétho-
rique, laquelle après son accouchement avoit
même eu une perte de sang considérable qu'on
arrêta heureusement par les moyens ordinaires.
Je dis à la sage-femme qu'elle auroit dû laisser
saigner suffisamment le cordon avant de le lier,
afin de diminuer une pléthore qui pouvoit por-
ter quelque préjudice à cet enfant. On auroit
pu même en ce moment, délier le cordon pour
remplir cette indication, car il n'est pas à pré-
sumer que dans un tems aussi court les arteres
ombilicales se fussent déjà cicatrisées. Je con-
nois des exemples d'après lesquels on pourroit
assurer le contraire. Mais cet avis ne fut point
reçu. Je conseillai donc de ne point trop ser-
rer cet enfant dans ses maillots, & de ne pas
lui présenter trop fréquemment le sein, afin
qu'un peu de diete pût suppléer à ce que la
saignée du cordon auroit fait plus efficacement.
On suivit ce que je proposai, & il parut venir
très-bien; mais au mois d'avril suivant, il lui

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

survint des convulsions si violentes qu'on ne put venir à bout de les faire cesser, quoiqu'à cet effet, on employât les remèdes les plus connus & les plus accrédités pour ce cas. L'enfant périt en moins de trente-six heures.

N'auroit-on pas prévenu un accident aussi fâcheux si, après avoir coupé le cordon au moment de l'accouchement, on eût laissé sortir une suffisante quantité de sang, qui auroit utilement diminué une pléthore, que l'on peut regarder avec assez de fondement, comme la cause éloignée de cet accident, qu'on ne pouvoit raisonnablement attribuer en ce moment ni au vice du lait de la nourrice, ni à la dentition? Cette question, dont le sujet me paroît très-intéressant, mériteroit d'être examinée, & votre gazette pourroit être le dépôt des observations des praticiens & des réflexions qu'elles pourroient faire naître.

(*Gazette de Santé.*)

I I I.

OBSERVATION sur l'inflammabilité du cerveau d'un homme mort ivre, &c. Par M. NOEL, membre du college & de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c.

Au mois d'octobre 1760, on apporta à l'hôpital militaire de Nancy un soldat trouvé mort dans les prisons, & qu'on soupçonnoit s'être empoisonné. Je commençai par l'ouverture du cerveau, parce que le visage étoit bouffi & de

touleur plombée & bafanée. Lorsque j'eus scié & enlevé le crâne , je trouvai tous les sinus de la dure-mere extrêmement engorgés , & beaucoup de fang épanché sur la surface du cerveau. Je crus devoir affurer par ces indices , que le malade étoit mort d'une attaque d'apoplexie , ou d'une secouffe violente qu'il avoit reçue à la tête ; mais ce qui me surprit davantage , pendant que je détachai la substance médullaire du cerveau , c'est que je sentis une odeur très forte d'esprit-de-vin , que je soupçonnai venir d'abord des infirmiers qui me servoient ; mais sur ce qu'ils m'affurerent qu'ils n'avoient ni bu , ni touché de cette liqueur , je restai dans le doute ; jusqu'à l'arrivée d'un soldat qui m'apprit que la cause de la mort de son camarade venoit d'avoir bu la veille une bouteille d'eau-de-vie , pour se consoler de ce qu'il ne pouvoit sortir de prison. Curieux de savoir jusqu'à quel point cette liqueur spiritueuse pouvoit avoir pénétré la substance médullaire du cerveau , qui continuoît à frapper fortement l'odorat , je fis apporter une chandelle allumée , que je présentai à la substance du cerveau , & qui produisit des flammes blanches , pâles & violettes , à-peu-près comme celles qui arrivent quand on brûle l'esprit-de vin ou d'autres liqueurs inflammables. Ce fait , aussi singulier que difficile à décider , si ce fluide spiritueux avoit pu pénétrer la substance médullaire & l'origine des nerfs dans le cerveau , par une simple imbibition , ou en suivant les routes naturelles du fluide nerveux , me détermina à tenter sur des animaux , des

expériences qui pussent m'instruire sur cet objet ; c'est ce que j'ai fait effectivement en différens tems & sur plusieurs animaux , mais avec peu de succès , ainsi qu'on va le voir par les observations suivantes.

Pendant l'été de 1775 , aidé de M. Rose , élève en chirurgie très-instruit , de cette ville , nous enivrâmes plusieurs chiens de différentes grosseurs , avec de l'esprit-de-vin très-rectifié & de la plus forte eau-de-vie , que nous leur fîmes avaler forcément & prendre en lavemens , par rapport à la répugnance qu'ils ont pour les liqueurs spiritueuses. Ces animauxomboient plus ou moins promptement dans la léthargie , qui étoit continuellement interrompue par des plaintes , des soupirs , des convulsions de leurs membres , du canal intestinal , de l'estomac & sur-tout du diaphragme. Pour qu'ils ne pussent rejeter les liqueurs qu'on leur avoit fait prendre , il fallut leur serrer les mâchoires & l'anus avec des linges. Le cerveau de ces animaux découvert & exposé à la flamme de la chandelle , ne donna aucun signe d'inflammabilité , & les vaisseaux sanguins de la dure-mère & du cerveau ne nous parurent guere plus engorgés que dans l'état naturel ; preuve que les liqueurs spiritueuses avoient fait beaucoup plus d'impression sur les membranes des premières voies qu'elles n'avoient pénétré dans le sang pour faire réussir nos expériences.

Nous remarquâmes seulement que ceux de ces animaux à qui nous avions enlevé & détaché le cerveau , le cervelet & la moëlle al-

longée , pendant qu'ils étoient encore vivans , continuerent de donner des signes de vie près de deux heures après cette opération , c'est-à-dire , que le cœur conserva ses battemens ; ils respirerent , se plaignirent ; le diaphragme & leurs pattes étoient sans cesse agités de mouvemens convulsifs.

J'ai répété les mêmes expériences sur des poules , des canards , des pigeons & des corbeaux ; tous ces animaux , après avoir péri de léthargie , ne m'ont fourni , dans l'examen de leur cerveau , aucune marque d'inflammabilité , d'où il faut conclure que , s'il étoit possible de faire réussir cette expérience , il faudroit peut-être la tenter de longue-main sur des animaux plus gros que ceux dont je me suis servi , comme , par exemple , sur le cheval , l'âne , le bœuf & le cochon , qui ont moins de répugnance pour les liqueurs spiritueuses , & beaucoup plus de cerveau. Je laisse aux physiciens & aux naturalistes le soin de tenter de nouveau cette voie d'observations , si d'ailleurs ils jugent qu'elle puisse être de quelque utilité dans la connoissance de l'économie animale.

(*Gazette salulaire.*)



 AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

 I.

NOUVEAUX succès des moyens indiqués contre les incendies.

LE mémoire sur l'incendie , par M. l'abbé Mann , de l'académie I. & R. des sciences & belles-lettres de Bruxelles , imprimé à Bruxelles au commencement de 1778 , & réimprimé dans le *Journal de physique* de M. l'abbé Rozier , pour octobre 1778 , & dont on a rendu compte dans l'*Esprit des journaux* , pour décembre 1778 , (pages 150—160.) ayant été envoyé à la cour de Russie par M. le prince de Gallitzin , ministre-plénipotentiaire de S. M. l'impératrice de toutes les Russies , auprès de leurs Hautes-Puissances les Etats - Généraux des Provinces-Unies , accompagné d'un supplément manuscrit à ce même mémoire , qui a été depuis imprimé à Bruxelles , ainsi que dans le *Journal de physique* , pour avril 1779 , le prince de Gallitzin ,

ein , aussi illustre par ses connoissances que par son rang , écrivit de La Haye , le 9 juin 1779 , à M. Needham , directeur de l'académie I. & R. de Bruxelles , ce qui suit :

» M. Domaschnew , me mande de Péters-
 » bourg , le 18 mai : *Nous sommes à la*
 » *veille de faire l'expérience de mylord Ma-*
 » *hon , & je veux lui donner autant de publicité*
 » *qu'il dépendra de moi. La premiere chose que*
 » *je ferai après , c'est de vous en mander le suc-*
 » *cès. Vous devez bien juger , monsieur ,*
 » *(continue M. le prince de Gallitzin ,) que*
 » *j'attends avec beaucoup d'impatience , le ré-*
 » *sultat de cette expérience. Si elle a du suc-*
 » *cès , nous aurons rendu par-là un service à*
 » *l'humanité , & cette façon de bâtir les maisons*
 » *en bois , se répandra promptement en Europe ,*
 » *sur-tout en Russie. «*

EXTRAIT d'une seconde lettre écrite par son ex-
cellence M. le prince DE GALLITZIN , à M.
NEEDHAM , datée de La Haye , le 16 novembre
1779.

» J'étois impatient , Monsieur , d'apprendre
 » le résultat de l'expérience de mylord Mahon
 » à Pétersbourg. Elle avoit été retardée jus-
 » qu'au mois d'octobre dernier , à cause de la
 » maladie du constructeur. Enfin j'ai eu la sa-
 » tisfaction d'apprendre avant - hier , par une
 » lettre de M. Domaschnew du $\frac{11}{22}$ octobre ,
 » qu'elle a été exécutée & vérifiée le $\frac{7}{18}$ octo-

» bre en présence de toute la ville , avec un
 » succès qui a surpassé l'attente de tout le monde,
 » L'ouvrage a été dirigé par le professeur Kraft,
 » sous l'inspection immédiate de M. Domasch-
 » new. Il consistoit en une chambre de 14
 » pieds d'Angleterre en quarré , & de la même
 » hauteur , armée selon la méthode de mylord
 » Mahon : l'enduit , cependant , en avoit été
 » un peu modifié , c'est à-dire , il n'y entra
 » qu' $\frac{1}{6}$ de chaux , $\frac{2}{6}$ de sable , & $\frac{3}{6}$ de foin ha-
 » ché. — Pour ne pas donner lieu à des *fi*
 » & des *mais* , M. Domaschnew a fait enve-
 » lopper & remplir la chambre de bois sec :
 » le feu en étoit si violent , qu'à peine les
 » spectateurs pouvoient-ils tenir à 100 pas de
 » distance de la chambre en question. Et il
 » m'assure , que de toutes les épreuves qu'on
 » avoit faites sur des constructions pareilles ,
 » aucune n'avoit été aussi forte. — La cham-
 » bre reparut saine & sauvée , & les plus in-
 » crédules même ont été obligés de convenir
 » que le moyen est certain. Il paroîtra une
 » description de tout , de la façon de M. Kraft ,
 » & je vous la communiquerai sans délai. En
 » attendant faites-moi l'amitié de la faire an-
 » noncer dans tous vos papiers publics , de
 » même que je le ferai ici. Vous pouvez mê-
 » me , si vous le jugez à propos , donner l'ar-
 » ticle de ma lettre qui regarde cette expé-
 » rience. «

*OBSERVATIONS sur la nourriture des chevaux
& sur les écuries.*

Lorsque le fourrage est rare ou de médiocre qualité, on devoit faire hacher de la paille mêlée avec un peu d'avoine, & donner à chaque cheval trois livres de carottes. Cette nourriture est très-saine & très-appétissante. En Espagne, on cultive cette racine, & on en nourrit les chevaux, en la joignant à la paille de froment. On devoit donc cultiver en France cette utile racine qui vient abondamment dans tous les climats.

Il est rare que les chevaux soient logés sèchement & commodement, excepté chez les grands-seigneurs. La cavalerie du roi, en quartier, est très-souvent mal logée. Les écuries sont basses & trop étroites pour la quantité de chevaux qu'on y rassemble; elles ne sont pas assez aérées, elles sont mal pavées & trop voisines du fumier.

Pour qu'une écurie soit commode & saine il faut qu'elle ne contienne que vingt-quatre chevaux sur deux rangs, si on peut; chaque cheval doit occuper quatre pieds six pouces d'espace. Il est à propos que le ratelier & la mangeoire soient élevés, ainsi que le pavé, pour accoutumer le cheval à porter la tête haute. Une écurie doit avoir vingt pieds de large sur dix de hauteur, avec un ruisseau bien en pente, pour l'écoulement des urines & des eaux.

Les écuries à un seul rang de chevaux sont plus commodes & plus saines. Dans ce cas, il suffiroit qu'elles eussent treize pieds de largeur sur dix de hauteur, & cent trente-cinq pieds en longueur pour trente chevaux. Les écuries doivent être plafonnées ou voûtées, sans trappes ni ouvertures, pour éviter que la vapeur de l'haleine des chevaux & du fumier ne corrompent le fourrage. On devroit sur-tout s'abstenir pendant l'hiver de brûler de mauvaise huile dans les écuries. Il faudroit que les lanternes fussent pratiquées dans le mur, ou posées sur les fenêtres, afin que la vapeur & la fumée pussent sortir facilement. On ne sauroit trop renouveler l'air des écuries en toute saison.

Si on ne donnoit au cheval que peu de foin à la fois, il le mangeroit toujours avec appétit, & on économiseroit deux livres de fourrage par jour sur chaque animal.

Le cavalier ne devroit jamais secouer le foin ni vanner l'avoine dans l'écurie, ni y panser son cheval. La propreté est indispensable pour la conservation de cet animal. Tous les mois on doit nettoyer & laver rateliers, mangeoires, murs & pavés de l'écurie, lorsque les chevaux sont allés à la rivière ou à la promenade. Quelque tems qu'il fasse, on doit promener un cheval au moins une heure & demie par jour, & le laisser ensuite sellé une demi-heure avant que de lui donner à manger.

On doit préférer l'eau de rivière, lorsqu'elle n'est pas limoneuse, à celle des puits & des sources, pour abreuver les chevaux.

La ration complete d'un cheval d'escadron, en campagne ou en quartier, doit être toujours de douze livres de foin, douze livres de paille, & d'un demi-boisseau d'avoine.

Lorsque le fourrage manque ou qu'il est mauvais, on pourroit, pour y suppléer, fabriquer du pain d'orge & d'avoine, mêlées avec les issues de la racine de froment. Dix à douze livres de ce pain, bien travaillé, bien cuit, nourrirait plus substantiellement un cheval que la ration ordinaire, & le pain coûteroit encore moins que la ration de cavalerie. Ce feroit une ressource nouvelle pour les embarquemens, pour les voyages de longs cours, pour les marches & retraites précipitées; car un caisson de ce pain tiendroit lieu de douze charriots de fourrage.

Enfin on ne fauroit trop veiller à la conservation du cheval qui est si utile à l'homme, & qu'on abandonne trop facilement à la merci d'un palfrenier ignorant, brutal ou négligent. La plupart des maladies & des accidens qui surviennent aux chevaux, sont occasionnés par le manque de litiere & la mal-propreté des écuries, ou par les fourrages mauvais & pulvereux. *Par un employé dans les fourrages des troupes du roi.*

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

I I I.

LETTRE sur les moyens de conserver l'eau dans les citernes.

M O N S I E U R ,

Vous savez qu'il y a plusieurs villages en Lorraine, situés sur des hauteurs, qui sont dépourvus de fontaines, ou du moins qui en sont fort éloignés. Les habitans sont obligés de s'abreuver d'eau de pluie qu'ils amassent dans les citernes. Cette eau qui, par elle-même, est assez impure, ne parvient dans ces réservoirs, qu'après avoir parcouru une étendue de toiture qui, pour l'ordinaire, est fort mal-propre, sur-tout après une longue sécheresse. Les insectes & l'ordure amassés dans les coulans, sur les tuiles, &c. sont entraînés par le fil de l'eau dans la citerne; le plus épais va au fond, mais il reste au-dessus, des vermiciferaux, de petites coques remplies d'œufs qui se mêlent dans la boisson & dans la nourriture de ceux qui sont dans la nécessité de se servir de cette eau. Je suis très-persuadé, M., que cela occasionne souvent des incommodités & même des maladies dont on ignore la vraie cause; j'en douterois d'autant moins, que je fais par expérience que cet amas d'ordure est fort considérable. J'ai fait couvrir, au moment d'un orage, une de ces citernes, avec une auge de bois, crevassée dans plusieurs en-

droits ; la pluie dura deux heures , l'auge étoit remplie à la hauteur de deux à trois lignes , non-seulement d'excrémens de chats , de pigeons & d'oiseaux , mais encore d'une infinité de petits insectes ailés , & d'une prodigieuse quantité de petits vers blancs qui provenoient sans doute de deux souris à moitié pourries qui étoient tombées dans l'auge avec le reste. L'eau filtra à travers les fentes du bois , & étoit très-claire & très-pure.

Voici ce que j'ai imaginé pour rendre l'usage d'eau de citerne moins pernicieux , & pour procurer un mieux être aux pauvres habitans de la campagne.

Il faudroit poser au-dessus de ces réservoirs un chassis de planches de chêne , un peu moins grand que leur embouchure , afin que l'on pût y puiser avec un seau sans les déranger. Sur le fond de ce chassis qui seroit percé comme un crible , on étendrait un lit de sable de rivière pour faire filtrer l'eau , on donneroit à ce chassis plus ou moins de profondeur , suivant le plus ou moins d'eau qui se rend dans la citerne , & l'on empêcheroit , par le moyen de ces especes de fontaines sablées , que l'eau ne se corrompît aussi vite , & ne devînt une boisson aussi désagréable & aussi dangereuse.

Je suis , &c. R. D. M.

(*Journal de Nancy.*)

Moyen pour empêcher un navire de faire eau lorsque son fond ou sa carene est tellement percée par les vers , qu'il n'est plus en état de tenir la mer : proposé en Angleterre , par le colonel WILLAM COOK.

» Faites bien calfater les planches qui forment le bordage intérieur de votre navire ; & remplissez ensuite l'espace qui se trouve entre les membres de ce vaisseau , le bordage intérieur & les planches qui forment le bordage extérieur , avec de la poix ou de la résine bouillante , jusqu'à la hauteur de la première batterie. La poix étant coulée très-chaude dans cet espace , elle s'introduira jusques dans les plus petits trous & les plus petites fentes , & rendra le vaisseau aussi clos & aussi inaccessible à l'eau qu'une bouteille. Par ce même moyen , votre navire se trouvera lesté , & il n'y aura pas le moindre asyle pour les rats & les souris , ni pour toute autre vermine. Enfin , la poix que vous aurez employée pourra servir à d'autres usages , dès que vous l'aurez retirée d'entre les membres & les bordages du vaisseau. Quelque considérable que paroisse , au premier coup-d'œil , cette mise dehors , on voit que le parti qu'on peut ensuite tirer de cette poix , dédommagera de la plus grande partie des frais. «

(*Journal général de France.*)

V.

LETTRE à M. MORAND, médecin de la
faculté de Paris, & de l'académie des sciences.

LIEGE, ce 20 Novembre 1779.

MONSIEUR,

Je viens de lire votre lettre dans l'*Esprit des Journaux* d'octobre, pag. 294, jusqu'à celle 301; & dans celui de novembre, pag. 311, jusqu'à celle 322; où vous annoncez la décision de la faculté de médecine en faveur de l'innocence de la fumée du charbon de terre. Ce qui a donné lieu à cette nouvelle décision, c'est l'établissement d'une machine à vapeur, dite vulgairement, pompe à feu.

Vous entrez, Monsieur, dans des détails qui prouvent la facilité théorique que vous avez de ramasser des matieres pour vous délasser des grandes études que la médecine exige; mais vous me permettrez de donner quelques observations fondées sur une pratique de plus de 50 ans, dans la construction des fourneaux à brûler du charbon de terre, de bois, & même de bois sans être mis en charbon: j'ai vu aussi travailler les mines de charbon de terre, & j'y ai prêté la main. Mais avant que de parler de la fumée, (que je ne crois pas aussi innocente que la faculté de Paris l'a décidé) je ne puis m'empêcher de faire une remarque sur ce que vous dites que pompe à feu est un terme vulgaire, & qu'elle doit être regardée comme machine à vapeur.

Je conviens, Monsieur, que *steam engine*; que vous traduisez de l'anglois en françois, est vulgairement nommée ainsi en Angleterre, pour

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

distinguer cette machine de celle dont on se sert pour éteindre les incendies ; mais quand on parle de machine pour extraire l'eau des mines , &c. par la force du feu , on nomme cette machine *fire engine* , c'est-à-dire , machine à feu , comme on diroit machine à bras , à cheval , à vent , à eau , à cause du principe qui donne le mouvement , & non du résultat du principe ; ainsi je ne dirai pas , machine à vapeur , ni machine à meules , ni machine à marteaux , ni machine à vis , &c. si je veux que mes mots s'accordent avec mes idées.

Pour revenir , Monsieur , sur l'innocence de la fumée du charbon de terre , je vous dirai que je suis de l'opinion de M. le curé de Chaillot ; néanmoins je suis ami , autant que l'on puisse l'être , du charbon de terre , parce que cette matière est un don très-précieux de la nature , & j'ose même dire que toute la prospérité de l'Angleterre est dûe à ce minéral , & qu'il n'y a que les ignorans en agriculture , commerce & arts , qui peuvent contredire ce que j'avance ; cela n'empêche pas que M. le curé & ses paroissiens n'aient raison dans leurs craintes , car une grande quantité de fumée de charbon de terre ne sent certainement pas la rose ni la violette ; & quoique je ne haïsse pas une petite odeur soufrée de cette fumée au loin , néanmoins l'abondance me déplait très-fort ; aussi je suis souvent resté à la maison à Londres , pour ne pas aller au centre de la ville , en tems de gelée , sur-tout quand il n'y avoit point de vent , pour chasser cette fumée *innocente* , tant elle me prenoit à la gorge & nuisoit à ma respiration ; j'en ai même eu le visage enflé. Je vous dirai de plus , Monsieur , que tous les gens aisés à Londres quittent la ville deux & trois jours de

la semaine , pour s'éloigner de cette fumée , & que toutes les denrées qui croissent dans l'atmosphère de cette capitale en sont altérées , témoin les arbres dans les jardins du temple de Lincol's Inn , les cimetières , ceux même du parc de St. James , où il y a encore moins de fumée que dans la cité , se sentent aussi de ce mauvais effet ; l'église & le beau dôme de St. Paul en sont noirs , s'il y a quelques pierres qui n'en soient pas teintes , c'est du côté où le vent souffle l'eau de la pluie pour les laver : il en est de même de toutes les églises de Londres , mais plus elles sont au milieu , plus elles sont noires , ainsi que leurs clochers.

Mais un autre exemple du peu d'innocence des exhalaisons noires du charbon de terre , est celui des habitans de York-Bueldings , qui tiennent toujours leurs fenêtres fermées pour ne pas être pris à la gorge , & pour ne pas avoir leurs meubles gâtés par la fumée de la machine , quoique les cheminées aient 50 pieds de haut.

A Chelsea aussi il y a deux machines à feu , & quoiqu'elles soient à plus de 400 toises du palais de la reine , on se plaint de l'incommodité de la fumée. Ainsi , Monsieur , vous voyez que le curé du village de Chaillot a raison , sans peut-être avoir vu ce que je viens de citer.

Vous dites , Monsieur , que j'ai établi au Kukum à La Haye *une machine à vapeur avec balancier* : excusez , si je vous dis encore que vous avez été mal informé , je n'ai point établi de machine à balancier ; mais pour que vous ne tombiez pas en erreur quand vous voudrez mettre mon nom en impression , écrivez-moi auparavant de le faire , & je vous répondrai de bonne foi , comme je l'ai fait quand je vous ai dit *combien peu on doit être bien informé des correspon-*

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dans qui vous écrivent de loin : ce sont vos propres paroles ; mais très-à-propos quand on veut faire des recueils de ce qui ne se passe pas sous nos yeux.

Comme vous m'avez encore cité , Monsieur ; sans ma participation , je vous dirai qu'à la sortie de la maison où étoit ma petite machine , j'ai eu une maison & un jardin fort aérés , où j'ai monté une machine avec un cylindre de deux pieds de diametre ; mais quand je la faisois marcher , & que le charpentier du roi , mon voisin , avoit son linge tendu pour sécher dans son jardin , la fumée de ma machine n'avoit pas plus de respect pour la blancheur de son linge , que pour les légumes ou meubles des autres quartiers ; aussi il m'en avertit ; & comme je me pique de ne pas être un mauvais voisin , je ne faisois pas du feu quand son linge étoit sur les cordes. Ce que je viens de dire , Monsieur , peut servir d'avertissement aux habitans de Chaillot.

J'ai l'honneur d'être , &c.

W. BLAKEY.



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

ROUEN , ce 14 novembre 1779.

M E S S I E U R S ,

TOut ce qui intéresse l'humanité , tout ce qui peut constater que l'homme est naturellement bon & généreux , doit être publié & transmis à la postérité ; c'est pour remplir ce devoir que je vous annonce que le samedi 6 de ce mois , à quatre heures après-midi , M. Perrier , entrepreneur des pompes à feu qu'on doit établir sur la Seine à Paris , étoit occupé ici à se décharger d'un navire pour faire recharger dans un bateau de la diligence les tuyaux de fer qui doivent être employés à cette machine. Les deux bateaux étoient posés vis-à-vis le chantier de M. Hubert , charpentier-constructeur ; le grand bateau contre l'abattage de ce chantier , & le navire en travers le long de ce bateau ; ils se joignoient à la distance d'environ six pieds. M. Perrier veut passer de

l'un dans l'autre, il perd l'équilibre & tombe à la renverse dans la rivière entre les deux bateaux; un enfant, un jeune-homme de quatorze ans, se précipite après lui & le racroche par la basque de son habit au moment qu'il couloit à fond. Un instant plus tard il n'y avoit plus de ressource, il périssoit sous le bateau. Les soldats d'artillerie, les matelots, les mariniens travaillant à ce chargement, & témoins de cette chute, ne pouvoient lui donner aucun secours. L'enfant n'avoit point calculé qu'il n'y avoit pas assez d'espace pour nager, & qu'il couroit lui-même le plus grand péril; il n'avoit consulté que son cœur. On les retira tous deux de la rivière très-froide dans ce moment. On transporta M. Perrier dans la cabane du bateau où l'on fit bon feu, & où il changea de linge & d'habits; l'enfant reprit gaîment son poste pour hâler sur la corde où il étoit employé; ce ne fut qu'avec peine que nous l'obligeâmes d'aller chez le constructeur changer de chemise. L'action qu'il venoit de faire lui paroissoit toute simple, il en rioit & n'en étoit pas plus glorieux. M. Perrier, qui a bien senti qu'il lui devoit la vie, lui a présenté une récompense très-honnête en argent, il l'a refusée généreusement. M. Perrier insistant vivement, il lui a répondu que son pere étoit pauvre, chargé d'une nombreuse famille, que s'il vouloit lui faire du bien il en étoit le maître. M. Perrier, enchanté de la conduite de ce jeune homme, a mandé le pere, l'a gratifié noblement, lui a demandé son fils, l'a

conduit à Paris & s'est chargé de son éducation & de sa fortune. Le pere s'appelle Henri Roguer, c'est un pauvre ouvrier passementier, honnête homme & très-estimable.

Le maître charpentier qui, par commisération, avoit pris gratuitement son fils en apprentissage, ainsi que tous ceux qui ont employé cet enfant, attestent qu'il est plein d'intelligence & de bonne volonté. C'est une plante précieuse qui va s'élever sous les yeux d'un bon cultivateur.

J'ai l'honneur d'être, &c. G****.

(*Journal de Paris.*)

L'administration de l'entreprise des eaux, voulant donner à M. Perrier des témoignages de son attachement, & marquer, en même tems, sa reconnoissance au jeune Roguet, excitée d'ailleurs par l'exemple du gouvernement, qui saisit toutes les occasions de récompenser les actes d'humanité & de courage, a délibéré de faire à cet enfant, une pension de 300 livres.

(*Journal général de France.*)

I I.

Les papiers anglois reprochent aux échevins de Londres, d'être les seuls qui ne prennent point de part au danger commun, & de renoncer à tout intérêt national pour un morceau de tortue & de daim, dont ils se régalaient souvent entr'eux aux dépens de la caisse

publique. Ce que le patriotisme qui commande les plus grands sacrifices, n'a point obtenu des aldermans de Londres, dans un instant de crise, les officiers municipaux de la ville de Nancy, viennent de le faire, par les seuls sentimens d'humanité : par une délibération ils ont décidé qu'on remettrait au receveur de l'hôpital des enfans-trouvés, la somme qui leur est allouée pour un repas d'usage, le lendemain de l'Assomption, fête de saint Roch. Ils vont ce jour-là à *Bon-Secours*, église consacrée à la sainte Vierge, acquitter, au nom de la ville de Nancy, le vœu qu'elle a fait à cette puissante protectrice de la France, pour le secours qu'elle en a reçu lorsque la peste ravageoit la Lorraine.

C'est par les mêmes sentimens d'humanité que ces officiers municipaux emploient depuis plusieurs années, à faire distribuer du pain aux malheureux, l'argent qui, auparavant, étoit destiné à un feu d'artifice, le jour de la saint Louis, patron de notre auguste monarque. Ils croient que la meilleure manière de célébrer la fête d'un souverain qui ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, c'est d'imiter sa bienfaisance.

(*Journal de Nancy.*)

I I I.

Un homme dont Paris applaudit les talens depuis plusieurs années , alla dernièrement faire visite à une personne que ses succès dans un tout autre genre n'ont guere rendue moins célèbre. Le chagrin étoit peint sur la physionomie du premier, & s'y faisoit d'autant plus remarquer, que sa vue seule inspire ordinairement le sentiment contraire. *Qu'avez-vous, mon cher ***, lui demanda le maître de la maison ? *Vous êtes triste, & sûrement ce n'est pas sans cause.* Le Sieur ** refuse de s'expliquer; M*** devient plus pressant. — *Enfin, puisque vous voulez absolument le savoir, je vous confierai donc qu'un événement imprévu vient de m'enlever la plus grande partie de ma fortune ; je la devois à mes travaux & à mon économie ; c'étoit le bien de mes enfans, & mon âge ne me laisse pas l'espérance de le leur rendre.* — *Tranquillisez-vous, mon cher ** ; je vous dédommagerai de cette perte autant qu'il sera en moi. Vous avez un enfant infirme ; il ne sera plus à votre charge ; dès aujourd'hui je le prends à la mienne, & m'engage à le doter. Peut-être dans un autre tems . . .* Ici les larmes de la reconnoissance & celles qui naissent du plaisir d'obliger se confondirent ensemble. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus grands détails sur la fin de cette scene touchante : il est plus facile de les décrire que de les écrire.

(*Journal de Paris.*)

- I V.

M. d'Arnaud s'exprime ainsi dans une lettre écrite le 9 du mois de novembre dernier. » Un homme » de condition , de mes amis , qui a pu conserver » dans l'ivresse du jeune âge , de la fortune & » du rang , une ame facile à s'émouvoir , m'in- » vite à dîner ; nous n'étions que nous deux ; il » fait que ce qui attache la société n'est guere » de mon goût ; que j'ai le malheur de ne point » m'amuser de ces propos légers , l'entretien » de nos cercles brillans ; nous venons à par- » ler de l'inhumanité très-réelle qui existe sous » cette agréable écorce de politesse & de dou- » ceur dont se parent nos gens du monde. Le » comte... (sa modestie m'empêche de le nomi- » mer) me cite plusieurs exemples connus de » leur indifférence barbare sur les peines d'au- » trui ; entr'autres , il me dépeint avec force » la misère accablante de quatre étrangers que » le peuple envisage avec quelque étonnement , » parce qu'ils sont habillés à la turque , & cette » multitude hébétée en reste à sa curiosité stu- » pide , sans donner le moindre secours à ces » pauvres gens. Ce récit me touche jusqu'aux » larmes : mon ami me propose d'aller avec lui » visiter ces infortunés ; nous nous transportons » rue de l'Egoût , chauffée d'Antin (à Paris), » chez un aubergiste de peu d'apparence , nom- » mé Lepoux. Le premier objet qui nous frappe » sont quatre malheureux plongés dans la dou- » leur la plus profonde ; un d'eux , qui fait à

» peine quelques mots de françois , nous fait en-
 » tendre qu'ils sont Afiatiques chrétiens maro-
 » nites ; qu'ils expirent de besoin , & que tous
 » leurs souhaits feroient d'aller mourir dans leur
 » patrie. L'aubergiste nous rend un compte avan-
 » tageux de ces pauvres gens : ils supportent
 » leur misere avec beaucoup de douceur & de
 » patience ; tous les jours ils rentrent à la nuit
 » tombante ; leur souper est un malheureux
 » morceau de pain ; ils sont presque tout nuds ,
 » ayant été obligés de se défaire de leurs ef-
 » fets pour subsister. Le comte tire sa bourse ,
 » leur donne de l'argent : aussi-tôt ils se préci-
 » pitent sur sa main charitable , l'arrosent des
 » larmes de la reconnoissance , & le comblent
 » de bénédictions. Tous mes vœux en ce mo-
 » ment auroient été de jouir d'un fort plus
 » heureux pour m'abandonner au plaisir déli-
 » cieux de soulager la situation cruelle de ces
 » pauvres étrangers ; ne pouvant faire une bonne
 » action , je desirerois du moins l'inspirer. «

V.

Boston , le 10 août.

» On se rappelle les malheurs qu'effuya , il
 » y a quelque temps , le commodore Manly ,
 » à qui l'on avoit confié le commandement
 » d'une partie de nos forces navales naissan-
 » tes , & qui fut battu deux fois , & fait pri-
 » sonnier. Cet événement n'avoit pas laissé
 » d'influer sur l'opinion publique qui rejette

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» presque toujours sur la faute du général ;
 » les événemens dont l'issue n'a pas répondu
 » à son attente. Quelques particuliers de cette
 » ville persuadés qu'elle étoit injuste , se sont
 » empressés de lui fournir l'occasion de réta-
 » blir entièrement sa réputation. En conséquence
 » ils ont armé le *Jafon* de 6 canons de 19 &
 » de 14 de six , pris récemment par le com-
 » modore Hopkins , & amené dans notre port ;
 » dont ils lui ont confié le commandement.
 » M. Manly n'étoit parti d'ici que depuis quel-
 » ques jours , lorsqu'il rencontra à la hauteur de
 » New-Yorck deux brigantins armateurs de 20
 » canons de 6 liv. chacun , appartenant à l'en-
 » nemi. Après avoir reçu les bordées de tous
 » les deux sans y répondre , il porta directe-
 » ment entre les brigantins à la portée du pis-
 » tolet , & dans cette position il lâcha ses deux
 » bordées d'un côté & de l'autre à chacun d'eux ,
 » avec tant de vigueur & de succès , qu'il leur
 » tua plus de 30 hommes , & les détermina à
 » amener sur le champ. Il rentra dans ce port
 » le 25 juillet , amenant ses deux prises & 14
 » prisonniers ; l'une est l'armateur le *Hazard* ,
 » de Glasgow , & l'autre une lettre de marque
 » de Liverpool. Cette action de M. Manly est
 » comptée parmi les plus courageuses de nos
 » annales maritimes.

V I.

DE LIVOURNE , le 1er. Novembre.

On mande de Bagnone un événement inté-
ressant. Le 22 du mois dernier , une femme

de la paroisse de Colleffino, qui dépend de ce district, apprit que le feu étoit à sa maison. Le salut de quatre enfans qu'elle y avoit laissés, la fit voler à sa chaumière, qu'elle trouva déjà toute en feu. Rien n'arrête une mere tendre ; elle s'élance à travers les flammes, prend ses enfans dans ses bras, & revient avec ces quatre infortunés qu'elle venoit d'arracher à la mort, en s'y dévouant elle-même. Le ciel a récompensé cet acte courageux ; elle n'a eu ainsi que ses enfans, que quelques brûlures peu dangereuses en différentes parties du corps : le nom de cette digne mere est Marie, femme de Paul Paolini.

(*Mercur de France.*)



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

UN magistrat de province , homme savant & modeste , étoit fort négligé de ses concitoyens ; il devint l'unique héritier d'un partisan qui lui laissa cinq cens mille livres d'un bien net & solide. A cette nouvelle , toute la ville se hâte de l'en féliciter. » Messieurs , dit-il , à la foule qui vint chez lui , l'honneur que je reçois m'étonne ; je ne le mérite pas plus aujourd'hui qu'hier : si l'opulence donnoit le mérite & les vertus , je ferois attendre jusqu'aux larmes du compliment que vous me faites ; mais puisque ce sont les richesses qui me l'attirent , adressez-le à ce coffre ; il renferme toute cette succession. «

I I.

Milton , qui , de son vivant , eut beaucoup de réputation , comme écrivain politique , & qui en a une très-grande aujourd'hui dans toute l'Europe , comme poète , fut aussi musicien. La plupart de ceux qui ont écrit sa vie ont

glifié, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sur cette particularité. Son goût pour cet art étoit, en quelque sorte, héréditaire; son pere étoit non-seulement un amateur, mais un compositeur de musique; la plupart des airs qui forment les carrillons qu'on sonne dans les campagnes, & ceux dont la moitié des nourrices de l'Angleterre bercent leurs enfans, étoient de sa composition. Il fit aussi plusieurs chants à 4 & à 5 parties : on en trouve plusieurs dans différens recueils, & entr'autres, dans celui intitulé : *Les Triomphes d'Oriane*. On lit dans la vie de Milton, écrite par son neveu Philippe, que le pere composa encore un *In nomine patris* sur 40 tons, & que l'ayant présenté à un prince Polonois, il en reçut un présent d'une chaîne & d'une médaille d'or. Le fils, dans le cours de ses voyages, recueillit plusieurs morceaux de musique des meilleurs maîtres qui florissoient dans ce tems en Italie, & entr'autres, de Luc Mareuzio, Monte Verde, Horatio Vecchi, Cisa, le prince de Venasa, &c. Law & Milton étoient très-liés ensemble. Le premier composa la musique de *Comus*, dont le second fit les paroles. La musique étoit en train de faire les plus grand progrès vers la perfection, depuis le milieu du 16e. siecle jusqu'au commencement du 17e. Alors un goût vicieux s'introduisit en même-tems qu'une variété d'instrumens de dessus, & elle reçut une blessure mortelle.

I I I.

Quelques grandes qualités qu'eût d'ailleurs Elisabeth , reine d'Angleterre , elle n'étoit pas exempte de coquetterie. » On prétend que votre souveraine est fort belle , disoit cette jalouse princesse à un ambassadeur Ecoissois , en parlant de *Marie Stuard* : l'est-elle plus que moi ? — Madame , elle est la plus belle femme de son royaume , comme vous êtes la plus belle du vôtre. — Ses yeux sont-ils plus beaux que les miens ? — Elle a les plus beaux yeux que puisse avoir une brune , comme vous avez les plus beaux que puisse avoir une blonde. — Est-elle plus grande que moi ? — Un peu plus , madame. — Elle n'est donc pas bien , car je suis précisément comme il faut être. «

I V.

La superstition est un défaut très-ordinaire aux joueurs. On voit tous les jours des hommes , très-sensés d'ailleurs , s'en prendre de leur perte aux personnes qui les environnent , souvent même aux choses insensibles. On en a vu employer les pratiques religieuses pour conjurer le sort qui leur étoit contraire : on en a vu remettre leur jeu à d'autres , tandis qu'ils alloient aux portes d'une église prier Dieu de faire changer leur chance. Saint-Evremond exprime ainsi le gressivement & le propos scandaleux d'un gros joueur nommé *Morin* :

Ze fais avant le zeu le signe de la croix,
Et si ze n'ai zamais pu gagner une fois.

V.

Sous le regne d'Elizabeth , le lord Thomas Howard ayant fait voile vers les Açores, dans l'espérance d'intercepter la flotte espagnole à son retour d'Amérique, fut presque surpris par Alphonse Basson qui commandoit cinquante-trois vaisseaux destinés à convoier cette flotte. L'amiral Anglois gagna le large avec cinq vaisseaux de son escadre, mais sir Robert Grenville, le vice-amiral, qui commandoit la *Vengeance*, fut enveloppé par la flotte ennemie. Il fit tous ses efforts pour s'ouvrir un passage au travers, & il soutint un combat furieux de quinze heures, dans lequel il repoussa quinze gallions qui vinrent successivement à l'abordage. A la fin voyant tout son équipage tué ou blessé, ses mâts emportés, & le corps de son vaisseau percé de huit cents coups de canon, n'ayant plus de poudre & étant lui-même couvert de blessures, il ordonna au canonnier de faire sauter le vaisseau, pour éviter l'affront de tomber entre les mains de l'ennemi. Mais il fut prévenu par son lieutenant, qui s'étant pressé de capituler, obtint la vie & la liberté de tous ses compagnons, en donnant des otages pour le paiement de leur rançon, & Grenville ayant été transporté à bord de l'amiral Espagnol, y mourut trois jours après de ses blessures. Les Espagnols eux-mêmes furent forcés

d'admirer cet excès de valeur qui leur coûta deux mille hommes tués dans le combat, deux de leurs gallions coulés à fond, deux autres mis hors d'état de servir. La flotte d'Amérique ayant été ensuite dispersée par la tempête, il en tomba plusieurs vaisseaux dans les mains des Anglois.



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

LE vicende di Milano , &c. *Les révolutions de Milan , durant la guerre avec Frédéric I , empereur , éclaircies par des anciens titres de ces tems , avec des notes ; à quoi on a ajouté la description topographique de cette ville. Ouvrage critico-diplomatique , publié pour pressentir le public sur un ouvrage plus considérable , que préparent les moines de Cîteaux.* Milan. In-4to. imprimé par Antoine Agnelli , dans le monastere impérial de St. Ambroise Maggiore.

LA Lombardie , où des guerres fréquentes & désastreuses , & le changement continuel de souverains , avoient fait languir si long-tems les sciences & les arts , commence enfin à sortir de son obscurité , & à rivaliser la gloire littéraire des autres contrées d'Italie. Cette heureuse révolution , produite par la magnificence royale de Marie-Thérèse , & par les soins éclairés de M. le comte de Firmian , s'est déjà annoncée par plusieurs excellens ouvrages imprimés dans ce pays , & entre lesquels celui que nous annonçons , ne doit certainement pas tenir le dernier rang. Un des réglemens utiles , auxquels le gou-

vernement a eu recours pour faire fleurir dans le Milanois tous les genres de connoissances ; est celui qui assigne aux divers ordres religieux , des branches particulieres de littérature à cultiver. La diplomatique est échue en partage aux moines de l'ordre de Cîteaux , établis dans cette province. Ils se sont empressés de répondre aux vues sages de S. M. en entreprenant une histoire complete de l'Italie , & particulièrement de la Lombardie , dans le moyen-âge ; & ils en ont détaché ce morceau , tant pour donner une idée de l'ouvrage entier , que pour faire connoître au public la magnifique imprimerie établie par leur congrégation , dans leur monastere impérial de St. Ambroise. Quoique les révolutions de Milan , durant la guerre contre l'empereur Frédéric Ier. soient généralement connues , & que cette partie de l'histoire de l'Italie , comme M. l'abbé Denina l'a remarqué , ait été traitée par un grand nombre d'auteurs , cependant les savans moines Lombards ont trouvé beaucoup de choses neuves dans les anciens titres qu'ils ont feuilletés , & ils ont répandu un nouveau jour sur les événemens de cette fameuse époque. Leur ouvrage tire encore un grand prix des notes raisonnées , dont ils l'ont enrichi , & parmi lesquelles on distingue la seconde , sur la construction des deux canaux de Milan , dont les eaux viennent du Ticino & de l'Adda ; la cinquieme , sur les camps que les empereurs d'Allemagne établissoient à Roncaglia , & les dietes qu'ils y tenoient lorsqu'ils venoient se faire couronner en Italie ; la septieme , sur le systême politique des villes d'Italie , & particulièrement de Milan , au douzieme siecle ; la neuvieme , sur le célèbre *Carroccio* , &c. A la suite des notes , est l'explication d'une carte topographique de

l'ancien Milan , du tems de l'empereur Frédéric I.

(*Efemeridi di Roma.*)

PHILIPPI Caulini Neapolitani progymnafma de veterum jureconfultorum philofophiâ ad L. 10. §. 2. de Juft. & Jur. Neapoli , 1779.

La plupart des érudits ont cru que les anciens jurifconfultes Romains avoient fuivi la philofophie ftoïque. Le feul Gaudentius a prétendu , mais fans le prouver d'une maniere bien démonftrative , qu'ils s'étoient conformés aux principes de la philofophie péripathéticienne , ou plutôt de la platonicienne. M. Caulini examine de nouveau cette queftion , & établit une opinion qui n'eft celle ni des uns ni des autres , & qui pourroit bien être la véritable. Il rapporte & difcute dans fon premier chapitre , les commentaires des fix plus fameux interpretes , fur la définition de la jurifprudence donnée par Ulpien : *Divinarum & humanarum rerum notitia* , &c. Dans le fecond , il montre que les Romains adonnés entièrement à la fcience des armes , n'eurent que des notions fort vagues de la philofophie des Grecs , & qu'ils n'eurent d'autres regles dans leurs institutions civiles , que l'exemple de leurs peres , l'expérience du gouvernement & l'amour de la patrie. Dans le troifieme , il prouve d'une maniere plus directe , que la philofophie des jurifconfultes Romains , n'étoit pas la philofophie ftoïque. Dans le quatrieme , qui eft le dernier de l'ouvrage , il fait voir que les jurifconfultes Romains n'eurent d'autre philofophie que celle que la nature enseigne à tous les hommes.

(*Efemeridi di Roma.*)

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

NOVELLE venticinque, &c. *Nouvelles, au nombre de vingt-cinq, composées par M. le marquis François Albergati Capacelli ; & M. l'abbé Jean-François Altanefi. In-8vo. ayant pour épigraphe : Intenui labor, at tenuis non gloria. Virg. Georg. Venise, 1779, de l'imprimerie de Gaspar Storti.*

MM. les présidens des écoles publiques de Brescia, avoient proposé un prix de cent sequins, ainsi que nous l'avons annoncé dans le tems, pour celui qui réussiroit le mieux à composer en italien, vingt-cinq nouvelles propres à servir aux enfans d'amusement & d'instruction tout à la fois. Cette proposition faisoit beaucoup d'honneur au zele & aux lumieres de ces Messieurs ; mais c'est dommage qu'aucun effet ne l'ait suivie. Le mois de novembre de l'année 1778, époque fixée pour la distribution du prix, s'est passé sans qu'on ait parlé de rien, & le dépôt des cent sequins a été jusqu'à présent religieusement gardé, & le sera probablement toujours. M. le marquis Albergati & M. l'abbé Altanefi, s'étant partagé la tâche par moitié, avoient envoyé, comme beaucoup d'autres, leur ouvrage au concours, & ils ont été obligés de même de le retirer. Ils ont cru cependant que cet ouvrage pouvoit être utile, quoique non-couronné, & ils ont jugé à propos de le publier tel qu'il a été soumis à l'examen des juges de Brescia. Leur espoir n'a pas été frustré, & l'accueil favorable que le public a fait à leurs nouvelles, les a bien dédommagés de n'avoir pas obtenu un prix qui ne devoit être donné à personne. Celles que M. le Marquis Albergati a fournies à ce recueil, suivent dans l'ordre pair celles de M. l'abbé Altanefi, c'est-à-dire, que ce sont les

seconde, quatrieme, fixieme, &c. ainsi M. l'abbé Altanesi en a fourni une de plus. Elles sont toutes également bien écrites; mais le mérite des premieres paroît consister principalement dans la conduite & dans l'art d'entremêler le dialogue au récit, & celui des secondes dans l'originalité de l'invention & dans l'agrément & la vivacité des descriptions.

(*Efemeridi di Roma.*)

OSSERVAZIONI sull'uso, abuso, & trascurazione de' rimedi, &c. *Observations sur l'usage, l'abus & la négligence des remèdes; par M. Thomas Withers, docteur en médecine, traduites de l'anglois en italien; par M. Pierre-Joseph Cerasoli, professeur en chirurgie. In-8vo. Rome, 1779, chez Benoît Francesi; & se trouve aussi chez Noël Barbiellini.*

Nous avons annoncé dans le tems l'ouvrage original. Cette traduction est faite par un homme de l'art; c'est un grand préjugé en faveur de son exactitude.

(*Efemeridi di Roma.*)

OPUSCOLI del signor abbate Giacinto Ceruti, &c. *Opuscules de M. l'abbé Hyacinthe Ceruti, directeur de l'académie royale de Carthage, dédiés à S. A. le prince Louis de Gonzague, marquis de Castiglione, &c. Tome I. In-8vo. Sienné, 1779.*

Les opuscules contenus dans ce volume, sont deux dissertations sur l'éternité des peines de l'enfer & sur le purgatoire: une dissertation théologique sur la crédibilité évidente du christianisme; la traduction de l'instruction du clergé

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de France , sur les suites funestes & les dangers de l'incrédulité ; celle de l'ouvrage intitulé : *la nouvelle philosophie* , coupable de leze-majesté divine & humaine ; & celle du mémoire du clergé présenté au roi en 1770. Ces opuscules avoient déjà été imprimés , à l'exception des deux premiers.

(*Efemeridi di Roma.*)

ARITHMETICÆ vulgaris , & speciosæ , necnon geometriæ planæ & solidæ elementa ab auctore P. M. *Josepho Tamagna* Romano ord. Min. S. Fran. conv. olim in seminario , & collegio montis Falisci phil. & Mathes. nunc vero in Romano archigymnasio S. Theol. ordinario professore , in eademque ad theol. & phil. laurum promovendam XII viro & academiæ theol. censore , in tres partes distributa , atque spectatissimis adolescentibus *Joanni* & *Tiberio Piccolomineis* patriciis dedicata. In-8vo. Romæ 1779 , ex typographiâ Pauli Junchi , provisoris librorum bibliothecæ Vaticanæ. (Se trouve chez Grégoire Settari.)

Ces élémens de mathématiques doivent faire suite aux institutions de logique & de métaphysique du Pere Tamagna , que nous avons annoncées dans le tems avec éloge. & nous font espérer un cours complet de physique du même auteur.

(*Efemeridi di Roma.*)

L'EPIGRAFIA , o sia l'arte di comporre le iscrizioni latine , &c. *L'épigraphie* , ou l'art de composer les inscriptions latines , réduit en règles , à l'usage de la jeunesse ; par M. l'abbé Gaetan Buganza , de Mantoue ; ouvrage dédié à

Don Charles-Octave de Colloredo , comte du St. Empire-Romain , &c. In-8vo. Mantoue, 1779, chez l'héritier d'Albert Pazzoni.

M. l'abbé Buganza dit dans sa préface qu'il a entrepris cet ouvrage, parce que celui d'Octave Boldonio sur ce sujet est trop volumineux pour les lecteurs ordinaires, & contient d'ailleurs, avec beaucoup de choses inutiles, des regles qui ne sont pas toujours exactes. Il paroît qu'il n'a pas eu connoissance de la lettre de M. l'abbé Passeri sur le goût & le style des inscriptions lapidaires, insérée l'an 1770 dans le tome vingtième de la *Nuova raccolta* de Calogera, lettre remplie d'excellens préceptes exposés avec beaucoup de précision. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage que nous annonçons, composé en 1764, par l'auteur, alors professeur d'éloquence, pour l'utilité de ses écoliers, est utile, sage, savant & composé avec méthode. Il est divisé en cinq chapitres; le premier sur la matiere de l'inscription; le second sur les pensées propres à ce genre; le troisieme sur la forme & la distribution de cette espece d'ouvrage; le quatrieme sur le style qui lui convient; le cinquieme sur la délinéation mécanique, la forme des caracteres & la disposition des lignes. L'ouvrage est terminé par un appendice sur les inscriptions métriques, dans lequel l'auteur examine combien il y a de sortes d'inscriptions de ce genre, dans quelles occasions on peut en faire usage, & comment il faut les composer.

(*Efemeridi di Roma.*)

DELLA successiva produzione de' monti, &c.
Dissertation académique sur la production successive des montagnes, par Nautilo Lemnio,

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

berger arcadien, membre des académies de Roveredo & des Aborigenes. In-4to. Rome, 1779, chez les freres Lazzarini.

Cette dissertation dont l'auteur caché sous le nom académique de *Nautilo Lemnio*, est le pere Gabrini, a été déjà plusieurs fois imprimée; mais comme elle pourroit n'être pas encore assez connue, nous profitons de cette réimpression pour l'annoncer à nos lecteurs. Le pere Gabrini pense que les montagnes se sont presque toutes formées successivement & dans un laps de tems plus ou moins considérable; car, dit-il, *on admet une production successive, par-tout où l'on trouve une cause successive; il y a une cause successive par rapport aux montagnes; donc leur production est successive.* C'est à prouver la mineure de ce syllogisme que l'auteur s'attache dans cette dissertation, en démontrant l'opération successive des causes qui concourent à la formation des montagnes, comme les sédimens des eaux de la mer & des fleuves, les explosions des volcans & du feu central, les vents impétueux qui entraînent & accumulent des amas de sable, qui, durcis peu-à-peu par la pluie & le soleil, se convertissent en roches pierreuses; les excavations produites par les fleuves & les torrens, &c. Le pere Gabrini prouve encore la même proposition *a posteriori*, comme on dit en termes de l'école, par les bois fossiles & les corps marins qui se trouvent dans les entrailles des montagnes, & qui n'ayant certainement pas été placés là par le créateur, démontrent qu'elles se sont formées par des accumulations successives. Il répond par occasion aux objections de ceux qui ne veulent pas regarder ces corps étrangers

comme des *médailles incontestables du déluge*, fondés sur l'observation qu'on a faite que les productions marines sont étroitement attachées aux rochers, & que dans les tempêtes les huîtres & les autres zoophytes tendent plus que jamais vers le fond de la mer, d'où il suit que ces productions n'ont pas pû être transportées par le déluge sur le sommet des montagnes. Le pere Gabrini observe d'abord avec Aristote, Pline & les autres naturalistes, que quelques testacées en s'accouplant au printems, forment des especes de petites bourfes nommées en latin *favagini*, à cause de leur ressemblance avec des rayons de miel, qui servent d'enveloppe & d'aliment aux œufs fécondés; que ces *favagini* sont souvent détachés des rochers par la plus légère agitation de l'onde, & qu'à plus forte raison ils ont dû l'être par le déluge. A l'égard des poissons à coquilles qu'on trouve en si grande abondance sur les montagnes, le pere Gabrini fait voir que la commotion prodigieuse de l'océan à l'époque du déluge, a été plus que suffisante pour les arracher du fond de la mer, & les porter dans les creux & sur le sommet des montagnes. Quant aux plantes marines, le pere Gabrini nie que ce soient des plantes, comme les anciens l'ont cru, & prétend avec la plupart des naturalistes modernes, que les coraux, les madrépores, &c. sont le résultat du travail d'insectes imperceptibles, qui enlevés par les ondes agitées & transportés dans les creux & sur la cime des rochers, y ont construit leurs habitations & y ont déposé ces corps marins qui ont tant embarrassé les naturalistes. C'est ainsi que le pere Gabrini résout une des plus fortes objections qu'on ait proposées contre les preu-

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ves physiques du déluge , & à ce titre seul sa dissertation mérite d'être lue.

(*Efemeridi di Roma.*)

POESIE sagre , &c. *Poësies sacrées du P. M. Timothée Bottonio , de Perouse , religieux de l'ordre des prêcheurs ; publiées maintenant pour la premiere fois , &c. II vol. in-8vo. Perouse. 1779.*

Le pere Timothée Bottonio , naquit à Perouse l'an 1530 ; il reçut une éducation honnête , & telle qu'on la donnoit alors aux jeunes gens bien nés. Son goût pour la dévotion le fit entrer de bonne heure dans l'ordre de S. Dominique , où il se distingua par son esprit , ses connoissances & ses talents , & il y fut honoré successivement de tous les emplois qui sont l'objet ordinaire de l'ambition d'un religieux. Son mérite lui fit trouver hors de son couvent des amis & d'illustres protecteurs. Le cardinal Moron le produisit & le favorisa dans toutes les occasions. S. Charles-Borromée le proposa pour confesseur au duc Charles de Savoie. Sixte V lui donna la commission glorieuse & délicate de visiter & de réformer un ordre monastique dans toute l'Italie ; & le pere Bottonio s'acquitta de cette commission avec autant de zèle que de sagesse. Les affaires importantes dont il fut chargé durant le cours de sa vie , soit dans son ordre , soit au dehors , ne l'empêcherent pas de donner une grande partie de son tems à l'étude ; il étoit très-versé dans la philosophie & la théologie de son tems ; il savoit l'hébreu , le grec , le françois & l'espagnol , & il cultiva avec succès la littérature agréable. Il avoit du goût & du talent pour la

poésie , mais il ne s'y livra jamais que d'une maniere convenable à l'austérité de sa profession. Il traita toujours des sujets pieux , & il donna un exemple que les religieux Italiens , qui ont eu comme lui le goût ou le talent des vers , n'ont pas assez imité. Il mourut l'an 1591 , dans la soixantieme année de son âge. Il avoit eu la modestie de ne pas faire imprimer ses poésies , & le manuscrit qui les contenoit s'étoit perdu depuis sa mort. M. Cesar Orlandi l'a retrouvé , & nous a donné cette édition que les amateurs ont accueillie favorablement. Les poésies du pere Bortonio ne sont pas toutes d'un égal mérite ; il y en a sur lesquelles on sent qu'il auroit pu encore passer la lime ; mais en général elles ne sont pas indignes de son siecle. Il a composé aussi divers ouvrages en prose , dont on trouve le catalogue dans cette édition.

(*Efemeridi di Roma.*)

A N G L E T E R R E.

SKETCHES from nature , &c. *Esquisses d'après nature , tracées & coloriées , dans un voyage à Margate. Publiées d'après les dessins originaux ; par M. George Keate , écuyer. 2 vol. petit in-8vo. Londres , chez Dodiley.*

Ce titre à prétentions & d'assez mauvais goût , ne prévient pas en faveur de l'ouvrage , imitation du *voyage sentimental* de Stern , qui mérite d'être distinguée dans la foule des mauvaises copies de cet excellent original. L'auteur a de l'esprit , du sens , du naturel ; & sa maniere ne manque pas d'agrément , à quelques mauvaises plaisanteries près. Voici par exemple un tableau

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

allez agréable des gens que leur mauvaise santé amène aux bains de mer.

» En entrant dans les salles où les malades ,
 » se rassemblent & font la conversation en at-
 » tendant leur tour pour prendre les bains , je
 » fus agréablement surpris à la vue de deux
 » ou trois visages que j'avois rencontrés souvent
 » dans le même endroit , trois ans aupara-
 » vant.

» Nous eûmes tous une joie égale de nous
 » revoir. C'est une grande satisfaction pour des
 » malades de se rencontrer après une absence
 » considérable ; cela ranime leurs espérances ,
 » & ils commencent alors à concevoir que leurs
 » maladies ne sont pas si mortelles qu'ils l'a-
 » voient imaginé.

» On complimenta ma pauvre carcasse sur
 » l'embonpoint qu'on prétendoit qu'elle avoit
 » gagné depuis que nous ne nous étions vus ;
 » je rendis le compliment à la figure bilieuse
 » du gentilhomme qui m'avoit dit cette honnê-
 » teté ; mais je crains bien qu'il n'y ait eu plus
 » de politesse que de vérité dans nos félicita-
 » tions mutuelles.

» Un pauvre impotent dont les regards ex-
 » primoient la langueur, s'extasioit sur l'air de
 » santé d'une dame qui avoit le teint le plus
 » livide qu'on puisse voir , & un vieux gen-
 » tilhomme attaqué d'une maladie de nerfs ,
 » appuyoit ce compliment de toute sa force ,
 » en faisant des contorsions sur sa chaise com-
 » me une posture chinoise.

» Les gens flegmatiques & froids pourront
 » taxer de flatterie & de mensonge ces petites
 » attentions , mais je soutiendrai toujours que
 » ce sont de ces choses qui contribuent à met-
 » tre les gens bien avec eux-mêmes ; & je

» fais par ma propre expérience que c'est le
 » plus sur moyen de les mettre bien avec les
 » autres ; ce sont des riens qui font couler la
 » vie plus doucement. Je conviens qu'à bien
 » analyser ces politesses , elles se réduisent à
 » de véritables flatteries ; mais ce sont des flat-
 » teries purgées de tout fade ingrédient , accom-
 » modées à notre goût , & d'une faveur agréa-
 » ble pour nous.

» Presque tout le monde parloit de sa mala-
 » die , car c'est l'entretien favori des malades ,
 » & tous portoient leur jugement sur les bains
 » de mer. Mais ces jugemens étoient si con-
 » tradictoires , que si j'avois voulu en former
 » un d'après ceux-là , j'aurois été obligé de
 » conclure , que les bains de mer raréfoient
 » le sang & l'épaississoient ; fortifioient & af-
 » foiblissoient ; engraissoient & maigrissoient ;
 » resserroient & relâchoient ; étoient bons pour
 » toutes sortes de maux , & n'étoient bons à
 » rien. «

(*Critical Review.*)

A restitution of the geometrical treatise , &c.
Restitution du traité géométrique d'Appollonius
de Perge sur les inclinaisons. A quoi l'on a
ajouté la théorie de l'artillerie ou la doctrine
des projectiles dans un milieu non-résistant ; par
M. Reuben Burrow. In-4to. Londres , 1779 ,
chez Nourse.

Cette restitution d'Appollonius de Perge est , au
 jugement des journalistes Anglois , la plus élégante
 qu'on ait donnée jusqu'à présent , la plus con-
 forme aux lemmes de Pappus , & en un mot ,
 la plus satisfaisante , quoiqu'on ne puisse pas
 encore dire qu'elle soit absolument exacte. On

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

donne les mêmes éloges à la théorie de l'artillerie qui est entièrement géométrique ; mais en rendant justice au talent & au savoir de M. Burrow , on lui reproche avec raison le ton suffisant de ses préfaces , & la manière outragante dont il traite plusieurs géomètres estimables , & entre autres le docteur Horsley qui a travaillé avant lui à la restitution d'Apollonius.

(*Monthly Review.*)

GULSTONIAN lectures , &c. *Leçons Gulstoniennes lues au college des médecins , le 15 , le 16 & le 17 février ; par M. Samuel Muirgrave , docteur en médecine. In-8vo. Londres , chez Payne.*

La première de ces leçons a pour objet la *Dyspnée* , à l'égard de laquelle M. Musgrave s'écarte en quelques points de l'opinion du baron de Haller , principalement sur cet état particulier des organes de la respiration , que le premier appelle expiration obstruée. Cet état existe lorsque les muscles abdominaux agissent avec force pour chasser le souffle dont l'issue est arrêtée par une contraction de la glotte volontaire ou convulsive ; cela peut s'observer dans les personnes qui entreprennent de soulever de lourds fardeaux. M. de Haller pense que c'est une longue inspiration accompagnée d'une descente considérable du diaphragme ; M. Musgrave suppose au contraire , que le diaphragme , au lieu d'être contracté de manière à former une surface plane , est forcé par l'action des muscles abdominaux , à présenter une surface d'une convexité considérable vers le thorax. Ses raisons sont , premièrement , que la force des muscles ab-

dominaux , est beaucoup plus grande que celle du diaphragme ; secondement, que si le diaphragme arrêtoit l'action des muscles abdominaux , le resserrement de la glotte seroit une chose indifférente , parce que l'air contenu dans le thorax , n'éprouvant aucune pression , ne seroit pas en danger de s'échapper ; troisièmement, que si dans les efforts des muscles , le diaphragme descendoit & laissoit à la cavité du thorax , plus de place pour s'étendre , comme M. de Haller le prétend , il seroit impossible de rendre raison de l'obstruction que ces efforts occasionnent à la circulation du sang dans les poumons , & de l'accumulation qui s'en fait en conséquence , dans l'oreillette droite , le ventricule , la veine cave & les jugulaires , comme plusieurs symptômes le démontrent.

La seconde leçon traite de la pleurésie & de la péripneumonie , pour le traitement desquelles l'auteur recommande la méthode de Sydenham , attribuant les mauvais succès en ce genre à l'innovation des préceptes de ce célèbre médecin.

Dans la troisieme leçon sur la consommation pulmonaire , l'auteur prétend que ceux qu'emporte cette maladie ne meurent pas d'épuisement , par une suite de l'expectoration , des sueurs , &c. mais que leur mort est l'effet d'une foiblesse continuelle & toujours croissante , que la fièvre entant que fièvre produit.

Cet ouvrage mérite l'attention des médecins.
(*Critical Review.*)

A Supplement to D. Swift's works, &c. *Supplément aux œuvres du docteur Swift ; contenant un mélange de prose & de vers , par le doyen , le docteur Delany , le docteur Sheridan , M.*

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Johnson, & d'autres amis intimes du même.
vol. II. Avec des notes & une table des matières, par l'éditeur. In-8vo. Londres, chez Conant.

Nous avons annoncé dans le tems le premier volume de ce supplément. Celui-ci contient plusieurs morceaux intéressans. Le premier est intitulé *état actuel de l'esprit* (wit) il a été composé en 1711, & on l'attribue à M. Gay. Il y donne son jugement sur plusieurs écrits périodiques de ce tems, & il parle ainsi du *Tatler*.

» Au commencement de l'hiver, à la grande
» surprise de tout le monde, M. Stéele abandonna son *Tatler*; & au lieu d'*Isaac Bickerstaff*,
» écuyer, il signa Richard Stéele au bas de la
» dernière feuille, après un petit remerciement
» au public de l'accueil qu'il avoit fait à son
» ouvrage. La principale raison qu'il donna de
» sa résolution, fut qu'étant connu par-tout pour
» l'auteur de cette feuille, il remarquoit que ses
» amis & ses connoissances étoient contraints
» avec lui, & n'osoient pas agir & parler librement
» en sa présence. Le public ne se payait pas
» de cette raison; beaucoup de gens jugerent
» que la véritable étoit qu'il se sentoit épuisé,
» ou qu'il renonçoit à son ouvrage par soumission
» pour le gouvernement & pour expier
» quelque offense passée, ou enfin qu'il abandonnoit
» son premier personnage pour en prendre un autre.
» Quoi qu'il en soit, ce fut comme une calamité générale,
» & la privation d'un amusement si agréable,
» fut sensible à tout le monde.... Pour donner mon sentiment sur les
» écrits de ce gentilhomme, j'observerai, en premier lieu,
» qu'il y a cette différence avantageuse entre lui & nos autres auteurs galans

» & polis, que ces derniers ont cherché à plaire
 » à leur siècle, en flattant ses vices & en pré-
 » conisant ses erreurs. Il a été un tems, où
 » l'on auroit tourné en ridicule celui qui auroit
 » avancé qu'on pouvoit dire quelque chose d'in-
 » téressant en faveur du mariage, ou qui auroit
 » soutenu la nécessité de la vertu & la religion
 » pour former un gentilhomme accompli. Bic-
 » kerstaff osa dire aux habitans de Londres qu'ils
 » n'étoient qu'une troupe de foux, de ridicules
 » & de vaines coquettes; mais il le dit de ma-
 » niere qu'il fut leur plaisir, & presque leur per-
 » suader qu'il disoit vrai.... Les bons effets que
 » ses écrits ont produits sont incroyables. On ne
 » sauroit imaginer combien de folies ils ont fait
 » cesser ou arrêtées dans leurs progrès; combien
 » ils ont fait regagner de considération à la re-
 » ligion & à la vertu; combien ils ont rendu
 » de gens heureux, en leur montrant que c'étoit
 » leur faute s'ils ne l'étoient pas; combien de
 » jeunes gens ignorans & dissipés ils ont con-
 » vaincu des avantages du savoir.

La plupart des morceaux contenus dans ce re-
 cueil, sont de ce genre de plaisanterie qui carac-
 térise les ouvrages de Swift. Parmi les articles
 sérieux, on doit distinguer des anecdotes sur sa
 vie, qui sont d'autant plus curieuses qu'elles don-
 nent des sentimens & du caractère de cet hom-
 me célèbre, une idée toute différente de celle
 qu'on en a eue jusqu'à présent. L'auteur prétend
 que le mariage de Swift avec Miss Esther John-
 son, célèbre dans ses ouvrages sous le nom de
Stella, est une fable dénuée de fondement; &
 il le prouve d'une manière très-plausible.

(*Critical Review.*)

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

SELECTA quædam *Theocriti* idyllia. Récenſuit ; variorum notas adjecit , ſuas que animadverſiones partim latine , partim anglice ſcriptas. immiſcuit , *Thomas Edwards*. In-8vo. (Londres, chez Payne.)

On croit que Théocrite vivoit dans la cent trentieme olympiade , c'eſt-à-dire , deux cens ſoixante ou ſoixante-dix ans avant Jeſus-Chriſt. Si l'on ſ'en rapporte à une épigramme imprimée parmi ſes petites pieces , il étoit de Syracuſe , & c'eſt à quoi Virgile fait alluſion lorsqu'il invoque dans ſes églogues les muſes de Sicile. Il quitta la cour d'Hieron , à qui il avoit adreſſé ſa ſeizieme idylle , & dont probablement il ne ſe crut pas aſſez bien récompénſé , pour paſſer à celle de Ptolémée Philadelphie , & il paroît qu'il fut plus content de ſa généroſité , car il l'appelle dans ſes idylles l'ami des muſes , le plus excellent des hommes , & il lui donne même le titre de demi-dieu. Il eſt à remarquer que c'eſt ſous le regne de Ptolémée Philadelphie , qu'on prétend que fut faite la traduction des Septante , & cette obſervation rend très-probable l'opinion de Blacwall & de pluſieurs autres critiques , qui prétendent qu'un grand nombre d'images poétiques qu'on trouve dans les idylles de Théocrite , & ſur-tout dans la ſeizieme , qui eſt un épithalame ſur le mariage de Menelas & d'Hélène , ſont empruntées du cantique des cantiques.

Quoi qu'il en ſoit , Théocrite eſt un poète d'un grand mérite ; il a excellé dans le genre paſtoral , où il n'a eu d'autre rival que Virgile ; & ſes ouvrages recherchés des ſavans & des littérateurs , méritoient bien les peines que M. le docteur Edwards ſ'eſt données pour publier cette belle édition.

Le premier volume que nous annonçons contient six idylles.

Dans la premiere, Thyrsis, berger Sicilien, déplore le sort de Daphnis qui est mort d'amour. C'est une des plus belles de Théocrite; elle est pleine de sentiment & d'images, & elle réunit tous les genres de beauté qui conviennent à ce genre de poésie.

La quatrieme est une conversation entre Battus & Corydon, que Virgile a imitée dans sa troisieme églogue. Les deux premiers vers de celle-ci sont traduits presque mot pour mot des deux premiers vers de l'idylle de Théocrite.

Dans la sixieme, Damætas & Daphnis, chantent les amours de Polypheme & de Galatée.

La huitieme est un combat de chant entre deux bergers Siciliens. Virgile a imité cette idylle dans sa septieme églogue. La neuvieme idylle est du même genre.

Le sujet de la dixieme est Battus amoureux.

L'éditeur a suivi dans l'impression du texte grec, les éditions d'Oxford de 1676 & 1699, excepté dans quelques endroits qu'il a marqués.

Il a adopté la version latine commune, mais il l'a tellement perfectionnée, qu'on peut dire que c'est une traduction nouvelle.

Les notes sont tirées des scholiasstes grecs & des meilleurs commentateurs, tels que Scaliger, Casaubon, Palmérius, Heinsius, Reiskeus, War-ton, Toup, &c. Il y en a joint beaucoup d'autres tant de lui que d'un anonyme.

Il a rassemblé à la fin du volume, les différentes leçons, & il y a mis deux courts appendices, l'un contre l'usage des accens, l'autre, contre la méthode ordinaires de scander les vers grecs & latins, par dactyles & spondées.

Quoique M. Edwards soit ennemi des accens, cependant il les a conservés dans le texte & dans les notes, excepté dans celles de Warton, qui ont été imprimées à Oxford sans accens, & dans les siennes, d'où il a cru avoir le droit de les bannir.

(*Critical Review.*)

A discours delivered to the students of the royal academy, &c. *Discours adressé aux élèves de l'académie royale, à l'occasion de la distribution des prix, le 10 décembre 1778; par le président. In-4to.* Londres, 1779, chez Cadell.

Nous avons annoncé, il y a déjà quelque tems, la traduction des autres discours de M. Reynolds, président de l'académie royale de peinture de Londres, & nous observâmes alors que le plus bel éloge qu'on eût pu faire de ses discours, ç'avoit été de les traduire en Italie. Celui-ci mérite assurément le même honneur. L'auteur y développe les principes fondamentaux sur lesquels portent les regles de l'art de la peinture, & ses réflexions sont très-propres à agrandir les vues des jeunes artistes. Il reconnoît que la poésie a un pouvoir bien plus étendu sur l'esprit humain que la peinture. La poésie, dit-il, procede en excitant notre curiosité, en intéressant peu-à-peu l'esprit à son objet, en suspendant les événemens, & en surprenant à la fin par une catastrophe inattendue; la peinture est plus bornée dans ses moyens; elle montre tout à la fois, & satisfait la curiosité à la premiere vue. L'homme a cependant des goûts auxquels la peinture peut s'adresser aussi-bien que la poésie, comme le goût de la nouveauté, celui de la variété, & celui des contrastes. M. Rei-

nold indique les moyens de contenter ces différens goûts, sans en choquer d'autres qui ne sont pas moins naturels à l'homme, tels que le goût de la symmétrie, le goût de la simplicité, &c.

Les exemples par lesquels l'auteur éclaircit ses préceptes, ne sont pas ce qu'il y a de moins intéressant dans ce discours; voici la critique judicieuse qu'il fait des défauts opposés de deux artistes célèbres.

» La maniere de Rembrant est l'unité absolue; il n'a souvent qu'un groupe, & il n'offre guere qu'un seul endroit éclairé au milieu d'une grande quantité d'ombres; s'il a une seconde masse elle n'est pas proportionnée à la principale.

» Il est rare au contraire que le Poussin ait une masse principale de lumiere, ses figures sont trop dispersées, & il n'a pas assez de soin de les grouper. «

» La conduite de ces deux peintres est absolument l'opposé de ce qu'on devoit attendre du style & du caractère général de leur composition; les ouvrages du Poussin étant remarquables par leur simplicité; & ceux de Rembrant par la combinaison. Peut-être le Poussin a-t-il été égaré par une fausse idée de simplicité, en voulant éviter de montrer l'art dans la distribution de l'ombre & de la lumiere, ce qui étoit au contraire l'objet de Rembrant; cependant ils ont tous deux donné dans deux excès contraires, & il est difficile de décider lequel est le plus reprehensible.

A propos d'un précepte de Dufresnoy, qui veut que la principale figure soit placée au milieu du tableau & dans le principal jour, M. Reynolds observe que si on suivoit exactement cette regle, il en résulteroit une grande mono-

tonie dans la composition, & qu'on seroit privé de grandes beautés qui sont incompatibles avec une pareille sujettion. Il cite l'admirable tableau de la famille de Darius par Lebrun, dans lequel Alexandre est dans l'un des côtés du tableau, & où le principal jour tombe sur la fille de Darius. Mais en rendant justice à la superbe composition de Lebrun, il le blâme plus bas d'avoir donné à Statira, un habillement qui n'a pas assez d'éclat pour donner de l'effet au tableau. Ce reproche vient à la suite de réflexions sur le choix des couleurs, par lesquelles nous terminerons cet article.

» Quoique mon objet ne soit pas d'entrer
 » dans les détails de notre art, cependant je
 » profiterai de cette occasion pour vous indi-
 » quer un des moyens de produire ce grand
 » effet qu'on observe dans les tableaux de l'é-
 » cole vénitienne, moyen qui je crois n'est pas
 » connu : il faut avoir pour principe général,
 » que les masses de lumière dans un tableau doi-
 » vent être d'une couleur chaude & nourrie,
 » jaune, rouge ou d'un blanc jaunâtre; le bleu,
 » le gris & les couleurs vertes doivent être ban-
 » nis de ces masses, ou si on en fait usage, ce
 » ne doit être que pour soutenir & relever ces
 » couleurs chaudes, & pour cela des couleurs
 » froides dans une proportion très-petite seront
 » suffisantes. «

(*Monthly Review.*)

ALLEMAGNE.

ALLEMAGNE.

MOSES Mendelssohns probe einer judischdeutschen nebersetzung der V bucher Mosis, &c. *Echantillon d'une traduction juive, allemande des cinq livres de Moïse; par M. Moses Mendelssohn, avec des notes de M. Meyer.* A Gottingen, chez Dietrich, 1779. In-8vo. de 8 feuilles.

L'auteur juif de cette version, déjà connu des curieux de la littérature hébraïque, comme le traducteur de la *Massora Hammassoreth*, demeure à Gottingen, où il donne des leçons particulières de rabbinisme. Il a joint à cet échantillon, aussi une traduction d'une très-belle élogie de l'auteur du *Cofri*, sur le malheureux état de sa nation.

MOCHAMMADS lehre von gott. *La doctrine de Mahomet touchant la divinité, exposée selon l'Alcoran; par M. Guill. Haller.* A Altembourg. In-8vo. de 515 pages.

La doctrine de l'unité de Dieu, est la capitale de l'Alcoran. Mahomet y parle de la création & de la conservation du monde avec dignité, & en employant souvent des images sublimes; mais il a des idées fausses de la trinité & du culte des chrétiens, par exemple, lorsqu'il les accuse d'adorer trois dieux, le Pere, Jesus-Christ, & Marie : car pour le St.-Esprit, il paroît n'en avoir pas eu la moindre notion. Ses commentateurs, mieux instruits, savent tirer de nos propres livres sacrés des objections contre nous, à la manière des Sociniens, sur la

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

divinité de J. C. M. Haller doit exposer dans la suite la doctrine de Mahomet sur les anges & les hommes , avec une histoire & une critique de Mahomet & de l'Alcoran.

VOM dem endzweck des evangelischen predigtamts. *De la fin de la prédication évangélique ; par M. Sixt. A Altdorf, 1778. In-8vo. de 160 pages.*

Traité dont on recommande la lecture aux théologiens & aux prédicateurs sur-tout.

SECVLI XVIII bibliotheca ecclesiastica auctorumque notitiæ biographicæ. *Bibliothèque ecclésiastique du XVIIIe. siècle , & notices sur la vie des auteurs ; par Pierre François Agricola , licencié en théologie , & pasteur de l'église de S. Clément d'Hannovre. A Hildesheim , chez Tuchtfeld , 1779. Tom I. de 15 feuilles.*

L'auteur se borne aux écrivains de sa communion ; il suit l'ordre des années , & ne va pas dans ce volume plus loin que 1708. Il fait revivre bien des gens inconnus avec le catalogue de leurs écrits ; il prétend que la défense de la déclaration du clergé de France est un livre supposé à Bossuet ; & en toute rencontre , il s'élève contre ceux qui ne sont pas de son avis dans son église , en leur appliquant des dénominations prosrites par la police de plusieurs états.

ENTWURF einer vollständigen geschichte der gelehrsamkeit. *Essai d'une histoire des sciences , à l'usage de la jeunesse studieuse ; par M. Mertens , recteur du collège évangélique & garde de la bibliothèque publique d'Augsbourg. 1 vol.*

A Augsbourg , chez la veuve Klett , 1779.
In-8vo. de 372 pag.

On avoit besoin en Allemagne d'un livre de ce genre, qui plaçât la jeunesse comme au milieu du champ des sciences, afin qu'elle fût en état de choisir elle-même ce qu'elle en voudroit cultiver. M. Mertens ne se contente pas d'indiquer les livres; il donne de plus une idée de chaque science & de ses progrès. Sa division est la même que celle des facultés d'études. Ainsi la théologie, la jurisprudence, la médecine & la philosophie occupent le I. vol. Le second, qu'on attend, est destiné aux mathématiques, &c. M. Mertens soutient dans cet ouvrage, la réputation d'un des plus excellens maîtres de la jeunesse. Il a eu l'attention de désigner les livres qui sont dans la bibliothèque confiée à ses soins.

GEDANKEN ueber die einrichtung des schulwesens. *Pensées sur l'établissement des écoles; par feu M. de Hess, professeur d'histoire dans l'université de Vienne. A Halle, 1778. In-8vo. de 168 pag.*

On nous dit que les réglemens pour les collèges des états héréditaires de l'impératrice-reine, ont été la plupart puisés de cet écrit, avant qu'il fût imprimé: ce que la comparaison semble justifier.

INSTITUTUM facultatis theologiæ Vindobonensis. *Règlement pour la faculté de théologie de Vienne; dressé par M. Rautenstrauch, prélat mitré de l'ordre de St. Benoît en Bohême, président & directeur de la faculté de théologie. A Vienne, 1778. In-8vo. de 43 pag.*

Ce petit écrit instruit le public des changemens & de l'état actuel de la faculté de théologie de Vienne. En 1754, on y vit la nécessité d'une réforme, mais les gens qu'on en chargea étant les seuls maîtres, ne firent presque rien qui méritât le nom d'amélioration. On alla un peu plus avant en 1759, en leur associant des religieux d'autres ordres, qui commencèrent à enseigner la théologie thomistique. Enfin l'ordre qui mettoit obstacle au progrès désiré n'existant plus, on a établi un président & un doyen de la faculté de théologie, avec huit professeurs ordinaires, qui sont tous les dix à la nomination de la cour. On ne parvient plus aux chaires qu'après avoir donné des preuves manifestes de sa science. Toutes les branches de la théologie sont partagées entre les professeurs, dont aucun ne se peut écarter du règlement qui lui est prescrit; les questions inutiles sont bannies. Le cours de théologie dure cinq ans, pendant lesquels les élèves reçoivent ordinairement trois heures de leçons par jour.

1°. On attribue à la main du même prélat une méthode d'enseigner la théologie, intitulée : *Theologiæ dogmaticæ tradendæ methodus & ordo*. 1778. In-8vo. de 62 pag. Les propositions suivantes n'ont pas manqué d'y être remarquées : *Theologiā ad divi Augustini, Thomæ Aquinatis aut Scoti mentem inscribere instruereque abusus est. Dogmatica est scientia systematica dogmatum Jesu Christi; itaque & ad mentem Jesu Christi pertractanda est.*

2°. Tabellarische grundriß der in deutsches sprache, &c. C'est-à-dire, *plan de la théologie qui doit être enseignée en allemand par les pasteurs*. 1778. In-8vo. de 19 pag. Il n'y a qu'à Vienne que cette science est enseignée en Allemand. Comme des étrangers y viennent aussi étudier,

le même livre a été mis en latin pour eux , avec le titre de *Theologiæ pastoralis & polemicæ delineatio tabellis proposita*. 1778. In-8vo. de 24 pages.

ORATIO , &c. *Discours fait à l'occasion de l'établissement de l'université royale de Bude , en 1777 ; par M. Paul Mako , abbé de Ste. Marguerite de Bela*. A Vienne , chez Trattner. In-8vo. de 32 pag.

On y représente avec éloquence les avantages de la translation de l'université de Tyrnau à Bude ou Ofen. L'instruction est uniforme dans tous les colleges de Hongrie. Aucun professeur n'y a le droit de suivre & de dicter les systèmes qui lui plaisent. Il doit se conformer aux livres qui lui sont mis entre les mains par l'autorité publique. Les biens de l'ordre supprimé , ont servi à doter richement l'université de Vienne , & on a admis parmi les professeurs , les anciens membres de cet ordre , qui en ont été jugés dignes.

BESCHREIBUNG der gesetze , &c. *Description des loix , de l'ordre , & des leçons des grandes écoles de Gottingen*. A Gottingen , 1779. In-8vo. de 54 pag.

Cette instruction intéressante ne peut qu'augmenter l'opinion qu'on a de cette célèbre université. Un article qui mérite attention , c'est qu'un jeune homme qui vient pour y étudier , trouve aisément le logement & la table dans de bonnes maisons pour 50 , 40 , 35 ou même 30 rixdalers , les rixdalers évalués à environ 50 sols de France. M. Ebell , savant coopé-

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rateur aux *annonces* de Gottingen, se fait un plaisir d'en avoir toujours plusieurs sur ce pied : ce qu'on assure dans les *annonces* mêmes de Gottingen du 20 novembre 1779.

FORTSETZUNG der nachricht, &c. *Suite des nouvelles touchant le séminaire établi à Halle par le roi de Prusse.* A Halle, chez Gebauer, 1779. In-8vo. de 36 pag.

Nous avons annoncé cet établissement, sur lequel M. le docteur Semler fournit de nouveaux détails dans ce petit écrit qui aura une suite.

Nous sommes informés par le *Mercure* allemand des nouveaux progrès de la maison d'éducation de Dessau, sous le nom d'*Institut d'éducation philanthropique*. Cette maison a commencé d'être ouverte le 27 décembre 1773. M. Basedow, son fondateur & son premier directeur, n'en est aujourd'hui que l'ami & le conseil. On sait que M. Campe, co-directeur, s'est retiré à Hambourg, & que la direction est uniquement entre les mains de M. Wolke. Le prince de Dessau protège cet établissement, qu'il a admis dans un de ses châteaux, & auquel il fait présent de 2000 rixdalers par an. Il a même promis de contribuer aux honoraires des maîtres, en cas que leur recette n'y fût pas. M. Pidou, neveu du célèbre Tissot médecin de Lausanne, y a été reçu au mois d'avril dernier en qualité de professeur de littérature françoise. Les autres maîtres sont Mrs. Wolke, Neuendorf, Feder, du Toit, Basse, Jaspersen & Huot; sans compter les maîtres de chimie, de dessin, d'équitation, de danse, de musique, &c. La pension est de 50 louis d'or par an, non compris l'entretien.

ALTEN und neuen aus den herzogthumern Bremen und Verden eilfte band. *Onzième volume des mémoires anciens & nouveaux sur les duchés de Brême & de Verden; par M. Pratje. A Stade, 1779. In-8vo.*

Avec l'extrait des ouvrages récents des savans de Brême & de Verden, les réglemens, les morts & les promotions, on a ici un mémoire touchant la noble maison de Holle, & plusieurs circonstances de la vie d'Eberhard de Holle, célèbre évêque de Lubec, & administrateur de Verden; la description des districts de Bederkesa & de Himmelpfort; un extrait singulier des actes du conseil de Brême sur l'exécution de l'édit de rétablissement de 1629; l'histoire du droit de patronage du conseil de Brême sur l'église de St. Nicolas, &c.

ACTA Osnabrugensia, ou *mémoires pour servir au droit & à l'histoire de Westphalie, & en particulier de l'évêché d'Osnabruck. A Osnabruck, chez Kissing, 1779. In-8vo. Iere. parue.*

M. Lodtmann, éditeur de ces mémoires, se propose d'y instruire de l'état ecclésiastique & civil du pays, de ses divers gouvernemens, de ses loix, de ses revenus, de ses révolutions, de ses villes, cloîtres, familles, des décisions de jurisprudence qui les concernent. Il fournit dans ce volume un mémoire touchant l'évêché & principauté d'Osnabruck, ses évêques, ses libertés impériales & sa constitution; un ancien registre des fiefs & vassaux, plusieurs cas de droit, un commencement de description topographique de cet évêché, dont la population étoit en 1772, de 116,664 personnes, suivant un dénombrement exact.

VERSUCHE und Bemerkungen zur erlauterung der Hohenlohischen æltern und neuern geschichte. *Essais ou observations propres à éclaircir l'histoire ancienne & moderne de Hohenlohe ; par M. le conseiller Zapf.* A Francfort & à Leipzig, 1778. In-8vo. de onze feuil.

C'est ainsi que M. Zapf commence les mémoires qu'il doit donner pour servir à l'histoire de la maison des princes de Hohenlohe. On trouve ici un catalogue des titres en ordre chronologique, depuis l'an 960 jusqu'en 1744, accompagné d'extraits, tant de ceux qui sont imprimés, que d'autres qui n'ont point encore été publiés. Ce catalogue est suivi de deux mémoires sur la plus ancienne histoire de Hohenlohe, dont le premier expose l'origine de cette maison, & le second concerne un diplôme de l'empereur Conrad III, de l'an 1138, dans lequel Berthe, abbesse de Kitzingen, est qualifiée de parente de l'empereur & de fille & sœur des comtes de Hohenlohe. Il faut chercher l'origine de la maison de Hohenlohe, suivant M. Zapf, dans la branche impériale de Hohenstauf, étant vraisemblable qu'Hermann, souché de Hohenlohe, est la même personne que le comte Hermann, allié de l'impératrice Gisele, parce que le Kochengau qui a appartenu à l'empereur Conrad III, avant qu'il parvint à la couronne, & le château d'Hohenlohe avec les terres voisines, héréditaire dans la maison d'Hohenstauf, est aussi ce qui forme le plus ancien héritage de la maison d'Hohenlohe, & parce que les seigneurs d'Hohenlohe ont été les plus zélés partisans des empereurs & des princes de Hohenstauf. On a obligation à M. Zapf, de recherches aussi curieuses, qui re-

nouent la généalogie d'une des plus illustres maisons impériales dont le fil sembloit perdu.

GRUNDLINIEN der heutigen reichshofrathspraxis im allgemeinen. *Idee générale de la pratique en usage aujourd'hui au conseil de la cour impériale.* A Nordlingen, chez Becken, 1778. In-4to. de 232 pag.

L'anonyme qui a séjourné à Vienne, pendant plusieurs années, donne ici le mécanisme général de la pratique de la cour aulique, sans entrer dans les cas de procès particuliers. Tout s'y fait par écrit en allemand ou en latin. Une ordonnance impériale de 1654, a supprimé les plaidoiries de bouche. Les textes des loix & des auteurs cités ne doivent point être mis dans le corps des écritures, mais bien à la marge. Chaque feuille de copie est taxée à 15 kreuzers, suivant l'ordonnance de 1766, qui prescrit que chaque ligne contiendra au moins sept mots, & chaque page 21 lignes. Les principales pièces doivent être présentées triples en cause d'appel. Le rapporteur doit écrire lui-même son rapport définitif & l'extrait des pièces : mais cet article est mal observé. Aucun conseiller ne doit lire la gazette ni s'amuser à quoi que ce soit de capable de le distraire pendant le rapport. On ne recueille les voix que de ceux qui ont assisté au rapport. Cet ouvrage est terminé par un exemple ou protocole des formules d'actes les plus usités. L'auteur promet un plus grand détail, dans l'introduction à cette pratique qu'il se propose de publier.

GRUNDSÆTZE der wissenschaft rechnungen vollkommen einzurichten. *Principes de l'art de*

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dresser parfaitement des comptes ; par M Klipftein, conseiller des finances du prince de Hesse-Darmstadt. A Leipzig, chez Weygand, 1778. In-8vo. de 244 pag.

On distingue deux sortes de comptes, ceux de finance & ceux de commerce. Tous deux sont l'objet de ce traité recommandable par l'ordre & la clarté.

ABHANDLUNG vom holzanbau. *Traité de la plantation du bois ; par M. Hesse, professeur de mathématique & de physique à Erfurt. A Gotha, chez Ettinger, 1779. In-8vo. de 16 feuilles.*

M. Hesse a fait ce traité en vue d'exciter ses compatriotes à planter du bois, par la considération des avantages qui leur en reviendront ; & qu'ils procureront à leurs contemporains & à la postérité. Il remonte jusqu'aux principes de la végétation des plantes, & descend aux conseils particuliers sur le choix & l'amélioration du terrain, le tems de semer & de planter, la taille. Il sème le gland plus volontiers au printemps qu'en automne, élague les jeunes arbres pour donner plus de vigueur aux meilleures branches, conseille les aulnes pour enclore les bois, & s'étend sur la multiplication des saules & des peupliers. Il prétend que quoique ceux d'Italie paroissent fort différens, les autres ne sont pas pourtant plus lents à croître. Il fonde sa doctrine sur ses propres observations & essais.

THESAURUS *dissertationum juridicarum selectissim. in academiâ Moguntinâ habitarum. Trésor de dissertations choisies entre celles qui ont été publiées à Mayence. Second volume de la*

premiere partie. A Francfort-sur-le-Mein, chez André, 1779. In-4to. de 256 pages [1 thlr. 4 gros.]

Ce second volume contient huit articles. Le 1er. du for compétent dans les causes féodales des princes & des états de l'Empire, dans les regales & leurs autres droits & prérogatives; 2e. du droit de suite; 3e. du devoir & des prérogatives de l'électeur de Mayence; 4e. de ce qui est de justice concernant l'exemption des impôts qui appartient aux biens des princes; 5e. de la liberté de la navigation dans l'empire-Romain-Germanique; 6e. de la juridiction des tribunaux supérieurs de l'empire, &c.; 7e. discours sur la constance & le courage; 8e. discours sur la cause du mépris des favans. Ces deux derniers discours n'avoient jamais vu le jour de l'impression. M. Hartleben, éditeur de ce recueil, promet de n'y plus donner place aux mémoires qu'on rencontre dans les autres collections, comme le *Thesaur. jur. ecclæs.* de Schmidt & les *Opuscul. rem judic. imp. illustr.*

VON verbrechen und strafen. *Des délits & des peines.* A Leipzig, 1779.

M. Schott, professeur à Tubingen, a fait imprimer & soutenir cette année une these avec ce titre : *Observationes de delictis & pœnis ad recentiorum librum italicum de hoc argumento.* C'en est la traduction en allemand : elle est dirigée contre le livre du marquis Beccaria, & on y examine plusieurs autres écrits sur le même sujet.

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

DE rudericibus Laconici Caldariiique romani & nonnullis aliis monumentis , &c. *Des ruines d'un bain romain & de plusieurs autres monumens découverts dans le territoire de Bude, en 1778, ou qui n'avoient point encore été publiés ; par M. Schoenviener, garde de la bibliothèque royale de l'université de Bude. In-folio d'un alphabet 8 feuell. A Bude, de l'imprimerie de l'université, 1779.*

Un payfan creusant au haut de l'ancienne Bude, pour faire une fosse à chaux, a rencontré à huit pieds de profondeur les bains chauds qui sont ici décrits & comparés avec la description du bain de Pise, qu'on lit dans le *Thef. antiq. rom.* tom. XII, & avec le chapitre 10 du Ve. livre de Vitruve. Les autres monumens sont des inscriptions & des médailles.

DE novo ducatu Oldenburgico. *Discours sur l'érection du nouveau duché d'Oldenbourg ; par M. le professeur Hoffman. A Tubingue, chez Heerbrandt, 1779. In-4to. de 71 pages.*

M. Hoffmann en quittant le prorectorat le 18 novembre 1777, avoit prononcé ce discours, qu'il publie aujourd'hui avec des additions considérables. Le traité de partage de 1767 entre le roi de Danemarck & le grand-duc de Russie ayant été exécuté, les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst ayant passé à l'évêque de Lubec Frédéric-Auguste en 1773, & l'agrément de l'empereur & de l'Empire ayant été obtenu pour leur érection en duché, on remarque que depuis l'empereur Maximilien I, il n'y a point d'exemple d'érection d'une terre impériale en duché, & on croit ici que les états évangéli-

ques de l'Empire ont perdu un puissant appui par une cession qui relâche les liens du grand-duc avec l'Empire.

UEBER die geschichte der erfingung der buch-druckerkunst, &c. *Mémoire touchant l'histoire de l'invention de l'imprimerie à l'occasion de quelques nouvelles opinions particulieres ; par M. Breitkopf. A Leipzig, chez lui-même, 1779. In-4to. de 56 pag.*

Ces opinions particulieres sont, 1°. celle de Dominico Manni en faveur de Florence, dans sa *Lezione istorica della prima promulgazione de' libri in Firenze*, Flor. 1761 : il ne remonte pas au-dessus de 1471. 2°. Celle de Joseph Vernazza, dans sa *Lezione.... sopra le stampe*, Cagliari 1778, qui prétend avec le P. Paciaudi, qu'un *Concilium Wuerzburgense*, a été imprimé en 1453, à Wurzburg : leurs raisons sont si pitoyables, que c'est leur faire trop d'honneur que d'y répondre sérieusement. 3°. Celle de M. des Roches, secrétaire de l'académie de Bruxelles, qui est réfutée victorieusement à-peu-près avec les mêmes argumens que M. l'abbé de S. Léger a employés dans sa lettre insérée dans l'*Esprit des journaux* pour le mois de novembre dernier, pag. 236--349. M. Breitkopf a ajouté à son mémoire un précis de l'histoire de l'imprimerie qu'il prépare.

VOLLSTAENDIGES faerbe-und bleichbuch, &c. *Le parfait teinturier & blanchisseur à l'usage des fabricans, &c. Ier. vol. A Ulm, chez Stettin, 1779. In-8vo. de 463 pag.*

Ce Ier. vol. contient une nouvelle théorie

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des couleurs opposée à celle de Newton. Il y a apparence que ce qui doit être utile aux fabricans & aux teinturiers est réservé pour les volumes suivans.

AUSZUGE aus den neuesten und besten militaerischen schriften , &c. *Extraits des plus nouveaux & des meilleurs ouvrages militaires , concernant la maniere de former pour la guerre chaque homme en particulier , & de pratiquer les évolutions des bataillons & des régimens entiers , avec une addition dans laquelle il est traité de l'ordre d'un combat défensif.* A Gottingen , chez Dietrich , 1779 , avec 24 planches de figures.

La préface est de M. le lieutenant Meyer ; le livre même de M. Hellmold , officier Hanovrien , bons tacticiens.

ANLEITUNG zur anordnung.... der gebrauchlichten maschinen. *Traité de la construction des machines le plus en usage ;* par M. Moennich , professeur ordinaire de mathématique & de physique à Francfort-sur-l'Oder. Iere. partie , contenant la classe des moulins. A Augsbourg chez la veuve Klett , 1779. In-8vo. de 354 pag. avec fig.

La théorie est tirée des livres de Karsten , de Belidor & de Kraft , elle est habilement liée à la pratique d'une maniere qui n'épouvante pas ceux qui aspirent aux connoissances de la mécanique. Pour les roues & les arbres de mouvement on a suivi les regles de Polhem , adoptées déjà à cause de leur facilité , par le professeur Busch.

FUNDAMENTA geographiæ & hydrographiæ subterraneæ. *Principes de géographie & d'hydrographie souterraines ; par M. Baumer, conseiller des mines du Landgrave de Hesse. A Gießen, chez Krieger, 1779. In-8vo. de 234 pag. avec fig. [16 gr.]*

M. Baumer s'est livré à la science des mines depuis plusieurs années, il a entrepris des voyages pour l'accroître, a consulté les meilleurs auteurs qui en traitent & les a comparés avec la nature. C'est une science encore au berceau. Les savans ont connu trop peu la nature, & les ouvriers des mines trop peu la science.

BESCHREIBUNG und nachrichten von der in Herzogthum Schleswig belegenen Landschaft Stapelholm. *Description du pays de Stapelholm dans le duché de Schleswig ; par M. Botten, prédicateur à Woehrden. A Woehrden, 1777. In-8vo. d'un alphabet 3 feuilles, avec une carte topographique.*

Le pays de Stapelholm est un petit district particulier de 3 milles & demi de long sur 2 de large, entouré de l'Eider, la Trée & le Sorg, rapportant tous les ans au prince environ 17000 rixdales, monnoie de Danemarck, séparé du gouvernement de Gottorf, depuis 1711, & ayant sa législation & ses juges séparément. La description en a été entreprise à la réquisition de M. le conseiller d'état, Langebeck, pour l'Atlas danois, & elle satisfera la curiosité des habitans & des étrangers qui désirent d'en connoître en détail tous les établissemens civils & ecclésiastiques. Les habitans y gardent plus soigneusement leurs papiers qu'ailleurs, & ils ont

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fourni les principaux matériaux. La 1^{re}. partie traite en général de l'état géographique & politique du pays ; la seconde de chaque église, & de chaque village en particulier.

PHILOSOPHISCHE ueberſicht von Sud-Irland. *Revue philosophique de l'Irlande méridionale, traduite de l'anglois.* A Breslau, chez Loewe, 1779. In-8vo. d'un alphabet 2 feuilles.

Ce sont des lettres adressées au médecin Watkinson, dans un voyage fait en 1775, qui intéressent par la connoissance peu commune qu'on y prend des lieux & des personnes.

BESCHREIBUNG der... Berlin und Poſtdam. *Description des villes de Berlin & de Poſtdam, résidences royales ;* par M. Nicolai. Nouvelle édition. A Berlin, 1779, 2 vol. In-8vo.

Il n'y a personne qui ne trouve des matieres de son goût dans cet ouvrage aussi diversifié que les villes qui y sont décrites. Les établissemens civils, militaires, littéraires, y ont leurs articles, ainsi que les arts, &c. Il est exact,

BEYTRAEGE zur naturgeſchichte der Niederlauſitz, &c. *Mémoires pour servir à l'histoire-naturelle de la Baſſe-Luſace, particulièrement du regne minéral ;* par M. de Carofi. A Leipzig, chez Breitkopf, 1779. In-8vo. de 68 pag.

Quoique M. Charpentier ait depuis peu jetté beaucoup de jour dans ses excellentes observations sur la minéralogie de cette province appartenante à l'électeur de Saxe, ces mémoires ne seront pas inutiles au moins aux curieux des

pétrifications. La ressemblance du territoire de la Pologne, avec celui de la Basse-Lusace, & d'autres motifs, font conjecturer que l'un & l'autre furent jadis couverts par la mer Baltique. On n'y trouve aucun métal que du fer, mais il y a abondance de pierres à feu, de calcédoines, de jaspes, d'agathes, de porphyre, de granite, de toute sorte de coraux pétrifiés, &c.

AUSFÜRLICHE Beschreibung des gegenwertigen Zustandes des konigl. Preussischen herzogthums Vor-und Hinterpommern. Description étendue de l'état présent de la Poméranie citérieure & ultérieure appartenante au roi de Prusse ; par M. Bruggemann, conseiller consistorial & prédicateur du château de Stettin. Première partie. A Stettin, 1779. In-4to. de 3 alphabets.

La première division de cette première partie contient l'examen des cartes de Poméranie, sa mesure en longueur, largeur & circuit, un abrégé de son histoire-naturelle, l'éloge du caractère de ses habitans, le dénombrement de ses savans, ses antiquités, ses collèges, ses finances, ses manufactures, les armoiries de sa noblesse, sa constitution ecclésiastique où l'on observe qu'il n'y a que quatre églises catholiques de ville & vingt-quatre de campagne, ses forêts, sa navigation, le produit de son commerce sur-tout de soierie & de savon, ses poids & mesures, &c. L'autre moitié de cette première partie contient une topographie complète de la Poméranie citérieure, où toutes les villes, bourgs, villages, terres, sont décrits avec la plus grande exactitude. L'histoire des villes est aussi touchée légèrement. Anclam n'a que 447 maisons dans la ville, & 115 dans les fauxbourgs, avec 3152 habitans,

non compris la garnison. La citadelle en a été démolie en 1762. On n'oublie pas les nouveaux villages exempts de service , ni le beau bien que M. Winkelmann a conquis sur un marais. La ville de Stettin a 1558 maisons & 14670 habitans , sans compter la garnison. Le cabinet d'histoire-naturelle de M. Mayer , apothicaire de la cour , savant chymiste , fait un de ses principaux ornemens. Elle est éclairée la nuit par 315 lanternes. En 1777, il s'y est importé 10041 quintaux de café, pour 2490 rixdalers de terre à verre d'Angleterre & d'Hollande , 28971 tonnes de hareng , 5766 quintaux de salpêtre , la plus grande partie de France & d'Espagne ; 13475 livres de thé , la plus grande partie de Danemarck ; 15986 muids de vin de France , &c. Pour l'exportation le bois est l'article le plus considérable , & il surpasse 10000 rixdalers ; il va du verre en Russie , & bien aussi 12948 pieces d'étoffes. La construction des vaisseaux est devenue depuis quelque tems une branche lucrative de commerce. Il s'envoie du houblon dans la Marche , le Mecklenbourg & en Suede. A Pecun on vend bien pour 2000 rixdalers de chapeaux de paille.

La partie suivante traitera également de la Poméranie ultérieure. L'intelligence avec laquelle ce livre est écrit fait fort desirer qu'on en publie souvent de pareils pour l'instruction des gens curieux d'apprendre la géographie à fond & en détail , & de connoître précisément les établissemens formés par les souverains , & surtout le roi de Prusse , dans leurs états , ainsi que la police de leur gouvernement.

GESCHICHTE des Herzogthums Wurtemberg , &c.
Histoire du duché de Wurtemberg ; par M. Statt-

ler. A Francfort, Leipzig & Ulm , 1764 —
1779. In-4to.

Cet ouvrage commencé en 1764 , sous le titre d'*Histoire générale de Wurtemberg* , des districts limitrophes & de ses révolutions civiles & ecclésiastiques , a été continué en 1767 & 1768 , sous le titre d'*Histoire du duché de Wurtemberg* , pendant le gouvernement des comtes , & s'achève sous celui d'*Histoire du Wurtemberg* , pendant le gouvernement des ducs. Comme M. Sattler préside au chartrier ducal depuis 42 ans , en qualité d'archiviste secret , & qu'il a composé cette histoire , non-seulement avec la permission du duc , mais par ses ordres ; elle doit être d'une exactitude peu commune. Il se plaint que certaines personnes ont soustrait des titres pour tâcher d'abolir la honte de leurs actions & de leurs conseils. Les histoires de Wurtemberg par Gabelkover & Steinhofen lui ont été utiles , ainsi que celles du monastère de Blaubeuren , & du monastère de St. Jean près de Teck. Le premier volume de tout l'ouvrage traite en cinq chapitres , des mœurs , constitution , droits , mythologie & histoire des anciens habitans du Wurtemberg , avant & depuis la conquête des Romains , sous la domination des rois Allemands & Francs ; & des empereurs jusqu'au gouvernement du fils du comte Ulrich , à la fin du XIIIe. siècle. Ce volume & les suivans sont ornés de quantité de figures de dieux , d'autels , d'inscriptions , de médailles , de monnoies , de sceaux , de tombeaux , d'édifices , & des comtes. Dans le cinquième volume , on a mis l'histoire ecclésiastique du pays , avant la réforme de Luther , & l'histoire littéraire de la même époque. Eberhard-le-Barbu , commence l'histoire des ducs

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

en dix parties. Celle d'Ulrich occupe une place aussi dans la première de ces dix , & toutes les seconde & troisième ; celle de Christophe , la quatrième ; celle de Louis & de Frédéric , la cinquième ; celle de Jean Frédéric , la sixième ; celle d'Eberhard , la septième , jusqu'en 1740 ; la huitième , jusqu'en 1648 , & la neuvième , jusqu'à sa mort en 1674 ; & enfin celle du duc Guillaume-Louis , jusqu'en 1677 , la fin de la même neuvième partie. Les volumes qui touchent la réforme de Luther , & la guerre de trente ans , sont les plus intéressans pour les étrangers. On suit l'ordre chronologique dans la narration , & on fait connoître les particuliers qui ont honoré l'état. Il y a beaucoup de choses nouvelles & curieuses dans toutes les parties. A l'âge de 74 ans , M. Sattler est heureux de conserver la vigueur de corps & d'esprit , nécessaire pour achever son entreprise.

BEMERKUNGEN eines reisenden durch die koenigl. pr. staaten , &c. *Observations d'un voyageur dans les états du roi de Prusse , en forme de lettres.* Ire. partie. A Altenbourg , chez Richter , 1779. In-8vo. [1 thlr. 8 gr.]

Le talent de voyager sans sortir de sa maison , étoit encore inconnu en Allemagne , il n'y a pas long-tems. Marschal , écrivain Anglois , l'ayant inventé , il a trouvé aussi enfin des Allemands pour imitateurs. Tel est l'auteur de ces observations. Quiconque en doutera , n'aura pour s'en convaincre qu'à lire la relation du voyage de M. Busching à Rekahn , la description de Berlin par M. Nicolai , & la chronique du cercle de la Sale par Dreyhaupt. Les observations ne contiennent rien d'essentiel qui.

ne soit tiré de ces livres & autres pareils, dont il seroit à souhaiter que les narrations n'eussent point été altérées quelquefois au préjudice de la vérité & de l'honnêteté. C'est l'inconvénient de trop écrire sans assez de réflexion. Il ne s'agit encore que de Halle, Magdebourg & Berlin dans ce premier volume, qui est du même écrivain que *l'état de la religion dans les états du roi de Prusse*.

VERSUCH einer naturgeschichte von Livland.
Essai sur l'histoire-naturelle de Livonie ; par
M. Fischer. A Leipzig, chez Breitkopf,
1778. In-8vo. de plus de 400 pages, avec
figures.

Morceau d'un observateur savant & soigneux,
qui fait connoître aux étrangers un pays qui
l'étoit peu de ce côté physique.

Idea astronomiæ, &c. *Idée de l'astronomie ; par*
M. Sajnovics, *adjoint à l'astronome royal de*
Bude. A Bude, chez la veuve Landerer,
1779. In-8vo. de 86 pag.

Cette courte instruction a été composée pour
répondre à ceux qui s'informent de l'usage &
de l'utilité de l'observatoire construit à Bude.
On y traite des observations astronomiques,
des supputations d'astronomie physique & de
l'utilité de l'astronomie. François Borgia Keri
a le premier de Hongrie érigé un observatoire ;
c'est celui de Tyrnau. L'évêque Charles Ester-
hazy en a établi aussi un à Erlau. Le 3^{ème}.
est à Bude ou Ofen, où M. Weiss a la qua-
lité de premier astronome. M. Sajnovics est
d'avis que trois observatoires ne fussent pas

406 L'ESPRIT DE JOURNAUX ;

dans un royaume aussi étendu que la Hongrie ; où il y a 4 universités & 39 colleges. M. Sajnovics a accompagné M. Hell en 1769, dans son observation du passage de Vénus. On a aussi de lui un écrit intitulé : *Idioma Ungarorum & Lapponum idem esse.*

NEUE sammlung, &c. *Nouveau recueil de mémoires de la société des physiciens de Dantzic.* A Dantzic, chez Wedel, 1778. In-4to. de 316 pag.

La société n'avoit point fait imprimer de mémoires depuis 1756. Il y a 16 articles dans ce recueil : entr'autres une vue du monde apperçu de Vénus & de la Lune ; un mémoire sur la chute des corps dans l'eau pure & dans l'eau salée ; un sur les phosphores ; un sur l'électrum des anciens, estimé être la calcédoine jaune ; les vies de Paul Swietlicki & de Balthasar Hagemeysters ; & l'éloge de Jacques-Théodore Klein. On y trouve aussi une liste des associés reçus depuis 1756.

BIBL. med. pract. Alb. de Haller. *La bibliotheque des medecins de feu M. de Haller*, tom. IIIeme. depuis l'an 1648, jusqu'en 1695. A Berne, chez Emanuel Haller, 1779. Grand in-4to. de 650 pag.

La préface est de M. le docteur Wibolet, qui nous avertit que le tome IV paroîtra à pâques 1780, sur les manuscrits de Haller.

ANTONII de Haen, *tomus tertius rationis medendi continuatæ.* *Continuation de la méthode de guérir d'Antoine de Haen tome III. ou tome I de*

ses œuvres posthumes recueillies par M. Foll;
médecin de l'impératrice. A Vienne, chez
Graeffer, 1779. In-8vo. de 469 pag.

Entre plusieurs histoires de maladies, on finit celle d'un malade de la pierre commencée dans les autres vol. A cause de sa pierre, il avoit pris à plusieurs fois dix-sept livres de savon de Venise, 1500 livres de lait, autant d'eau de chaux, & étoit mort d'un violent point de côté. En ouvrant son cadavre, on ne trouva point de pierre dans la vessie qui parut fort froncée.

DE limitandâ laude librorum medicorum practi-
 -corum usui populari destinatum. *Discours*
sur la nécessité de modérer les éloges prodigués à
plusieurs livres de médecine destinés à l'usage
du peuple, prononcé le 17 septembre 1779, dans
l'université de Gottingen, par M. le professeur
Murray. A Gottingen, chez Dietrich. In-4to.
de 4 feuilles.

Mrs. Tissot, van Swieten, Osterdinger, Buchan, de Storck, & entre les Suédois, Mrs. de Rosenstein, de Darelli, Hartmann, ont tâché de mettre la médecine à la portée de tout le monde, en évitant dans des livres populaires les termes grecs & le jargon scientifique. En rendant justice à leurs vues, M. Murray accumule les raisons & les exemples, pour prouver que leurs livres ne dispensent pas du besoin de recourir aux médecins expérimentés, sans l'assistance desquels on court des dangers mortels dans les maladies ordinaires.

PATHOLOGIE oder wissenschaft von den krankeiten. *Pathologie ou traité de la connoissance des*

maladies; par M. Nicolai. VIe. & dernier volume. A Halle, chez Hemmerde, 1779. In-8. de 758 pag. [1 thlr. 4 gr.]

Ce dernier volume fournit d'abord la suite huitieme chapitre des défauts des sensations des mouvemens. Ainsi on y traite de l'hydrophobie, des longs sommeils & des insomnies de la typhomanie, de la léthargie, des songes du cochemar, des noctambules, des possédés, forciers, &c. La IIIeme. partie traite des défauts des évacuations, & en particulier des flux de sang, & de leurs especes. L'ouvrage est terminé par des additions pour les volumes précédens. Il est fort instructif, très-clair, & il manifeste dans son auteur une grande lecture, même des livres les plus nouveaux & les plus rares. C'est dommage qu'il soit imprimé si incorrectement.

GRUNDLICHE erlauterung und vertheidigung, & *Défense du traité latin de l'usage des emplâtres de cantharides dans les fièvres*; par M. Tralle. A Breslau, chez Meyer, 1778. In-8vo. de 200 pag.

M. Aepli, ayant fait des objections contre l'application des cantharides dans les fièvres, elles sont ici réfutées, & leur usage est même conseillé dans d'autres maladies, suivant les expériences qui sont rapportées.

PYROMETRIE oder vom maaße des feuers u. der wärme. *Traité de pyrométrie ou de mesure du feu & de la chaleur*; par feu M. Lambert. A Berlin, chez Haude & Spener, 1777. Grand in-4to. de 359 pag. avec fig.

Il est divisé en VIII parties principales. I. L

feu & de la chaleur en général , de ce que nous appellons chaleur suivant nos sensations & nos expériences , des noms grecs des phénomènes du feu. II. De la raréfaction causée par la chaleur , des thermometres de Drebbel & de Florence , des loix de la condensation de l'air suivant Sulzer , Muller , Mariotte. III. De l'échauffement & du refroidissement des corps. IV. Du mouvement de la chaleur , de son expansion , de sa répercussion , de son exaltation. V. De la force de la chaleur pour joindre & désunir les corps , & de la fusion. VI. Encore des observations sur la mesure de la force de la chaleur , & de la quantité des particules de feu. VII. Du sentiment de la chaleur. VIII. De la chaleur du soleil. On doit à M. le conseiller Karsten d'avoir contribué à finir cet ouvrage quelques mois avant la mort de l'auteur.

ORYCTOGRAPHIA Carniolica, ou *description physique du duché de Carniole , d'istrie , & d'une partie des districts voisins.* A Leipzig , 1778, 1ere. partie. In-4to. de 162 pag.

L'auteur ne s'est pas nommé ; mais il est facile de voir que c'est un savant en minéralogie , chymie & métallurgie , qui a parcouru souvent avec attention les pays qu'il décrit , & qui s'est appliqué à en connoître la langue & les mœurs. Il ne dément point la profession qu'il fait d'écrire librement ; & comme son ouvrage est dédié à l'impératrice-reine , il ne peut qu'engendrer de bons effets. Il commence par la description des côtes où l'on rencontre l'ancienne Aquilée , qui n'est plus qu'un misérable village dans un lieu marécageux , où l'on a permis aux Grecs du Levant

en 1777 de venir s'établir. La ville de Fiume prospère mieux depuis qu'elle a été annexée à la Hongrie, &c. L'intérieur du duché sera la matière de la seconde partie.

On cultive les lettres en Carniole, & la société d'agriculture & des arts utiles établie à Laybach, vient de publier la quatrième partie de ses mémoires, sous le titre de *Sammlung Nutzlicher Unterrichte*.

COMMENTATIONUM in Æschyli tragædiam quæ inscripta est Agamemnon libellus primus. *Commentaires sur la tragédie d'Eschyle, intitulée Agamemnon, livre I. par M. Schutz, professeur d'éloquence & de poésie, à Jena. A Jena, chez Fickelscheer, 1779. In-4to. de 5 feuil. & dem.*

La corruption du texte est la cause des grandes difficultés de cette ancienne tragédie d'Eschyle, duquel M. Schutz prépare une édition complète qui sera ornée d'un précieux commentaire dont ce petit livre est un échantillon.

M. T. Ciceronis epistolarum libri quatuor à J. Sturmio olim collecti, &c. *Les quatre livres des épîtres de Cicéron recueillies autrefois par Sturmio, & rendues maintenant plus correctes, avec des sommaires, des notes & quelques lettres choisies de Plin.* A Cobourg, chez Ahl, 1779. In-8vo. de 15 feuil.

On y a fait usage des remarques de Cellarius, Cortens & Ernesti.

CHRIST. SPECII praxis declinationum & conjugationum, *La pratique des déclinaisons & des*

J A N V I E R, 1780. 411

conjugaisons de Speccius , réformée par M. Esmarch , co-recteur du college de la cathédrale de Sleswick. A Flensbourg , chez Korten , 1779. In-8vo. de neuf feuil. & dem.

Les exemples y sont des maximes ou des faits instructifs.

RÉCRÉATIONS ou fleurs de bons-mots , contes à rire , valeur héroïque. *Kurze erzählungen und sinnreiche einfaelle. A Berlin , chez Pauli , 1779. In-8vo. de 283 pag.*

Ce recueil est imprimé dans les deux langues pour l'usage des jeunes Allemands qui apprennent le françois. Il peut également servir aux françois qui apprennent l'allemand.

S U E D E.

AMINNELSE-TAL ofver... Herr Carl de Geer, &c.
Eloge funebre du baron de Geer , grand-croix de l'ordre de Vasa , lu dans l'académie royale des sciences ; par M. Bergman. A Stockholin , 1779. In-8vo. de 40 pages.

La généalogie du baron de Geer remonte jusqu'en 1170. Sa famille passa de Hollande en Suede , sous Gustave-Adolphe , à qui elle prêta de grosses sommes. Louis de Geer apporta avec lui l'art de forger à la maniere des Pays-Bas , de fabriquer des armes , de fondre des canons , & de préparer l'acier. Ces services lui méritèrent l'honneur d'être mis au rang de la noblesse suédoise. Il procura aussi 30 vaisseaux hollandois armés qui furent fort utiles aux Suédois contre les Danois. Il acquit de grands biens en

Suede. Le baron de Geer , célébré dans ce discours , naquit en 1720 de Jean-Jacques de Geer , retire dans sa terre de Finépang , & de Jacqueline-Cornelie Afteudelft , Dame d'une maison noble des Provinces-Unies. A l'âge de quatre ans il alla en Hollande avec ses parens , d'où il ne revint en Suede qu'à dix-huit ans. Son goût pour la connoissance des insectes lui vint à six ans , lorsqu'on lui eut fait présent de vers-à-soie. Il étudia à Utrecht , où sa liaison avec Musschenbroek , fortifia l'inclination qu'il avoit pour la physique , & qu'il entretint par un fréquent commerce de lettres avec ce savant jusqu'en 1761. Son oncle paternel lui laissa ses biens par testament comme fidéi-commisnaire. En attendant sa majorité il poursuivit ses études à Upsal sous Klingenstierna , Celsius , Linné , Hiorrer : après lesquelles il fut nommé chambellan. L'orateur prend occasion de la part qu'il avoit aux ouvrages de fer de Dannemara , pour parler de ces mines. Le maniement des eaux y est fort difficile ; c'est pourquoi M. Triewald y fit construire une machine à feu qui puisoit tous les jours 20060 tonnes d'eau : mais la machine étant tombée en désordre , on la supprima pour épargner les frais de réparation. Cependant on en a fait construire une pareille en 1769. Le voisinage de la mer est cause de l'abondance des eaux & de la dépense inévitable en fossés & en digues pour les conduire. Malgré ces embarras , le revenu net est toujours considérable , parce qu'il n'y a pas moins de 15 grands fourneaux toujours occupés , que le fer en est excellent , connu des étrangers sous le nom d'Oregrund , & recherché des Anglois pour les plus fins ouvrages d'acier. M. de Geer tenoit de sa propre main les livres de recette & de dépense. Il a su

profiter de l'invention de M. Wastroms d'employer la chaleur des forges qui se perdoit, à sécher les grains. Tous les ans il en faisoit sécher 12 à 14 mille tonnes. Les pauvres avoient part à ses largesses. Les églises qu'il a bâties ou ornées, & les écoles qu'il a établies, sont des monumens durables de sa munificence. Tant d'occupations ne l'empêchoient pas de trouver encore du tems à cultiver l'histoire-naturelle. On connoît son superbe ouvrage en 8 volumes sur les insectes, qu'il a fait imprimer à ses dépens, & dont il faisoit présent aux amateurs. Les mémoires de l'académie de Stockholm & d'Upsal sont enrichis de ses observations. Sa veuve a fait présent de sa collection d'insectes & de son précieux microscope à l'académie de Stockholm. M. de Geer n'a point dédaigné les graces de la cour. En 1761 il a été fait maréchal de cour, & chevalier de l'étoile polaire, & en 1772, baron, commandeur & grand-croix de l'ordre de Vasa. De son mariage avec la baronne de Ribbing, il laisse quatre garçons & autant de fillès qu'il a soumis à l'inoculation avec succès. La goutte l'a enlevé le 8 mars 1778. Deux jours avant sa mort il corrigeoit encore une épreuve de son ouvrage sur les insectes qui étoit sous presse. L'académie a honoré sa mémoire d'une médaille.

M A N H E I M.

NOUVELLE édition des anciens auteurs classiques ; par les éditeurs des Beaux-esprits des nations étrangères.

Selon le plan par lequel on propose cette collection, elle doit faire la gloire de l'Allema-

gne, & être utile à toutes les nations. Les princes en orneront leurs bibliothèques, les amateurs la rechercheront, & elle servira aux étudiants dans les collèges & les écoles.

Les éditeurs donneront de chaque auteur, une édition plus parfaite que celles qui ont paru jusqu'à ce jour; & chaque volume sera d'un prix très-modique. On imprime chaque auteur, d'après les meilleures éditions qui existent, revues & collationnées entre elles avant que de servir à l'impression. Des gens-de-lettres connus avantageusement dirigent le travail, & la dernière correction de chaque feuille est exposée publiquement avec l'offre d'un prix pour celui qui y découvre une faute. Si malgré ces précautions il s'en glisse quelques-unes, la feuille est réimprimée une seconde fois. Pour orner un ouvrage déjà si recommandable par lui-même, on donne les portraits des anciens auteurs, parvenus jusqu'à nous, & ils sont gravés par les plus habiles artistes : faute de portrait on met à la tête du volume, une estampe à l'antique.

Chaque volume, de format *in-8vo.* est imprimé sur beau papier, avec un caractère agréable & qui ne fatigue point l'œil.

Les amateurs seront à même de se procurer à peu de frais & en peu d'années, un recueil de livres précieux, puisque le prix de chaque volume d'environ 20 feuilles, est seulement de 24 sols, & qu'il en paroît un toutes les cinq ou six semaines au plus tard. On en tire quelques exemplaires en papier de Hollande, dont le prix est de 40 sols. Celui qui souscrit pour dix exemplaires a l'onzième *gratis*; & en souscrivant pour 100 exemplaires on en a 15 également *gratis*. Les entrepreneurs n'exigent point

de payement d'avance ; il s'agit seulement de donner son nom & d'indiquer la quantité d'exemplaires que l'on desire se procurer : *Aux éditeurs* des beaux-esprits des nations étrangères, & des anciens auteurs classiques, à *Manheim*, en affranchissant les lettres & l'argent : on peut aussi s'adresser dans tous les bureaux des postes, & à *Liege*, chez Lemarié, libraire sur la place.

L I E G E.

LES chef-d'œuvres de POPE, contenant : les essais sur l'homme, sur la vie humaine, sur la critique ; la Boucle de cheveux enlevée, & le Temple de la Renommée. Traduits de l'Anglois en vers François, par MM. du Resnel, Marmontel, & Mde. du Boccage. A Liege, chez de Boubers, imprimeur-libraire ; à l'homme sauvage, rue du Pont ; Lemarié, libraire, sur la place ; à Bruxelles, chez de Boubers, imprimeur-libraire, petit in-12. de 300 pages. 1780.

Les pieces qui forment ce joli recueil, dédié à la société d'émulation établie à Liege, sont trop connues des littérateurs pour que nous cherchions à en relever le mérite par une annonce fastueuse, presque toujours déplacée lorsqu'il s'agit des productions d'écrivains justement célèbres.



G R A V U R E S.

LA *Sainte Famille*, gravée par J. Barbier, d'après le tableau original du Corrège, appartenant à l'auteur. A Paris, chez l'auteur, rue de Savoie, la première porte cochère en entrant par la rue Pavée; & chez Isabey, marchand d'estampes, rue de Gèvres.

La Peinture chérie des Graces, estampe de 18 pouces de haut sur 13 de large, d'après le tableau de M. Lagrenée l'aîné, peintre du roi, par M. Dannel. Prix, 4 liv. A Paris, chez l'auteur, au coin de la rue du Petit-Bourbon, près la Foire S. Germain.

Le titre de cette estampe en explique suffisamment le sujet. On voit en effet la Peinture environnée des Graces, dont l'une lui présente un pinceau, l'autre des couleurs, & dont la troisième lui apporte le cordon du mérite.

M. Dannel, déjà connu avantageusement par *le triomphe de la Peinture & Pigmalion amoureux de sa statue*, prouve, par l'estampe que nous annonçons, qu'il fait des progrès dans son art. Son burin, gracieux & facile, acquiert de la force & de la hardiesse, & M. Lagrenée, qu'on se plaît à nommer l'Albane de nos jours, ne peut qu'être flatté de voir les productions aimables de son pinceau rendues avec une vérité aussi frappante.

Trois estampes gravées par Lempereur, d'après trois des plus beaux tableaux de Boucher,

dont M. le duc de Penthievre est possesseur. Ces sujets sont tirés de l'*Aminte* du Tasse. Le premier représente l'instant où, témoin de la guérison de Philis, Aminte forme le projet, pour satisfaire son amour, de feindre d'avoir aussi été piqué par une abeille. Tandis que Sylvie est occupée à secourir sa compagne, il désigne par un geste le stratagème amoureux qu'il lui prépare.

Le second offre l'instant où Aminte désespéré de la mort de Sylvie, vient de se précipiter du haut d'un rocher. Un médecin lui administre les secours de son art. Sylvie, jusqu'alors insensible, s'attendrit en sa faveur, elle le reçoit dans ses bras, il est ranimé par ses larmes, & l'Amour assure le bonheur des deux amans. Ces deux estampes ont chacune environ dix-huit pouces de hauteur & autant en largeur.

La troisième, de 16 pouces de large sur 20 de haut, représente Sylvie fuyant le loup qu'elle a blessé, & laissant son voile dans les broussailles.

Pour faire l'éloge de ces nouveaux ouvrages, il suffit d'annoncer qu'ils sortent du burin de M. Lempereur.

La Marchande de Pommes, d'après un dessin de M. Amant, peintre du roi; & *la Marchande de Marons*, d'après un tableau de M. Schall; deux estampes faisant pendant, toutes deux gravées par François Guérin. Prix, 1 liv. 4 sols chacune. A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, maison du *Journal de littérature*.

La nymphe Io changée en vache, se fait reconnoître d'Inachus son pere, & de ses sœurs: estampe exécutée par M. Miger, graveur du roi, d'après le tableau de M. Hallé.

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'effet, le ton, l'harmonie, l'expression de ce grand morceau, ne peuvent qu'ajouter à la réputation de l'artiste; il mérite d'être encouragé à continuer un genre de gravure qu'on abandonne depuis quelque tems, pour se livrer à des especes de miniatures, où les talens & le génie ne se déploient qu'à demi.

Cette estampe est de même grandeur que celle d'*Apollon & de Marsias*, du même auteur. Elle se vend 6 liv.

La Valeur récompensée, estampe allégorique à la guerre 'présente, gravée par Janinet, d'après Barbier. Se vend 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Janinet, place Maubert, hôtel de la Limace.

Vue d'un port de mer après la tempête, gravée d'après un tableau original de la Croix, par J. Ouvrier. Cette belle estampe fait le pendant de la tempête du même auteur, que nous avons annoncée précédemment. Elle se vend chez lui, place Maubert, maison d'un marchand bonnetier, au soleil d'or.

Portrait de Sully, gravé par P. Fricfelhem, d'après le tableau original de Probus. A Paris, à la Ville de Rouen, rue Saint-Jacques.

Portrait de J. J. Rousseau, gravé par Ingouf, le jeune, d'après le buste. A Paris, chez l'auteur, rue St. Jacques, maison de la veuve Duchesne.

Dans une fouille qu'on a commencée dans le jardin dit de *Sancta sanctorum*, derriere l'apothicairerie de l'hôpital-général de Rome, on a découvert une ancienne chambre ornée de belles

peintures représentant des enfans & divers points de vue. Le sieur Camporesi, architecte, s'occupe maintenant à en lever le plan pour le faire graver.

G É O G R A P H I E.

Carte générale des isles de Jersey, Grenesey, Aurigny, &c. pour servir à connoître leurs positions sur la côte de Normandie, avec une carte particulière & très-détaillée de l'isle de Jersey, de celles de Grenesey & d'Aurigny, levée sur les lieux par les ingénieurs de sa majesté Britannique. Les forts, châteaux & batteries sont exactement marqués, ainsi que les courans, fondes, bancs, rochers, &c. L'auteur a joint une description historique & géographique à chacune desdites isles. Cette collection forme cinq feuilles, & se vend douze liv. A Paris, chez M. Beaurain, rue Git-le-cœur Saint-André.

Le chevalier de Beaurain, géographe & pensionnaire du roi, auteur d'une carte très-détaillée de la Manche, & d'un tableau hidrographique des ports d'Angleterre, vient de publier une nouvelle *carte des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, divisée & subdivisée en provinces, comtés & baronnies, avec le tracé des routes principales, & des bayes, ports, havres, pointes, bancs de sable les plus considérables.*

Cette carte, de feuille grand-aigle, est dédiée à M. le prince de Montbarey, ministre de la guerre. Prix 4 liv.

Carte nouvelle de la baye de Brest, & la côte depuis Porfal jusqu'à Quimper, avec l'isle d'Ouessant.

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fant; par M. Moithey, ingénieur-géographe du roi, & professeur de mathématiques de MM. les pages de LL. AA. SS. Mgr. & madame la princesse de Conty.

Cette carte, qui est rédigée & gravée avec beaucoup de soin & de netteté, se vend à Paris, chez l'auteur, rue de la Harpe, porte cochere vis-à-vis la Sorbonne. Prix 1 liv. 10 sols.

Plan de la ville de Brest, faisant suite à la carte ci-dessus. A Paris, chez le même. Prix, 1 liv. 4 sols.

Carte de l'isle de la Grenade, divisée par ses quartiers, avec ses ports & montagnes, d'après celle levée par ordre du gouverneur Scott. A Paris, chez Lattré, graveur ordinaire du roi, de monseigneur le duc d'Orléans & de la ville, rue S. Jacques, la porte-cochere vis-à-vis celle de la Parcheminerie. Prix, 1 liv. 4 sols.

M U S I Q U E.

Six sonnates pour la harpe, avec accompagnement de violon, par M. Hinner, maître de harpe de la reine. A paris, chez Nanderman, facteur de harpes, rue d'Argenteuil, butte saint-Roch; & à Versailles, chez l'auteur, rue Satory. Ces pieces méritent d'être distinguées de la foule; elles sont agréables, savantes & composées dans le vrai genre de l'instrument.

Recueil d'airs choisis pour la harpe, par P. P. Dufeuille. Prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez Nanderman, rue d'Argenteuil, &c.

Deuxieme recueil d'airs avec accompagnement

de guittare, par M. Boyer, maître de chant & de guittare. Œuvre IIIe., prix 6 liv. A Paris, chez Cousineau, luthier, breveté de la reine, rue des Poulies.

L'Amant jaloux, comédie en trois actes, dédiée à M. le Noir, conseiller d'état, lieutenant-général de police, mise en musique par M. Grétry, partition gravée avec les paroles, 18 liv. & les parties séparées pour les accompagnemens, 12 liv. A Paris, chez l'auteur, & aux adresses ordinaires de musique.

Le succès prodigieux & constant de cette comédie lyrique en atteste le mérite & la perfection. La musique en est vraiment dramatique & pittoresque, avec un chant toujours agréable, expressif & varié. Ce nouveau chef-d'œuvre du génie fécond qui en a produit tant d'autres, plaît & revit dans les concerts de même que sur le théâtre; preuve bien sensible que la bonne musique est comme les bons vers, dont tout le charme ne dépend point de l'illusion de la scène.

Solfeges d'Italie, avec la basse chiffrée, composés par Léo, Durante, Scartati, Hæssle, Porpora, Mazzoni, Caffaro, David, Perez, &c. recueillis par les sieurs Levêque & Beche, ordinaires de la musique du roi.

Cet ouvrage, le plus complet & le meilleur qui existe en ce genre, est divisé en quatre parties, qui peuvent se relier séparément. La première contient les élémens de la musique, avec des solfeges du chant le plus simple, accompagnés d'une basse également simple, & très-propre à disposer l'oreille des élèves à l'harmonie. La seconde offre les différentes clefs, les trois mesu-

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

res en usage, avec leurs composés. La troisième présente des solfeges sur tous les tons, suivant l'ordre des diezes & des bémols, dans lesquels se succèdent graduellement toutes les intonations, toutes les modulations & toutes les especes de difficultés. La quatrième renferme douze solfeges en trio, composés chacun de trois morceaux.

Dans cette nouvelle édition les auteurs ont rectifié toutes les fautes qui s'étoient glissées dans celle de 1772 ; ils ont substitué de nouveaux morceaux à ceux qui avoient paru trop anciens, & ont gradué les leçons dans un ordre plus naturel. L'ouvrage est composé de 300 planches & de 226 leçons. Il se vend 18 liv. chez Blaisot, libraire à Versailles, rue Satori ; chez le sieur Levêque, maître des pages de la musique du roi, rue des Bourdonnois à Paris ; & chez Cousineau, luthier ordinaire de la reine, rue des Poulies. Les personnes de province peuvent s'adresser à ce dernier pour avoir cette méthode, en affranchissant leurs lettres & l'argent, & il se charge de la leur faire parvenir.

On trouve chez le même luthier, 1°. les deux derniers *Recueils d'Airs choisis*, avec accompagnement de harpe, par le sieur Couarde, maître de harpe & de chant. Prix, 9 liv. 2°. *Le premier Recueil des plus jolies Ariettes*, avec accompagnement de harpe, par M. Deleplanque, maître de harpe. Prix, 7 liv. 4 sols. 3°. Un autre *Recueil d'Airs choisis pour le cistre ou guittare Allemande*, par M. Devillers, fils, maître de cistre. Prix, 6 liv. Les airs de ces trois ouvrages sont bien choisis, & leurs accompagnemens faits avec goût.

CATALOGUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers, tome XX, contenant ce qui a été ajouté dans l'édition de 1778 : in-12. de 632 pages, relié. 3 l. 12 s.

Paris, chez P. Fr. Gueffier, Lib.-Impr. au bas de la rue de la Harpe.

Essai historique sur la maison de Savoie : in-8vo. broché. 1 liv. 16 s.

Paris, chez L. Jorry, Libr.-impr. rue de la Harpe, près le petit Châtelet.

Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes, ou dictionnaire historique & judiciaire, contenant les anecdotes piquantes & les jugemens fameux des tribunaux de tous les tems & de toutes les nations ; par M. Des Essarts, avocat, membre de plusieurs académies, tome V : in-8vo. broché. 4 liv.

Paris, chez l'auteur, rue Dauphine, à l'hôtel de Mouy, près le Pont-neuf ; Mérimot jeune, Lib. quai des Augustins ; Durand neveu, Lib. rue Galande ; & Nyon aîné, Libr. rue du Jardin, quartier St. André-des-Arcs.

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Almanach de Gotha pour 1780, contenant diverses connoissances curieuses & utiles. 3 l.
Gotha, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Essai sur les élégies de Tibulle, auquel on a joint quelques poésies légères ; par M. Guys, secrétaire du roi, de l'académie de Marseille : in-8vo. br. 1 l. 16 s.

La Haye, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Histoire du chevalier du Soleil, de son frere Rosclair & de leurs descendans, traduction libre ; avec la conclusion tirée du Roman des Romans, du sieur du Verdier : 2 vol. in-12. br. 5 l.

Amsterdam, & à Paris, chez Pissot, L. quai des Augustins.

Réflexions historiques & politiques sur le commerce de France avec ses colonies de l'Amérique ; par M. Weuves le jeune, négociant, &c. in-8vo. br. 3 l.

Geneve, & à Paris, chez Cellot, L.-Impr. rue Dauphine, la seconde porte cochere à droite en entrant par le Pont-neuf, au fond de la cour.

Chançons & autres poésies posthumes de M. l'abbé l'Attaignant, contenant des annotations sur chaque piece qui en expliquent le sujet & l'occasion ; suivies des particularités singulieres de la vie de madame de C*^{* * *} : in-12. broché. 3 l.

London, & à Paris, chez la Vc. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Nouveaux contes orientaux , par M. le comte de Caylus , nouvelle édition : 2 vol. in-12. de plus de 300 pages chacun , avec figures , brochés. 4 liv.

Amsterdam , chez la veuve Merkus , Lib. & à Paris , chez Mérigot jeune , Lib. quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.

Almanach pittoresque , historique & alphabétique des riches monumens que contient la ville de Paris , pour l'année 1780 , à l'usage des artistes & amateurs des beaux-arts , contenant une description exacte de ce qu'il y a de plus curieux dans cette capitale , relatif à l'architecture , peinture , sculpture & gravure , précédée d'un discours sur chacun de ces arts ; par M. Hébert , amateur , & servant de suite à l'*Almanach des beaux-arts* , publiée par le même auteur en 1762 & années suivantes , tome II , broché. 1 liv. 16 s.

Paris , chez l'auteur , place du chevalier du guet , maison de M. Chauvin ; Musier , Lib. rue du Foin St. Jacques.

L'Art de la vigne , contenant une nouvelle méthode économique de cultiver la vigne ; avec les expériences qui ont été faites , & l'approbation de l'académie royale des sciences de Paris ; par M. Maupin , auteur de l'*Art des vins* : in-8vo. broché. 2 liv 8 s.

Paris , chez Musier , Lib. rue du Foin St. Jacques.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>V</i> OYAGE dans les mers de l'Inde , fait par ordre du roi , à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil , le 6 juin 1761 , & le 3 du même mois 1769 ; par M. le Gentil. Tome 1er.	Pag. 3
Découvertes de M. Marat , docteur en médecine , &c. sur le feu , l'électricité & la lumière , constatées par une suite d'expériences nouvelles , qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'académie des sciences.	32
Histoire-Naturelle des oiseaux. Tome V.	41
Annales poétiques , depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XIII.	51
Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Madrid , rédigé avec des notes , des éclaircissemens , &c. Par M. Jean Iriarte. Tome 1er.	55
Règlement donné par Mde. la duchesse de Liancour à Mlle. de la Roche-Guyon , sa petite-fille , pour sa conduite & pour celle de sa maison , avec un autre règlement que cette dame avoit	

DES MATIERES. 427

- dressé pour elle-même ; suivi du devoir des Grands de Mgr. le prince de Conti, avec son testament.* 61
- Lettres de M. Bjoernstaohl ; professeur de philosophie à Upsal, écrites pendant le cours de ses voyages, à M. Gjoerwell, bibliothécaire du roi de Suede, &c. traduites du suédois en allemand par M. Groskurd. 1er. volume, contenant les voyages en France & dans l'Italie inférieure.* 62
- Le livre de tous les âges, ou le Pibrac moderne, quatrains moraux, par M. P. Sylvain Maréchal.* 100
- Et qui reste des deux volumes de l'histoire romaine de Velleius Paterculus, avec les observations entieres des savans : le tout revu par M. Ruhnken.* 104
- Histoire de l'église, dédiée au roi ; par M. l'abbé de Bérault-Bercastel, chanoine de l'église de Noyon. Tome V, depuis la décadence de l'empire d'Occident en 423, jusqu'à la conversion des Francs en 496 ; & tome VI, depuis cette dernière époque jusqu'à la fin de St. Grégoire-le-Grand, en 604.* 110
- Lettres d'un voyageur anglois ; par M. Sherlock.* 135
- Epitome sur l'état civil de la France ; contenant l'origine, les usages, les coutumes, les mœurs de tous les peuples des empires & républiques d'Orient & d'Occident ; l'histoire chronologique, civile & politique de la France ; & l'état actuel des loix, des usages, des mœurs, des arts & des sciences en France, &c. Par M. Percheron de la Galeziere.* 149
- Indication sommaire des réglemens & loix de son*

<i>altesse royale l'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane; avec des notes.</i>	160
<i>Lettre de M. l'abbé Rives, à M. de la Borde, sur la formule nos dei gratia.</i>	167
<i>Théâtre à l'usage des jeunes personnes, Tome 1er.</i>	171
<i>Œuvres des poètes Anglois, avec des préfaces biographiques & critiques; par M. Samuel Johnson. Edition enrichie des portraits des poètes, gravés par MM. Bartolozzi, Caldwell, Hall, Sherwin, Walker; &c.</i>	196

M Ê L A N G E S.

<i>Vie de l'empereur Charles VI, pere de l'impératrice-reine. Traduite de l'allemand.</i>	217
<i>Abouzaïd, conte oriental.</i>	233
<i>Conjectures sur l'art inventé par Jean de Brit, relativement à ce qu'en ont dit M. J. G., dans sa lettre à M. l'abbé Tuberville-Needham, & M. l'abbé de St. L..., dans ses observations sur cette lettre; par M. le B. de C....</i>	240
<i>Lettre aux auteurs du Journal de Paris, sur deux caractères singuliers.</i>	244
<i>Eloge historique de M. Dominique Mazotti.</i>	247
<i>Eloge historique de M. le docteur Pierre Tabarrani.</i>	250

P O Ê S I E S F U G I T I V E S.

<i>L'esprit de parti, conte aussi vrai que bien d'autres.</i>	256
<i>Vers faits à Ermenonville sur le tombeau de J. J. Rousseau; par M. de Choisy.</i>	259

DES MATIERES. 429

<i>Réponse aux couplets insérés dans le journal de novembre de l'année dernière, adressée par une femme à son mari, qui ne la tutoyoit point.</i>	260
<i>Vers à M. Léonard, d'après la lecture du chant du matin, dans son poëme des quatre parties du jour; par M. de Saint Paravi.</i>	261
<i>Le roi, le paysan & l'hermite. Conte.</i>	263
<i>L'Horoscope accompli.</i>	264
<i>Vers à Mde. la comtesse de Genlis, sur une représentation de ses comédies morales, jouées par mesdemoiselles ses filles; par M. de la Harpe.</i>	265
<i>Epigramme. Le Tenia ou le ver solitaire.</i>	267

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	268
II. <i>Académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.</i>	273
III. <i>Université de Paris.</i>	276
IV. <i>Société économique de Vienne.</i>	277
V. <i>Académie des sciences de Gottingen.</i>	278
VI. <i>Société patriotique de Milan.</i>	284

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	286
	<i>Comédie françoise.</i>	292
	<i>Comédie italienne.</i>	293
LONDRES.	<i>Covent-Garden.</i>	300
	<i>Drury-Lane.</i>	303

NAPLES.

308

MANTOUE.

309

ALEXANDRIE.

ibid.

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Essai sur les longitudes ; par M. M. D. P.* 311
 II. *Nouvel exemple de la cruelle voracité du Loup.* 314
 III. *Extrait d'une lettre de Saint-Maurice, près
Lodeve en Rouergue, le 14 novembre 1779,
sur un orage épouvantable.* 318
 IV. V. *Phénomènes.* 319
 VI. *Observation physico-médicale ; par M. Desfaive.* 320

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Extrait d'un Mémoire relatif à l'art des ac-
couchemens, où l'on démontre par une ob-
servation frappante, les abus que commet-
tent la plupart des sages-femmes en pétrif-
sant la tête des enfans nouveaux-nés ; par
M. Dehouffe, chirurgien ; de la société
d'émulation de Liege : lu dans la séance
publique de la société tenue le 18 juillet
1779.* 324
 II. *Observation sur l'inconvénient de lier trop tôt
le cordon ombilical ; par M***.* 331
 III. *Observation sur l'inflammabilité du cerveau
d'un homme mort ivre, &c. par M. Noël.* 332

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE,
COMMERCE.

- I. *Nouveaux succès des moyens indiqués contre les incendies.* 336
- II. *Observations sur la nourriture des chevaux & sur les écuries.* 339
- III. *Lettre sur les moyens de conserver l'eau dans les citernes.* 342
- IV. *Moyen pour empêcher un navire de faire eau lorsque son fond ou sa carene est tellement percée par les vers, qu'il n'est plus en état de tenir la mer : proposé en Angleterre par le colonel Willam Cook.* 344
- V. *Lettre à M. Morand, médecin de la faculté de Paris, &c. sur les machines à feu, &c. par M. W. Blakey.* 345

TRAITS DE BIENFAISANCE;
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 349

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 358

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 363

ITALIE. ibid.ANGLETERRE. 373ALLEMAGNE. 385SUEDE. 411MANHEIM. 413LIEGE. 415

432	T A B L E, &c.	
	GRAVURES.	416
	GÉOGRAPHIE.	419
	MUSIQUE.	420
	CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX.	423

Dans le dernier Journal.

Page 210, ligne 22, Colons, lisez, Colonies.
 Page 214, ligne 16, se trouverent, lisez, le
 trouverent.

